

Walter Scott

LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR

1819
Traduction Auguste Defauconpret
Titre original : The Bride of Lammermoor

CHAPITRE PREMIER

En gambadant gagner son pain,
Faire des tours, faire mainte grimace ;
Joli métier qui mène un pèlerin
À porter longtemps la besace.

Ancienne chanson.

Peu de personnes ont connu mon secret pendant que je compilais ces récits, et il n'est guère probable qu'ils verront le jour du vivant de leur auteur. Quand même cela arriverait, je ne suis point ambitieux de la distinction honorable d'être montré au doigt, *monstrari digito*. J'avoue que, si je pouvais en sûreté me bercer de ce rêve, j'aimerais mieux rester invisible derrière la toile, comme l'ingénieux maître de Polichinelle et de sa femme Jeanne, pour jouir de l'étonnement et des conjectures de mes auditeurs. Je pourrais peut-être alors voir les productions de l'obscur Pierre Pattieson, louées par les esprits judicieux, admirées par les cœurs sensibles, charmant la jeunesse et séduisant jusqu'aux vieillards ; pendant que le critique en attribuerait la gloire à quelque grand nom littéraire, et que l'on discuterait dans mille cercles et mille coteries sur l'auteur de ces contes, et sur l'époque où ils ont été composés. C'est ce dont je ne jouirai jamais pendant ma vie ; mais je suis certain que ma vanité ne me pousserait pas à en désirer davantage.(1)

Je suis trop enraciné dans mes habitudes, trop peu poli dans mes manières pour envier les honneurs des auteurs mes contemporains. Je ne serais pas plus fier de mon petit mérite après avoir été jugé digne de jouer le rôle d'un lion ou de tout autre animal curieux, pendant un hiver, dans la grande métropole. Je ne saurais me lever, me retourner, me faire voir en tout sens, depuis ma crinière jusqu'à ma queue, rugir comme un rossignol(2), et puis me coucher comme une bête bien dressée, tout cela pour la modique ration d'une tasse de café, et d'une tartine de pain et de beurre aussi mince qu'une hostie. Je digérerais fort mal l'insipide cajolerie que me prodiguerait la dame qui me montrerait dans son cercle, de même qu'elle donne des dragées à ses perroquets pour les faire parler devant le monde. Je ne puis me laisser tenter par ces marques de distinction, et, comme Samson captif, je préférerais, si telle était l'alternative, rester toute ma vie à tourner la

meule pour gagner ma subsistance plutôt que servir de jouet aux dames et aux seigneurs Philistins. Ce sentiment ne provient d'aucune antipathie réelle ou affectée contre l'aristocratie des Trois-Royaumes ; mais l'aristocratie est à sa place, et je garde la mienne : tels que le pot de fer et le pot de terre de la fable, nous ne pourrions guère nous mettre en contact qu'à mon détriment. Il n'en est pas de même pour les livres que j'écris ; ils peuvent être ouverts et jetés de côté au gré de chacun : en s'en amusant les grands n'exciteront aucune fausse espérance ; en les négligeant ou en les critiquant, ils ne feront de la peine à personne ; et combien il est rare qu'ils puissent communiquer avec ceux qui ont travaillé pour leur plaisir sans faire l'une ou l'autre de ces deux choses !

Je citerai, en homme sage, ce qu'Ovide exprime dans un vers, pour le rétracter aussitôt dans le suivant ; et je puis dire à chacun de mes livres :

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in urbe.

Je n'éprouve pas le regret de l'illustre exilé en pensant qu'il ne pouvait accompagner en personne le volume qu'il envoie au marché de la littérature, du plaisir et de la luxure. S'il n'y avait pas cent autres exemples, le destin de mon pauvre ami et camarade d'école, Dick Tinto, suffirait pour me tenir en garde contre le désir de chercher le bonheur dans la célébrité qui s'attache à celui qui cultive avec succès les beaux-arts.

Dick Tinto, quand il se déclarait artiste, n'oubliait jamais de prétendre tirer son origine de l'illustre famille Tinto, dans le comté de Lanark, et parfois il faisait entendre qu'il dérogeait en faisant du pinceau son principal moyen d'existence. Mais si la généalogie de Dick était exacte, quelques-uns de ses aïeux devaient avoir subi une décadence encore plus triste, puisque son père était tailleur dans le village de Langdirdum, métier nécessaire et honnête, j'aime à le croire, mais nullement distingué. Richard naquit sous son humble toit et fut destiné à l'état de son père contre son inclination. Le vieux M. Tinto n'eut guère à se féliciter d'avoir détourné le jeune génie de son fils de sa tendance naturelle. Il fit comme l'écolier qui cherche à arrêter avec son doigt la source d'une fontaine : irritée par le faible obstacle, l'eau s'échappe en mille filets imprévus, et l'inonde pour sa peine. De même, Tinto le père vit son apprenti non seulement épuiser toute sa craie pour faire des esquisses sur le comptoir, mais bien plus, y dessiner les caricatures des meilleures pratiques de la maison, qui commencèrent à se plaindre qu'il était un peu trop dur d'être à la fois défiguré par les vêtements du père et tourné en ridicule par le crayon du fils. Le vieux tailleur, voyant baisser son crédit chaque jour, céda à la destinée et aux instances de son fils, qui obtint enfin la permission de chercher

fortune dans un état plus conforme à ses goûts.

Il y avait dans ce temps-là, au village de Langdirdum, un frère péripatétique du pinceau, qui, exerçant son métier *sub frigido jove*(3), était un objet d'admiration pour tous les enfants de l'endroit, et surtout pour le jeune Dick.

À cette époque, on n'avait pas encore adopté, entre autres économies indignes, cet usage peu libéral de suppléer par des caractères de l'alphabet aux symboles des enseignes : ce qui prive les élèves des beaux-arts d'un moyen facile d'instruction et de profit. Il n'était pas permis d'écrire au-dessus d'une porte, ou sur une enseigne suspendue devant l'auberge, *À la Vieille Pie* ou *À la tête du Maure,* froide description substituée souvent de nos jours à l'image pittoresque de l'oiseau babillard ou au turban du terrible Sarrasin. Ce siècle, plus simple que le nôtre, songeait également aux besoins de tous les états et voulait que les symboles des cabarets et des auberges fussent à la portée de toutes les intelligences ; car un homme qui ne sait pas lire peut fort bien néanmoins aimer un pot de bonne ale, tout autant que son voisin mieux élevé, ou que son curé lui-même. D'après ce principe libéral, les publicains avaient des emblèmes peints pour enseignes ; et les peintres barbouilleurs, s'ils se régalaient rarement, ne mouraient du moins pas de faim.

Ce fut donc sous un artiste de cette profession en décadence que Dick Tinto se mit en apprentissage ; et, comme cela n'est pas rare parmi les grands génies dans cette branche des beaux-arts, il commença à peindre avant d'avoir les premières notions du dessin.

Son talent naturel pour observer la nature lui apprit bientôt à rectifier les erreurs de son maître et à se passer de ses leçons. Il excellait surtout à peindre des chevaux, qui sont une enseigne favorite des villages d'Écosse ; en étudiant ses progrès, il est curieux d'observer comment il sut par degrés raccourcir les croupes et allonger les jambes de ces nobles quadrupèdes, jusqu'à ce qu'ils fussent un peu moins semblables à des crocodiles. La calomnie, qui suit toujours le mérite, quelque rapide que soit son avancement, a répandu, il est vrai, qu'une fois Dick fit un cheval à cinq jambes au lieu de quatre. Je pourrais, pour l'excuser, m'en tenir à la licence qui permet aux artistes de sa profession toutes sortes de comparaisons singulières et qui va bien plus loin que d'ajouter un membre surnuméraire à un sujet favori ; mais la cause d'un ami défunt est sacrée, et je dédaigne de la défendre superficiellement. J'ai vu l'enseigne en question, qui est encore suspendue dans le village de Langdirdum ; et je suis prêt à déposer avec serment que ce qu'on a pris ou voulu prendre pour la cinquième jambe du cheval est dans le fait la queue de ce quadrupède, qui, eu égard à l'attitude dans laquelle il est peint, est exécutée avec une

grande hardiesse et un rare succès : le cheval étant représenté les deux jambes de devant en l'air, la queue qui descend jusqu'à terre semble former un point d'appui, et donne à la figure la solidité d'un trépied. Sans cela, il serait difficile de concevoir comment le coursier pourrait se tenir sans tomber à la renverse. Cette conception hardie est heureusement entre les mains de quelqu'un par qui elle est appréciée à sa juste valeur. Car, lorsque Dick, devenu plus habile, douta que cet écart des règles fût convenable et proposa de faire le portrait du publicain lui-même en échange de cette production de sa jeunesse, cette offre obligeante fut refusée par l'aubergiste judicieux, qui avait observé que si son ale ne mettait pas ses hôtes en bonne humeur, l'aspect de son enseigne leur inspirait certainement l'hilarité. Il est étranger à mon but actuel de suivre pas à pas Dick Tinto acquérant une meilleure touche, et corrigeant par les règles de l'art le luxe de son imagination.

Ses yeux se dessillèrent quand il connut les esquisses d'un contemporain, le Teniers écossais, nom donné justement à Wilkie. Il laissa le pinceau, prit les crayons, et bravant la faim et l'incertitude, il poursuivit les études de sa profession sous de meilleurs auspices que ceux de son ancien maître. Cependant, les premières émanations de son génie (comme les vers que bégayait Pope enfant, si l'on pouvait les retrouver) seront toujours chères aux compagnons de sa jeunesse. Il y a à Gandercleugh un pot et un gril peints par Dick Tinto ;… mais, je sens qu'il faut que je m'arrache à un sujet qui me tiendrait trop longtemps.

Au milieu de ses besoins et de ses efforts pour parvenir, Dick Tinto eut recours, comme ses confrères, à la ressource de lever sur la vanité des hommes la taxe qu'il ne pouvait obtenir de leur goût et de leur générosité. En un mot, il fit des portraits. Ce fut à cette époque que Dick, ayant depuis longtemps pris l'essor loin de sa première occupation, dédaignant même de s'en souvenir, et absent depuis plusieurs années, revint à Gandercleugh où il me trouva dans mes fonctions de magister, tandis que lui peignait, à une guinée par tête, des copies de la face humaine que Dieu fit à son image. C'était un faible salaire, mais il suffisait dans les premiers temps aux besoins de Dick et au-delà ; de sorte qu'il occupait un appartement dans l'auberge de Wallace, disait impunément son bon mot, même aux dépens de mon hôte, et vivait très considéré de la fille, du garçon et du palefrenier.

Ces jours heureux étaient trop sereins pour durer ; quand Son Honneur le laird de Gandercleugh, sa femme et ses trois filles, le ministre, le commis de la douane, mon *estimable* patron M. Jedediah Cleishbotham, et une douzaine de fermiers eurent reçu un garant d'immortalité grâce au pinceau de Dick, les pratiques diminuèrent, et il fut impossible de tirer plus d'une couronne ou d'une demi-couronne

aux paysans que l'ambition amenait à l'atelier de mon ami.

Cependant, quoique l'horizon se rembrunît, il n'y eut pendant quelque temps aucun orage. Mon hôte était un chrétien charitable avec un locataire qui avait bien payé, tant qu'il en avait eu les moyens. Un tableau où l'hôte lui-même avec sa femme et ses filles formaient un groupe dans le style de Rubens parut soudain dans la meilleure salle de l'auberge : preuve évidente que Dick avait toujours des ressources pour vivre.

Mais rien n'est précaire comme les ressources de ce genre. On observa que Dick, à son tour, devenait le but des quolibets de mon hôte sans oser se défendre ou riposter. Son atelier fut transféré dans un galetas où il pouvait à peine se tenir debout, et il ne venait plus au cercle hebdomadaire dont il avait été jadis l'âme et la vie. Bref, les amis de Dick Tinto craignirent qu'il n'eût fait comme l'animal appelé *unau,* qui ayant mangé jusqu'à la dernière feuille de l'arbre où il s'est établi, finit par tomber du faîte par terre et meurt d'inanition. J'en dis deux mots à Dick, lui conseillant de transporter son inestimable talent dans quelque autre sphère et d'abandonner le terrain qu'il avait épuisé.

– Il est un obstacle à mon changement de résidence, me dit mon ami en me serrant la main d'un air solennel.

– Vous devez à mon hôte, repris-je avec un sincère intérêt : si je puis vous offrir mes petits moyens ?

– Non, par l'âme de sir Josué Reynolds, répondit le généreux jeune homme, je n'envelopperai jamais un ami dans ma mauvaise fortune ; il est un moyen de reconquérir ma liberté, et il vaut mieux se sauver par un égout que de rester en prison.

Je ne compris pas ce que mon ami voulait dire. La muse de la peinture paraissait l'avoir abandonné : quelle autre déesse pouvait-il invoquer dans sa détresse ? C'était un mystère pour moi. Nous nous séparâmes sans plus d'explication, et je ne le revis que trois jours après, lorsqu'il m'invita au dîner d'adieu que lui donnait son hôte, avant son départ pour Édimbourg.

Je trouvai Dick de bonne humeur ; il sifflait en bouclant le havresac qui contenait ses couleurs, ses pinceaux, sa palette et sa chemise blanche. Il partait certainement d'accord avec mon hôte, comme le prouvait la pièce de bœuf froid, flanquée de deux pots d'excellente bière forte, que j'avais vue dans la chambre basse. J'avoue que je fus curieux de savoir ce qui avait si heureusement changé la face des affaires de mon ami. Je ne soupçonnai pas Dick d'avoir des intelligences avec le diable, et je me perdais en conjectures.

Il s'aperçut de ma curiosité, me prit la main, et me dit :

– Mon ami, je voudrais vous cacher à vous-même la dégradation à laquelle j'ai été forcé de me soumettre pour faire une retraite honorable de Gandercleugh. Mais pourquoi tenter de cacher ce qui se trahira de soi-même par son excellence ? Tout le village, toute la paroisse, tout le monde découvrira à quoi la pauvreté a réduit Richard Tinto.

Une pensée soudaine me vint ; j'avais observé que mon hôte portait, ce jour mémorable, une paire de culottes de velours jaune au lieu de son vieux haut-de-chausses.

– Quoi ! lui dis-je ; et je retirai ma main droite en pressant le pouce sur l'index, pour la porter de ma hanche à l'épaule gauche ; quoi ! vous avez eu la condescendance de revenir au métier paternel, vous avez retouché l'aiguille. Ah ! Dick !

Il repoussa cette conjecture injurieuse avec un geste et un air d'indignation ; et, me conduisant dans une autre chambre, il me fit voir appuyée contre le mur, la tête majestueuse de sir William Wallace, aussi terrible que lorsqu'elle fut détachée de son tronc par le traître Édouard.

Le tableau était exécuté sur une planche épaisse, dont le sommet était garni de fer pour suspendre cette honorable effigie en guise d'enseigne.

– Voilà, mon ami, me dit Tinto, voilà l'honneur de l'Écosse et ma honte, ou plutôt la honte de ceux qui, au lieu d'encourager l'art dans sa sphère, le réduisent à ces indignes extrémités.

Je cherchai à adoucir l'irritation de mon ami ; je lui rappelai qu'il ne devait pas, comme le cerf de la fable, mépriser ce qui l'avait tiré d'embarras ; surtout je louai l'exécution autant que la conception de son tableau, et lui dis que, loin d'encourir le déshonneur par l'exposition publique de ce chef-d'œuvre, il devait se féliciter de l'accroissement de célébrité dont il allait être la cause.

– Vous avez raison, mon ami, vous avez raison, reprit le pauvre Dick, l'œil étincelant d'enthousiasme : pourquoi fuirais-je le nom d'un… d'un… (il hésita pour chercher un synonyme) d'un artiste d'enseignes ? Hogarth s'est introduit sous ce costume dans une de ses meilleures compositions. – Le Dominiquin, ou quelqu'autre jadis, et Moreland, de nos jours, ont exercé leurs talents de cette manière. Pourquoi ne destiner qu'aux classes opulentes les jouissances d'un art qui doit les inspirer toutes ? Les statues sont placées en plein air ; pourquoi la peinture craindrait-elle d'exposer ses chefs-d'œuvre, comme sa sœur, la sculpture, expose les siens ? Cependant, mon ami, séparons-nous, l'heure approche où l'on va placer l'emblème ; et, je l'avoue, malgré toute ma philosophie et vos consolations, je voudrais

quitter Gandercleugh avant de voir commencer cette opération.

Après le dîner d'adieu que nous fîmes avec mon hôte, j'accompagnai Dick jusqu'à un mille hors du village. Là nous nous séparâmes au moment où nous entendîmes les clameurs lointaines des enfants qui annonçaient l'inauguration de la tête de Wallace. Dick Tinto doubla le pas pour fuir ce bruit, tant il était loin d'être assez philosophe pour se réconcilier avec le rôle de peintre d'enseignes !

À Édimbourg, les talents de Dick furent découverts et appréciés ; il reçut des dîners et des avis de plusieurs juges distingués des beaux-arts ; mais ces messieurs étaient plus prodigues de leurs censures que de leur argent, et Dick croyait avoir plus besoin d'argent que de critique ; il alla donc à Londres, rendez-vous universel des talents, et où, comme dans tous les marchés, il y a toujours plus de marchandises en vente que d'acheteurs.

Dick, qui pouvait sérieusement espérer en son mérite, Dick, trop ardent et trop vain pour douter de ses succès futurs, se jeta dans la foule qui se pressait et luttait pour obtenir la gloire et la fortune. Il coudoya les autres, et fut coudoyé lui-même. Finalement, à force d'intrépidité, il parvint à se faire connaître. Il concourut pour les prix annuels, et eut des tableaux à l'exposition de Sommerset-House ; mais le pauvre Dick était destiné à perdre le but de son zèle. Dans les beaux-arts, il n'est guère d'alternative entre le succès complet et une défaite exclusive ; or, les efforts et l'industrie de Dick n'ayant pu lui obtenir la distinction qu'il cherchait, il encourut les malheurs de l'autre alternative. Il fut, pendant quelque temps, protégé par une ou deux de ces judicieuses personnes qui croient devoir se singulariser et se font un point d'honneur d'opposer toujours leurs opinions, en fait de goût, à celles de tout le monde : mais bientôt fatiguées du pauvre Dick, elles le laissèrent là, tel qu'un incommode fardeau, comme un enfant gâté laisse son joujou. La misère le poursuivit jusqu'à la tombe, où il descendit prématurément, après avoir été tourmenté dans un obscur galetas par son hôtesse, et serré de près par les sergents quand il sortait dans la rue. Le Morning-Post(4) consacra à sa mort un quart de colonne, pour dire que sa manière prouvait un vrai génie, quoique son style sentît un peu l'ébauche, et pour ajouter que M. Varnish, célèbre marchand de gravures, avait encore quelques dessins de Richard Tinto, qu'il invitait les amateurs de collections à venir voir sans retard.

Ainsi finit Dick Tinto, preuve déplorable de cette grande vérité, que, dans les beaux-arts, la médiocrité est exclue ; et que celui qui ne peut monter au haut de l'échelle fera bien de ne pas y mettre du tout le pied.

La mémoire de Tinto m'est chère à cause du souvenir de maintes conversations que nous avons eues ensemble au sujet de ma tâche

actuelle.

Il était charmé de mes contes, et parlait d'en faire une édition de luxe, avec des vignettes, des culs-de-lampe et autres ornements, pour lesquels il m'offrait son pinceau patriotique. Il avait déjà fait poser un vieux sergent invalide pour représenter Bothwell, le garde du corps de Charles II, et le sonneur de Gandercleugh pour David Deans ; mais, tout en se proposant de réunir ses talents au mien pour illustrer ces contes, il mêlait une critique salutaire aux louanges que j'étais assez heureux d'obtenir quelquefois.

– Vos personnages, mon cher Pattieson, *jacassent* trop, disait-il (expression que Dick avait apprise d'une troupe ambulante dont il avait peint les décorations). Il y a des pages entières de caquetage et de dialogue.

– Un ancien philosophe, lui répondis-je, avait coutume de dire : Parle, pour que je te reconnaisse, et un auteur peut-il mieux faire connaître *ses personnages* que par des dialogues où chacun d'eux soutient son caractère ?

– Fausse conséquence ! dit Tinto ; j'en fais aussi peu de cas que d'une pinte vide. Mon cher ami, je vous accorde que la parole a quelque valeur dans le cours des affaires humaines, et je n'insisterai même pas sur la doctrine de ce buveur pythagoricien qui prétendait que, devant une bouteille, les paroles nuisent à la conversation ; mais je ne conviendrai pas non plus qu'un professeur des beaux-arts ait besoin d'exprimer par le langage l'idée de sa scène pour produire de l'effet sur le lecteur et le pénétrer de la réalité. Au contraire, si jamais ces contes deviennent publics, j'en appelle à la plupart de ceux qui les liront. On dira avec moi que vous nous avez souvent donné, en une page de dialogue, ce que deux lignes nous auraient appris ; tandis que, si la situation, le caractère des personnages et les accidents étaient exactement dessinés et présentés avec le coloris convenable, vous auriez conservé tout ce qui en valait la peine, sans avoir recours à ces éternels *dit-il* et *dit-elle* dont vos pages sont surchargées.

– Vous confondez, répliquai-je, les opérations de la plume avec celles du pinceau. La peinture, cet art silencieux, comme l'a appelé un de nos poètes, parle nécessairement à l'œil, parce qu'elle n'a pas d'organes pour s'adresser à l'oreille. La poésie, au contraire, ou mon genre de composition, qui en approche, ne doit songer qu'à plaire à l'oreille, puisque les moyens manquent d'intéresser par l'intermédiaire des yeux.

Tinto ne fut pas convaincu par cet argument. – La description, dit-il, est pour un auteur ce que le dessin et le coloris sont pour un peintre. Les expressions sont ses couleurs ; et, s'il sait les employer à propos, il

ne peut manquer de placer devant les yeux de l'esprit la scène qu'il veut peindre, avec autant de vérité que la toile peut la représenter à ceux du corps. Les mêmes règles s'appliquent donc aux deux arts, et des conversations trop fréquentes, dans un roman, ne servent qu'à le faire entrer dans le genre du drame, espèce de composition toute différente, et dont le dialogue est l'essence. Or, comme rien n'est plus insipide qu'une longue narration à laquelle on donne les formes dramatiques, les parties de vos histoires où vous avez introduit des conversations interminables deviennent froides et traînantes, et vous y perdez les moyens de fixer l'attention et de charmer l'imagination des lecteurs, ce à quoi vous avez assez bien réussi dans d'autres passages.

Je fis un salut de tête pour le remercier de ce compliment, qui m'était probablement adressé par manière de *placebo* ou de consolation, et j'exprimai le désir d'adopter un style plus précis de composition, où mes acteurs agiraient davantage, et parleraient mieux que dans mes premiers essais. Dick me fit un geste de protection et ajouta, d'un air approbateur, que, puisqu'il me trouvait si docile, il communiquerait à ma muse un sujet qu'il avait étudié sous le rapport de son art.

– La tradition, me dit-il, garantissait l'authenticité de l'histoire, mais les événements s'étant passés il y a plus de cent ans, on pourrait entretenir quelques doutes sur l'exactitude de tous les détails.

À ces mots, il feuilleta son portefeuille, et en tira les croquis d'après lesquels il se proposait d'exécuter, un jour, un tableau de quatorze pieds de haut sur huit de large. L'esquisse, qui était habilement exécutée, représentait un vieux château, d'après ce que nous appelons aujourd'hui le goût du siècle d'Élisabeth. Le jour, qui s'introduisait par une haute croisée, éclairait une femme d'une beauté rare, qui, dans l'attitude de la terreur muette, semblait attendre l'issue d'une querelle entre deux autres personnes. La première était un jeune homme dans le costume du temps de Charles Ier, qui, l'air fier et indigné par la manière dont il relevait la tête et étendait le bras, semblait réclamer un droit plutôt qu'une faveur d'une dame que son âge et ses traits désignaient pour la mère de la jeune femme, et qui semblait écouter avec un mélange de déplaisir et d'impatience.

Tinto nous montra cette esquisse avec un air de triomphe mystérieux, et il y fixait des yeux semblables à ceux d'un père qui regarde un enfant chéri quand il jouit en perspective de l'honneur qu'il lui fera un jour dans le monde. Il la tenait en main, tantôt l'approchant de moi, tantôt l'éloignant de toute la longueur de son bras. Il la plaça ensuite sur une commode, ferma la partie inférieure des volets pour que la lumière frappât d'en haut, se plaça à la distance et sous le jour convenables, appuya sur son front sa main étendue horizontalement

afin de pouvoir fixer exclusivement sa vue sur ce seul objet, roula une feuille de papier en forme de tube et me la passa, afin que je pusse l'examiner avec encore plus d'attention.

Mon enthousiasme ne s'exprima probablement pas avec autant de force que Tinto l'aurait désiré. – Je croyais que vous aviez des yeux, M. Pattieson, me dit-il ; mais il faut être aveugle pour ne pas découvrir, du premier coup d'œil, le sujet de ce dessin. Je ne veux pas faire l'éloge de mon travail, je laisse cette ruse à d'autres ; je connais mes défauts, je sens que mon dessin et mon coloris ont besoin d'être perfectionnés par le temps que je veux consacrer à l'art ; mais la conception, l'expression, les poses, tout cela raconte l'histoire à ceux qui jettent les yeux sur ce croquis. Si je puis finir le tableau sans rien gâter de la conception originale, le nom de Tinto ne sera plus obscurci par les nuages de l'envie et de l'intrigue.

Je répondis que j'admirais son ouvrage, mais que pour en comprendre tout le mérite, il me semblait nécessaire d'en connaître le sujet.

– Voilà justement ce dont je me plains, répondit Tinto. Vous vous êtes tellement accoutumé à vos détails puérils que vous êtes devenu incapable de recevoir cet éclair de conviction instantanée qui frappe l'esprit quand on voit les heureuses et expressives combinaisons d'une seule scène, et qui vous fait connaître aussitôt non seulement l'histoire de la vie passée des personnages et la nature de l'affaire qui les rassemble, mais encore lève le voile de l'avenir, et vous fait deviner ce qui doit leur arriver.

– Dans ce cas-là, repris-je, la peinture l'emporte sur le singe du fameux Ginès de Passamont, car il ne se mêlait que du présent et du passé ; bien plus, elle surpasse la nature qui lui donne des sujets ; car je vous proteste, mon cher Dick, que si je pouvais pénétrer dans cet appartement du siècle d'Élisabeth et y entendre converser les personnes que vous y avez dessinées, je ne devinerais guère mieux leur histoire que je ne fais en ce moment. Tout ce que je puis entrevoir, grâce à l'air languissant de la jeune dame, et au soin que vous avez pris de donner une si jolie jambe au jeune cavalier, c'est qu'il y a quelque intrigue d'amour entre eux.

– Osez-vous former une conjecture si hardie ? s'écria Tinto ; – et l'indignation de cet homme ! – et l'accablement et le désespoir de la jeune dame ! – et l'air inflexible de l'autre plus âgée dont le visage exprime qu'elle sent combien elle a tort, mais qu'elle est déterminée à persister ! – Et si son visage exprime tout cela, mon cher Tinto, repris-je en l'interrompant, votre pinceau rivalise avec l'art de *M. Puff ;* qui, dans *le Critique,* devine toute une phrase compliquée par le branlement de tête expressif que fait lord Burleigh(5).

– Mon bon ami Pierre, reprit Tinto, je vois que vous êtes incorrigible ; cependant j'ai pitié de votre lenteur de conception, et je ne veux pas vous priver du plaisir de comprendre mon tableau et d'acquérir en même temps un sujet pour votre plume. Vous saurez donc que, l'été dernier, prenant des esquisses dans le Lothian et le Berwickshire, je me laissai entraîner dans les montagnes de Lammermoor, par l'espérance d'y voir quelques restes d'antiquité. Je fus surtout frappé des ruines d'un ancien château où était cette chambre à l'Élisabeth, comme vous l'appelez. Je demeurai deux ou trois jours dans une ferme voisine, chez une vieille fée qui connaissait parfaitement l'histoire du château et des événements dont il avait été le théâtre.

Un de ces événements me parut si singulier et si plein d'intérêt que je fus partagé entre le désir de dessiner les vieilles ruines, et celui de retracer dans un tableau d'histoire le récit que la bonne femme m'en avait fait. Voici mes notes sur cette histoire, ajouta le pauvre Dick en me remettant un paquet de papiers, les uns barbouillés avec un pinceau, les autres avec la plume, et sur lesquels des esquisses de caricatures, de tourelles gothiques, de moulins et de vieux colombiers disputaient la place aux notes écrites de sa main.

Je me mis cependant à déchiffrer ce manuscrit aussi bien que je pus, et j'en ai tiré l'histoire qu'on va lire. J'ai suivi en partie, mais pas toujours, l'avis de mon ami Tinto, en cherchant à rendre mon récit plutôt descriptif que dramatique. Néanmoins, mon penchant naturel m'a plus souvent dominé ; mes personnages, comme d'autres dans ce monde bavard, parlent presque toujours beaucoup plus qu'ils n'agissent.

CHAPITRE II

Non, nous n'avons encor triomphé qu'à demi.
C'est peu d'avoir vaincu, terrassé l'ennemi :
Nous trouverons en lui toujours un adversaire…

SHAKESPEARE. *Henry VI,* partie II

Dans une gorge des montagnes qui s'élèvent au milieu des plaines fertiles du Lothian oriental, existait autrefois un château considérable dont on n'aperçoit plus aujourd'hui que les ruines. Ses anciens propriétaires étaient une race de barons puissants et belliqueux, nommés Ravenswood, nom qui était aussi celui du château. Leur famille remontait à une très haute antiquité et était alliée aux Douglas, aux Hume, aux Swinton, aux Hay et aux plus nobles familles du pays. Leur histoire se confondait souvent avec celle de l'Écosse, dont les annales consacrent leurs hauts faits. Le château de Ravenswood occupait, et, jusqu'à un certain point, commandait un défilé qui séparait le Lothian et le comté de Berwick, ou le Merse, comme on nommait alors la province d'Écosse située au sud-est. C'était une place importante en temps de guerre étrangère ou de discorde intestine. Elle fut souvent assiégée avec ardeur et défendue avec opiniâtreté, ce qui devait naturellement assurer à ses propriétaires une place distinguée dans l'histoire.

Mais tout a ses révolutions dans ce globe sublunaire, et cette maison avait subi les siennes. Elle déchut considérablement de sa splendeur vers le milieu du dix-septième siècle ; et à l'époque de la révolution qui fit perdre le trône de la Grande-Bretagne à Jacques II, le dernier propriétaire du château de Ravenswood se vit obligé d'aliéner l'ancien manoir de sa famille et de se retirer dans une tour solitaire dont les murs étaient battus par la mer, et qui, placée sur les côtes stériles situées entre Saint-Abb's-Head et le village d'Eyemouth, dominait sur l'Océan germanique si souvent agité par des tempêtes. Le domaine qui entourait sa nouvelle résidence consistait en pâturages de qualité inférieure, et c'était tout ce qui lui restait de ses propriétés.

Lord Ravenswood, héritier de cette famille ruinée, n'avait pas su plier son esprit à sa nouvelle condition. Dans la guerre civile de 1689, il avait épousé le parti le plus faible ; et, quoiqu'il n'eût été prononcé contre lui ni sentence de mort ni confiscation de ses biens, il avait été

dégradé de noblesse, privé de son titre, et ce n'était plus que par courtoisie qu'on l'appelait encore lord Ravenswood.

S'il n'avait pas hérité de la fortune de sa famille, il en avait conservé l'orgueil et l'esprit turbulent ; et, comme il attribuait la chute de sa maison particulièrement à un individu, il l'honorait de toute sa haine. C'était ce même homme qui était alors propriétaire de Ravenswood et des domaines qui en dépendaient, et dont le représentant de cette famille avait été obligé de se dépouiller. Il était descendu d'une famille beaucoup moins ancienne que celle de lord Ravenswood, et il devait aux dernières guerres civiles sa fortune et son importance politique. Destiné au barreau dès sa jeunesse, il s'était élevé à des places éminentes dans la magistrature, et avait la réputation d'un homme qui savait parfaitement pêcher en eau trouble dans un état déchiré par des factions et gouverné par une autorité déléguée ; aussi avait-il eu l'art d'amasser des richesses considérables dans un pays presque ruiné, augmentant tous les jours, par toutes les voies possibles, une fortune dont il connaissait bien la valeur, et la faisant servir avec adresse à étendre son influence et son autorité.

Un homme doué de pareils talents et possédant de semblables moyens était un adversaire dangereux pour le bouillant et imprudent Ravenswood. Avait-il fourni des motifs légitimes à l'inimitié que celui-ci lui avait vouée ? c'était un point sur lequel on n'était pas d'accord. Quelques-uns disaient que cette haine n'avait d'autre cause que l'esprit vindicatif et envieux de lord Ravenswood, qui ne pouvait supporter de voir entre les mains d'un autre le domaine et le château de ses ancêtres, quoiqu'ils y eussent passé par suite d'une vente juste et légitime. Mais la plus grande partie du public, composée de gens aussi portés à mal parler du riche en son absence qu'à le flatter quand ils sont devant lui, avait une opinion moins favorable. On disait que le lord garde des sceaux (car sir William Ashton s'était élevé jusqu'à cette dignité importante), avant d'acquérir définitivement le domaine de Ravenswood, avait eu avec le propriétaire de cet antique château des relations très étendues d'affaires pécuniaires ; et l'on ajoutait tout bas, plutôt comme une chose probable que comme une vérité avérée, qu'il était assez naturel de se demander lequel devait avoir eu l'avantage dans des affaires d'intérêt compliquées, du politique habile, de l'homme de loi doué d'un sang-froid imperturbable, ou d'un homme impétueux et imprudent qui avait pu donner tête baissée dans tous les pièges que l'astuce avait voulu lui tendre.

La situation des affaires publiques rendait encore ses soupçons plus vraisemblables : À cette époque il n'y avait pas de roi dans Israël. Depuis que Jacques VI était allé prendre possession de la couronne plus riche et plus puissante d'Angleterre, il s'était formé des partis

opposés parmi les premiers seigneurs de l'Écosse, et ils exerçaient alternativement tous les pouvoirs de la souveraineté, suivant que par leurs intrigues à la cour de Saint-James ils parvenaient à se les faire déléguer. Les maux résultant de ce système de gouvernement ressemblaient à ceux qui affligent les cultivateurs en Irlande sur un domaine dont le propriétaire ne réside pas sur ses possessions et en abandonne le soin à un homme d'affaires intéressé. Il ne s'y trouvait point d'autorité générale, ayant de droit et de fait un intérêt commun avec la masse du peuple, et à qui celui qui était opprimé par une tyrannie subordonnée pouvait en appeler pour obtenir grâce ou justice. Quelque indolent, quelque égoïste, quelque disposé aux mesures arbitraires que puisse être un monarque, ses intérêts, dans un pays libre, sont si évidemment liés à ceux de ses sujets, les conséquences fâcheuses qui résulteraient de l'abus de son autorité sont si claires et si certaines que la politique la plus ordinaire et le plus simple bon sens se réunissent pour lui démontrer qu'une distribution égale de justice est le plus solide fondement de son trône. C'est pour cette raison que même les souverains qui se sont conduits en tyrans et qui ont usurpé tous les droits se sont en général montrés rigoureux dans l'administration de la justice, toutes les fois que leurs passions personnelles et leur puissance n'étaient pas intéressées.

Il n'en est pas de même quand les pouvoirs de la souveraineté sont délégués au chef d'une faction aristocratique qui voit, dans le chef de parti qui lui est opposé, un rival qui peut le devancer dans sa carrière d'ambition. Le temps de son gouvernement court et précaire doit être employé à récompenser ses partisans, à étendre son influence, à opprimer et à écraser ses ennemis. Abou Hassan lui-même, le plus intéressé de tous les vice-rois, n'oublia pas, pendant son califat d'un jour, d'envoyer à sa maison un présent de mille pièces d'or(6), et ceux qui gouvernaient alors l'Écosse, devant leur puissance à la force de leur faction, ne manquèrent pas d'employer les mêmes moyens pour récompenser leurs partisans.

L'administration de la justice était surtout en proie à la partialité la plus dégoûtante. À peine se trouvait-il une affaire un peu importante dans laquelle les juges ne fussent influencés par quelque considération personnelle. Ils savaient si peu résister à la tentation de tirer parti de leurs places qu'il courait alors un proverbe aussi général que scandaleux : *Dites-moi qui se plaint, et je vous citerai la loi.* Un acte de corruption conduisait à un autre encore plus odieux. Le juge qui, dans une circonstance, prêtait son appui pour favoriser un ami ou pour nuire à un ennemi dont les décisions n'avaient pour base que ses principes politiques ou ses relations de famille et d'amitié, ne pouvait être supposé inaccessible aux motifs d'intérêt personnel ; et l'on croyait que la bourse du riche tombait souvent dans la balance de la justice

pour l'emporter sur le pauvre qui n'avait pour lui que l'équité. Les ministres subordonnés de Thémis n'affectaient guère de scrupule pour se laisser gagner. Des sacs d'argent, quelques pièces d'argenterie étaient envoyés aux gens du roi pour obtenir d'eux des conclusions, sans même, dit un écrivain contemporain, qu'on eût la pudeur d'y mettre le moindre mystère.

Dans un temps semblable, ce n'était pas tout à fait manquer de charité que de présumer qu'un homme d'état, élevé dans les cours de justice, membre puissant d'une cabale triomphante, pût imaginer et mettre en usage des moyens de l'emporter sur un adversaire moins habile et moins en faveur. Si l'on avait supposé d'ailleurs que la conscience de sir William Ashton était trop timorée pour lui permettre de profiter de ces avantages, on se serait difficilement refusé à croire que son ambition et le désir qu'il avait d'augmenter sa fortune et son crédit trouvaient un puissant stimulant dans les exhortations de son épouse, comme jadis Macbeth trouva dans la sienne le conseiller de son attentat.

Lady Ashton était d'une famille plus distinguée que son époux, circonstance dont elle ne manquait pas de se prévaloir pour maintenir et augmenter l'influence de son mari sur les autres et la sienne sur lui-même. Telle était du moins l'opinion générale, et l'on croit qu'elle était bien fondée. Elle avait été belle, et son port était encore majestueux et plein de dignité. Douée par la nature de grands moyens et de passions violentes, l'expérience lui avait appris à se servir des uns et à cacher les autres, sinon à les modérer. Elle était sévère observatrice, au moins, des formes extérieures de la religion ; elle recevait avec une hospitalité splendide, même avec ostentation ; son ton et ses manières, conformément à la règle générale établie alors en Écosse, étaient graves, imposants et soumis aux règles les plus étroites de l'étiquette ; sa réputation avait toujours été à l'abri du souffle impur de la calomnie. Et cependant, malgré tant de qualités propres à inspirer le respect, rarement on parlait de lady Ashton avec affection. L'intérêt – celui de sa famille, si ce n'était le sien semblait trop évidemment le motif de toutes ses actions ; et quand cela arrive, le public malin juge ordinairement trop bien pour se laisser aisément imposer par l'extérieur. On reconnaissait que, dans tous ses compliments, dans toutes ses politesses les plus gracieuses, elle ne perdait pas plus son objet de vue que le faucon n'oublie sa proie, quand il décrit autour d'elle un cercle dans les airs. De là il résultait que ses égaux ne recevaient ses attentions qu'avec un sentiment qui tenait du doute et du soupçon, et ses inférieurs y ajoutaient un mouvement de crainte, impression utile sous un certain rapport à ses vues, car elle lui assurait une complaisance servile pour tous ses désirs et une obéissance implicite à tous ses ordres. Elle lui nuisait pourtant, parce qu'elle ne

peut s'allier à l'amitié ni à l'estime.

Son mari même, dit-on, sur qui ses talents et son adresse avaient obtenu tant d'influence, la regardait avec une crainte respectueuse plutôt qu'avec un tendre attachement ; et l'on prétendait qu'il y avait des instants où il croyait avoir acheté bien cher l'honneur de cette alliance, au prix de son esclavage domestique. Tout cela n'était pourtant qu'un soupçon, et il aurait été difficile qu'il se changeât en certitude ; car lady Ashton était aussi jalouse de l'honneur de son mari que du sien, et elle savait combien il paraîtrait dégradé aux yeux du public si l'on voyait en lui l'esclave de sa femme. Dans tous les points, elle citait l'opinion de sir William comme infaillible ; elle en appelait à son jugement, et elle l'écoutait avec l'air de cette déférence qu'une femme soumise semblait devoir à un époux du rang et du caractère du lord garde des sceaux. Mais en cela il y avait quelque chose qui sonnait faux et creux ; et il était évident, pour ceux qui examinaient ce couple de près avec des yeux attentifs et peut-être malins, que lady Ashton, d'un caractère altier, fière de sa naissance et dévorée d'une soif insatiable d'agrandissement, regardait son mari avec un certain mépris, tandis que celui-ci avait pour elle moins d'amour et d'admiration que de crainte et de respect.

Cependant le but des désirs de sir William et de lady Ashton était le même ; et ils ne manquaient pas d'agir de concert, quoique sans cordialité, se témoignant à l'extérieur ces égards réciproques qu'ils jugeaient nécessaires pour s'assurer le respect du public.

Ils avaient eu un grand nombre d'enfants, mais il ne leur en restait que trois. L'aîné voyageait alors sur le continent ; le second était une fille qui venait d'atteindre sa dix-septième année ; le dernier était un garçon, plus jeune de trois ans, qui demeurait avec ses parents à Édimbourg pendant les sessions du parlement d'Écosse et du conseil privé, et le reste de l'année dans le château gothique de Ravenswood, auquel sir William avait ajouté de nouveaux bâtiments dans le style d'architecture du dix-septième siècle.

Allan, lord Ravenswood, ancien propriétaire de cet antique édifice et des domaines considérables qui en dépendaient, continua longtemps à faire une guerre inutile à son successeur, qu'il traduisit successivement devant tous les tribunaux d'Écosse pour y faire juger tous les points de contestation des relations d'affaires aussi longues qu'embrouillées qu'ils avaient eues ensemble, et qui furent tous décidés, suivant l'usage, en faveur du plaideur le plus riche et le plus en crédit. La mort seule mit fin aux procès en faisant comparaître lord Ravenswood devant le dernier tribunal. Le fil d'une vie longtemps agitée se rompit tout à coup dans un violent accès de fureur impuissante à laquelle il se livra en apprenant la perte d'un procès

fondé peut-être sur l'équité plutôt que sur la disposition précise des lois, et qui était le dernier de tous ceux qu'il avait intentés à son puissant antagoniste. Son fils unique reçut ses derniers soupirs et entendit les malédictions qu'il prononça contre son adversaire comme si elles lui transmettaient un legs de vengeance dont la soif, passion qui était le vice dominant du caractère écossais, fût encore augmentée par d'autres circonstances.

Ce fut dans une matinée de novembre, tandis que les rochers suspendus sur l'Océan étaient couverts de vapeurs épaisses, que les portes d'une ancienne tour tombant en ruines, où lord Ravenswood avait passé les dernières années de sa vie, s'ouvrirent pour laisser passer ses dépouilles mortelles qu'on portait à une demeure encore plus triste et plus sombre. La pompe, à laquelle le défunt avait été étranger depuis bien des années, avait reparu un instant pour le livrer au sein de l'oubli.

Un grand nombre de bannières, portant les armes et les devises de cette ancienne famille et de celles auxquelles elle était alliée, étaient déployées et se suivaient en procession funèbre en passant sous la porte voûtée de la tour. Toute la noblesse du pays, alliée depuis des siècles aux Ravenswood, s'y était réunie pour rendre les derniers honneurs au défunt : tous étaient couverts de vêtements de deuil et formaient une longue cavalcade, marchant à pas lents, comme c'est l'usage dans une cérémonie si solennelle. Des trompettes, couvertes de crêpe noir, faisaient entendre leurs sons lents et lugubres pour régler la marche du cortège. Une foule immense d'habitants des environs, de tout âge et de tout sexe, formaient l'arrière-garde ; et les derniers sortaient à peine de la tour quand ceux qui étaient à la tête arrivèrent à la chapelle, lieu de sépulture ordinaire de cette famille.

Contre la coutume, et même contre la disposition textuelle de la loi, ils y furent reçus par un ministre de la religion anglicane, revêtu de son surplis et prêt à célébrer les obsèques du défunt suivant le rite de l'Église d'Angleterre. Lord Ravenswood en avait manifesté le désir dans ses derniers instants, et le parti des tories ou des *Cavaliers,* comme ils affectaient de se nommer, et dans lequel se trouvaient la plupart des alliés et des amis de cette famille, s'était fait un plaisir de s'y conformer pour braver la faction qui lui était opposée. Le clergé presbytérien, instruit que cette cérémonie devait avoir lieu et la regardant comme une insulte à son autorité, s'était adressé au lord garde des sceaux pour obtenir un ordre qui en empêchât l'exécution. Quand donc le ministre ouvrit son livre de liturgie, un officier de justice, suivi de quelques hommes armés, lui signifia la défense de procéder à la cérémonie.

Cette insulte enflamma d'indignation l'assemblée et surtout le fils

du défunt, Edgar, jeune homme âgé d'environ vingt ans, qu'on appelait communément le Maître(7) de Ravenswood. Il mit la main sur son épée, et disant au ministre de continuer le service, il avertit l'officier de justice de ne pas s'aviser d'interrompre une seconde fois la cérémonie. Celui-ci voulut insister sur l'exécution de ses ordres, mais cent glaives brillèrent à ses yeux et lui firent sentir la nécessité de se borner à une protestation contre l'acte de violence qui l'empêchait de faire son devoir ; il resta spectateur de la cérémonie funèbre qu'il était venu pour troubler, murmurant tout bas, comme s'il eût voulu dire : – Vous maudirez le jour où vous me traitez ainsi.

Cette scène aurait mérité d'être retracée par le pinceau d'un artiste. Sous les voûtes du palais de la mort, le ministre, effrayé du spectacle qu'il avait sous les yeux et tremblant pour sa propre sûreté, lisait à la hâte et à contrecœur les prières solennelles de l'Église. Autour de lui les parents du défunt, rangés en silence, montraient plus de courroux que de chagrin ; et leurs épées qu'ils brandissaient en l'air faisaient un contraste frappant avec les habits de deuil dont ils étaient couverts. Dans les traits du jeune homme seul le ressentiment parut un moment céder au profond chagrin avec lequel il voyait son père, et presque son unique ami, descendre dans le tombeau de ses ancêtres.

Un de ses parents le vit pâlir, lorsqu'à la fin de la cérémonie il s'agit de descendre le cercueil dans le caveau. C'était à lui, comme conduisant le deuil, d'y déposer le corps. Ce parent s'approcha de lui, offrit de le remplacer dans cette fonction pénible et douloureuse. Mais Edgar Ravenswood le remercia par un geste silencieux et remplit avec fermeté le dernier devoir que lui imposait le respect filial. Une pierre fut placée sur ce sépulcre : on ferma la porte du caveau, et la clef massive en fut remise au jeune homme.

Lorsqu'on sortait de la chapelle, il s'arrêta sur les degrés, et se tournant vers ses amis : – Messieurs, leur dit-il, vous venez de rendre les derniers devoirs au défunt d'une manière peu commune. Les honneurs funèbres, qui, dans d'autres pays, s'accordent au citoyen le plus obscur, auraient été refusés aujourd'hui à votre parent, qui n'est certainement pas issu d'une des dernières maisons d'Écosse, si votre courage ne les lui eût assurés. D'autres ensevelissent leurs morts dans les larmes, dans la douleur, dans un silence respectueux ; nous, nous avons vu nos rites funéraires interrompus par l'intervention des officiers de justice et de la force armée. La douleur que nous devions à la mémoire de celui que nous regrettons a fait place au sentiment d'une juste indignation. Mais je sais de quel carquois est parti le trait qui nous a blessés. Celui dont la main a creusé la tombe a pu seul vouloir troubler les obsèques ; et que le ciel me punisse si je ne me venge pas sur cet homme et sur sa maison des persécutions et des

calamités qu'il a attirées sur la mienne !

La plus grande partie de l'assemblée applaudit à ce discours comme étant la vive expression d'un juste ressentiment ; mais ceux qui étaient d'un caractère plus froid et plus réfléchi regrettèrent que l'héritier de Ravenswood eût parlé ainsi. Il était trop faible pour pouvoir braver ouvertement sir William, et ils craignaient que ces paroles indiscrètes ne changeassent la haine secrète de celui-ci en une animosité déclarée. Les événements ne justifièrent pourtant pas leurs appréhensions, du moins dans leurs conséquences immédiates.

Le cortège retourna alors à la tour pour s'y abreuver largement en l'honneur du défunt, coutume qui n'a été abolie en Écosse que tout récemment. La maison de douleur devint le théâtre de la joie d'un festin et retentit des cris bruyants de l'ivresse ; et l'héritier de celui dont on célébrait les funérailles d'une manière si étrange dépensa en cette occasion près de deux années de son modique revenu. Mais tel était l'usage, et ne pas s'y conformer eût été montrer aussi peu de respect pour le défunt que d'attention pour les amis qui lui survivaient.

Le vin coulait à grands flots sur la table dressée dans la grande salle de la tour pour les parents et les amis du défunt ; les fermiers buvaient dans la cuisine, et la populace dans la cour. Les têtes ne tardèrent pas à s'échauffer, et le Maître de Ravenswood, titre qu'on s'obstinait à lui conserver malgré la forfaiture prononcée contre son père, fut le seul qui conserva son sang-froid. En passant à la ronde la coupe dans laquelle il ne faisait que tremper ses lèvres et que chacun vidait tour à tour, il entendit mille imprécations contre le lord garde des sceaux, et mille protestations de dévouement pour lui et pour sa maison. Il écouta en silence et d'un air sombre et pensif ces transports d'enthousiasme, et les regarda, avec raison, comme devant s'évanouir avec les bulles légères qui s'élèvent au bord du verre quand une liqueur spiritueuse vient d'y être versée, ou du moins comme ne devant pas durer plus longtemps que les vapeurs produites par le vin dans le cerveau des convives.

Quand le dernier flacon fut vide, ils firent leurs adieux au nouveau propriétaire de la tour, avec de vives protestations d'amitié qui devaient être oubliées le lendemain, à moins que ceux qui les avaient prodiguées ne trouvassent nécessaire à leur sûreté d'en faire une rétractation plus solennelle.

Recevant ces adieux avec un air de mépris qu'il pouvait à peine cacher, Ravenswood vit enfin sa vieille tour débarrassée de cette multitude d'hôtes, presque tous attirés par l'espoir d'un bon repas plutôt que par le désir de prouver leur respect pour le défunt, et il rentra dans la salle du festin, qui lui parut doublement déserte par le silence qui avait succédé au tumulte. Elle se remplit pourtant bientôt

de fantômes conjurés par sa propre imagination. L'honneur de sa maison terni par la sentence de dégradation dont nous avons déjà parlé, sa fortune autrefois brillante et maintenant anéantie, ses espérances détruites, enfin le triomphe de la famille qui avait ruiné la sienne : tout cela offrait un vaste champ de méditations pour un esprit naturellement sérieux et réfléchi, et le jeune Ravenswood s'y abandonna d'autant plus aisément qu'il était sûr qu'elles ne seraient pas interrompues.

Le paysan qui montre les ruines de la tour couronnant le sommet du roc auquel les vagues font une guerre impuissante, et dont le cormoran et la mouette sont seuls habitants, affirme encore que, pendant cette fatale nuit, le Maître de Ravenswood, par les exclamations de son désespoir, évoqua quelque malin esprit dont l'influence pernicieuse présida aux événements de sa vie. Mais, hélas ! quel esprit est plus à craindre que nos propres passions, quand nous nous y abandonnons sans réserve ?

CHAPITRE III

Si d'atteindre le but sa flèche est si certaine,
Me préserve le ciel en ce cas, dit le roi,
De le voir, quelque jour, la lancer contre moi

WILLIAM BELL, *Clim o' the Cleugh*.

Dans la matinée qui suivit les funérailles, l'officier de justice dont l'autorité avait été insuffisante pour mettre obstacle à leur célébration ne perdit pas de temps pour aller informer le lord garde des sceaux des causes qui l'avaient empêché d'exécuter sa mission.

L'homme d'État était assis dans une vaste bibliothèque, autrefois salle de banquet du château de Ravenswood. On y voyait encore les armoiries de cette antique maison sculptées sur le plafond en bois de châtaignier d'Espagne, et peintes sur les vitraux à travers lesquels le soleil dardait des rayons sur de longues rangées de tablettes, fléchissant sous le poids des recueils de jurisprudence et des commentaires sur les lois, joints à quelques histoires écrites par des moines, ce qui formait alors la partie la plus nombreuse et la plus estimée de la bibliothèque d'un historien écossais. Sur une grande table de chêne, placée au milieu de la salle, était un amas confus de lettres, de pétitions et de papiers d'affaires, dont l'examen faisait en même temps le charme et le tourment de la vie de sir William Ashton.

Il avait l'air grave et même noble. Son maintien était celui que devait avoir un homme qui occupait une place importante dans l'état ; et ce n'était qu'après une conversation longue et intime sur des objets d'un intérêt pressant et personnel qu'un étranger pouvait découvrir qu'il était indécis et vacillant dans ses idées, irrésolutions d'un caractère qui craignait toujours de manquer de prudence et de précaution, et dissimulé autant par orgueil que par politique, parce que, sachant lui-même combien il se laissait influencer par des motifs qui n'auraient dû avoir aucun poids sur un homme en place, il désirait que les autres ne pussent pas s'en apercevoir.

Il écouta avec l'apparence du plus grand sang-froid le récit exagéré du tumulte qui avait eu lieu lors des obsèques de lord Ravenswood, du mépris qu'on avait montré de son autorité et de celle de l'Église et de l'État ; il ne parut pas même ému du rapport assez fidèle qui lui fut fait des expressions injurieuses et menaçantes dont s'étaient servis contre

lui-même le jeune Edgar et quelques-uns de ses amis ; enfin il écouta avec la même tranquillité ce que son agent avait pu recueillir des toasts portés pendant le repas qui avait suivi les funérailles, et des menaces qui l'avaient terminé. Il prit pourtant une note exacte de tout ce qu'il venait d'apprendre, et n'oublia pas d'inscrire les noms de tous ceux qu'il pourrait faire entendre comme témoins s'il jugeait à propos de donner suite à cette affaire. Il renvoya ensuite le délateur, bien sûr qu'il était alors le maître du reste de la fortune du jeune Ravenswood, et même de sa liberté personnelle.

Lorsque l'officier de justice se fut retiré, le lord garde des sceaux resta quelques instants plongé dans de profondes réflexions. Se levant alors tout à coup, il se mit à marcher à grands pas, comme un homme qui est sur le point de prendre quelque importante résolution. – Le jeune Ravenswood est à moi, dit-il enfin, il est à moi. Il s'est placé sous ma main, il faudra qu'il plie ou qu'il rompe. Je n'ai pas oublié l'opiniâtreté soutenue avec laquelle son père m'a disputé le terrain pied à pied devant toutes les cours de justice d'Écosse, la manière dont il a toujours rejeté toutes propositions d'arrangements, et les tentatives qu'il a faites pour nuire à ma réputation quand il a vu que mes droits étaient inattaquables. Cet enfant qu'il a laissé après lui, ce jeune Edgar, ce fou, cet écervelé, vient de faire naufrage avant d'être sorti du port. Il faut empêcher qu'il ne profite de quelque retour de marée qui pourrait le remettre en mer. Cette aventure, mise convenablement sous les yeux du conseil privé, ne peut être regardée que comme une révolte qui compromet les autorités civiles et ecclésiastiques. On peut prononcer contre lui une forte amende ; on peut ordonner sa détention dans la citadelle d'Édimbourg ou dans le château de Blackness. On pourrait même motiver, sur quelques-unes de ses expressions, une accusation de haute trahison… À Dieu ne plaise pourtant que je porte les choses si loin !… Non, je n'en ferai rien, je n'en veux point à sa vie, quand elle serait entre mes mains… Et cependant, s'il vit et que les circonstances viennent à changer, que ne pourrait-il pas en résulter ? Ne serais-je pas exposé à une restitution, peut-être à sa vengeance ? Je sais que le vieux Ravenswood avait obtenu la promesse de la protection du marquis d'Athol, et voilà maintenant son fils qui, seul et par sa méprisable influence, cherche à former une faction contre moi ! Ce serait un instrument tout prêt dans la main de ceux qui voudraient renverser l'administration.

Tandis que ces pensées agitaient l'esprit de l'astucieux homme d'état et qu'il cherchait à se persuader que son intérêt, que sa sûreté et celle de ses amis et de ses partisans exigeaient qu'il profitât, pour perdre le jeune Ravenswood, de l'occasion qu'il venait de lui fournir lui-même, il se mit à son bureau et commença à rédiger pour le conseil privé un rapport détaillé de tous les désordres qui avaient eu lieu aux

obsèques de lord Ravenswood. Il savait que le fait en lui-même enflammerait d'indignation ses collègues, que d'ailleurs les noms des coupables leur étaient odieux ; et il espérait qu'ils se décideraient à faire un exemple du jeune Ravenswood, au moins *in terrorem*.

Il fallait cependant choisir ses expressions avec assez d'adresse pour rendre les accusés coupables à tous les yeux sans paraître porter une accusation formelle contre eux, ce qui, de la part de sir William Ashton, ancien antagoniste du père d'Edgar, aurait pu paraître suspect et odieux. Tandis qu'il était dans la chaleur de la composition, cherchant avec soin les termes les plus propres à représenter cette affaire sous le jour le plus défavorable pour Edgar, sans avoir l'air de l'accuser directement, sir William, en réfléchissant sur une phrase, porta les yeux par hasard sur les armoiries de la famille contre l'héritier de laquelle il cherchait en ce moment à aiguiser le fer de la loi, armoiries qui, comme nous l'avons dit, étaient sculptées en plusieurs endroits sur les lambris de cet appartement. C'était une tête de taureau noir, avec la devise : *J'attends le moment*. L'occasion qui les avait fait adopter à cette maison est assez singulière pour la rapporter, d'autant plus qu'elle avait un rapport assez direct avec l'objet des réflexions du lord garde des sceaux.

Une tradition généralement reçue disait qu'un certain Malisius de Ravenswood, s'étant vu enlever son château et ses domaines par un usurpateur puissant, avait été forcé de le laisser jouir tranquillement de ses dépouilles pendant un certain temps. Enfin, un jour qu'une fête splendide devait avoir lieu au château, Ravenswood trouva le moyen de s'y introduire avec un petit nombre d'amis aussi braves que fidèles, ce qui ne lui fut pas difficile dans la confusion qui y régnait. Le dîner se faisant un peu attendre, le maître du château gronda ses gens, et ordonna qu'on servît à l'instant. – J'attends le moment, – s'écria Ravenswood qui s'était mêlé parmi eux ; et en même temps il jeta sur la table une tête de taureau, qui était alors en Écosse un symbole de mort. Ces mots étaient le signal convenu ; les amis de Ravenswood mirent l'épée à la main, massacrèrent l'usurpateur avec tous ceux qui voulurent prendre sa défense, et rétablirent l'ancien propriétaire dans ses biens. Il y avait peut-être dans cette anecdote, alors très connue et souvent rapportée, quelque chose qui parlait à la conscience de sir William : ce qui est certain, c'est que tout à coup il se leva, serra dans un portefeuille ce qu'il venait d'écrire ainsi que les notes qu'il avait prises, et sortit de la bibliothèque dans l'intention d'aller se promener, comme s'il eût voulu recueillir ses idées, et faire de nouvelles réflexions sur les conséquences de sa démarche, avant qu'il devînt impossible de les prévenir.

En passant par une grande antichambre gothique, sir William

Ashton entendit les sons du luth de sa fille. La musique nous cause un double plaisir, une sensation mêlée de surprise, quand la personne qui l'exécute n'est pas visible à nos yeux. Elle nous rappelle alors le concert d'oiseaux cachés parmi les feuilles du bocage. Le garde des sceaux n'était pas accoutumé à ouvrir son cœur à des émotions si naturelles ; mais il était homme, il était père, il s'arrêta donc et écouta sa fille chanter les paroles suivantes sur un ancien air, en s'accompagnant de son luth :

De la beauté n'admirez pas les charmes ;

Ne videz pas la coupe des festins :

Vivez en paix quand les rois sont en armes ;

Que jamais l'or ne brille dans vos mains.

Fermez l'oreille à la douce harmonie,

Ne parlez pas pour vous faire admirer :

Par ce moyen vous passerez la vie

Sans avoir rien à craindre, à désirer.

Dès qu'elle eut cessé de chanter, le lord garde des sceaux entra dans l'appartement de sa fille.

Les paroles qu'elle avait choisies semblaient avoir été faites exprès pour peindre son caractère ; car les traits de Lucie Ashton, charmants, mais un peu enfantins, étaient formés pour exprimer la paix de l'esprit, la sérénité, et l'indifférence pour les vains plaisirs du monde. Ses cheveux du plus beau blond se divisaient sur un front d'une blancheur éclatante, et tout son extérieur annonçait au plus haut degré la douceur et la timidité. C'était une beauté du genre des madones de Raphaël, ce qui était peut-être le résultat d'une santé délicate et de sa résidence avec des êtres dont le caractère était plus altier, plus impérieux, plus énergique que le sien.

Sa tranquillité passive n'était pourtant pas celle d'une âme indifférente ou insensible. Abandonnée à l'impulsion de ses goûts et de ses sentiments, Lucie Ashton avait quelque chose d'un peu romanesque. Elle se plaisait à lire en secret ces vieilles légendes chevaleresques, qui offrent de si brillants exemples de dévouement sans bornes et d'affection inaltérable, sans être rebutée par les aventures invraisemblables et les événements surnaturels qui s'y trouvent aussi. C'était un empire de féerie dans lequel son imagination construisait des châteaux aériens. Mais ce n'était qu'en secret qu'elle se livrait à ce penchant favori ; dans la retraite de son appartement, ou dans le silence d'un joli bosquet qu'elle appelait son jardin, elle distribuait des prix dans un tournoi, animait les combattants par l'influence de ses regards, errait dans les déserts avec Una, ou

s'identifiait avec la simple mais noble Miranda, dans l'île des merveilles et des enchantements.

Mais dans ses relations extérieures avec les choses de ce monde, Lucie recevait facilement l'impulsion que voulaient lui donner ceux qui l'entouraient : l'alternative lui était en général trop indifférente pour que l'idée de la résistance se présentât à elle, et elle n'était pas fâchée de trouver dans l'opinion de ses parents un motif de décision qu'elle aurait peut-être cherché en vain dans son propre cœur. Chacun de nos lecteurs peut avoir remarqué dans quelque famille de sa connaissance quelque individu d'un caractère doux et flexible, qui, se trouvant parmi des esprits plus fermes et plus ardents, se laissait entraîner par la volonté des autres, sans songer à y résister plus que la fleur au torrent où elle vient de tomber. Il est assez ordinaire aussi que ces caractères dociles, qui suivent sans murmurer la marche qui leur est tracée, deviennent les favoris de ceux aux désirs desquels ils semblent sacrifier leurs propres inclinations sans peine et sans efforts.

C'est ce qui était arrivé à l'égard de Lucie Ashton. Son père, malgré sa politique, sa circonspection et ses vues toutes mondaines, avait pour elle une affection qui lui causait quelquefois, comme par surprise, une émotion peu ordinaire en lui : son frère aîné, qui suivait la carrière de l'ambition avec des dispositions encore plus altières que celles de son père, aimait pourtant sa sœur de toute son âme. Quoique militaire, quoique abandonné à ses passions, il préférait sa sœur aux plaisirs, aux distinctions et aux honneurs. Son jeune frère, à un âge où son esprit n'était encore occupé que de bagatelles, la prenait pour confidente de tous ses désirs, de toutes ses inquiétudes, de ses succès dans ses querelles avec son précepteur et avec ses maîtres. Lucie écoutait avec patience et non sans intérêt tous ces détails, quelque insignifiants qu'ils fussent. Elle savait que sa complaisance faisait plaisir à Henry, et c'en était assez pour lui en inspirer.

Sa mère seule n'avait pas pour Lucie cette prédilection du reste de la famille. Elle regardait ce qu'elle appelait le manque d'énergie de sa fille comme une preuve que le sang plébéien de son père dominait dans les veines de Lucie, et elle avait coutume de la nommer par dérision la *bergère de Lammermoor*. Il était pourtant impossible d'avoir de l'éloignement pour un être si plein de douceur et de soumission ; mais lady Ashton préférait son fils aîné, qui avait hérité en grande partie de son caractère altier et ambitieux, à une fille dont la complaisance inépuisable n'était à ses yeux que faiblesse d'esprit. Sa partialité pour lui avait encore une autre source : contre l'usage des grandes familles d'Écosse, on lui avait donné le nom de son aïeul maternel.

– Mon Sholto, disait-elle, conservera sans tache l'honneur de sa

famille maternelle, et il ennoblira celle de son père ; la pauvre Lucie ne convient ni à la cour ni au grand monde, il faut qu'elle épouse quelque gentilhomme campagnard assez riche pour qu'elle n'ait rien à désirer ; de sorte qu'elle n'ait pas une larme à verser, à moins que ce ne soit par la tendre appréhension qu'il ne se casse le cou en chassant le renard. Ce n'est pas ainsi que notre maison s'est élevée et qu'elle peut se maintenir et s'élever encore plus haut : la dignité de lord garde des sceaux est encore toute nouvelle pour mon mari ; il faut la soutenir de manière à prouver que ce poids n'est rien pour nous, que nous sommes dignes de ce haut rang, et que nous savons en faire valoir les prérogatives. Les hommes se courbent par habitude, par une sorte de déférence héréditaire, devant une autorité qui date de loin ; ils marcheront la tête haute devant nous si nous ne les forçons à se prosterner. Une fille, née pour vivre dans une bergerie ou dans un cloître, n'est pas propre à exiger un respect qui n'est rendu qu'avec répugnance ; et, puisque le ciel ne nous a pas laissé trois filles, il aurait dû donner à Lucie un caractère digne de la place qu'elle aurait pu remplir dans le monde. Je serai bien heureuse quand j'aurai donné sa main à un homme qui aura plus d'énergie qu'elle, ou dont l'ambition sera aussi facile à contenter.

Ainsi raisonnait une mère pour qui les qualités du cœur de ses enfants et la perspective de leur bonheur domestique n'étaient rien en comparaison du rang qu'ils pouvaient occuper et de leur grandeur temporelle ; mais, semblable à bien des parents d'un caractère impétueux et impatient, elle se trompait dans le jugement qu'elle portait de sa fille. Sous l'apparence d'une indifférence extrême, Lucie nourrissait le germe de ces passions qui croissent quelquefois en une nuit, comme la courge du prophète, et qui étonnent l'observateur par leur énergie inattendue. Si une sorte d'apathie semblait régner dans son cœur, c'était parce que rien jusqu'alors n'avait dû y éveiller un intérêt plus vif. Sa vie avait toujours coulé d'une manière douce et uniforme ; heureuse si ce cours paisible n'eût ressemblé à celui d'un fleuve qui, d'abord tranquille, finit par se précipiter en flots bondissants dans le fond d'un abîme !

– Ainsi donc, Lucie, lui dit son père en entrant dès qu'elle eut cessé de chanter, le poète philosophe qui a écrit ces vers vous apprend à mépriser le monde avant que vous ayez pu le connaître ? C'est un peu trop de précipitation ; peut-être au surplus ne faites-vous que parler comme la plupart des jeunes filles, qui affectent toujours de l'indifférence pour les plaisirs du monde, jusqu'à ce que quelque galant chevalier les détermine à les partager.

Lucie rougit, l'assura qu'elle avait choisi la chanson au hasard, et qu'il ne fallait en tirer aucune induction relativement à ses sentiments ;

et son père lui ayant demandé si elle voulait faire une promenade avec lui, elle quitta son instrument et se disposa à le suivre.

Un grand parc bien boisé s'étendait sur une partie de la montagne derrière le château, qui, situé, comme nous l'avons déjà dit, dans une gorge de montagnes, semblait y avoir été placé pour en défendre l'approche. Là le père et la fille, se tenant par le bras, se promenaient sous une belle avenue d'ormes dont les branches supérieures formaient en s'entrelaçant un berceau sous lequel on était à l'abri des rayons du soleil, et où l'on voyait de temps en temps courir un daim léger. Sir William Ashton, malgré ses occupations habituelles, n'était pas sans goût pour les beautés de la nature, et il faisait remarquer à sa fille quelques beaux points de vue percés dans le bois quand ils furent rejoints par son garde forestier, qui, le fusil sur l'épaule et conduisant un chien en laisse, entrait dans l'intérieur du bois.

– Eh bien, Norman, lui dit son maître, vous allez sans doute nous tuer une pièce de venaison ?

– Oui, Votre Honneur, c'est ce que je vais faire. Désirez-vous voir la chasse ?

– Non, non, répondit sir William après avoir jeté un regard sur sa fille qui pâlit à l'idée de voir tuer un daim, et qui pourtant, si son père lui eût montré le désir de suivre Norman, ne lui en eût probablement pas témoigné sa répugnance.

Le garde fit un mouvement d'épaules. – Cela est décourageant, dit-il, quand aucun des maîtres ne veut voir la chasse. J'espère que M. Sholto reviendra bientôt, et alors je trouverai à qui parler ; car pour M. Henry, il ne demanderait pas mieux que d'être dans le bois du matin au soir ; mais on le tient de si près avec son latin, que c'est un jeune homme perdu ; on n'en fera jamais un homme. Il n'en était pas ainsi du temps de feu lord Ravenswood : toute la maison était en l'air quand il s'agissait de tuer un daim ; le lord suivait les chasseurs ; quand l'animal était abattu, on lui présentait le couteau de chasse, et jamais il ne donnait moins d'un dollar par forme de récompense. Eh ! nous avons encore Edgar Ravenswood, celui qu'on appelle le Maître de Ravenswood : il n'y a pas un meilleur chasseur que lui dans le pays ; depuis Tristrem, jamais il n'a manqué le daim qu'il veut abattre. Mais de ce côté de la montagne on ne sait plus ce que c'est que la chasse.

Ni le sujet ni les expressions de cette harangue n'étaient faits pour plaire au lord garde des sceaux. Il ne put s'empêcher de remarquer que cet homme le méprisait presque ouvertement, parce qu'il n'avait pas ce goût pour la chasse, qui, à cette époque et dans cette contrée, était regardé comme naturel et indispensable à tout gentilhomme. Mais, comme le garde forestier en chef était un homme d'importance dans

tous les châteaux, et qui avait assez généralement son franc parler, sir William se contenta de sourire et lui répondit qu'il avait à penser ce jour-là à tout autre chose qu'à la chasse. Cependant, tirant sa bourse, il donna à son garde un dollar pour l'encourager à bien faire. Le drôle le reçut avec le même air qu'un garçon, dans un hôtel garni à la mode, reçoit d'un provincial une gratification double de celle qu'il en espérait, c'est-à-dire avec un sourire dans lequel le plaisir que lui cause le présent est mêlé de mépris pour l'ignorance de celui qui le fait.

– Votre Honneur n'entend pas les affaires, lui dit-il : paie-t-on jamais avant que la besogne soit faite ? Que feriez-vous si je manquais le daim après avoir reçu mon pourboire ?

– Je suppose, dit le lord garde des sceaux en souriant, que vous ne comprendriez guère ce que je voudrais vous dire si je vous parlais de *conditio indebiti*.

– Non, sur mon âme ! c'est sans doute quelque phrase de loi. Mais contre qui n'a rien, le roi… Votre Honneur connaît le proverbe ; mais je serai juste envers vous, et, si la pierre fait feu et que la poudre soit bonne, vous aurez une pièce de venaison qui aura deux pouces de graisse sur les côtes.

Comme il s'éloignait, son maître le rappela et lui demanda, comme par hasard, si le Maître de Ravenswood était aussi brave et aussi bon tireur qu'on le prétendait.

– S'il est brave ? répondit Norman : ah ! je vous en réponds. J'étais dans le bois de Tyningham un jour que le vieux lord Ravenswood était à la chasse ; il avait lancé un beau cerf dix cors qu'il croyait aux abois, et il était le premier à sa poursuite, quand l'enragé animal se retourna tout à coup, courut sur lui, et l'aurait éventré, je crois, si Edgar, qui n'avait encore que seize ans, ne se fût jeté en avant et ne lui eût coupé le jarret avec son couteau de chasse.

– Mais est-il aussi bon tireur qu'il joue bien du couteau ?

– À quatre-vingts pas il frappera ce dollar entre mon doigt et le pouce, et pour un marc d'or je me charge de le tenir. Que peut-on demander de plus à l'œil et à la main, à la poudre et au plomb ?

– Sans doute c'en est bien assez ; mais nous vous retenons trop longtemps. Adieu, bon Norman.

Le garde forestier entra alors dans le bois, où on le perdit bientôt de vue ; mais on l'entendit quelque temps chanter, d'une voix forte dont les sons s'affaiblissaient par degrés à mesure qu'il s'éloignait, ces deux couplets, suivis peut-être d'autres qui ne sont pas venus à notre connaissance :

Quand on entend sonner matines

Lève-toi, pauvre moinillon ;
Mais ton prieur, sous ses courtines,
Dort en dépit du carillon :
Moi que le chant du coq éveille,
Dès longtemps je suis au labour ;
Lorsque mon maître, qui sommeille,
Ne sait pas encore s'il fait jour.
J'ai vu bondir sur nos montagnes
Et les chèvres et leurs chevreaux :
J'ai vu paître dans nos campagnes
Et les brebis et leurs agneaux.
Mais la biche jeune et chérie
Que je vois dans notre jardin,
Est bien plus blanche et plus jolie
Que tous les troupeaux du voisin.

– Ce drôle, dit le lord garde des sceaux quand la voix de Norman eut cessé de se faire entendre, a-t-il donc servi la famille Ravenswood pour qu'il semble y prendre tant d'intérêt ? Vous devez le savoir, Lucie, car je crois qu'il n'y a pas un paysan dans les environs dont vous ne vous fassiez un point d'honneur de connaître l'histoire.

– Je ne suis pas si versée que vous le pensez dans les chroniques du pays, mon père ; mais je crois que Norman a servi l'ancien lord dans sa jeunesse, et qu'il a passé ensuite à Ledington, d'où vous l'avez pris à votre service. Si vous voulez savoir quelques détails sur les Ravenswood, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à la vieille Alix.

– Et que m'importe leur histoire, mon enfant ? Quelles relations puis-je avoir avec eux ?

– Je ne vous en parle, mon père, que parce que vous faisiez tout à l'heure à Norman des questions sur le jeune Ravenswood.

– Par désœuvrement, mon enfant. Et qui est cette Alix dont vous me parlez, car vous connaissez toutes les vieilles femmes du pays ?

– Sans doute, mon père, je les connais. Sans cela, comment pourrai-je leur porter des secours quand elles en ont besoin ? Quant à Alix, c'est bien véritablement la reine des vieilles femmes ; il n'y a pas une légende, pas une histoire du pays qu'elle ne sache par cœur. Elle est aveugle, la pauvre créature ; mais, quand elle vous parle, on dirait qu'elle peut lire au fond de votre cœur. Auprès d'elle il m'arrive souvent de me détourner et de me cacher le visage, car on dirait

qu'elle vous voit changer de couleur, quoiqu'elle soit aveugle depuis vingt ans. Vous devriez lui faire une visite avec moi, quand ce ne serait que pour dire que vous avez vu une vieille femme, pauvre, aveugle, et paralytique, dont le ton, les manières et le langage sont au-dessus de sa condition et me surprennent toujours. Allons chez Alix, mon père ; nous ne sommes qu'à un quart de mille de sa chaumière.

– Mais vous ne répondez pas à ma question, Lucie ; qui est cette femme, et quelles relations a-t-elle avec les Ravenswood ?

– Je l'ignore. Je crois qu'elle a été nourrice dans la famille, et elle reste ici parce qu'elle a deux petits-fils à votre service ; mais je crois que c'est malgré elle, car la pauvre créature regrette toujours le vieux temps de ses anciens maîtres.

– Je lui en ai beaucoup d'obligation. Tandis que ses enfants mangent mon pain, elle regrette une famille qui ne pourrait lui être d'aucune utilité non plus qu'à qui que ce fût.

– Vous ne rendez pas justice à Alix, mon père : elle n'est nullement mercenaire, elle n'accepterait pas un sou par charité, dût-elle mourir de faim. Elle est un peu causeuse, comme le sont les vieilles gens quand ils se mettent à raconter les histoires de leur jeunesse, et elle parle des Ravenswood, parce qu'elle a vécu bien longtemps sur leurs terres. Mais je suis sûre qu'elle est reconnaissante de vos bontés, et qu'elle vous parlerait avec plus de plaisir qu'à qui que ce fût au monde. Venez la voir, mon père, je vous en prie, venez-y.

Et entraînant son père avec la liberté que se donne une fille qui sait combien elle est chérie, elle lui fit prendre le chemin qui conduisait chez la vieille Alix.

CHAPITRE IV

Elle aperçut enfin quelque peu de fumée
Qui, montant au-dessus des arbres de ce bois,
Lui faisait espérer que quelque villageois
Avait en ce désert sa demeure fixée.

SPENSER.

Lucie servit de guide à son père, car il était trop occupé de ses travaux politiques et de la société pour bien connaître ses propres domaines. D'ailleurs il demeurait presque toujours à Édimbourg. Lucie, au contraire, passait tous les étés à Ravenswood avec sa mère ; et, soit par goût, soit à défaut d'autre occupation, il n'existait pas dans les environs un chemin, un sentier, une colline et un buisson qu'elle n'eût parcourus.

Il n'était pas un coin qui ne fût connu d'elle.

Nous avons déjà dit que le lord garde des sceaux n'était pas insensible aux beautés de la nature ; mais, pour lui rendre justice, nous devons ajouter qu'il les voyait avec un nouveau plaisir quand il avait pour *cicerone* la fille aimable, douce et intéressante qui, appuyée sur son bras, lui faisait admirer tantôt un chêne gigantesque qui avait bravé l'effort des siècles, tantôt une percée inattendue, qui, au milieu d'une espèce de labyrinthe formé par une foule de sentiers boisés, offrait aux regards surpris ici de belles plaines, là de riches coteaux, et plus loin un bocage tranquille et touffu.

Ce fut en s'arrêtant pour jouir d'un de ces points de vue que Lucie dit à son père qu'ils n'étaient plus qu'à deux pas de la chaumière de sa protégée ; et, au détour d'une petite colline, un étroit sentier les conduisit à une cabane située dans une vallée obscure et profonde, presque privée du jour comme les yeux de celle qui l'habitait.

Cette chaumière était située sous un rocher escarpé qui la cachait en partie, et dont le sommet semblait menacer d'écraser le frêle bâtiment sur lequel il était suspendu ; les murs en étaient construits en tourbe et en pierres, et le toit, couvert grossièrement en chaume, avait beaucoup souffert. Une fumée bleuâtre qui s'élevait en léger tourbillon le long de la roche blanche ajoutait encore une teinte plus douce à ce site. Dans le jardin, entouré d'une haie de sureau qui n'en défendait

qu'imparfaitement l'entrée, on voyait la vieille femme, chez qui Lucie conduisait son père, assise près des ruches dont le produit était son principal moyen d'existence.

Quelques revers qu'elle eût éprouvés dans sa fortune, quelque pauvre que fût sa demeure, il était facile de juger au premier coup d'œil que ni les années, ni les infortunes, ni l'indigence, ni les infirmités n'avaient abattu la force d'esprit de cette femme remarquable.

Elle était assise sur un banc placé sous un vieux saule pleureur, comme on représente Judas sous son palmier, avec un mélange de tristesse et de dignité. Sa taille imposante n'était que légèrement courbée par l'âge. Ses vêtements étaient ceux d'une paysanne, mais d'une propreté remarquable, et arrangés avec un goût qu'on trouve rarement dans cette classe de la société. Mais c'était l'expression de sa physionomie qui frappait surtout et lui attirait une déférence que n'eût pas inspirée sa misérable habitation ; déférence qu'elle recevait avec un air d'aisance qui prouvait qu'elle sentait qu'elle en était digne. Elle avait autrefois été belle, mais sa beauté avait eu ce caractère mâle et prononcé qui ne survit point à la fraîcheur de la jeunesse. Cependant sa physionomie annonçait encore un jugement, une habitude de réflexion, et une fierté mesurée qui, de même que ses vêtements, prouvait qu'elle se croyait supérieure aux personnes de son rang. On concevait à peine qu'une figure privée de l'avantage qu'assurent les yeux pût offrir une expression si frappante ; mais ses yeux toujours fermés n'offraient rien de désagréable, et on aurait pu la croire endormie sans l'air de vivacité qui animait son visage. Lucie ouvrit le loquet qui fermait la porte du petit jardin, et s'adressant à la vieille femme : – Voici mon père qui vient pour vous voir, ma bonne Alix, lui dit-elle.

– Vous êtes tous deux les bienvenus, miss Ashton, répondit Alix en se tournant pour incliner la tête du côté où la voix de Lucie lui annonçait la présence des étrangers.

– Voilà une belle matinée pour vos abeilles, la mère ! dit le lord garde des sceaux frappé de l'extérieur d'Alix, et curieux de voir si sa conversation y répondrait.

– Je le crois ainsi, milord, car l'air me semble plus doux que ces jours derniers.

– Mais vous ne pouvez prendre soin vous-même de ce petit peuple : comment le gouvernez-vous ?

– Comme les rois gouvernent leurs sujets, par des délégués ; et j'ai été heureuse dans le choix de mon premier ministre. Ici, Babie !

En même temps elle prit un petit sifflet d'argent suspendu à son

cou, instrument qui servait souvent alors pour appeler les domestiques, et à ce signal une jeune fille d'environ quinze ans sortit de la chaumière. Elle était plus proprement vêtue qu'on n'aurait pu s'y attendre, quoique peut-être encore moins qu'elle ne l'eût été si Alix avait eu l'usage de ses yeux.

– Babie, lui dit sa maîtresse, offrez à milord et à miss Ashton du pain et du miel. Ils m'excuseront de ne pouvoir leur présenter autre chose si vous les servez avec promptitude et propreté.

Babie exécuta cet ordre avec toute la grâce qu'elle put y mettre, ses pieds et ses jambes se tournant d'un côté, tandis que sa tête prenait une direction contraire, car elle était curieuse d'examiner le lord, dont ses vassaux entendaient parler plus souvent qu'ils ne le voyaient. Le pain et le miel furent placés sur une feuille de plantin, et les deux étrangers ne dédaignèrent pas d'y goûter.

Le lord garde des sceaux s'était assis sur un tronc d'arbre en arrivant et semblait désirer de prolonger l'entretien, mais ne pas trop savoir sur quel sujet le faire rouler.

– Il y a sans doute longtemps que vous demeurez dans ce pays ? lui demanda-t-il après quelques instants de silence.

– Près de soixante ans, lui répondit Alix, qui, tout en lui parlant d'un ton civil et respectueux, semblait décidée à se borner à répondre aux questions qui lui seraient adressées.

– Si j'en juge à votre accent, continua sir William, vous n'êtes pas née dans ce pays ?

– Je suis née en Angleterre, milord.

– Et cependant vous semblez attachée à cette contrée comme si c'était votre patrie.

– C'est ici, milord, que j'ai bu la coupe de joie et de douleur que le ciel m'avait destinée ; c'est ici que j'ai vécu vingt ans avec le plus tendre et le plus digne des époux ; que j'ai été mère de six enfants qui avaient toute mon affection, que je les ai vus mourir successivement. Ils reposent dans cette chapelle en ruine, que vous devez voir là-bas. Je n'ai pas eu d'autre pays que le leur pendant leur vie, je n'en aurai jamais d'autre après leur mort.

– Mais votre maison est en bien mauvais état, dit le lord garde des sceaux en jetant les yeux sur la chaumière. Je donnerai des ordres pour qu'elle soit réparée.

– Oh ! faites-le, mon père ! s'écria Lucie, combien je vous en serai obligée !

– Elle durera plus longtemps que moi, ma chère miss Ashton, dit la

vieille aveugle, et ce n'est pas la peine d'y songer.

– Mais je sais que vous avez été mieux logée autrefois, dit Lucie, que vous avez vécu dans l'aisance ; et, à votre âge, être réduite à cette misérable masure !…

– Elle est assez bonne pour moi, miss Ashton. Si j'ai pu résister à tout ce que j'ai souffert, à tout ce que j'ai vu souffrir par les autres, il faut que le ciel m'ait accordé plus de force d'esprit et de corps qu'on n'en supposerait à ces membres affaiblis par l'âge.

– Vous avez dû voir bien des changements dans le monde, dit sir William ; mais votre expérience devait vous avoir appris à vous y attendre.

– Elle m'a appris à m'y soumettre, milord.

– Elle devait vous apprendre aussi que le cours des années amène toujours des changements.

– Sans doute, comme je sais que le tronc d'arbre sur lequel ou près duquel vous vous trouvez en ce moment doit un jour tomber en poussière par une cause ou par une autre. Mais j'espérais que mes yeux ne verraient pas la chute de l'arbre antique qui protégeait ma demeure.

– Ne croyez pas que je vous sache mauvais gré d'accorder quelques regrets à la famille qui possédait ce domaine avant moi. Vous aviez sans doute des motifs pour lui être attachée, et je respecte votre gratitude… – Je ferai faire à votre demeure les réparations convenables, et j'espère que nous serons amis, quand nous nous connaîtrons mieux.

– On ne fait guère de nouveaux amis à mon âge, répondit Alix.

Je vous remercie pourtant de votre bonté, milord, j'en suis reconnaissante. Mais je ne manque de rien, et je n'accepte de bienfaits de personne.

– J'espère du moins que vous consentirez à passer ici le reste de vos jours, sans avoir de loyer à payer.

– Je l'espère aussi, dit la vieille, car je crois que c'est une des conditions de la vente que vous a faite lord Ravenswood, quoiqu'une circonstance si peu importante ait pu sortir de votre mémoire.

– Effectivement, dit le lord garde des sceaux un peu confus, je crois m'en souvenir. Mais je vois que vous êtes trop attachée à vos anciens amis pour accepter aucun service de celui qui leur a succédé.

– Sans accepter vos offres de service, milord, je n'y suis pas moins sensible, et je voudrais pouvoir vous le prouver tout autrement que par ce qu'il me reste à vous dire.

Sir William la regarda d'un air surpris, mais sans l'interrompre.

– Milord, continua-t-elle, prenez bien garde à vous : vous êtes sur le bord d'un précipice.

– Vraiment ! dit le lord garde des sceaux pensant sur-le-champ à la situation politique du pays. Quelque chose est-il venu à votre connaissance ? auriez-vous entendu parler de quelque complot, de conspiration ?

– Non, milord : ceux qui s'occupent de pareilles choses n'appellent point à leurs délibérations les vieillards, les aveugles, les infirmes. L'avis que j'ai à vous donner est d'une autre nature. Vous avez poussé les choses bien loin à l'égard des Ravenswood : milord, croyez-moi, c'est une famille à laquelle il n'est pas prudent de se jouer, et il y a toujours du danger à courir avec des gens qu'on a réduits au désespoir.

– Bon, bon ! dit William, c'est la loi qui a décidé entre nous, et s'ils croient avoir quelque sujet de plainte contre moi, ils peuvent s'adresser à la justice.

– Mais ils peuvent penser autrement, et, trouvant que justice ne leur est pas rendue, vouloir se la rendre eux-mêmes.

– Que voulez-vous dire ? s'écria le lord garde des sceaux. Croyez-vous que le jeune Ravenswood soit capable d'en venir à quelque acte de violence ?

– À Dieu ne plaise que je dise une pareille chose ! il est franc et loyal, et je ne sais rien de lui que d'honorable. Il est noble et généreux, pourrais-je dire encore, mais avec tout cela c'est un Ravenswood, et il peut *attendre le moment*. Souvenez-vous du destin de sir George Lockart(8).

Le lord garde des sceaux ne put s'empêcher de tressaillir en l'entendant citer cet événement tragique. La vieille aveugle, qui ne s'en aperçut point, continua en ces termes :

– Chiesley, qui commit cet acte de violence, était parent de lord Ravenswood. Je l'entendis, dans une salle du château que vous occupez aujourd'hui, déclarer, en présence de plusieurs témoins, son intention de se venger du président comme il le fit ensuite. Je ne pus garder le silence, quoiqu'il ne convînt pas à ma situation de parler. Vous projetez un crime abominable, lui dis-je, et dont vous rendrez compte au jour du jugement. Jamais je n'oublierai le regard qu'il m'adressa en me répondant : J'aurai à compter de bien d'autres choses, et je rendrai tous mes comptes en même temps. Ainsi donc je puis bien vous dire de prendre garde de trop appesantir la main sur un homme désespéré. Il coule du sang des Chiesley dans les veines des Ravenswood, et il n'en faut qu'une goutte pour enflammer celui d'Edgar dans la situation où il se trouve. Je vous le répète encore, prenez garde à lui.

La vieille aveugle, soit à dessein, soit par hasard, avait frappé juste pour éveiller les craintes du lord garde des sceaux. La ressource infâme et ténébreuse de l'assassinat, si familière autrefois aux barons écossais, n'avait été employée que trop souvent, même en ce siècle, quand l'esprit de vengeance avait été porté assez loin pour faire envisager ce crime sans horreur. Sir William Ashton ne l'ignorait pas, et sa conscience lui disait qu'il avait fait assez de mal à la famille de Ravenswood pour avoir tout à craindre d'un jeune homme ardent, qui n'avait rien à espérer des voies légales dans un pays où la justice était administrée avec partialité.

Il s'efforça pourtant de cacher à Alix les appréhensions qui l'agitaient ; mais il y réussit si peu qu'une personne douée de moins de pénétration que cette vieille femme aurait facilement reconnu qu'elle avait touché une corde très sensible. Le son de sa voix n'était plus le même quand il lui répondit que le Maître de Ravenswood était un homme d'honneur, et que d'ailleurs le châtiment de Chiesley devait être un avertissement suffisant pour quiconque oserait vouloir s'ériger en vengeur de ses injures imaginaires. Se levant alors, il prit le bras de sa fille et se retira sans attendre de réponse.

CHAPITRE V

Hé quoi ! je tiens le jour d'une main ennemie !
C'est une Capulet qui m'a sauvé la vie.

SHAKESPEARE.

Le lord garde des sceaux marcha pendant près d'un quart de mille sans rompre le silence. Sa fille, naturellement timide, et élevée dans ces idées de respect filial et d'obéissance absolue qu'on imprimait à cette époque dans l'esprit de la jeunesse, ne se permit pas d'interrompre le cours de ses réflexions.

– Vous êtes bien pâle, Lucie ! lui dit tout à coup son père en se tournant vers elle.

D'après les idées du temps, qui ne permettaient pas à une jeune fille d'énoncer son opinion sur un objet de quelque importance, à moins qu'on ne la lui demandât, Lucie devait paraître ne rien avoir compris à tout ce qui s'était passé entre son père et Alix, et en conséquence elle rejeta son émotion sur la frayeur que lui inspiraient quelques taureaux sauvages qu'on voyait paître de loin dans le parc.

Ces animaux étaient les descendants des anciens taureaux habitants des forêts calédoniennes, et les seigneurs écossais se faisaient autrefois un point d'honneur d'en avoir quelques-uns dans leurs vastes parcs. Bien des gens peuvent même se souvenir encore d'en avoir vu dans trois des principaux châteaux d'Écosse, à Hamilton, à Drumlanrick et à Cumbernauld. Ils avaient dégénéré de leur ancienne race, tant pour la taille que pour la force, s'il faut en juger d'après les vieilles chroniques et d'après les restes qu'on en découvre quelquefois en creusant la terre ou en desséchant des marais. Le taureau avait perdu les honneurs de sa crinière ; il était petit, d'un blanc sale, ou, pour mieux dire, d'un jaune pâle, avec des cornes et des sabots noirs. Ces animaux avaient pourtant retenu quelque chose de la férocité de leurs ancêtres : il était impossible de les apprivoiser complètement ; ils montraient une antipathie décidée contre la race humaine et étaient souvent dangereux quand on en approchait sans précautions. C'est sans doute ce dernier motif qui détermina leur destruction dans les trois derniers asiles qui leur restaient, où, sans cela, on les aurait probablement conservés comme de dignes habitants des forêts d'Écosse. On dit

pourtant qu'il en existe encore quelques-uns dans le parc du château de Chillingham, situé dans le comté de Northumberland, et appartenant au comte de Tankarville.

Ce fut donc à la proximité de trois ou quatre de ces animaux que Lucie jugea à propos d'attribuer l'émotion de crainte qu'avait excitée en elle ce qu'elle venait d'entendre. Elle les voyait cependant sans effroi, ses fréquentes promenades dans le parc l'ayant habituée à leur vue. D'ailleurs il n'entrait pas alors comme aujourd'hui dans l'éducation d'une jeune demoiselle d'avoir, à la moindre occasion, des palpitations de cœur et des attaques de nerfs. Elle reconnut pourtant bientôt qu'elle n'avait en cette occasion qu'un trop légitime sujet de terreur.

Lucie avait à peine fait cette réponse à son père, qui commençait à la plaisanter sur son manque de courage, qu'un taureau, excité soit par la couleur écarlate des vêtements de miss Ashton, soit par un de ces accès de caprice féroce auxquels ces animaux sont sujets, se détacha du groupe qui paissait à une distance assez considérable, et s'avança comme pour reconnaître quels étaient les téméraires qui osaient se présenter sur ses domaines. Il marcha d'abord lentement, s'arrêtant de temps en temps pour mugir, faisant jaillir la terre sous ses pieds et arrachant le gazon avec ses cornes, comme s'il eût cherché à s'animer et à se mettre en fureur.

Le lord garde des sceaux avait examiné les manœuvres de l'animal, et, prévoyant qu'il allait devenir dangereux, il serra le bras de sa fille sous le sien et doubla le pas pour gagner un bosquet peu éloigné, espérant que lorsqu'ils seraient cachés par les arbres, le taureau ne penserait plus à eux. Mais c'était le plus mauvais parti qu'il pût prendre, car l'animal, encouragé par leur fuite, se mit aussitôt à les poursuivre au grand galop. Un péril si imminent aurait pu glacer le courage d'un homme plus intrépide que sir William. Mais l'amour paternel, sentiment plus fort que la mort, le soutint. Il continua d'entraîner sa fille vers le bosquet, mais enfin l'excès de la terreur priva Lucie de toutes ses forces, et elle tomba sans mouvement aux pieds de son père. Ne pouvant plus aider sa fille à fuir, il fit face au danger, et se plaça hardiment entre elle et l'animal furieux, qui n'était plus alors qu'à quelques pas d'eux. Le garde des sceaux n'avait point d'armes. Son âge et la gravité de ses fonctions le dispensaient même du couteau de chasse qu'on portait alors généralement.

Sa vie et peut-être aussi celle de sa fille paraissaient donc à l'instant d'être sacrifiées à la fureur du taureau, quand un coup de feu, parti du bosquet dans lequel sir William voulait se réfugier, arrêta l'animal dans sa course. Il avait été frappé si juste entre l'épine et le crâne que cette blessure, qui, dans toute autre partie du corps, n'aurait peut-être fait

qu'irriter sa rage, lui donna la mort au même instant. Il fit encore un bond en avant, plutôt par suite de la rapidité de sa course que par l'effet de sa volonté, et tomba mort à trois pas du lord garde des sceaux en poussant un affreux mugissement, et dans les convulsions de l'agonie.

Lucie était étendue par terre, privée de sentiment, et ignorant encore le secours miraculeux qui venait de la sauver. Son père était plongé dans un étonnement stupide, tant la certitude qu'il se trouvait en sûreté avait succédé rapidement à la crainte d'une mort affreuse et inévitable ! Il regardait l'animal, terrible même dans la mort, avec une espèce de surprise muette et confuse qui ne lui permettait pas de bien comprendre ce qui venait de se passer, et il aurait pu croire que le taureau avait été arrêté dans sa carrière par un coup de foudre s'il n'eût remarqué, au bord du bosquet, à travers les branches, un homme armé d'un fusil.

Cette vue le rappela au sentiment de sa situation, et un coup d'œil sur sa fille le fit songer à la nécessité de lui procurer de prompts secours. Il appela l'homme qu'il voyait et qu'il prit pour un de ses gardes, et lui dit de veiller sur miss Ashton, tandis qu'il irait lui-même lui chercher du secours. Le chasseur s'approcha. Sir William vit que c'était un étranger ; mais il était trop agité, trop inquiet pour faire aucune remarque à ce sujet. L'inconnu étant plus jeune et plus vigoureux que lui, il le pria de porter sa fille près d'une fontaine voisine qu'il lui indiqua ; et, après ce peu de mots prononcés à la hâte, il courut vers la chaumière d'Alix, dans l'espoir d'y trouver quelques secours.

L'étranger dont l'intervention avait eu lieu si à propos ne semblait pas disposé à laisser sa bonne œuvre imparfaite. Il releva Lucie, la prit entre ses bras, et, la portant à travers le bois par des sentiers qu'il semblait connaître parfaitement, ne s'arrêta que lorsqu'il l'eut déposée en sûreté au bord d'une fontaine limpide qu'on nommait la fontaine de la Sirène. Elle avait été autrefois couverte d'un beau bâtiment décoré de tous les ornements de l'architecture gothique, mais qui ne présentait plus que des ruines. Le toit s'en était écroulé, la façade était tombée, et la source se faisait jour à travers les pierres et les décombres amoncelés tout autour.

La tradition, qui ne manque jamais, du moins en Écosse, d'embellir d'une légende un lieu déjà intéressant par lui-même, assignait une cause à la vénération particulière qu'on avait pour cette fontaine. Un des lords de Ravenswood, étant à la chasse, avait autrefois rencontré sur les bords une jeune et charmante nymphe. Telle qu'Égérie, elle s'empara du cœur de ce second Numa. Elle se montra plusieurs fois, toujours au même endroit, toujours après le coucher du soleil. Les

agréments de son esprit achevèrent une conquête que les attraits de sa figure avaient commencée, et le mystère prêta de nouveaux charmes à cette intrigue. Comme elle paraissait et disparaissait toujours près de la fontaine, son amant jugea qu'il existait entre elle et les eaux quelque relation inexplicable. Elle avait aussi mis quelques conditions à leurs entrevues secrètes. Ils ne se voyaient qu'une fois par semaine, le vendredi ; et le lord de Ravenswood devait se retirer aussitôt que la cloche d'un monastère situé à quelque distance dans le bois, et dont les ruines n'existent même plus aujourd'hui, annonçait l'heure de vêpres.

Le baron de Ravenswood avait pour confesseur le père Zacharie, prieur de ce monastère ; il lui fit part de cette singulière intrigue ; et le prieur en tira la conséquence que le lord était enveloppé dans les filets de Satan, et qu'il courait les plus grands dangers pour la sûreté de son corps et le salut de son âme. Il représenta ces périls au baron avec toute la force de la rhétorique monacale et lui peignit sous les couleurs les plus effrayantes la sirène attrayante par laquelle il s'était laissé séduire, et qu'il lui représenta comme un habitant du royaume des ténèbres. L'amant l'écouta avec une incrédulité opiniâtre, et ce ne fut que par lassitude et pour se débarrasser des instances du prieur qu'il consentit à soumettre à une certaine épreuve le caractère et la nature de sa belle maîtresse. À cet effet, il fut convenu que le vendredi suivant la cloche de vêpres sonnerait une heure plus tard. Le père Zacharie prétendit que le démon, trompé par cette supercherie, oublierait l'heure à laquelle il était obligé de disparaître, se montrerait aux yeux du lord sous sa forme véritable, en enfant des enfers, et s'évanouirait en laissant après lui une odeur de soufre et une flamme bleuâtre. Il cita, à l'appui de son opinion, le *malleus maleficarum, Sprengerus, Remigius* et autres savants démonologistes. Raymond de Ravenswood consentit à faire cette expérience, comme nous l'avons déjà dit, non sans quelque inquiétude sur son résultat, quoique convaincu qu'il ne serait pas tel que le prieur l'annonçait.

Le vendredi suivant, les deux amants se trouvèrent à leur rendez-vous, qui fut prolongé par le retard de la cloche. Cependant nul changement ne s'opéra dans la forme extérieure de la nymphe. Mais aussitôt que les ombres du soir l'avertirent que l'heure ordinaire de vêpres était passée, elle s'arracha des bras de son amant, lui dit adieu pour toujours, poussa un cri de désespoir, se précipita dans la fontaine et disparut à ses yeux.

Des gouttes de sang qui parurent en ce moment sur la surface de l'eau firent penser au malheureux baron que sa curiosité indiscrète avait causé la mort de l'objet de son amour, quelle que pût être cette nymphe mystérieuse. Deux heures après on avait déjà fouillé, par ses ordres, la fontaine avec le plus grand soin, mais on n'y trouva aucune

trace de celle qu'il avait vue s'y précipiter.

Le remords que lui inspira cet événement et le souvenir des charmes de celle qu'il avait tant aimée firent le tourment du reste de sa vie qu'il perdit quelques mois après à la bataille de Flodden. Mais auparavant, voulant empêcher les eaux de cette fontaine d'être profanées ou souillées, il l'avait fait entourer de l'édifice dont on voyait encore alors les débris sur ses bords. Ce fut à cette époque, dit-on, que commença la décadence de la maison de Ravenswood.

Telle était la légende généralement reçue. Cependant quelques personnes, qui voulaient paraître plus sages que les autres, prétendaient que ce n'était qu'une allusion indirecte au sort d'une belle villageoise que Raymond avait tuée dans un accès de fureur jalouse, et dont le sang s'était mêlé aux eaux de la fontaine. D'autres prétendaient expliquer l'origine de ce conte en remontant à la mythologie ancienne. Mais on croyait généralement que cet endroit était fatal aux Ravenswood, et qu'il était d'un aussi mauvais augure pour un descendant de cette maison de boire de ses eaux, ou même d'en approcher, que pour un Grahame de porter du vert(9), pour un Bruce de tuer une araignée et pour un Saint-Clair de traverser l'Ord un lundi.

Ce fut en cet endroit funeste que Lucie revint enfin à elle après un évanouissement prolongé. Aussi belle et aussi pâle que la naïade de la légende avait dû l'être à l'instant où elle s'était séparée pour toujours de Raymond, elle était appuyée contre un fragment de mur en ruines, tandis que l'inconnu cherchait à lui rendre la vie en lui baignant le visage des eaux de la fontaine.

En reprenant l'usage de ses sens, elle se rappela le danger qui avait causé son évanouissement, et ses yeux cherchaient son père ; ne le voyant point : – Où est-il ? où est mon père ? s'écria-t-elle. Ce furent les seuls mots qu'elle eut la force de prononcer.

– Sir William est en sûreté, lui dit l'inconnu, en toute sûreté. Ne craignez rien, vous le reverrez dans quelques instants.

– En êtes-vous bien sûr ? dit Lucie : le taureau n'était qu'à dix pas de nous. Ne me retenez pas, il faut que je cherche mon père.

Elle se leva en prononçant ces mots, mais ses forces étaient tellement épuisées, que, bien loin de pouvoir exécuter son projet, elle serait retombée sur les pierres et se serait probablement blessée si l'étranger ne l'eût soutenue dans ses bras. Il semblait cependant ne lui donner des secours qu'avec une sorte de répugnance, sentiment bien extraordinaire dans un jeune homme assez heureux pour pouvoir rendre quelque service à la beauté. On aurait dit qu'il ne faisait qu'obéir malgré lui à la voix de l'humanité, et qu'une jeune fille légère et délicate était un fardeau trop au-dessus de sa jeunesse et de ses

forces. Sans éprouver même la tentation de la retenir dans ses bras un instant de plus qu'il n'était nécessaire, il la remit sur la pierre qu'elle venait de quitter, et reculant de quelques pas, il lui dit :

– Tranquillisez-vous, madame, il n'est arrivé aucun accident à sir William Ashton, et il sera ici dans un instant. Le destin l'a sauvé… sauvé d'une manière bien singulière. Mais vous êtes faible, madame, et vous ne devez songer à quitter ce lieu que lorsque vous aurez une assistance plus convenable que la mienne.

Lucie, qui commençait à retrouver sa présence d'esprit, regarda l'étranger avec plus d'attention. Son extérieur n'offrait rien qui dût le faire hésiter à offrir le secours de son bras à une jeune dame qui en avait besoin, parce qu'il ne présentait rien qui pût la porter à le refuser ; et Lucie ne put cependant s'empêcher de remarquer en lui un air froid et contraint. Un habit de chasse vert annonçait qu'il était d'un rang distingué, quoiqu'il fût caché en partie sous un grand manteau brun foncé. Un chapeau rabattu, surmonté d'une plume noire dont le bout retombait sur ses sourcils, couvrait en partie ses traits, mais laissait voir qu'ils étaient agréables et réguliers, quoique un nuage sombre parût obscurcir sa physionomie. Quelque secret chagrin, quelque passion violente et contrariée avait sans doute comprimé la vivacité naturelle d'un jeune homme dont l'air paraissait franc et ingénu ; enfin il était presque impossible de le regarder sans éprouver un sentiment de compassion et de respect, mêlé de curiosité.

Cette impression, que nous n'avons décrite que longuement, Lucie l'éprouva en un instant. Elle n'eut pas plutôt rencontré les yeux vifs et noirs de l'inconnu qu'elle baissa les siens vers la terre avec une sorte d'embarras timide. Elle se trouvait pourtant dans la nécessité de parler, ou du moins elle le crut. Elle lui parla du danger qu'elle avait couru, et lui dit d'une voix tremblante qu'elle était convaincue qu'il avait été, après Dieu, le sauveur de sa vie et de celle de son père.

Ces expressions de reconnaissance ne parurent pas plaire à l'étranger. Il fronça le sourcil, malgré ses efforts pour dissimuler ce qui se passait en lui, et saluant Lucie : – Il faut que je vous quitte, madame, lui dit-il d'un ton qui tenait le milieu entre le regret et la brusquerie. Sir William ne peut tarder à arriver ; je vous laisse sous la protection de celui dont vous avez peut-être été aujourd'hui l'ange gardien.

Lucie fut surprise d'un tel langage, qui lui parut inintelligible. Elle commença à craindre que le reste d'agitation qu'elle éprouvait encore ne lui eût pas permis d'exprimer convenablement sa reconnaissance, et ne voulant pas que l'inconnu pût conserver de doute à cet égard : – J'ai peut-être été malheureuse, lui dit-elle, en tâchant de vous témoigner ma gratitude. Le trouble où je suis encore doit m'excuser, car à peine me souviens-je de ce que je vous ai dit. Mais je vous prie d'attendre

l'arrivée de mon père, du lord garde des sceaux. Permettez-lui de vous faire ses remerciements et de vous demander le nom de notre sauveur.

– Mon nom est inutile à connaître, répondit l'étranger : votre père…, je veux dire sir William Ashton ne l'apprendra que trop tôt pour le plaisir qu'il en éprouvera.

– Vous vous trompez ! s'écria vivement Lucie, vous ne connaissez pas mon père, il sera plein de reconnaissance et pour lui et pour moi ; mais peut-être m'abusez-vous en me disant qu'il est en sûreté ; peut-être a-t-il été victime de la fureur du taureau ?

Dès que cette idée se fut présentée à son esprit, elle se leva, et elle se disposait à regagner l'avenue où l'accident était arrivé ; mais ses genoux fléchissaient sous elle, et à peine avait-elle la force de se soutenir. L'inconnu sembla hésiter un instant entre le désir de la secourir et celui de la quitter ; mais l'humanité l'emporta dans son cœur, et il se rapprocha d'elle dans l'espoir de la déterminer à attendre l'arrivée de son père dans l'endroit où elle se trouvait.

– Sur la parole d'un homme d'honneur, madame, lui dit-il, je vous ai dit la vérité, sir William est en sûreté. Ne vous exposez pas à quelque nouveau danger en retournant dans un endroit près duquel sont peut-être encore ces animaux sauvages ; ou si vous persistez dans ce dessein, ne refusez pas du moins le secours de mon bras, quoique je ne sois pas la personne qui devrait vous l'offrir.

Lucie accepta sans faire attention à ces dernières paroles. – Eh bien ! lui dit-elle, si vous êtes un homme d'honneur, aidez-moi à retrouver mon père : vous ne me quitterez pas ; il faut que vous veniez avec moi : que sais-je s'il n'est pas mourant, tandis que je suis ici à vous écouter ?

En parlant ainsi, elle lui avait pris le bras qu'il lui offrait à peine, ne pensant qu'au besoin qu'elle avait d'un soutien pour chercher son père ; il s'y mêlait peut-être aussi un vague désir de retenir l'étranger jusqu'à l'arrivée de sir William ; elle s'avançait aussi vite qu'elle pouvait marcher, et l'inconnu semblait ne la suivre qu'à regret, lorsqu'elle aperçut son père accompagné de Babie, qui apportait un cordial, et de deux bûcherons qu'il avait trouvés près de la chaumière d'Alix.

La joie de sir William, en voyant que sa fille avait repris ses sens, l'emporta sur la surprise qu'il aurait éprouvée, en toute autre occasion, en la voyant s'appuyer sur le bras d'un étranger aussi familièrement que si c'eût été sur celui de son père.

– Lucie, ma chère Lucie, comment vous trouvez-vous ? Tels furent les premiers mots qu'il put lui adresser en l'embrassant tendrement.

– Bien, bien, mon père, grâce à Dieu, et d'autant mieux que j'ai le bonheur de vous revoir. Mais que doit penser monsieur de la liberté que j'ai prise de le forcer en quelque sorte à m'accompagner ? À ces mots elle quitta en rougissant le bras de l'étranger, et alla s'appuyer sur celui de son père.

– J'espère qu'il ne regrettera pas le service qu'il nous a rendu quand je l'aurai assuré de toute la reconnaissance qu'éprouve le lord garde des sceaux d'Écosse pour un homme dont le courage, la présence d'esprit et l'adresse peu communes ont sauvé sa vie et celle de sa fille ; je me flatte qu'il me permettra de lui demander…

– Ne me demandez rien, milord, répondit l'étranger d'un ton ferme. Je suis le Maître de Ravenswood ! – Le lord garde des sceaux, surpris et même troublé, gardait le silence. Pendant ce temps, Edgar, s'enveloppant de son manteau, salua Lucie d'un air de fierté en murmurant quelques mots de politesse qu'il semblait prononcer à regret et qu'elle n'entendit que fort indistinctement. Se détournant aussitôt, il rentra dans le bosquet qu'il venait de quitter et s'éloigna à grands pas.

– Le Maître de Ravenswood ! s'écria sir William après son premier mouvement de surprise : courez après lui, arrêtez-le, dites-lui que je désire lui parler un instant.

Les deux forestiers se mirent à la poursuite d'Edgar, qui ne pouvait encore être bien loin ; ils revinrent au bout de quelques minutes, et l'un d'eux dit d'un air embarrassé qu'il avait refusé de revenir avec eux.

– Mais que vous a-t-il dit ? demanda le lord garde des sceaux.

– Il a dit qu'il ne reviendrait pas, répondit le forestier avec la prudence d'un Écossais qui n'aime pas à être le porteur d'un message désagréable.

– Il vous a dit autre chose, reprit sir William ; je veux savoir ce qu'il vous a dit.

– Eh bien ! milord, dit le bûcheron en baissant les yeux, il a dit… il a dit ce que vous ne vous soucieriez pas plus d'entendre que je ne me soucie de le répéter, et sans doute qu'il n'avait pas de mauvaise intention.

– N'importe, s'écria le garde des sceaux, je veux que vous me rapportiez ses propres paroles.

– Eh bien donc, il m'a dit : Dites à sir William Ashton qu'il ne doit pas désirer l'instant où il me reverra.

– Fort bien ! c'est à cause d'une gageure que nous avons faite relativement à nos faucons. C'est une bagatelle, une pure bagatelle.

Il reprit alors le chemin du château avec sa fille, qui y arriva sans éprouver trop de fatigue. Mais l'effet que les différents souvenirs liés à une scène si terrible firent sur un esprit susceptible à un extrême degré dura plus longtemps que la douloureuse sensation que ses nerfs avaient éprouvée. Ses réflexions pendant le jour et ses rêves pendant la nuit lui représentaient sans cesse le taureau furieux s'élançant sur son père et sur elle : elle entendait ses mugissements effroyables, et elle voyait alors Edgar Ravenswood s'avancer comme un ange protecteur, et les sauver d'une mort inévitable. Dans tous les temps peut-être il est dangereux pour une jeune personne de permettre à son imagination de s'occuper trop souvent, et avec plaisir et complaisance, du même individu ; mais dans la situation où se trouvait Lucie, ce danger était presque inévitable : jamais elle n'avait vu un jeune homme dont les traits fussent aussi distingués et aussi frappants que ceux d'Edgar Ravenswood ; mais en eût-elle vu cent qui lui eussent été égaux ou supérieurs à cet égard, aucun n'aurait pu, comme lui, intéresser son cœur par la réunion de tant de circonstances : le danger qu'elle avait couru, le secours qu'elle avait reçu, la gratitude, la surprise, la curiosité. Nous disons la curiosité, parce qu'il est probable que les manières peu prévenantes et visiblement contraintes de Ravenswood, et qui formaient une opposition si marquée avec l'expression naturelle de ses traits et la grâce de son maintien, en excitant l'étonnement de Lucie par ce contraste, contribuèrent à fixer encore davantage le souvenir de ce jeune homme dans son cœur. Elle n'avait entendu parler que très légèrement des querelles qui avaient existé entre son père et celui d'Edgar ; et, quand même elle eût été mieux instruite, elle aurait eu peine à concevoir les passions violentes et haineuses auxquelles elles avaient donné naissance. Mais elle savait qu'il était d'une noble extraction, pauvre quoique descendu d'une famille autrefois opulente, et elle pouvait apprécier le sentiment qui lui faisait éviter l'expression de la reconnaissance du propriétaire actuel des domaines et du château de ses ancêtres. – Cependant, pensait-elle, aurait-il refusé de même nos remerciements ? nous aurait-il quittés d'une manière si brusque si mon père lui eût parlé avec plus de douceur, avec moins de fierté, s'il avait adouci les témoignages de sa gratitude par ce ton gracieux que les femmes savent si bien prendre quand elles veulent calmer les passions fougueuses des hommes ? C'était une question dangereuse à adresser à son cœur, dangereuse en elle-même et par ses conséquences.

Lucie Ashton, en un mot, se trouvait perdue dans ce labyrinthe d'idées qui offre tant de dangers pour l'imagination d'une jeune personne sensible. Le temps et l'absence pouvaient, il est vrai, détruire l'impression que cet événement avait faite sur son cœur, puisqu'ils ont produit tant d'effets sur beaucoup d'autres. Mais la solitude dans laquelle elle vivait habituellement, jointe au manque de distractions,

contribuait à replacer toujours les mêmes idées, les mêmes visions devant ses yeux. Cette solitude était principalement occasionnée par l'absence de lady Ashton, alors à Édimbourg, occupée d'une intrigue d'État. Le lord garde des Sceaux d'ailleurs était naturellement réservé et peu sociable, il ne recevait du monde que par ostentation et dans des vues politiques ; jamais miss Ashton n'avait vu chez lui personne qui pût balancer à ses yeux le modèle de grandeur chevaleresque qu'elle croyait avoir trouvé dans le Maître de Ravenswood.

Tandis que Lucie se livrait à ces rêves, elle fit de fréquentes visites à la vieille Alix, espérant qu'il ne lui serait pas difficile de la faire parler d'un sujet qu'elle avait laissé imprudemment s'emparer de toutes ses pensées, mais elle fut trompée dans son attente. Alix lui parlait volontiers, et avec une sorte d'enthousiasme, de la famille de Ravenswood ; mais elle semblait écarter avec soin toute mention du représentant actuel de cette illustre maison, et le peu qu'elle en disait n'était pas ce que Lucie aurait eu du plaisir à entendre ; car elle le peignait comme d'un caractère sombre et fier, incapable de pardonner une injure, et n'y songeant que pour s'en venger ; et Lucie rapprocha ce qu'elle entendait dire sur ces dangereuses qualités de l'avis qu'Alix avait donné à son père de prendre garde à Ravenswood.

Mais ce Ravenswood, sur lequel on avait conçu des soupçons si injustes, ne les avait-il pas victorieusement réfutés en sauvant en même temps la vie de son père et la sienne ? S'il nourrissait de noirs projets de vengeance, comme les discours d'Alix le donnaient à penser, il n'avait pas besoin de commettre un crime pour satisfaire complètement cette affreuse passion ; il n'avait qu'à rester spectateur inactif, il aurait vu l'objet de sa haine périr d'une mort cruelle s'il ne l'avait généreusement secouru. Elle conclut donc que quelques préjugés, quelques préventions, les soupçons auxquels la vieillesse et l'infortune ne se livrent que trop facilement portaient Alix à juger défavorablement le jeune Edgar, et à le peindre sous des traits qui ne pouvaient se concilier avec la noblesse et la générosité de sa conduite. Lucie plaçait toutes ses espérances dans cette conviction et travaillait à un tissu d'illusions aussi brillant et aussi fragile que ce duvet des plantes qui voltige tous les ans, brillant des perles de la rosée, aux premiers rayons de l'aurore.

Son père, de son côté, faisait des réflexions aussi fréquentes, quoique plus raisonnables que celles de Lucie, sur l'événement singulier qui venait de se passer. Son premier soin, en arrivant chez lui, avait été d'appeler un médecin pour s'assurer que sa fille n'avait rien à craindre des suites d'une scène si dangereuse et si alarmante. Satisfait sur ce point, il s'enferma dans sa bibliothèque ; et, examinant les notes qu'il avait prises de l'officier de justice chargé d'interrompre

les funérailles du lord de Ravenswood, il fit à ce sujet un travail tout différent de celui qu'il avait commencé. Possédant toute la dextérité ordinaire au barreau, il lui en coûtait peu pour donner au même fait des couleurs opposées : aussi, dans le compte qu'il avait à rendre au conseil privé du tumulte qui avait eu lieu en cette occasion, s'appliqua-t-il à en adoucir les traits avec autant de soin qu'il en avait pris d'abord pour les exagérer. Il représenta ensuite à ses collègues la nécessité d'adopter des mesures conciliatrices avec des jeunes gens dont le sang était bouillant, et qui n'avaient pas encore pu recevoir les leçons de l'expérience. Il n'hésita même pas à rejeter une partie du blâme sur l'officier ministériel, qui avait montré en cette occasion, dit-il, plus de zèle que de prudence.

Tel était le contenu de ses dépêches officielles ; mais les lettres particulières qu'il écrivit à ceux de ses amis sur lesquels il pouvait compter, et qui devaient influer sur la décision de cette affaire, étaient d'une nature encore plus favorable : il leur représenta que des mesures de douceur seraient, en cette circonstance, politiques et populaires, au lieu que le respect qu'on avait en Écosse pour tout ce qui tient aux cérémonies funèbres exciterait un mécontentement général si l'on voyait le Maître de Ravenswood traité avec sévérité pour avoir empêché que les obsèques de son père ne fussent troublées. Enfin, prenant le ton d'un homme plein de noblesse et de générosité, il demandait que, par égard pour lui-même, on ne donnât aucune suite à cette affaire. Il fit une allusion délicate à sa propre situation vis-à-vis du jeune Ravenswood avec le père duquel il avait plaidé si longtemps, quoique pour la défense de ses droits légitimes. Il ajouta qu'il serait désespéré que quelque méchant pût profiter de cette circonstance pour le peindre comme ayant profité de cette indiscrétion pour achever d'écraser une famille ennemie de la sienne ; qu'il lui serait infiniment désagréable de voir encore ajouter aux malheurs d'une noble maison, et d'en être la cause indirecte ; il fit sentir qu'il ne serait pas fâché au contraire de pouvoir se faire un mérite de l'indulgence avec laquelle le jeune Ravenswood serait traité par suite du rapport favorable qu'il avait fait, et de son intercession en sa faveur, enfin, qu'il aurait à ses nobles amis une obligation personnelle et toute particulière s'ils consentaient à couvrir toute cette affaire des voiles de l'oubli.

Il est à remarquer que, contre son usage ordinaire et uniforme, en écrivant à lady Ashton, il ne lui dit pas un mot de ces événements. Il lui parla de l'alarme qu'un taureau sauvage avait causée à sa fille, mais il garda le silence sur le secours inattendu qu'il avait obtenu du jeune Ravenswood et sur le tumulte qui avait eu lieu lors des obsèques de son père.

Les amis et collègues de sir William furent également surpris en

recevant des lettres conçues en un style auquel ils s'attendaient si peu. Ils les comparèrent ensemble, et en voyant qu'elles tendaient toutes au même but, l'un se mit à sourire, l'autre releva les sourcils, un troisième ouvrit les yeux et la bouche, et un quatrième demanda s'il était bien sûr que le lord garde des sceaux n'eût pas écrit quelques lettres secrètes dans un sens différent. – Je gagerais tout au monde, ajouta-t-il, qu'aucune de celles-ci ne contient le véritable nœud de l'affaire.

Mais personne n'avait reçu de lettres d'une nature différente, quoique cette question parût faire soupçonner à quelques personnes la possibilité de leur existence.

– Eh bien ! dit un homme d'état à cheveux gris, qui, à force de courbettes et en changeant de parti aussi souvent que les circonstances l'avaient exigé, avait toujours maintenu son poste au gouvernail malgré les directions contraires que le vaisseau de l'État avait suivies depuis trente ans, j'aurais cru que sir William aurait vérifié le vieux proverbe écossais, qui dit que la peau de l'agneau se vend au marché, tout comme celle du vieux mouton.

– Il faut faire ce qu'il désire, dit un autre ; mais j'étais loin de m'attendre à une pareille demande de sa part.

– Le lord garde des sceaux s'en repentira avant un an et un jour, dit un troisième : le Maître de Ravenswood est garçon à lui filer une bonne quenouille.

– Et quel parti pourriez-vous prendre à l'égard de ce pauvre jeune homme, milords ? demanda le marquis d'Athol : le lord garde des sceaux possède tous les biens de sa famille. Il ne lui reste pas un shilling pour payer l'amende que vous prononceriez contre lui. Là-dessus le vieux lord Turntippet reprit :

Mais s'il n'a pas de quoi payer l'amende,

Il a son cou pour qu'on le pende.

C'est ainsi qu'on procédait avant la Révolution. – *Luitur cum personâ, qui luere non potest cum crumenâ*(10). C'est de bon latin, milords, d'excellent latin de jurisprudence. Qu'en dites-vous ?

– Je ne vois pas, milords, reprit le marquis, quel motif personne peut avoir pour pousser cette affaire plus loin. Laissons le lord garde des sceaux agir comme il le juge convenable.

– Soit ! soit ! – Convenu. – Décidé que le garde des sceaux prononcera sur cette affaire, – en lui adjoignant un de nous pour la forme, – lord Hirplehooly par exemple, qui ne peut quitter son lit. Allons, greffier, mentionnez cette décision sur vos registres. – Maintenant, milords, nous avons à prendre un parti sur l'amende du lord de Bucklaw, de ce jeune mange-tout. Je suppose qu'elle sera

versée entre les mains du lord trésorier.

– Quoi ! quoi ! s'écria lord Turntippet : je comptais bien que ce morceau tomberait dans ma bouche, et je l'ouvrais déjà pour le recevoir.

– Vous allez un peu vite en besogne, milord, dit le marquis : vous me rappelez que je vous ai entendu citer en une autre occasion le chien du meunier qui allonge la langue avant que le sac qui contient son dîner soit délié. – L'amende n'est pas encore prononcée.

– Mais il n'en coûtera qu'un trait de plume, dit lord Turntippet, et sûrement il n'y a pas ici un noble lord qui puisse penser qu'après avoir montré toute la complaisance possible, après avoir prêté tous les serments qu'on a voulu, après avoir renoncé à tous les partis qui ont eu le dessous, après avoir servi l'État, en un mot, à tort et à travers, pendant plus de trente ans, je ne puisse avoir de temps en temps quelque chose pour me rafraîchir la bouche et m'aider à avaler ma salive.

– Cela serait bien déraisonnable sans doute, milord, répliqua le marquis, si nous nous étions jamais aperçus que quelque chose vous tînt au gosier ou si nous pouvions espérer de calmer votre soif.

Mais il est temps de tirer le rideau sur les scènes que présentait alors le Conseil privé d'Écosse(11).

CHAPITRE VI

Tous ces guerriers sont-ils donc rassemblés
Pour écouter un conte ridicule ?
Pour quelques pleurs se feront-ils scrupule
De s'entourer d'ennemis immolés ?

Anonyme.

Dans la soirée du jour où le lord garde des sceaux et sa fille furent sauvés d'un péril si imminent, deux étrangers étaient assis dans la chambre la plus retirée d'une petite auberge, ou, pour mieux dire, d'un obscur cabaret qui avait pour enseigne *la Tanière du Renard,* à trois ou quatre milles du château de Ravenswood, et à pareille distance de la tour ruinée de Wolfcrag, c'est-à-dire, à peu près à mi-chemin entre ces deux demeures seigneuriales.

Un de ces étrangers paraissait âgé d'environ quarante ans. Il était grand, sec, maigre, efflanqué, il avait des yeux noirs et perçants, un air rusé et une physionomie sinistre. L'autre pouvait avoir quinze ans de moins : il était petit mais bien fait, vigoureux, et un peu porté à l'embonpoint. Un air de gaîté, de franchise et de résolution, quoique mêlé d'un certain degré d'insouciance, donnait du feu et de l'expression à des yeux gris couverts de gros sourcils d'un blond tirant sur le roux, comme ses cheveux. Un pot de vin était placé sur la table, car à cette époque, au lieu de le servir en bouteille, on le tirait au tonneau dans des mesures d'étain, et chacun d'eux avait son *quaigh*(12) devant lui. Il ne paraissait pas régner entre eux une grande cordialité. Les bras croisés, ils se regardaient l'un et l'autre en silence, avec un air impatient ; et chacun, enfoncé dans ses réflexions, ne songeait pas à les communiquer à son voisin.

Le plus jeune rompit enfin le silence en s'écriant : – Qui diable peut donc le retenir si longtemps ? A-t-il échoué dans son entreprise ? Pourquoi aussi m'avez-vous empêché de l'accompagner ?

– Chacun doit se charger de venger soi-même ses injures, répondit son compagnon. C'est assez de hasarder notre vie pour lui en l'attendant ici.

– Au bout du compte vous n'êtes qu'un poltron, Craigengelt, reprit le plus jeune : et c'est ce que bien des gens n'ont pas attendu jusqu'à

présent pour penser de vous.

– C'est au moins ce que personne n'a encore osé me dire, repartit Craigengelt en portant la main sur son épée ; et si je ne savais pas qu'il ne faut pas faire plus d'attention aux propos d'un étourdi qu'à ceux d'un insensé, je… Il attendit la réponse de son compagnon.

– Et que feriez-vous ? reprit le premier avec beaucoup de sang-froid ; et pourquoi ne le faites-vous pas ?

– Pourquoi ? répondit Craigengelt en tirant son épée à demi hors du fourreau et en l'y faisant rentrer aussitôt : parce que cette lame est destinée à quelque chose de mieux qu'à trancher la vie d'une vingtaine de cerveaux brûlés comme vous.

– Vous pouvez avoir raison, dit son compagnon, car il faut être fou et un écervelé comme je le suis pour se fier à vos belles promesses de me procurer une commission dans la brigade irlandaise. Mais que pouvais-je faire ? Je n'ai plus rien, pas même de quoi payer la dernière amende à laquelle ce vieux coquin de Turntippet a mis dans sa tête de me faire condamner, sans doute pour en faire son profit, et qui est probablement déjà prononcée. La brigade irlandaise ! qu'ai-je de commun avec elle ? Je suis un franc Écossais, comme l'était mon père avant moi ; et ma grand-tante, lady Girnington, ne peut pas vivre éternellement.

– Tout cela est bel et bon, Bucklaw ; mais elle peut durer encore longtemps. Quant à votre père, il avait des terres, il vivait sur ses domaines, payait ses dettes et ne connaissait ni les juifs ni les usuriers.

– Et à qui en est la faute, si je les ai connus ? au diable, à vous, et à ceux qui vous ressemblent. Voilà ce qui m'a fait voir le bout d'une jolie fortune. Et maintenant je suppose qu'il me faudra intriguer pour trouver des moyens d'existence semblables aux vôtres. – Vivre une semaine sur une prétendue nouvelle reçue de la cour de Saint-Germain, une autre sur le rapport d'une insurrection des Highlands, quêter mon déjeuner chez de vieilles femmes jacobites en leur donnant des mèches de ma vieille perruque pour des boucles de cheveux du Chevalier, servir de second à mon ami pour un duel, jusqu'à ce qu'il arrive sur le champ d'honneur, et là l'empêcher de se battre sous prétexte qu'un agent politique ne doit pas hasarder sa vie dans une querelle qui lui est étrangère : voilà pourtant ce qu'il faudra que je fasse pour gagner du pain, et pour le plaisir de m'entendre nommer capitaine.

– Voilà sans doute un beau discours, dit Craigengelt, et vous devez être bien content d'avoir fait tant d'esprit à mes dépens. Mais vaut-il mieux mourir de faim ou se faire pendre que de vivre comme je suis obligé de le faire parce que notre roi n'a pas en ce moment le moyen de soutenir convenablement ses envoyés ?

– Mourir de faim serait plus honorable, et la potence pourrait être la fin de tout ceci. Mais, pour en revenir à ce pauvre diable de Ravenswood, qu'en voulez-vous faire ? Il n'a pas plus d'argent que moi ; le peu de terres qui lui reste est engagé et hypothéqué ; le revenu ne suffit pas pour payer les intérêts ; que diable espérez-vous donc en vous mêlant de ses affaires ?

– Ne vous inquiétez pas, Bucklaw ; je sais ce que je fais. D'abord son nom sonne bien, et les services de son père, en 1689, feront valoir cette acquisition aux yeux des cours de Saint-Germain et de Versailles. Ensuite vous voudrez bien aussi faire attention que le Maître de Ravenswood est un gaillard d'une autre trempe que la vôtre. Il a des moyens, de l'adresse, du courage, des talents ; il se présentera comme un jeune homme dont la tête et les bras peuvent également être utiles, qui se connaît à autre chose qu'à la course d'un cheval ou au vol d'un gerfaut. J'ai presque perdu mon crédit en ne faisant passer en France que des officiers qui ne savent que lancer un cerf ou rappeler un faucon. Il n'en sera pas de même avec Ravenswood : il a de l'instruction, du bon sens, de la pénétration.

– Et malgré tout cela, il est tombé dans vos filets ! Pas de colère, Craigengelt ; laissez en repos la poignée de votre sabre, vous savez bien que vous ne vous battrez point. Dites-moi plutôt comment vous avez pu gagner la confiance de Ravenswood.

– En flattant sa soif de vengeance. Je savais qu'il ne m'aimait pas, mais j'ai guetté l'instant favorable, et j'ai parlé quand il était aigri par ce qui s'était passé aux funérailles de son père. Il est allé en ce moment pour s'expliquer, comme il le dit et comme il le pense peut-être, avec sir William Ashton. Mais je sais comment l'explication se terminera. Le lord garde des sceaux traitera le jeune homme avec hauteur, et celui-ci le tuera, car il avait dans l'œil cette étincelle qui ne vous trompe jamais quand vous voulez juger des intentions de quelqu'un. Au surplus, quand il ne le tuerait pas, il y aura une bonne querelle ; sa démarche sera regardée comme un guet-apens contre un conseiller privé, il sera en rupture ouverte avec le gouvernement, l'Écosse deviendra trop chaude pour lui, la France lui offrira un refuge, et nous partirons tous ensemble sur le brick français *l'Espoir,* qui nous attend à la hauteur d'Eyemouth.

– Je le veux bien, dit Bucklaw : l'Écosse n'a pas grand-chose à présent qui m'intéresse. Si la compagnie de Ravenswood doit nous procurer un accueil plus favorable en France, qu'il y vienne, de par tous les diables ! car je doute un peu de vos moyens personnels pour nous obtenir de l'avancement. J'espère qu'avant de nous rejoindre il aura logé une balle dans la tête du lord garde des sceaux. Il faudrait mettre tous les ans quelques grains de plomb dans la cervelle d'une

couple de ces hommes d'État pour apprendre aux autres à vivre.

– Rien de plus vrai, et cela me rappelle qu'il faut que j'aille voir si nos chevaux ont mangé et s'ils sont prêts à partir ; car si le lord garde des sceaux est mort, il ne faudra pas que l'herbe ait le temps de croître sous leurs pieds.

Il s'avança jusqu'à la porte, et se retournant alors brusquement : – Bucklaw, s'écria-t-il, quel que puisse être le résultat de l'affaire du Maître de Ravenswood, je compte que vous serez assez juste pour vous rappeler que je n'ai rien fait ni rien dit qui puisse me faire regarder comme *fauteur ou complice* d'aucun acte de violence auquel il aurait pu se porter.

– Vous en êtes incapable, répondit Bucklaw : vous connaissez trop bien les risques auxquels vous exposeraient ces mots formidables, *fauteur ou complice !* – et il se mit à réciter les vers suivants, comme s'il se fût parlé à lui-même :

S'il ne lui donna pas l'affreux conseil du crime,

Son doigt lui désigna le cœur de la victime.

– Plaît-il, s'écria Craigengelt en se retournant une seconde fois d'un air inquiet : que dites-vous donc là ?

– Rien. Je répète deux vers de tragédie.

– J'ai pensé bien des fois, Bucklaw, que vous étiez né pour être comédien. Vous traitez tout avec une légèreté, une insouciance…

– Je pense aussi que j'aurais beaucoup mieux fait de prendre ce parti que de jouer un rôle avec vous dans la fatale conspiration. Mais partez, occupez-vous du vôtre, et allez visiter nos chevaux comme un palefrenier que vous êtes. Né pour être comédien ! ce propos mériterait un coup d'épée, mais ce Craigengelt est si lâche ! Et cependant cette profession ne m'aurait pas déplu.

Voyons donc… oui… J'aurais débuté dans Alexandre(13).

De la nuit des tombeaux vous me voyez sortir,

Pour vous offrir encore des lauriers à cueillir.

Que l'éclair, mes amis, soit moins prompt que vos armes ;

Que la gloire à vos yeux brille de tous ses charmes !

Il s'agit de sauver l'objet de mon amour.

Comme Bucklaw finissait sa tirade, qu'il déclamait d'une voix de tonnerre, et avec les gestes les plus exagérés, Craigengelt rentra avec un air d'alarme.

– Nous sommes perdus, Bucklaw, s'écria-t-il ; le cheval de Ravenswood s'est tellement enchevêtré dans ses harnais dans l'écurie

qu'il en est boiteux, complètement boiteux. Celui qu'il monte en ce moment sera fatigué de sa course, et jamais il ne pourra fuir assez vite s'il est poursuivi.

– Il est certain qu'il sera moins prompt que l'éclair, reprit Bucklaw sèchement. Mais, un instant ! vous pouvez lui prêter votre cheval.

– Au risque d'être arrêté moi-même ! Je vous remercie de la proposition.

– Mais si le lord garde des sceaux a été tué, ce que je ne pense point, par parenthèse, attendu que Ravenswood n'est pas homme à tirer sur un vieillard sans armes et sans défense ; mais enfin, en mettant les choses au pire, qu'avez-vous à craindre ? Vous savez que vous n'êtes ni *fauteur* ni *complice.*

– Cela est vrai, répondit Craigengelt d'un air embarrassé ; mais vous oubliez ma commission de Saint-Germain.

– Commission que bien des gens croient de votre fabrique, noble capitaine. Au surplus, si vous ne voulez pas lui donner votre cheval, eh bien ! il aura le mien.

– Le vôtre !

– Oui, le mien. Il ne sera pas dit que j'aurai promis à un voisin de le soutenir dans une petite affaire d'honneur sans l'aider à en sortir au moment du danger.

– Vous lui donneriez votre cheval ? Mais faites-vous attention à la perte ?…

– La perte ? Il est bien vrai que mon cheval m'a coûté vingt jacobus, mais le sien en valait le double avant d'être boiteux, et je sais comment m'y prendre pour le guérir. Prenez un jeune chien, écorchez-le, videz-le, remplissez-lui le corps de colimaçons noirs et gris, faites-le rôtir ensuite en temps convenable, arrosez-le d'huile, de spica noir, de safran, de cannelle et de miel, frottez ensuite la jambe du cheval malade avec la graisse qui tombera, et vous verrez…

– Et vous verrez qu'avant que le cheval soit guéri, avant que votre chien soit rôti et même écorché vous serez dépisté, arrêté et pendu ; car ne doutez pas qu'on ne donne une chasse vigoureuse à Ravenswood. Je voudrais pour beaucoup que nous eussions pris pour rendez-vous un endroit plus voisin de la mer.

– En ce cas, je ferai peut-être aussi bien de prendre l'avance et de m'en aller en me promenant ; car, bien certainement, je lui laisserai mon cheval. Mais silence ! écoutez. Je crois qu'il arrive. N'entendez-vous pas le pas d'un cheval !

– Oui, répondit Craigengelt : mais êtes-vous bien sûr qu'il n'y en ait

qu'un ? Je crains qu'il ne soit poursuivi. Il me semble que j'entends plusieurs chevaux.

– Allons donc ! vous entendez le bruit des patins de la servante qui va tirer de l'eau au puits dans la cour. En vérité, Craigengelt, vous devriez vous débarrasser de votre brevet de capitaine et de toutes vos missions secrètes, car vous prenez l'alarme aussi facilement qu'une oie sauvage. Mais voici le Maître de Ravenswood, et il paraît aussi sombre qu'une nuit de novembre.

Edgar entra en ce moment, enveloppé dans son manteau, les bras croisés, l'air sérieux et même abattu. Il jeta son manteau sur une chaise, s'assit sur une autre sans une parole, et parut enfoncé dans une profonde rêverie.

– Eh bien ! qu'est-il arrivé ? qu'avez-vous fait ? lui demandèrent en même temps Craigengelt et Bucklaw.

– Rien.

– Rien ! dit Bucklaw : et vous nous aviez quittés bien déterminé à demander raison au vieux coquin de toutes les injures qu'il vous a faites ainsi qu'à votre famille et à tout le pays. Ne l'avez-vous pas vu ?

– Je l'ai vu.

– Vous l'avez vu, et vous revenez sans l'avoir obligé à régler le compte qu'il vous devait depuis si longtemps ! Par ma foi, ce n'est pas ce que j'attendais du Maître de Ravenswood.

– Peu m'importe ce que vous attendiez de moi. Ce n'est pas à vous, monsieur, que je suis disposé à rendre raison de ma conduite.

– Patience ! s'écria Craigengelt, qui vit que Bucklaw était sur le point de s'emporter ; un moment de patience ! Les projets du Maître de Ravenswood ont sans doute rencontré quelque obstacle qu'il ne pouvait ni prévoir ni empêcher. Mais il doit excuser l'inquiétude et la curiosité de deux amis aussi dévoués que nous.

– D'amis, capitaine Craigengelt, dit Edgar avec hauteur. Je ne sache pas qu'il se soit passé entre nous la moindre chose qui puisse vous donner le droit de m'appeler ainsi. La seule relation qui existe entre nous consiste dans le projet que j'avais formé de partir d'Écosse avec vous aussitôt que j'aurais visité l'ancien château de mes ancêtres et que j'aurais eu une entrevue avec celui qui en est aujourd'hui le possesseur, je ne dirai pas le propriétaire.

– Cela est vrai, monsieur, répondit Bucklaw : mais, comme nous avions pensé que vos projets pouvaient attirer sur vous quelque danger, peut-être vous mettre une corde autour du cou, nous nous étions exposés au même péril en vous attendant. Quant à Craigengelt, ce serait un bien petit accident, car la potence a été imprimée sur son

front dès l'instant de sa naissance ; mais, pour moi, je dois avouer qu'une telle fin ne serait pas de mon goût, et elle ne ferait pas honneur à ma famille.

– Messieurs, dit Edgar, je suis fâché de vous avoir causé tant d'embarras ; mais il doit m'être permis de décider ce que j'ai à faire sans rendre compte à personne de mes motifs ; j'ai changé de dessein, et je ne songe plus à partir d'Écosse pour le moment.

– Vous ne songez plus à partir ! s'écria Craigengelt. Ne point partir après toutes les peines que j'ai prises, après les dépenses que j'ai faites pour assurer votre passage, après le risque que j'ai couru pour vous attendre !

– En adoptant pour l'instant, monsieur, l'idée de quitter ce pays avec tant de précipitation, j'ai accepté l'offre obligeante que vous m'avez faite de me procurer des moyens de départ ; mais je ne vous ai nullement promis de partir si quelques raisons me déterminaient à rester. Je suis fâché des peines que je vous ai données, et je vous en remercie. Quant à vos dépenses, ajouta-t-il en mettant la main à sa poche, il existe des moyens plus solides de régler cette affaire ; j'ignore en quoi elles peuvent consister, mais voici ma bourse, payez-vous suivant votre conscience.

En même temps il présenta au soi-disant capitaine une bourse dans laquelle il y avait quelques pièces d'or, et celui-ci avançait la main pour la prendre, quand Bucklaw lui arrêta le bras.

– Je vois, Craigengelt, lui dit-il, que vos doigts ont des démangeaisons de tenir ce petit ouvrage de filet en soie verte, mais si vous avez le malheur d'y toucher, je vous jure que je les abats d'un coup d'épée. Je sais qu'il ne vous est rien dû. Puisque le Maître de Ravenswood a changé d'avis, rien ne l'oblige à nous suivre, et nous n'avons pas besoin de rester ici plus longtemps, mais je lui demande la permission de lui dire…

– Dites-lui tout ce que vous voudrez, reprit le capitaine, mais laissez-moi d'abord lui faire sentir les inconvénients auxquels il s'expose en quittant notre société, les dangers qu'il court ici, les difficultés qu'il éprouvera pour se présenter convenablement à Versailles et à Saint-Germain s'il n'y arrive escorté de gens qui y aient établi des relations utiles.

– Et le désagrément, dit Bucklaw, de compromettre l'amitié au moins d'un homme d'honneur.

– Messieurs, dit Edgar, permettez-moi de vous faire observer encore une fois que vous avez bien voulu attacher à notre liaison momentanée plus d'importance que je n'ai jamais eu dessein de lui en donner. Quand j'irai dans une cour étrangère, je n'aurai pas besoin d'y être

présenté par un aventurier intrigant et par une tête chaude.

Et sans attendre de réponse, il sortit de l'appartement, remonta à cheval et partit.

– Morbleu ! s'écria Craigengelt, voilà ma recrue au diable !

– Oui, capitaine, dit Bucklaw : le poisson emporte l'hameçon et la ligne. Mais il faut que je le suive, car il m'a montré plus d'insolence que je ne puis en digérer.

– Vous accompagnerai-je ? lui demanda le capitaine.

– Non, non. Restez au coin de la cheminée jusqu'à mon retour. Vous pourriez vous exposer à quelque estafilade.

À ces mots il sortit en chantant :

Bonne femme au coin de son feu,

Du grand vent s'inquiète peu.

CHAPITRE VII

Deux mois, Bewick ; as-tu du cœur ?
Prends tes armes en diligence,
Et derrière cette éminence
Viens te battre en homme d'honneur.

Ancienne ballade.

Le Maître de Ravenswood, voyant l'accident arrivé à son cheval de main, était reparti sur la haquenée qui l'avait amené ; et, pour la ménager, il s'éloignait au pas de *la Tanière du Renard* pour retourner dans sa vieille tour de Wolfcrag, lorsqu'il entendit derrière lui le bruit du galop d'un cheval. Il se retourna, et s'aperçut qu'il était poursuivi par le jeune Bucklaw, qui ne l'avait pas rejoint plus tôt parce qu'il n'avait pu résister à la tentation puissante de donner au garçon d'écurie de *la Tanière du Renard* une recette pour traiter le coursier boiteux. Il regagna le temps qu'il avait perdu en mettant son cheval au galop, et il atteignit Ravenswood dans un endroit où la route traversait une vaste bruyère.

– Arrêtez, monsieur, s'écria Bucklaw ; je ne suis point un agent politique, un capitaine Craigengelt, dont la vie est trop importante pour qu'il veuille la hasarder pour défendre son honneur. Je suis Frank Hayston de Bucklaw, et si quelqu'un m'insulte par un mot, un geste, un regard, il faut qu'il m'en rende raison.

– Tout cela est très bien, monsieur Hayston de Bucklaw, reprit le Maître de Ravenswood du ton le plus calme et le plus indifférent, mais je n'ai point de querelle avec vous ni ne désire en avoir. Voilà ma route, voici, je crois, la vôtre ; celles que nous suivons dans ce monde ne sont pas dans des directions moins différentes : pourquoi donc chercher à nous croiser ?

– Pourquoi ? reprit impétueusement Bucklaw, parce que vous m'avez fait une insulte que je ne puis ni ne dois souffrir : vous nous avez appelés des aventuriers intrigants.

– Votre mémoire vous sert mal, monsieur Bucklaw ; rappelez-vous mieux les circonstances : ce fut à votre compagnon seul que j'appliquai cette épithète, et vous savez s'il la mérite.

– Et qu'importe, monsieur ? il était mon compagnon alors, et

personne n'insultera jamais mon compagnon, qu'il ait tort ou raison, tant qu'il sera dans ma compagnie.

– Alors, monsieur Hayston, reprit Edgar avec le même sang-froid, vous devriez choisir mieux votre société, où vous aurez probablement beaucoup d'ouvrage en votre qualité de champion de tous ceux qui la composent. Croyez-moi, retournez chez vous, faites un bon somme, et demain vous serez plus raisonnable.

– Non, non, monsieur, vous ne connaissez pas votre homme ; de grands airs et de belles phrases ne vous tireront point d'affaire avec moi. D'ailleurs, vous m'avez traité de mauvaise tête, et il faut que vous rétractiez ce mot avant que nous nous quittions.

– De bonne foi, il me sera difficile de le faire, si vous ne me fournissez pas de meilleures raisons que celles que vous produisez en ce moment pour me convaincre que je me suis trompé dans l'application que j'ai faite de ce mot.

– Eh bien ! Maître de Ravenswood, s'écria Bucklaw, si vous ne voulez ni justifier votre expression incivile ni la rétracter, nommez l'endroit où nous nous reverrons, ou, malgré le regret que j'éprouverais de faire un pareil affront à un homme de votre condition, je saurai bien vous infliger le châtiment qu'a provoqué votre insolence.

– Je vous épargnerai ces regrets, dit Edgar ; j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter une affaire avec vous, ce ne sera donc que vous seul que vous devrez accuser des conséquences. Si vous parlez sérieusement, ce lieu peut servir tout aussi bien qu'un autre à vider notre querelle.

– Mettez donc pied à terre et l'épée à la main, s'écria Bucklaw en lui donnant le premier l'exemple. J'ai toujours pensé et j'ai toujours dit que vous étiez un homme d'honneur : je serais fâché d'être obligé de changer de langage.

– Vous n'en aurez pas sujet, monsieur, dit Edgar en descendant de cheval et en se mettant en état de défense.

Leurs épées se croisèrent aussitôt, et le combat commença avec beaucoup d'ardeur de la part de Bucklaw, qui était accoutumé à ces sortes d'affaires, et qui maniait son épée avec une adresse et une dextérité singulières. Mais dans cette occasion il ne put déployer toute sa science avec avantage ; son sang-froid l'avait abandonné, il s'était échauffé graduellement, et il avait fini par ne plus se posséder en voyant l'air de froideur et de mépris avec lequel le Maître de Ravenswood lui avait longtemps refusé satisfaction, et la lui avait accordée. Emporté par son impatience, il ne songea qu'à l'attaque et pressa son adversaire avec plus de fougue que de prudence. Ravenswood, avec autant d'adresse et beaucoup plus de sang-froid, se tint principalement sur la défensive et évita même de profiter de

l'avantage que l'impétuosité téméraire de Bucklaw lui fournit plusieurs fois. À la fin, Bucklaw ayant voulu se précipiter sur son adversaire avec un nouvel acharnement, Edgar profita du moment, lui fit sauter l'épée hors de la main, et comme le terrain était glissant, la violence du coup fit tomber son ennemi sur le gazon.

– Je vous donne la vie, monsieur, dit Ravenswood ; tâchez de vous amender, s'il est possible.

– Ma foi, à parler franchement, je crains que cela ne soit assez difficile, dit Bucklaw en se relevant lentement et en ramassant son épée, beaucoup moins déconcerté de l'issue du combat qu'on aurait pu l'attendre de l'impétuosité de son caractère.

– Je vous remercie, ajouta-t-il, voici ma main ; je ne vous garde pas rancune, quoique vous m'ayez vaincu, et que je sois obligé de vous reconnaître pour mon maître en fait d'escrime.

Ravenswood le regarda fixement, puis il lui tendit la main.

– Bucklaw, lui dit-il, vous êtes un brave, et je ne vous ai pas rendu justice. Je vous demande pardon franchement et du fond du cœur de l'expression qui vous a offensé. Je l'ai employée sans réflexion, dans un moment de vivacité, et je suis convaincu que c'était à tort que je vous l'avais appliquée.

– Maître de Ravenswood, dit Bucklaw en reprenant l'air d'insouciance et d'audace qui le caractérisait, par ma foi ! c'est plus que je n'attendais de vous, car on dit que vous n'êtes pas généralement trop porté à rétracter vos opinions ni vos discours.

– Jamais, lorsque j'ai parlé après avoir pris le temps d'y bien réfléchir.

– Je vois qu'en somme vous êtes un peu plus sage que moi ; car je commence toujours par donner satisfaction à mon ami, sauf à entrer ensuite en explication. Si l'un des deux succombe, tous les comptes sont réglés, sinon, on n'est jamais plus disposé à la paix qu'après la guerre. – Mais que veut ce petit braillard ? ajouta Bucklaw. Je voudrais pour tout au monde qu'il fût venu quelques minutes plus tôt… Mais, bah ! il fallait bien que cette affaire finît un jour ou l'autre, et après tout, autant vaut la manière dont elle s'est terminée.

Tandis qu'il parlait, l'enfant en question s'avançait vers lui, monté sur un âne dont il excitait la vitesse à coups de bâton.

– Messieurs, messieurs, s'écria-t-il en envoyant sa voix devant lui, comme l'un des héros d'Ossian(14), sauvez-vous, car la femme de l'auberge vous fait dire qu'il y avait dans sa maison des gens qui ont arrêté le capitaine Craigengelt et qui cherchent M. Bucklaw ; vous ferez bien de décamper au plus vite.

– Grand merci de l'avertissement, mon garçon, dit Bucklaw ; tiens, voilà une belle pièce de six pence(15) pour tes peines, et j'en donnerais deux de bon cœur à celui qui pourrait me dire quelle route je devrais suivre.

– Je vais le faire, Bucklaw, dit Ravenswood : venez chez moi ; il y a dans ma vieille tour un endroit où je défierais à un millier d'espions de vous découvrir.

– Non, non, Maître de Ravenswood ; ce serait vous mettre vous-même dans l'embarras, et, à moins que vous ne soyez déjà comme moi dans les filets des jacobites, il est inutile que je vous y traîne.

– N'ayez aucune inquiétude, je n'ai rien à craindre.

– Eh bien ! s'il en est ainsi, je profiterai sans façon de votre offre ; car, à vous dire vrai, je ne connais pas le lieu de rendez-vous où Craigengelt devait nous conduire ce soir, et je suis sûr que, s'il est pris, il dira toute la vérité sur mon compte, et vingt mensonges sur le vôtre, tout cela pour sauver son cou.

Ils montèrent alors à cheval et s'éloignèrent ensemble, évitant la route ordinaire et traversant des bruyères désertes dont l'habitude de la chasse leur avait rendu les sentiers familiers. Ils gardèrent pendant quelque temps le silence et avancèrent aussi rapidement que la fatigue du cheval de Ravenswood leur permettait de le faire, jusqu'à ce que les ténèbres de la nuit se fussent de plus en plus épaissies autour d'eux. Ils modérèrent alors le pas de leurs chevaux, tant par la difficulté de reconnaître leur chemin que parce qu'ils se croyaient enfin à l'abri des poursuites et de tous les regards.

– Maintenant que nous respirons un peu, dit Bucklaw, je voudrais bien vous faire une question, Ravenswood.

– Parlez, reprit celui-ci, mais permettez-moi de ne pas vous répondre si je ne le juge pas convenable.

– Ma question est toute simple, et la voici. Au nom du vieux Satan, quelle raison avez-vous pu avoir, vous qui tenez si fort à votre réputation, pour penser à vous enrôler avec un fripon comme Craigengelt et avec une mauvaise tête comme Bucklaw ?

– Parce que j'étais désespéré, et que je cherchais des compagnons qui ne le fussent pas moins.

– Pourquoi, dans ce cas, nous avoir quittés brusquement au moment où nous commencions à peine à lier connaissance ? demanda de nouveau le questionneur opiniâtre.

– Parce que j'avais changé d'intention, dit Ravenswood, et que j'avais renoncé, du moins pour le moment, à mon entreprise. Maintenant que j'ai répondu franchement à vos questions, dites-moi, à

votre tour, comme il se peut que je vous aie trouvé dans la compagnie de Craigengelt, qui vous est si inférieur par la naissance et les sentiments ?

– En deux mots, parce que je suis un fou, dit Bucklaw, et que j'ai perdu au jeu toute ma fortune. Ma grand-tante, lady Girnington, que je croyais voir expirer à chaque instant, vient tout à coup de se prendre de belle passion pour la vie, et se porte à présent mieux que jamais ; je ne pouvais espérer de gagner quelque chose que par un changement de gouvernement. J'avais fait au jeu la connaissance de Craigengelt ; il vit ma position, et comme le diable est toujours dans la compagnie de quelqu'un, il me fit mille histoires sur les lettres de créance qu'il avait de Versailles, me promit que j'aurais un brevet de capitaine dès mon arrivée à Paris, et j'ai fait la folie de me laisser prendre dans ses filets. Je suis sûr que, dans ce moment, il a déjà fait une douzaine de jolies histoires sur mon compte au gouvernement. Oui, Ravenswood, voilà ce que m'ont valu le vin, les dés et les femmes, les coqs, les chiens et les chevaux.

– Il n'est que trop vrai, Bucklaw, vous avez nourri dans votre sein les serpents qui vous tourmentent à présent.

– C'est parler en oracle, reprit son compagnon ; mais, soit dit sans vous déplaire, vous avez aussi nourri dans votre sein un bon gros serpent qui a englouti tous les autres et qui est aussi sûr de vous dévorer que ma demi-douzaine l'est de se repaître de tout ce qui reste à Bucklaw, et je puis bien dire que je porte tout avec moi.

– Je ne saurais me plaindre d'une liberté dont je vous ai donné le premier exemple, reprit le Maître de Ravenswood. Mais, pour parler sans métaphore, quelle est cette passion monstrueuse que vous m'accusez de nourrir ?

– La vengeance. Croyez-vous qu'elle ne puisse figurer à côté de la passion du vin, du jeu et des femmes, etc., etc. ? C'est un penchant tout aussi peu chrétien, et beaucoup moins innocent. Il vaut mieux briser une palissade pour se mettre à l'affût d'un daim ou d'une jeune beauté que d'aller guetter un vieillard pour lui mettre du plomb dans la cervelle.

– Je nie que ce fût là mon projet ! dit le Maître de Ravenswood ; sur mon honneur, je n'avais pas cette intention ! Je voulais seulement confondre l'oppresseur de ma famille avant de quitter ma terre natale, et lui reprocher sa tyrannie et ses conséquences terribles. Je lui aurais fait le tableau de ses injustices, de manière à le graver au fond de son âme, pour y porter à jamais le trouble et les remords.

– Projet bien innocent sans doute, reprit Bucklaw ; mais le vieillard vous eût pris au collet, il eût crié au secours, et, au lieu de porter le

trouble dans son âme, vous auriez bien pu lui envoyer une balle dans la tête. Vos regards seuls et vos gestes furieux auraient même suffi pour éteindre le souffle de vie qui lui reste.

– Avez-vous oublié sa barbarie et mes souffrances ? Ne savez-vous pas quels maux sa cruauté a accumulés sur ma tête ? Ma famille détruite, mes biens ravis, le plus tendre des pères mort de douleur, voilà les images qui justifient, qui commandent ma vengeance. Eh quoi ! autrefois, en Écosse, celui qui, après d'aussi sanglants outrages, fût resté tranquille n'eût été jugé digne ni de soutenir un ami ni de combattre un ennemi !

– Ma foi, je ne suis pas fâché de voir que le diable ne tourne pas ses ruses contre moi seul. Toutes les fois que je suis sur le point de commettre une folie, il me persuade toujours que c'est la chose du monde la plus noble, la plus généreuse, la plus nécessaire, et je m'enfonce dans la fondrière jusqu'à la selle avant de voir que la terre est molle. C'est ainsi que vous auriez pu devenir vous-même un meurt…, un homicide, et cela par pur respect pour la mémoire de votre père.

– Il y a plus de sens dans ce raisonnement, Bucklaw, qu'on n'aurait pu en attendre de vous après votre conduite. Il n'est que trop vrai que nos vices se glissent dans notre âme sous des formes aussi aimables que celles de ces démons qui, selon les gens superstitieux, séduisent le cœur des hommes, et dont nous ne découvrons la difformité naturelle qu'après les avoir serrés dans nos bras.

– Mais nous pouvons toujours les chasser loin de nous, dit Bucklaw, et c'est ce que je verrai à faire un de ces jours, c'est-à-dire lorsque lady Girnington mourra.

– Avez-vous jamais entendu cette expression du théologien anglais, dit Ravenswood : *L'enfer est pavé de bonnes intentions,* comme pour dire : Elles sont plus souvent formées qu'exécutées.

– Eh bien ! reprit Bucklaw, je commencerai ma réforme dès ce soir ; et je m'engage à ne pas boire plus d'une bouteille de vin, à moins que votre bordeaux ne soit d'une qualité extraordinaire.

– Ma cave ne vous offrira pas de grandes tentations, dit le Maître de Ravenswood. Je ne sache point que je puisse vous promettre rien de plus que l'abri de mon toit. Nos vins, nos vivres, toutes nos provisions, ont été épuisés pour la cérémonie funèbre.

– Puisse-t-il s'écouler un siècle avant qu'il soit nécessaire de les renouveler pour une occasion semblable, répondit Bucklaw ; mais vous n'auriez pas dû épuiser jusqu'au dernier tonneau à un enterrement, cela porte malheur.

– Le malheur s'attache, je crois, à tout ce qui m'appartient, dit Ravenswood. Mais voilà mon antique demeure, et tout ce qu'elle contient est à votre service.

Le bruit toujours croissant des vagues de la mer leur avait annoncé depuis longtemps qu'ils approchaient des rochers sur le sommet desquels les ancêtres de Ravenswood avaient construit leur forteresse, comme l'aigle son aire. La lune, qui jusqu'alors n'avait jeté qu'une faible lueur, sortit tout à coup radieuse du milieu des nuages, et éclaira la tour nue et solitaire située sur un rocher contre lequel venaient se briser les vagues de l'Océan germanique. De trois côtés, le roc escarpé semblait inabordable. Du seul côté qui regardait la terre, il avait été fortifié dans l'origine par un fossé et un pont-levis ; mais le pont n'était plus que ruines et que décombres, et le fossé avait été comblé en partie, de manière à ce qu'un homme à cheval pût pénétrer dans la cour, entourée de deux côtés d'écuries et autres bâtiments en ruines, tandis que du côté de la terre, elle était défendue par un mur crénelé. Le quatrième angle était occupé par la tour elle-même, qui, haute, étroite et construite en pierres grisâtres, apparaissait, à la clarté de la lune, comme le spectre d'un énorme géant.

Il eût été difficile de se figurer rien de plus sombre, rien de plus sauvage et de plus triste que cette habitation. Le murmure sourd des flots qui frappaient continuellement contre le rocher était pour l'oreille ce que le site était pour la vue : un symbole de deuil, de monotonie, et même d'horreur.

Quoique la nuit ne fût pas très avancée, rien n'indiquait qu'il y eût aucun être vivant dans cette triste demeure si ce n'est une faible lueur aperçue à travers une des fenêtres étroites percées à des hauteurs et à des distances irrégulières dans les murs du château.

– C'est la chambre du seul domestique qui reste encore à la maison de Ravenswood, dit Edgar ; et il est heureux que je l'aie conservé, car autrement nous aurions bien pu ne trouver ni feu ni lumière. Mais suivez-moi avec précaution, le passage est étroit et ne permet l'entrée qu'à un seul cheval de front.

En effet, le sentier traversait une espèce d'isthme, et c'était à l'extrémité de cette péninsule que la tour était située. Tout avait été sacrifié pour la fortifier et pour la défendre : c'était l'usage de tous les barons écossais, qui, dans le choix qu'ils faisaient d'un emplacement pour leurs châteaux et pour le style de leur architecture, n'avaient en vue que de les rendre d'un accès difficile.

En employant les précautions recommandées par le propriétaire de cette lugubre habitation, Bucklaw arriva bientôt sain et sauf dans la cour. Mais quoique Ravenswood frappât à coups redoublés à la porte et

qu'il criât à Caleb de descendre, il fut longtemps sans recevoir aucune réponse. Il faut que le vieillard soit mort, commença-t-il à penser, ou bien qu'il ait quelque vertige, car le bruit que j'ai fait aurait éveillé les Sept Dormants.

À la fin, une voix timide et tremblante répondit en bégayant : – Est-ce vous ? est-ce le Maître de Ravenswood ?

– Oui, c'est moi, Caleb, ouvrez vite la porte.

– Mais est-ce bien vous en chair et en os ? car j'aimerais mieux voir cinquante diables que le spectre ou l'esprit de mon maître. Ainsi donc, éloignez-vous, quand vous seriez dix fois mon maître, si vous ne venez pas sous une forme bien et dûment humaine.

– C'est moi, vieux fou, reprit Ravenswood, moi-même en corps et en esprit, quoique mourant de froid.

La lumière disparut alors du faîte de la tour, et, se remontrant successivement de croisée en croisée, annonça que celui qui la portait descendait un escalier tournant, pratiqué dans l'une des tourelles, aux angles du vieux bâtiment. La lenteur de sa marche arrachait quelques exclamations d'impatience à Ravenswood et quelques jurements à son compagnon moins endurant encore. Caleb s'arrêta de nouveau avant de lever les barreaux de fer, et demanda encore une fois si c'étaient bien des hommes formés du limon terrestre qui voulaient entrer à cette heure de la nuit.

– Si j'étais près de vous, vieux fou, s'écria Bucklaw, je vous ferais bien voir par des preuves irrécusables que je suis de chair et d'os comme vous.

– Ouvrez la porte, Caleb, dit son maître d'un ton plus conciliant, un peu par égard pour un vieux serviteur, et parce qu'il sentait que les menaces seraient inutiles tant que Caleb aurait une grosse porte de chêne, doublée en fer, entre sa personne et ceux qui lui parlaient.

À la fin, Caleb, d'une main tremblante, souleva les barres de fer, ouvrit la porte pesante et resta un moment immobile devant eux. Ses cheveux gris, courts et très clairs, son front chauve et ses traits sillonnés de rides mais caractéristiques, étaient éclairés par la lueur d'une lampe qu'il tenait d'une main, tandis qu'il la couvrait de l'autre pour en protéger la flamme contre le vent. Le regard craintif et tout à la fois respectueux qu'il jeta autour de lui, l'effet de la lumière sur son visage et ses cheveux blancs auraient pu faire le sujet d'un fort bon tableau ; mais nos voyageurs étaient trop impatients de se mettre à l'abri de l'orage qui commençait à obscurcir l'horizon pour s'amuser à étudier le pittoresque. – Est-ce vous, mon cher maître, est-ce vous ? s'écria le vieux domestique. Je suis fâché, bien fâché que vous ayez attendu si longtemps à la porte de votre propre château ; mais qui eût

pensé que vous reviendriez si tôt et accompagné d'un étranger. Dans cet endroit, il s'interrompit, se retourna, et se mit à parler dans le corridor, comme dans un *aparté,* à quelque habitant de la tour qu'on ne voyait point, et assez bas, à ce qu'il croyait, pour ne pas être entendu des deux amis qui étaient toujours dans la cour. – Mysie, Mysie, ma chère, remuez-vous, au nom du ciel, et arrangez vite le feu ; prenez le vieil escabeau à trois pieds, ou toute autre chose qui vous tombera sous la main, pour faire un peu de flamme. Puis, se retournant vers son maître : – Je crains, lui dit-il, que nous ne soyons pas très bien pourvus de provisions, attendu que nous ne vous attendions que dans quelques mois ; et alors nous aurions eu soin de tout préparer pour que vous fussiez reçu avec les honneurs dus à votre rang et à votre naissance. Néanmoins…

– Néanmoins, Caleb, dit Edgar, il faut que vous nous traitiez de votre mieux, nous et nos chevaux ; soyez tranquille, nous saurons nous accommoder aux circonstances. J'espère que vous n'êtes point fâché de me revoir plus tôt que vous ne vous y étiez attendu ?

– Fâché, milord !… car vous serez toujours milord pour les honnêtes gens, comme vos nobles ancêtres l'ont été pendant trois cents ans, sans demander pour cela la permission à un *whig*… Fâché de voir le lord Ravenswood de retour dans un de ses châteaux ! Puis, s'adressant de nouveau à voix basse à sa compagne invisible :

– Mysie, lui dit-il, tuez la poule qui couve sans y penser à deux fois, et mettez-la à la broche.

– Non pas que ce soit notre meilleure habitation, ajouta-t-il en se tournant vers Bucklaw ; mais c'est ce qu'il faut au lord de Ravenswood dans ces temps de troubles, lorsqu'il ne saurait habiter une de ses terres principales. Cette tour est une forteresse excellente, remarquable par son antiquité, et tous les nobles étrangers qui y ont reçu l'hospitalité n'ont jamais manqué d'en admirer l'extérieur.

– Et je vois que vous voulez nous laisser le temps de satisfaire notre admiration, dit Edgar qui ne put s'empêcher de sourire en voyant les ruses que le vieillard employait pour les retenir à la porte, tandis que son associée Mysie faisait en dedans les préparatifs nécessaires pour leur réception.

– Oh ! nous nous inquiétons fort peu de l'extérieur de la maison, mon cher ami, dit Bucklaw ; voyons plutôt l'intérieur, et nos chevaux ne seront pas fâchés non plus de faire connaissance avec l'écurie.

– Rien de plus juste, monsieur… rien de plus juste, assurément. Milord et un de ses honorables compagnons…

– Mais nos chevaux, mon vieil ami, nos chevaux ! ils gagneront une courbature si vous les laissez se morfondre ici, après la course qu'ils

viennent de faire ; et le mien est trop bon pour que je ne sois pas jaloux de le conserver. Ainsi donc, encore une fois, occupez-vous de nos chevaux, fût-ce au détriment des maîtres.

– Au détriment des maîtres ? Comme si nous n'avions personne… Attendez, attendez, je vais appeler les valets d'écurie ; et Caleb cria d'une voix de stentor, qui retentit dans toute la tour : – Hé ! John ! William ! Saunders ! Les drôles sont sortis ou bien sont déjà couchés, ajouta-t-il après avoir attendu quelque temps une réponse qu'il savait très bien qu'il ne pouvait recevoir. Tout va mal lorsque le maître est absent ; mais j'aurai soin moi-même de vos chevaux.

– Je crois que vous feriez bien, dit Ravenswood ; autrement les pauvres animaux courraient grand danger de n'avoir personne pour les servir.

– Chut ! chut ! pour l'amour de Dieu ! dit Caleb bas à son maître, du ton le plus suppliant ; si vous n'êtes pas jaloux de votre honneur, pensez au mien ; nous aurons encore assez de mal à donner une tournure décente à tout ceci, malgré tous les contes que je pourrai inventer.

– Allons, allons, ne vous tourmentez pas, mon cher Caleb, lui dit son maître ; conduisez les chevaux à l'écurie. J'espère qu'il y a du foin et de l'avoine.

– Oh ! beaucoup, beaucoup de foin et d'avoine. Ces mots furent prononcés hautement et d'un air fier, mais il dit à l'oreille de son maître : – J'ai trouvé quelques mesures d'avoine et un peu de paille hachée dans un coin de l'écurie, après l'enterrement.

– Très bien, dit Edgar en prenant la lampe des mains de son domestique qui semblait avoir de la répugnance à la lui céder, je vais montrer moi-même le chemin à mon hôte.

– Y pensez-vous, milord ! Impossible ! Si vous vouliez seulement avoir cinq ou six minutes ou tout au plus un quart d'heure de patience et regarder la vue superbe qu'on découvre d'ici, pendant que je m'occuperai des chevaux, je reviendrais aussitôt après chercher Votre Seigneurie et son honorable ami, et je vous introduirais dans le château avec les égards convenables. D'ailleurs, j'ai eu soin d'enfermer sous clef les candélabres d'argent, et la lampe n'est pas assez belle…

– Nous saurons nous en contenter, dit Edgar, et pour vous, vous n'aurez pas besoin de lumière dans l'écurie ; car, si je me le rappelle bien, le toit est maintenant en grande partie à jour.

– Il est vrai, milord, reprit le fidèle serviteur ; et il ajouta avec beaucoup de présence d'esprit : – C'est une vilaine engeance que ces charpentiers et ces maçons ; croiriez-vous bien, milord, que depuis tout

ce temps ils ne sont pas encore venus le raccommoder.

– Si j'étais disposé à rire des malheurs de ma maison, dit Edgar lorsqu'il fut seul avec son hôte, le pauvre Caleb m'en fournirait ample matière. Sa passion est de représenter toutes les parties de notre misérable *ménage* non pas telles qu'elles sont, mais telles que, suivant lui, elles devraient être ; et, à parler franchement, j'ai souvent admiré les expédients du bon vieillard pour suppléer à ce qu'il regardait comme essentiel pour l'honneur de la famille, et ses excuses encore plus ingénieuses pour expliquer le manque des objets que toute son adresse ne pouvait parvenir à remplacer. Mais en vérité, je suis presque fâché à présent qu'il ne nous ait pas accompagnés ; car je vois que, quoique la tour ne soit pas très grande, j'aurai quelque peine à trouver l'appartement où il a fait allumer du feu.

En disant ces mots, il ouvrit la porte du salon. – Je vois déjà que ce n'est pas ici, ajouta-t-il en étouffant un soupir.

Le salon offrait en effet le coup d'œil le plus triste et le plus déplorable. C'était une grande pièce voûtée, dont les poutres, disposées comme celles de Westminster-Hall, étaient grossièrement sculptées à leurs extrémités. Cette salle était encore exactement dans le même état où elle avait été laissée après le festin qui avait suivi les funérailles de lord Allan Ravenswood. Des cruches renversées, des pots de terre ou d'étain couvraient encore la grande table de chêne ; et le plancher était semé des débris des verres, objets plus fragiles, dont la plupart avaient été sacrifiés par les convives dans l'enthousiasme avec lequel ils portaient leurs toasts favoris. Quant à la vaisselle et à l'argenterie, que des amis ou des parents avaient prêtée pour cette occasion, ils avaient eu soin de la reprendre aussitôt après une orgie aussi indécente que déplacée. Rien, en un mot, dans cette salle, n'offrait la moindre trace d'opulence : théâtre récent d'un joyeux festin, ce n'était plus qu'un lieu de deuil et de désolation.

Les tentures de drap noir, qui, lors de la cérémonie funèbre, avaient remplacé les vieilles tapisseries, avaient été détachées en partie, et, pendant le long du mur en festons irréguliers, en laissaient voir par intervalles les pierres grossières. Les sièges renversés ou épars çà et là annonçaient la confusion et le désordre de ce festin funèbre.

– Cette salle, dit Ravenswood en tenant la lampe élevée, cette salle, monsieur Bucklaw, fut consacrée à la dissipation, lorsqu'elle eût dû l'être au deuil et à la tristesse ; il est juste que le deuil y règne à son tour dans un moment où vous devriez y être accueilli par la gaîté.

Ils quittèrent ce lugubre appartement et montèrent l'escalier. Après avoir ouvert inutilement deux ou trois portes, Ravenswood entra enfin dans une petite antichambre dont le plancher était couvert de nattes,

et où, à leur grande joie, ils virent briller un assez bon feu, que Mysie, grâce à quelque expédient de la nature de celui que Caleb lui avait suggéré, était parvenue à allumer en un instant. Charmé au fond du cœur de trouver une chambre beaucoup plus agréable que le reste du château ne le lui avait fait espérer, Bucklaw sentit renaître son courage, et tout en se frottant les mains devant le feu, il écouta très complaisamment les excuses que le Maître de Ravenswood crut ne pouvoir pas se dispenser de lui faire. – Vous ne trouverez point ici l'aisance, lui dit-il, il y a longtemps que ces murs y sont étrangers s'ils l'ont jamais connue. Un abri et la sûreté, voilà tout ce que je puis vous promettre.

– Ce sont d'excellentes choses en vérité, reprit Bucklaw ; et avec une bouchée de pain et un verre de vin, c'est absolument tout ce que je puis désirer.

– Je crains, dit Ravenswood, que nous ne fassions un pauvre souper ; j'entends Caleb et Mysie qui sont en grande consultation, à ce sujet. Le pauvre Balderston a le malheur d'être un peu sourd, de sorte que la plupart de ses *apartés* sont entendus par tout l'auditoire, et particulièrement par ceux auxquels il est le plus jaloux de cacher ses manœuvres secrètes… Écoutez !

Ils prêtèrent l'oreille et entendirent la voix du vieux domestique qui paraissait en discussion avec Mysie. – Faites pour le mieux, femme, faites pour le mieux. Il est facile de donner une bonne tournure à tout cela.

– Mais la poule qui couve ?… elle sera aussi dure que des cordes d'arc ou de cuir tendu.

– Dites que vous avez fait une méprise ; dites que c'est une méprise, Mysie, reprit le fidèle sénéchal d'une voix douce et suppliante ; prenez tout sur vous : l'essentiel est de sauver l'honneur de la famille.

– Mais la poule qui couve ? dit l'opiniâtre Mysie ; vous savez bien qu'elle est dans le fournil tout au bout de la basse-cour, et je crains d'y entrer le soir de peur de voir un esprit ; et si je ne voyais pas l'esprit, je ne verrais pas mieux la poule, car il fait noir comme au fond d'un puits, et il n'y a pas d'autre lumière dans la maison que cette bienheureuse lampe que notre maître tient en main. Et quand même j'aurais la poule, ne faut-il pas la plumer, la vider, la faire cuire ? et comment en venir à bout lorsqu'ils sont assis auprès du seul feu que nous ayons ?

– Allons, allons, Mysie, dit le vieux serviteur, laissez-moi faire ; attendez-moi un instant, je vais aller voir s'il n'y aurait pas moyen de leur retirer adroitement la lampe.

Caleb Balderston entra donc tout doucement dans la chambre, ne se

doutant guère que son dialogue avec Mysie avait été entendu. – Eh bien ! Caleb, mon vieil ami, y a-t-il quelque espoir de souper ? demanda le Maître de Ravenswood.

– Quelque espoir de souper, milord ? répéta Caleb vivement offensé du doute qu'exprimait cette question ; quelque espoir de souper ? Comment en douter, quand nous sommes dans la maison de Votre Seigneurie ?… Mais je suis sûr que vous n'aimerez pas de la viande de boucherie ? Non, non, il vous faut quelque chose de plus délicat. Nous avons, par exemple, des volailles en abondance, toutes prêtes à être mises à la broche… Un chapon gras, Mysie, cria-t-il avec autant d'assurance que si le garde-manger en eût été rempli.

– Cela n'est pas nécessaire, dit Bucklaw, qui crut par charité devoir soulager le pauvre intendant d'une partie de ses peines et de ses inquiétudes. Si vous avez seulement quelque viande froide et un morceau de pain…

– Les meilleurs petits pains d'avoine ! s'écria Caleb, qui se sentit déchargé d'un grand poids ; et quant à la viande froide, Dieu merci, nous n'en manquons pas. Il est vrai qu'après la cérémonie de l'enterrement, les viandes, les gâteaux, les friandises, tout cela fut donné aux pauvres, suivant l'usage ; mais cependant…

– Allons, Caleb, dit Edgar, il faut en finir ; servez-nous ce que vous avez, et trêve aux excuses. Mon ami, le jeune laird de Bucklaw ne sera pas difficile. Il est obligé de se cacher, et vous sentez…

– Oh ! j'entends très bien, très bien, répondit Caleb en inclinant la tête, tandis que sa figure s'épanouissait de plus en plus ; monsieur ne pourra pas alors trouver beaucoup à redire sur la manière dont notre maison est montée, car il paraît qu'il n'est guère dans de meilleurs draps que nous… Non pas que nous soyons dans de mauvais draps, Dieu merci, ajouta-t-il aussitôt, en rétractant l'aveu qu'il avait laissé échapper dans le premier élan de sa joie, – mais que sommes-nous auprès de ce que nous avons été, auprès de ce que nous devrions être ! Mais pour en revenir au souper… à quoi bon faire des mensonges ?… Il y a un reste d'épaule de mouton qui n'a encore figuré que trois fois sur la table, et plus on approche de l'os, plus la viande est tendre, comme Vos Honneurs le savent très bien ; et puis… et puis il y a un morceau de fromage qui a des yeux à faire envie ; puis du beurre tel qu'on n'en trouve pas à dix milles à la ronde… puis… puis… mais je crois que cela sera bien suffisant pour un simple ordinaire.

Il apporta ses petites provisions avec un empressement incroyable et les plaça avec beaucoup de symétrie sur une petite table ronde, entre les deux amis qui se mirent en devoir de faire honneur à ce repas modeste. Pendant ce temps Caleb se tenait debout derrière eux, avec

une gravité solennelle, et cherchait par ses soins officieux à compenser ce qui manquait au festin. Mais, hélas ! il fallut bientôt que le pauvre Caleb appelât de nouveau son esprit inventif à son secours. Bucklaw, qui avait déjà dévoré une partie considérable du morceau de mouton servi pour la quatrième fois, commençait à demander de la bière.

– Je ne voudrais pas vous vanter précisément notre bière, dit Caleb ; le houblon était de mauvaise qualité, et elle est un peu tournée à l'aigre ; mais je ne crois pas, monsieur, que vous ayez souvent goûté de l'eau pareille à celle de la tour, c'est un vrai nectar.

– Mais si votre bière est mauvaise, ne pouvez-vous pas nous donner un peu de vin ? dit Bucklaw, faisant la grimace au seul nom du breuvage limpide que Caleb recommandait si vivement.

– Du vin ? répondit effrontément Caleb ; Dieu merci, il n'en manque pas. Il n'y a que deux jours… puisse pareille cérémonie ne jamais revenir !… il s'est bu dans cette maison plus de vin qu'il n'en faudrait pour mettre une chaloupe à flot. On n'a jamais manqué de vin chez lord Ravenswood.

– Apportes-nous-en donc, au lieu d'en parler, lui dit son maître ; et Caleb sortit hardiment.

Tous les tonneaux vides qui se trouvaient dans la cave furent tour à tour secoués et renversés dans l'attente désespérée de trouver assez de lie de vin pour remplir un grand pot qu'il avait à la main. Hélas ! ils n'avaient été vidés qu'avec trop de soin, et il eut beau lever tous les tonneaux et faire toutes les manœuvres que son expérience comme sommelier lui suggéra, il ne put en recueillir qu'environ une demi-pinte qui fût présentable.

Mais Caleb était trop bon général pour quitter le champ de bataille sans avoir un stratagème tout prêt pour couvrir sa retraite. Lorsqu'il fut à la porte de la chambre, il lança intrépidement à terre un flacon vide, comme s'il avait fait un faux pas au moment d'entrer, maudit sa maladresse, cria à Mysie de venir essuyer le vin qui n'avait jamais été répandu, et plaçant l'autre flacon sur la table, il témoigna l'espoir qu'il en restait encore assez pour Leurs Honneurs. Il en restait bien assez en effet, car Bucklaw lui-même, partisan outré de la grappe, ne se sentit pas le courage de renouveler sa première attaque sur le vin de Wolfcrag, et fut obligé, malgré toute sa répugnance, de se contenter d'un verre d'eau claire.

Il fallut alors songer aux arrangements à faire pour la nuit ; et comme la chambre secrète fut choisie pour le logement du nouvel hôte, Caleb se trouva muni d'une excellente excuse pour expliquer le mauvais état de l'ameublement, etc.

– En effet, dit-il, qui jamais eût pu s'imaginer qu'on aurait besoin de

la chambre secrète ? On ne s'en est pas servi depuis le temps de la fameuse conspiration, et je n'ai jamais osé en laisser voir l'entrée à aucune femme, autrement Votre Honneur conviendra que ce n'eût pas été longtemps une chambre secrète.

CHAPITRE VIII

On cherche en vain du feu dans la cuisine.
On ne voit plus la coupe du festin :
Triste séjour, dit l'héritier de Linne.

Vieille ballade.

Les sentiments de l'héritier prodigue de Linne, tels qu'ils sont exprimés dans cette excellente ballade, lorsque, après avoir dissipé toute sa fortune, il se trouva l'habitant solitaire d'une maison déserte, devaient avoir quelque ressemblance avec ceux du Maître de Ravenswood, renfermé dans sa triste demeure : celui-ci avait cependant cet avantage sur l'enfant prodigue de la ballade que, s'il était réduit à la même détresse, il ne pouvait du moins l'imputer à son imprudence ; sa misère était un héritage que son père lui avait transmis avec sa noblesse, et un titre que la courtoisie pouvait lui accorder, ou l'impolitesse lui refuser à plaisir.

Peut-être cette réflexion mélancolique, mais en même temps consolante, contribua-t-elle, avec la fraîcheur salutaire du matin, à calmer un peu les passions orageuses qui l'avaient agité la veille. Il se sentait alors en état d'analyser les sentiments divers auxquels il était en proie, et il résolut fermement de les combattre et de les vaincre. Le jour, qui s'était levé calme et radieux, donnait un aspect agréable même aux vastes bruyères du côté de la terre, tandis que de l'autre, l'Océan se déployait en mille vagues d'azur légèrement soulevées jusqu'aux dernières limites de l'horizon où il semblait s'étendre avec complaisance et majesté. Le spectacle de ce calme sublime fait naître dans le cœur de l'homme, même lorsqu'il est le plus agité, une douce mélancolie, et son influence inspire souvent l'honneur et la vertu.

Après avoir fait scrupuleusement l'examen de son cœur, la première occupation d'Edgar fut d'aller rejoindre Bucklaw dans la retraite qu'il lui avait choisie. – Eh bien, Bucklaw, comment vous trouvez-vous ce matin ? lui dit-il en entrant ; que dites-vous du lit sur lequel le comte d'Angus dormit autrefois en sûreté dans son exil, quoiqu'il fût poursuivi avec toute l'énergie du ressentiment d'un roi ?

– Ma foi ! reprit Bucklaw, il me siérait mal de me plaindre d'un appartement dont un si grand homme s'est contenté ; seulement les matelas ne m'ont point paru des plus doux, les murs sont un peu

humides, les rats ont été plus mutins que je ne m'y serais attendu, d'après l'état du garde-manger de Caleb, et il me semble que s'il y avait des volets à cette fenêtre grillée et des rideaux au lit, la chambre n'en serait pas moins agréable pour cela.

– Elle est assez nue, il est vrai, dit Edgar, mais si vous voulez vous lever et me suivre, Caleb tâchera de vous procurer un déjeuner meilleur que votre souper d'hier au soir.

– De grâce, qu'il ne soit pas meilleur, dit Bucklaw en se levant et en cherchant à s'habiller aussi bien que l'obscurité du lieu le permettait ; qu'il ne soit pas meilleur, je vous le répète, si vous voulez que je persiste dans mes projets de réforme ; le souvenir seul du breuvage de Caleb a été plus efficace pour réprimer le désir de commencer la journée en buvant un coup d'eau-de-vie que vingt sermons n'auraient pu l'être. Et vous, mon cher hôte, avez-vous déjà attaqué bravement le serpent qui vous dévore ? Vous voyez que quant à moi, je suis en train d'étouffer mes vipères l'une après l'autre.

– J'ai commencé du moins le combat, Bucklaw, et j'ai eu une vision charmante dans laquelle un ange descendait à mon secours.

– Diable ! dit son hôte, moi je n'ai aucune vision à attendre, à moins que ma tante, lady Girnington, ne s'avise de prendre congé de ce monde ; et alors ce serait la substance de son héritage plutôt que l'apparition de son fantôme qui pourrait me maintenir dans mes bonnes résolutions. Mais quant au déjeuner, dites-moi, est-ce que le daim qui doit en faire les frais court encore dans les bois, comme dit la chanson ?

– Je vais voir, dit Edgar ; et il sortit pour se mettre à la recherche de Caleb, qu'il finit par découvrir dans une sorte de donjon obscur qui avait été autrefois la sommellerie du château. Le vieillard était occupé à frotter un vieux vase d'étain qu'il s'efforçait de faire reluire. – Je crois qu'il sera présentable… Oh ! oui, il pourra passer, pourvu qu'ils n'aillent pas le mettre trop près de la fenêtre, se disait-il de temps en temps à voix basse, comme pour s'encourager dans son entreprise, lorsqu'il fut interrompu par la voix de son maître.

– Prenez ceci, lui dit le Maître de Ravenswood, et allez acheter ce qui sera nécessaire. Et en disant ces mots, il donna au vieux sommelier la bourse qui, la veille, avait échappé de si près aux griffes de Craigengelt. Le vieillard branla la tête et regarda son maître avec l'expression de la plus vive douleur, tandis qu'il pesait dans ses mains le mince trésor et qu'il disait d'un ton plaintif : – Est-ce là tout ce qui reste ?

– Oui, tout ce qui reste à présent, dit son maître en affectant plus de gaîté qu'il n'en éprouvait sans doute réellement ; mais il faut espérer

que quelque jour nous serons mieux en fonds, mon cher Caleb.

– Avant que ce jour arrive, je crains bien que le pauvre Caleb ne soit plus de ce monde ; mais il ne me convient pas de parler de la sorte à Votre Honneur, surtout quand je vous vois si pâle. Reprenez la bourse, et gardez-la pour faire quelque étalage devant le monde ; car si j'osais prendre la liberté de vous donner un avis, je vous conseillerais de la faire sonner de temps en temps en compagnie ; il n'y aurait personne qui refuserait de nous prêter, et nous établirions solidement notre crédit.

– Mais, Caleb, je me propose toujours de quitter bientôt ce pays, et je veux le faire avec la réputation d'un honnête homme, ne laissant aucunes dettes, du moins aucunes que j'aie contractées moi-même.

– Eh ! sans doute, il faut que vous le quittiez en honnête homme, et ce sera ainsi que vous le quitterez ; car le vieux Caleb peut prendre comme pour son compte tout ce qui est nécessaire à la maison, devenir responsable de tout, et s'il faut qu'il aille en prison, qu'importe ? l'honneur de la famille sera sauvé.

Ravenswood s'efforça, mais en vain, de lui faire entendre que s'il ne pouvait consentir à contracter des dettes, à plus forte raison ne voudrait-il jamais que son sommelier s'en rendît responsable : il parlait à un homme trop occupé des expédients et des ressources de son génie inventif pour s'arrêter à réfuter les arguments qui les combattaient.

– D'abord, il y a Eppie Smatrash qui nous donnera bien de la bière à crédit, dit Caleb en se parlant à lui-même ; elle a passé toute sa vie près du château, et a toujours été protégée par la famille ; je pourrai peut-être en tirer aussi un peu d'eau-de-vie, mais pour du vin il n'y faut pas compter ; elle vit seule, et n'en achète qu'un petit tonneau à la fois ; il peut se faire cependant que, de manière ou d'autre, je parvienne à en obtenir quelques bouteilles ; pour des volailles, il faudra bien que les vassaux en fournissent, quoique la mère Chirnside dise qu'elle a déjà payé deux fois sa redevance… Nous en viendrons à bout, Votre Honneur, nous en viendrons à bout ; prenez courage, et laissez-moi faire ; tant que Caleb vivra, l'honneur de la famille ne recevra pas la moindre atteinte.

Les repas que Caleb, au moyen de tous ses expédients, servit pendant trois ou quatre jours n'étaient pas splendides, mais les convives ne se montrèrent pas très difficiles ; les excuses, les ressources et les stratagèmes de Caleb amusaient même les deux jeunes gens et servaient en quelque sorte d'assaisonnement au festin. Telle était en effet la vie triste et monotone qu'ils menaient dans la tour qu'ils saisissaient avidement toutes les circonstances qui pouvaient la varier.

Bucklaw, forcé de s'interdire ses amusements ordinaires et ses

courses à cheval dans la campagne, était devenu morose et taciturne. Lorsque le Maître de Ravenswood était las de faire des armes ou de jouer au galet avec lui ; lorsque lui-même, pour passer le temps, il avait bien frotté, bien étrillé son palefroi, peigné sa crinière, fait reluire son harnois ; lorsqu'il l'avait vu manger sa provende et se coucher ensuite tranquillement dans son écurie, il ne pouvait s'empêcher d'envier la résignation avec laquelle ce noble animal semblait se soumettre à un genre de vie aussi monotone.

– Il ne regrette ni les courses ni la chasse, se disait-il ; et il est tout aussi heureux dans cette masure que s'il y était né ; et moi qui jouis du moins de la liberté de parcourir les donjons de cette tour, à peine puis-je venir à bout, tout en sifflant, tout en dormant, de passer le temps jusqu'au dîner.

Avec ces réflexions consolantes, il se dirigeait vers les créneaux, et là il épiait pendant des heures entières s'il n'apercevrait rien dans la plaine, ou il s'amusait à jeter des cailloux et des morceaux de briques aux mouettes et aux cormorans qui avaient l'imprudence de s'établir dans le voisinage d'un jeune homme désœuvré.

Ravenswood, avec un esprit beaucoup plus ferme et plus sérieux que Bucklaw, avait aussi ses sujets de réflexion qui n'étaient pas moins tristes que celles que l'ennui et le manque d'occupation suggéraient à son compagnon. Lucie Ashton avait fait, à la première vue, moins d'impression sur son âme que son image n'en produisit lorsqu'il se rappela toutes les circonstances qui avaient accompagné cette première entrevue. À mesure que cette soif de vengeance qui l'avait porté à braver tout pour avoir une entrevue avec le père commençait à faire place à des sentiments plus modérés, sa conduite envers sa fille lui semblait dure et inhumaine, indigne d'un homme d'honneur, et souverainement déplacée à l'égard d'une jeune personne de son rang et de sa naissance ; les regards pleins de reconnaissance, les paroles tendres qu'elle lui avait adressés avaient été repoussés avec un orgueil qui approchait du dédain ; et si le Maître de Ravenswood avait été outragé par sir William Ashton, sa conscience lui disait qu'il n'aurait pas dû étendre son ressentiment jusque sur sa fille.

Une fois que ses pensées eurent pris ce cours et qu'il eut commencé à s'accuser lui-même, le souvenir des traits enchanteurs de Lucie, rendus plus intéressants encore par les circonstances qui lui avaient fait rencontrer la fille du chancelier, le remplit d'une émotion tout à la fois délicieuse et pénible. Il se rappelait sa voix douce et touchante, ses regards expressifs, sa tendresse filiale ; et ces images, en se réunissant pour lui offrir le tableau le plus séduisant, rendaient plus amer le regret d'avoir repoussé avec rudesse l'expression naïve de sa reconnaissance.

Le jeune Ravenswood trouva même dans ses principes et dans son honneur des motifs pour nourrir ces pensées et se livrer sans contrainte à ses souvenirs. Fermement résolu comme il l'était de vaincre, s'il était possible, le vice dominant de son caractère, il recevait avec empressement toutes les impressions, rassemblait même toutes les idées qui pouvaient contribuer le plus efficacement à le déraciner ; et lorsqu'il eut formé cette résolution généreuse, pénétré de l'indignité de sa conduite envers Lucie, il se sentit porté à lui accorder, comme par dédommagement, plus de grâces et d'attraits qu'elle n'en avait peut-être réellement en partage.

Si quelqu'un avait dit alors au Maître de Ravenswood que, quelques jours auparavant, il avait juré vengeance contre toute la postérité de celui qu'il regardait avec assez de justice comme l'auteur de la ruine et de la mort de son père, il aurait peut-être d'abord repoussé ce propos comme une calomnie atroce ; cependant, après de mûres réflexions, il eût été forcé de reconnaître qu'il n'était pas dénué de fondement, quoique dans l'état présent de son cœur il eût été difficile de croire qu'un pareil serment lui eût échappé.

Il existait déjà en lui deux passions contradictoires : le désir de venger son père, et une admiration sans bornes pour la fille de son ennemi ; il avait combattu vivement la première, au point qu'il la croyait presque subjuguée ; il ne cherchait pas à résister à la seconde, car il n'en soupçonnait pas même l'existence, et il le prouva en prenant la résolution de quitter l'Écosse. Néanmoins, quoiqu'il eût formé ce projet, il restait toujours à Wolfcrag. Il est vrai qu'il avait écrit à un ou deux de ses parents qui demeuraient dans un comté éloigné de l'Écosse, et particulièrement au marquis d'Athol, pour leur faire part de son intention ; et lorsque Bucklaw le pressait de partir, il ne manquait pas d'alléguer la nécessité d'attendre leur réponse, et surtout celle du marquis, avant de prendre une mesure aussi décisive.

Le marquis était riche et puissant, et quoiqu'on le soupçonnât d'entretenir des sentiments peu favorables au gouvernement actuel, il avait eu néanmoins l'adresse de se mettre à la tête d'un parti dans le Conseil privé d'Écosse ; et ce parti, en relation avec la faction presbytérienne en Angleterre, était assez puissant pour donner quelques craintes à ceux dont le lord garde des Sceaux était le chef et pour les menacer de la perte prochaine de leur pouvoir. La nécessité de consulter un personnage d'une aussi grande influence était une excuse plausible que Ravenswood fit valoir auprès de Bucklaw, et sans doute auprès de lui-même, pour prolonger son séjour à Wolfcrag ; d'autant plus que le bruit commença à courir alors qu'il allait s'opérer un changement dans le ministère, et par suite dans l'administration écossaise.

Ces nouvelles, déclarées authentiques par les uns et de toute fausseté par les autres, suivant que leurs désirs ou leur intérêt les entraînaient vers tel ou tel parti, pénétrèrent jusque dans la tour en ruines de Wolfcrag, par l'intermédiaire de Caleb le sommelier, qui, entre autres qualités, avait celle d'être un politique ardent et infatigable, et qui ne faisait jamais une excursion de la vieille forteresse au village voisin de Wolfhope sans revenir chargé de tous les *on dit* des environs.

Mais si Bucklaw ne pouvait opposer aucune objection solide aux motifs que son hôte lui donnait pour différer de quitter l'Écosse, il n'en éprouvait pas moins d'impatience de se voir obligé de rester indéfiniment dans l'état d'inaction dont la prudence lui faisait un devoir ; et il fallut tout l'ascendant que sa nouvelle connaissance avait acquis sur lui pour l'engager à se soumettre à un genre de vie si contraire à ses habitudes et à son inclination.

– J'avais toujours entendu dire que vous étiez un jeune homme rempli d'activité, lui disait-il à chaque instant ; et cependant vous semblez déterminé à vivoter éternellement ici, comme un rat dans un trou, avec cette petite différence que le rat, beaucoup plus sage, se choisit un ermitage dans quelque endroit où du moins il trouvera des aliments ; mais quant à nous, les excuses de Caleb deviennent plus longues de jour en jour, tandis qu'il nous diminue les vivres en proportion, et je crains que bientôt nous ne réalisions ce qu'on raconte de l'animal appelé *unau ;* nous avons presque achevé de dévorer la dernière feuille verte qui se trouvait sur l'arbre, il ne nous reste plus qu'à en tomber et à nous casser le cou.

– Ne craignez rien, dit Ravenswood ; il est une destinée qui veille sur nous ; et nous aussi nous sommes intéressés à la révolution qui est près d'éclater, et qui a déjà répandu l'alarme dans bien des cœurs.

– Quelle destinée ? quelle révolution ? reprit Bucklaw. Nous avons déjà eu une révolution de trop, ce me semble.

Ravenswood l'interrompit en lui remettant une lettre entre les mains.

– Oh ! oh ! ajouta son compagnon, par ma foi ! voici mon rêve expliqué. Il me semblait que j'avais entendu ce matin Caleb presser quelque pauvre diable de boire un verre d'eau, en l'assurant que, comme il était encore à jeun, l'eau serait beaucoup plus salutaire pour son estomac que de la bière ou de l'eau-de-vie.

– C'était le courrier de lord Athol, dit Ravenswood ; il a cruellement éprouvé l'hospitalité d'ostentation de Caleb, qui a fini, je crois, par lui donner de la petite bière sûre et des harengs. Mais lisez, et vous verrez les nouvelles qu'il nous a apportées.

– Oui, dit Bucklaw ; mais j'aurai, je crois, assez de peine, car je ne me pique pas de lire parfaitement, et le griffonnage de Sa Seigneurie ne fait pas honneur à son maître d'écriture.

Voici en quels termes la lettre du marquis était conçue :

« Notre très honorable cousin,

« Après vous avoir salué de tout cœur, cette lettre est pour vous assurer de l'intérêt que nous prenons à tout ce qui vous concerne. Si nous n'avons pas mis à vous témoigner notre bonne volonté à votre égard toute l'activité qu'en qualité de tendre parent nous aurions désiré pouvoir employer, nous vous prions de l'imputer au manque d'occasion de vous donner des preuves efficaces de notre amitié et non à aucune espèce d'indifférence. Pour ce qui regarde votre résolution de voyager dans les pays étrangers, nous ne saurions en ce moment vous donner le conseil de l'exécuter, attendu que vos ennemis pourraient, suivant l'usage de ces sortes de gens, imputer à votre voyage des motifs aussi loin, nous n'en doutons point, de votre pensée qu'ils le sont de la nôtre ; mais leurs discours pourraient être écoutés avec complaisance dans des endroits où ils vous nuiraient probablement beaucoup : ce que nous verrions avec d'autant plus de déplaisir qu'il nous serait impossible d'y remédier.

« Vous ayant ainsi dit notre façon de penser sur le sujet de votre voyage en pays étranger, nous y ajouterions volontiers d'autres raisons importantes pour vous convaincre que si vous restez à Wolfcrag jusqu'à ce que le temps de la moisson soit passé, il peut survenir des circonstances qui seraient d'un avantage matériel et pour nous et pour la famille de votre père. Mais, comme dit le proverbe, *Verbum sapienti,* un mot est plus pour un sage qu'un sermon pour un fou. Et quoique nous ayons écrit cette lettre de notre propre main et que nous soyons convaincu de la fidélité de notre messager, attendu qu'il nous est attaché sous plus d'un rapport, néanmoins, pénétrés comme nous le sommes de la vérité de cette maxime, qu'il faut marcher avec prudence lorsque le sentier est glissant, nous n'osons confier au papier des secrets que nous vous communiquerions volontiers de vive voix.

« Nous avions d'abord eu l'intention de vous prier de venir nous voir dans nos montagnes stériles, pour chasser ensemble le cerf et parler des choses que nous sommes obligés de taire aujourd'hui. Mais le temps n'est point propice pour cette réunion que nous désirons vivement, et qui doit être différée jusqu'à ce que nous puissions causer librement sur le sujet que nous nous interdisons dans la présente. En attendant, nous vous prions de croire que nous sommes et que nous serons toujours votre très affectionné parent qui ne soupire qu'après l'occasion (et nous commençons à en apercevoir comme l'aurore) de vous témoigner par des effets tout l'intérêt qu'il vous porte. Et dans

cette espérance, nous nous disons bien sincèrement

Votre très affectionné cousin, A… »

« *De notre maison de B…* »

Et sur l'enveloppe était écrit : « Pour le très honorable et notre honoré parent, le Maître de Ravenswood, pour lui être porté en toute hâte, train de poste, au grand galop. Ne quittez pas l'étrier que cette lettre ne soit remise entre ses mains. »

– Que pensez-vous de cette épître, Bucklaw ? dit Ravenswood après que son ami l'eût déchiffrée, non sans peine.

– Ma foi ! je pense que la lettre du marquis n'est guère plus facile à comprendre qu'à lire. Il a en vérité grand besoin du *Manuel épistolaire* ou de l'*Interprète de l'esprit ;* et si j'étais à votre place, je lui en enverrais un exemplaire par la première occasion. Il vous écrit avec la plus grande bienveillance de rester à perdre votre temps et à dépenser votre argent dans ce chien de pays, cette terre de vénalité et d'oppression, sans même vous offrir son appui. À mon avis, il a en vue quelque projet dans lequel il présume que vous pourrez lui être utile, et il désire vous avoir sous la main pour vous employer lorsqu'il sera mûr, se réservant la faculté de vous planter là si son complot vient à échouer.

– Son complot ? Vous pensez donc qu'il s'agit de quelque projet de révolte contre le gouvernement ?

– Que pourrait-ce donc être ? Il y a longtemps qu'on soupçonne le marquis d'avoir les yeux tournés vers Saint-Germain.

– Qu'il prenne garde de m'engager témérairement dans une pareille entreprise, dit Ravenswood. Lorsque je me rappelle les règnes des deux Charles et de Jacques II, franchement je ne vois pas trop pourquoi, par amour pour l'humanité ou pour ma patrie, je tirerais l'épée pour leurs descendants.

– Bah ! bah ! reprit Bucklaw, allez-vous vous mettre à pleurer pour ces puritains, que le brave Claverhouse traita comme ils le méritaient ?

– On les dit enragés pour avoir le droit de les tuer, dit Ravenswood. J'espère voir le jour où, whigs et tories, tous seront égaux aux yeux de la justice, et où ces sobriquets ne seront plus employés que parmi les politiques de café, de même que ceux de coquins et d'autres le sont parmi les fruitières, comme de vains termes d'animosité.

– Ce ne sera pas de nos jours, mon cher hôte. Le fer a pénétré trop avant dans notre sein.

– Ce jour viendra pourtant, n'en doutez pas. Ces sobriquets ne feront pas toujours tressaillir les hommes comme le cheval tressaille au

son de la trompette. Lorsque la vie sociale sera plus efficacement protégée, on en sentira trop bien tout le prix et tous les avantages pour les hasarder en n'écoutant qu'une politique spéculative.

– Tout cela est bel et bon, reprit Bucklaw, mais moi je suis pour la vieille chanson :

Voir de beaux épis sur la tige

Voir pour les whigs un haut gibet,

Voir faire droit à qui droit est,

Rien de tout cela ne m'afflige.

– Vous pouvez chanter tout aussi haut qu'il vous plaira, *cantabit vacuus,* dit Ravenswood, mais je crois que le marquis est trop sage, ou du moins trop prudent pour faire chorus avec nous. Je soupçonne qu'il veut parler dans sa lettre d'une révolution dans le Conseil privé d'Écosse plutôt que dans les royaumes britanniques.

– Oh ! maudits soient vos crocs-en-jambe politiques, s'écria Bucklaw, vos manœuvres froides et symétriques que des vieillards, dans leur bonnet de nuit et leur robe de chambre fourrée, peuvent exécuter comme des parties d'échecs, déplaçant un trésorier ou un ministre comme ils prendraient une tour ou un pion. À défaut de batailles à livrer, la paume est mon passe-temps, ma raquette m'amuse, mon épée me donne du pain ; et vous, profond raisonneur, tout sage et tout réfléchi qu'on serait tenté de vous croire, vous avez dans les veines quelque chose qui fait bouillonner votre sang plus vite que ne devrait le permettre l'humeur où vous êtes à présent de faire des sermons moraux sur la politique. Vous êtes de ces sages qui voient tout avec beaucoup de sang-froid jusqu'à ce que le sang leur monte à la tête, et alors… oh ! alors, malheur à quiconque s'aviserait de leur rappeler leurs prudentes maximes !

– Peut-être lisez-vous mieux dans mon cœur que je ne puis le faire moi-même, reprit Ravenswood, mais je crois que penser avec justesse c'est faire un grand pas pour se mettre en état d'agir de même. Mais écoutez : je crois que Caleb sonne la cloche pour le dîner.

– Grand Dieu ! au bruit qu'il fait je ne puis m'empêcher de trembler, s'écria Bucklaw ; car il ne sonne jamais avec plus de fracas que lorsqu'il a résolu de nous faire faire maigre chère, comme si ce carillon infernal qui un jour ou l'autre fera écrouler la vieille tour pouvait changer une poule étique en un chapon gras, et un os d'épaule de mouton en un pâté de venaison.

– À la solennité excessive avec laquelle Caleb place sur la table ce seul plat symétriquement couvert, je crains bien que vos conjectures ne soient encore loin de la réalité.

– Ôtez le couvercle, Caleb, au nom du ciel, ôtez le couvercle, dit Bucklaw ; montrez-nous ce que vous nous avez préparé, sans préambule. Allons donc, le plat est fort bien posé, je vous assure, ajouta-t-il en s'adressant d'un ton d'impatience au vieux sommelier, qui, sans répondre, continua à le changer à chaque instant de place, jusqu'à ce qu'il l'eût posé avec une précision mathématique dans le beau milieu de la table.

– Qu'avez-vous là, Caleb ? demanda Ravenswood à son tour.

– Assurément, milord, vous auriez déjà dû le savoir ; mais Son Honneur le laird de Bucklaw a tant d'impatience ! répondit Caleb en tenant toujours le plat d'une main et le couvercle de l'autre, et éprouvant une répugnance évidente à le lever.

– Mais qu'est-ce enfin, au nom du ciel ? J'espère que ce n'est pas une paire d'éperons dorés, suivant l'usage de nos ancêtres des frontières.

– Ah ! ah ! Votre Honneur aime à plaisanter… Néanmoins j'oserais dire que c'était une mode fort convenable et en usage, à ce que j'ai appris, dans une bonne et honorable famille. Mais quant au dîner actuel, j'ai pensé que comme c'était aujourd'hui la veille de Sainte-Marguerite, qui était de son vivant une brave et digne reine d'Écosse, Vos Honneurs pourraient juger à propos sinon de jeûner entièrement, du moins de ne faire qu'une légère collation, de ne manger qu'un rien, un hareng salé, ou quelque chose de cette sorte. Et découvrant le plat, il laissa voir quatre des poissons savoureux qu'il venait de nommer, ajoutant d'un ton plus humble que ce n'étaient pas non plus des harengs communs, attendu qu'ils avaient été choisis et salés avec un soin particulier par la femme de charge pour l'usage spécial de Son Honneur.

– De grâce, épargnez-nous les excuses, dit son maître ; et nous, mangeons les harengs, puisque c'est tout ce que nous pouvons avoir. Mais je commence à penser comme vous, mon cher Bucklaw, que nous mangeons la dernière feuille verte, et qu'en dépit de toutes les intrigues politiques du marquis, il nous faudra déloger, faute de vivres, sans en attendre l'issue.

CHAPITRE IX

Quand le cor, aux chasseurs annonçant le signal
Fait aux hôtes des bois entendre un son fatal,
Quiconque est animé du feu de la jeunesse
Sent tressaillir son cœur, s'arrache à la mollesse,
Se livre avec transport au plus noble plaisir.

JOANNA BAILLIE, *Etwald,* acte I, scène II

Une nourriture légère procure, dit-on, un léger sommeil ; si nous nous rappelons le repas que la conscience de Caleb, ou plutôt la nécessité, qui emprunte souvent ce nom pour se déguiser, avait destiné aux habitants de Wolfcrag, nous ne serons pas surpris de voir Bucklaw déjà levé et habillé dès la pointe du jour.

– Debout ! debout ! s'écria-t-il en se précipitant dans la chambre de son hôte et en poussant des cris qui auraient pu réveiller les morts, levez-vous, levez-vous vite, au nom du ciel ! Les chasseurs sont dans la plaine, c'est la seule partie de chasse que j'aie aperçue depuis un mois… Allons, allons, vous ne devez pas regretter beaucoup un lit qui n'a d'autre mérite que d'être un peu plus doux que la pierre du caveau de vos ancêtres.

– J'aurais été charmé, M. Bucklaw, dit Ravenswood en levant la tête d'un air d'humeur, que vous eussiez remis à un autre moment vos plaisanteries ; il n'est pas très agréable de perdre un instant de sommeil que je commençais à peine à goûter, après une nuit consacrée à réfléchir sur ma cruelle position.

– Bah ! bah ! reprit son hôte, allons, levez-vous ; j'ai sellé moi-même nos chevaux car le vieux Caleb s'époumonait à appeler des palefreniers et des laquais, et avant de pouvoir obtenir de lui le moindre service, il m'eût fallu avaler pendant deux heures des excuses interminables sur l'absence d'hommes qui n'ont jamais existé. Allons, je vous répète que les meutes sont lancées ; la chasse commence !

Et Bucklaw disparut comme un éclair.

– Et je vous répète aussi que rien ne peut m'être plus indifférent. Quel est donc le seigneur qui vient chasser si près de la tour ?

– C'est l'honorable lord Littlebrain(16), répondit Caleb, qui avait suivi Bucklaw dans la chambre de son maître ; et je voudrais bien

savoir à quel titre il se permet de venir chasser sur les terres et dans les propres domaines de Votre Seigneurie !

– À quel titre, Caleb ? Oh ! par une raison toute simple : c'est qu'il a acheté les terres et les domaines, et qu'il se croit autorisé à exercer des droits qui lui ont été vendus et à chasser sur des propriétés qui maintenant sont les siennes.

– Cela se peut, milord, mais je n'en dirai pas moins que ce n'est pas agir en gentilhomme et en brave et digne seigneur que de venir exercer ici de pareils droits lorsque Votre Seigneurie est dans son château de Wolfcrag. Lord Littlebrain ferait bien de se rappeler ce que ses ancêtres étaient autrefois.

– Et nous ce que nous sommes aujourd'hui, dit son maître en s'efforçant, mais en vain, de sourire. Mais donnez-moi mon manteau, mon cher Caleb, je vais contenter Bucklaw et voir avec lui cette chasse. Il y aurait par trop d'égoïsme à sacrifier le plaisir de mon hôte à mon inclination.

– Sacrifier ! répéta Caleb, indigné que son maître dérogeât à sa dignité au point de faire le moindre sacrifice par égard pour qui que ce fût ; sacrifier, en effet !… Mais pardon, quel habillement vous plaît-il de porter aujourd'hui ?

– Celui que vous voudrez, Caleb. Il me semble que ma garde-robe n'est pas très nombreuse.

– Pas nombreuse ! répéta le vieillard. Et qu'est-ce donc que l'habit gris que votre Seigneurie donna à Hildebrand, son premier coureur ; et celui de velours français de lord votre père, de glorieuse mémoire ; et tous ses autres vêtements qui furent distribués à sa mort aux différents domestiques ; et le manteau de drap de Berry ?…

– Que je vous ai donné, Caleb, et qui, je crois, est le seul que vous puissiez me proposer, à l'exception des habits que je portais hier, et que je vous prie de m'apporter sans autre discussion.

– Si c'est la volonté de Votre Honneur…, dit Caleb en les lui présentant ; il est vrai qu'ils sont d'une couleur sombre, et par conséquent plus convenables, attendu que vous êtes en deuil. Néanmoins je crois que, dans ce moment, le manteau de drap de Berry, et je ne l'ai pas même essayé, sachant qu'il ne me convenait de le porter ; je crois, dis-je, que dans ce moment comme il est bien brossé et qu'il y a des dames dans la plaine…

– Des dames ! dit Ravenswood, et quelles dames, Caleb ?

– C'est ce que je ne sais pas, Votre Honneur, je sais seulement que, comme je regardais les chasseurs de l'une des croisées de la tour, j'en ai aperçu quelques-unes qui avaient de grandes plumes blanches sur

leurs chapeaux, et qui couraient au grand galop avec la même intrépidité que les plus braves cavaliers.

– C'est bien, c'est bien, Caleb. Aidez-moi maintenant à mettre mon manteau, et donnez-moi mon ceinturon. Mais quel est ce bruit que j'entends dans la cour ?

– C'est le laird de Bucklaw qui amène les chevaux, dit Caleb après avoir regardé par la fenêtre ; comme s'il n'y avait pas assez de valets au château ou que je ne pusse pas remplacer ceux qui ne se trouvent point à leur poste !

– Hélas ! Caleb, il nous manquerait peu de chose si votre pouvoir égalait votre zèle et votre bonne volonté !

– Je me flatte que Votre Seigneurie n'a pas lieu d'être mécontente. Car il me semble que, tout considéré, nous soutenons l'honneur de la famille aussi bien que le permettent les circonstances. Seulement M. Bucklaw est toujours si brusque et si impatient ! Et tenez, voilà qu'il a amené le palefroi de Votre Honneur sans que la selle fût décorée du drap écarlate dont je la couvre ordinairement, et que j'aurais pu brosser en une minute.

– Oh ! c'est très bien, mon cher Caleb, dit son maître en s'échappant et en descendant l'escalier étroit qui conduisait dans la cour.

– Il se peut que ce soit très bien, dit Caleb un peu sèchement, mais si Votre Seigneurie veut seulement m'écouter, je lui dirai ce qui vaudrait encore mieux.

– Eh bien ! qu'est-ce encore ? dit Ravenswood en se retournant d'un air d'impatience.

– C'est qu'il serait bon que vous prissiez vos mesures pour ne pas revenir dîner au château, ni vous ni Bucklaw ; car quoique la reine Marguerite m'ait servi si bien hier, je ne saurais faire un jour de jeûne d'un jour de fête, et grâce à ce moment de répit, j'aurais le temps d'aviser aux moyens de déjeuner demain. Si, par exemple, Votre Honneur pouvait s'arranger de manière à se faire inviter à dîner par le lord Littlebrain ?... Ou bien, si vous alliez dîner avec eux à l'auberge, vous trouveriez toujours bien quelque excuse pour ne point payer votre écot ; vous pourriez dire que vous avez oublié votre bourse, ou bien que l'aubergiste ne vous a point payé sa redevance et que cela entrera dans le compte.

– Ou tout autre mensonge qui me viendra le premier à l'esprit, n'est-ce pas, Caleb ? lui dit son maître. Adieu, j'admire vos expédients pour sauver, comme vous dites, l'honneur de la famille. Et se jetant sur son cheval, il suivit Bucklaw qui, au risque manifeste de se rompre le cou, s'était mis à descendre au grand galop un sentier étroit et presque

perpendiculaire conduisant de la tour dans la plaine dès qu'il avait vu Ravenswood mettre le pied dans l'étrier.

Caleb Balderston les suivit d'un œil inquiet, craignant à chaque instant qu'il n'arrivât quelque malheur à l'héritier du nom de Ravenswood, et il ne quitta la croisée que lorsqu'il les vit en sûreté dans la plaine.

Excité par l'impétuosité naturelle de son caractère, le jeune Bucklaw volait comme un tourbillon rapide que rien ne pouvait arrêter dans sa course. Ravenswood ne le suivait pas avec moins d'ardeur, car bien qu'il ne sortît qu'à regret de l'inactivité contemplative qui formait comme la base de son existence, une fois qu'il en était tiré, il était tout de feu. Sa fougue n'était pas toujours proportionnée au motif de l'impulsion, elle était en quelque sorte purement machinale, c'était comme une pierre qui roule avec la même vitesse du haut d'un roc dans un précipice, soit qu'elle ait été jetée par un enfant, ou lancée par la main d'un Hercule. Il se livrait donc impétueusement au plaisir de la chasse, passe-temps si naturel à la jeunesse de tous les rangs et de toutes les conditions qu'il semble être plutôt une passion inhérente en nous qu'un goût acquis et inspiré par l'habitude.

Le son éclatant du cor, dont alors on se servait toujours pour animer et pour diriger les meutes, les aboiements prolongés des chiens, les cris des chasseurs qu'on entendait dans l'éloignement, la vue des cavaliers qu'on apercevait tantôt sortant de derrière des collines, tantôt courant dans la plaine, ou bien franchissant les marécages qui leur barraient le chemin, tout contribuait à animer le Maître de Ravenswood et à bannir de son esprit, du moins pour le moment, les souvenirs pénibles qui le poursuivaient sans cesse.

Le première chose qui réveilla dans son âme des idées amères et douloureuses fut de s'apercevoir que son cheval, malgré tous les avantages que lui donnait la connaissance parfaite que son maître avait du pays, était incapable de suivre la chasse. Pour le ménager, il venait de le mettre au pas, et songeait avec amertume que sa pauvreté l'empêchait de goûter l'amusement favori de ses ancêtres, et même leur unique occupation en temps de paix, lorsqu'il se vit aborder par un cavalier bien monté qui l'avait suivi depuis quelques moments sans qu'il s'en aperçût et qui paraissait être une espèce d'intendant ou d'homme de confiance.

– Votre cheval est essoufflé, monsieur, dit cet homme avec une complaisance qu'on trouve bien rarement dans un chasseur : oserais-je prier Votre Honneur de vous servir du mien ?

– Monsieur, dit Ravenswood, plus surpris que content d'une pareille proposition, je ne sais en vérité pas comment j'ai pu mériter une

pareille faveur de la part d'un étranger.

– Et parbleu ! qu'importe comment vous l'avez méritée ? dit Bucklaw qui, avec beaucoup de répugnance, avait jusqu'alors retenu son coursier fougueux pour ne point se séparer de son hôte ; il vous l'offre, c'est l'essentiel, et acceptez toujours, sauf à vous expliquer après la chasse. Prenez les biens que les dieux vous envoient, comme dit le grand Dryden, ou plutôt… attendez… écoutez, mon ami, prêtez-moi ce cheval, je vois que vous avez de la peine à le gouverner, et je vous réponds qu'il sera d'une docilité charmante lorsque je vous le rendrai. Quant à vous, Ravenswood, montez sur le mien, et vous n'aurez pas besoin de lui faire sentir vos éperons pour lui donner de l'ardeur.

Et jetant la bride de son cheval au Maître de Ravenswood, il s'élança sur celui que l'étranger lui avait cédé et continua sa course au grand galop.

– A-t-on jamais vu un pareil fou ? dit son ami ; et vous, monsieur, comment avez-vous pu lui confier votre cheval ?

– Le cheval appartient à quelqu'un qui se fera toujours un plaisir de le prêter à Votre Seigneurie ou aux personnes qu'elle honore de son amitié.

– Et quel est le nom de celui… ?

– Votre Honneur voudra bien m'excuser, mais vous l'apprendrez de lui-même, si vous voulez bien prendre le cheval de votre ami et me laisser le vôtre ; je vous rejoindrai à la curée, qui ne tardera pas longtemps, car le son du cor me fait entendre que le cerf est déjà aux abois.

– Je crois en effet que ce sera le meilleur moyen de retrouver votre cheval, dit Ravenswood ; et montant sur le coureur de Bucklaw, il se dirigea avec toute la vitesse possible vers l'endroit où les sons du cor annonçaient que le cerf était au moment de terminer sa carrière.

Hyke a Talbot, hyke a Teviot, how boys(17). Tels étaient les cris de l'ancien langage de la vénerie anglaise. À ces sons bruyants se mêlaient les cris des veneurs et les aboiements impatients des chiens, qui étaient alors presque suspendus sur leur proie. Les cavaliers épars commencèrent à accourir de différents côtés vers le lieu de l'action, mais Bucklaw, qui était parti avant les autres, conserva son avantage, et arriva le premier à l'endroit où le cerf, épuisé de fatigue et hors d'état de courir plus longtemps, s'était retourné sur la meute, et, comme disent les chasseurs, tenait les abois. La tête penchée en avant, les flancs couverts d'écume, les yeux étincelants et exprimant tout à la fois la rage et la peur, il était à son tour devenu un objet d'alarme pour ceux qui le poursuivaient.

Les chasseurs arrivèrent l'un après l'autre et semblaient épier l'occasion de l'attaquer, ce qui, dans ces circonstances, demande une certaine prudence. Les chiens se tenaient à l'écart et redoublaient leurs aboiements, sans se hasarder à approcher de leur ennemi ; chaque cavalier semblait vouloir céder à son camarade l'honneur dangereux de lui porter le premier coup. Le terrain était creux dans cet endroit, ce qui offrait peu d'avantage pour approcher du cerf sans qu'il s'en aperçût ; et l'air retentit de cris de joie lorsque Bucklaw, avec cette dextérité qui distinguait un cavalier accompli de ce temps, sauta tout à coup à bas de son cheval, courut sur le cerf, et le fit tomber en lui coupant le jarret avec un couteau de chasse. Les chiens, se précipitant sur leur ennemi hors d'état de se défendre, eurent bientôt mis fin à ses souffrances et proclamèrent sa mort par de longs aboiements ; tandis que les fanfares des cors de chasse et les cris de joie des cavaliers faisaient retentir une *mort*(18) jusque sur les vagues de la mer.

Le veneur rappela alors la meute et alla présenter à genoux son couteau à une dame montée sur un beau palefroi blanc, et qui, par crainte ou peut-être par compassion, s'était tenue jusqu'alors à quelque distance. Elle avait un masque de soie noire, mode qui, dans ce temps, était généralement adoptée, tant pour préserver le teint contre les ardeurs du soleil que d'après certaines idées de bienséance qui ne permettaient pas à une dame de paraître la figure découverte au milieu d'une troupe de chasseurs, ou de toute autre bande bruyante, dans laquelle il se trouvait nécessairement des personnes de toutes les classes.

À la richesse de sa parure, à la beauté de son palefroi ainsi qu'au compliment champêtre que lui fit le veneur, Bucklaw reconnut que c'était la reine de la chasse. Mais ce ne fut pas sans un sentiment de pitié, qui approchait même du mépris, que ce chasseur enthousiaste la vit refuser le couteau que le veneur lui présenta pour qu'elle fit la première incision dans la poitrine du cerf afin de découvrir la qualité de la venaison. Il avait une sorte d'envie de lui présenter ses hommages ; mais par malheur la vie que Bucklaw avait menée jusqu'alors ne lui avait pas fait connaître parfaitement la bonne société, et les femmes dont il avait recherché l'intimité n'étaient pas précisément de la classe la plus honorable et la plus distinguée : aussi, malgré son audace naturelle, éprouvait-il de l'embarras et une sorte de honte lorsqu'il voulait parler à une dame de qualité.

À la fin, rassemblant tout son courage, il se décida à saluer la belle chasseresse et à lui dire qu'il espérait que son amusement avait répondu à son attente. La réponse de la jeune dame fut modeste et polie, et elle témoigna quelque reconnaissance au brave cavalier qui avait terminé la chasse avec tant d'adresse, lorsque les chiens et les

chasseurs semblaient intimidés et n’osaient avancer.

– Soit dit entre nous, madame, reprit Bucklaw, que cette observation ramena sur son terrain, il n’y a pas grand mérite à ce que j’ai fait, attendu que rien n’est plus facile, pourvu seulement qu’on n’ait pas trop peur de recevoir une paire d’andouillers dans la poitrine. J’ai chassé cinq cents fois à forcer le cerf, madame, et je ne l’ai jamais vu aux abois que je ne me sois hardiment avancé sur lui : l’usage et la pratique, madame, voilà tout le secret ; cependant il faut aussi de la prudence et de l’attention, et je vous conseille d’avoir toujours un couteau de chasse bien affilé à deux tranchants, afin de pouvoir frapper en avant ou en arrière, suivant l’occasion ; car une blessure faite par un coup de corne est dangereuse et sujette à s’envenimer.

– Je vous remercie de ce conseil, monsieur, dit la jeune dame, tandis que son masque cachait à peine le léger sourire de ses lèvres, mais je crains de n’avoir pas souvent occasion de le mettre en pratique.

– Ce que ce monsieur dit n’en est pas moins très sensé, dit un vieux veneur qui avait écouté la harangue de Bucklaw avec beaucoup d’admiration ; et j’ai souvent entendu dire à mon père, qui était garde des bois, que les défenses du sanglier faisaient des blessures moins dangereuses que les cornes d’un cerf.

– Très bien parlé, mon ami ; mais à présent, ajouta Bucklaw, qui était alors dans son élément et qui désirait diriger toutes les opérations, il me semble que les chiens étant fatigués et ayant bien fait leur devoir, il faut songer à leur donner la curée ; et s’il m’est permis de dire mon avis, le veneur qui le dépècera doit commencer par vider, à la santé de madame, un pot de bière ou un verre d’eau-de-vie ; car s’il néglige de remplir cette formalité, la venaison ne pourra pas se conserver.

Ce conseil très agréable fut, comme on se l’imagine, suivi strictement par le veneur qui, en revanche, présenta à Bucklaw le couteau que la jeune dame avait refusé ; et sa maîtresse pria celui-ci de ne point rejeter cet honneur.

– Je suis persuadée, monsieur, dit-elle en se retirant du cercle qui s’était formé autour d’elle, que mon père, pour l’amusement duquel lord Littlebrain a fait sortir aujourd’hui ses meutes, s’en rapportera volontiers, pour tout ce qui est d’usage, à un homme qui a votre expérience.

À ces mots, elle le salua d’un air gracieux et s’éloigna suivie de deux domestiques qui semblaient attachés plus particulièrement à son service. À peine Bucklaw s’aperçut-il de son départ ; il était trop enchanté de trouver l’occasion de déployer son talent pour qu’il y eût homme ou femme au monde qui, dans un pareil moment, pût occuper

la moindre place dans ses pensées. Déjà il s'était débarrassé de son habit, et, retroussant les manches de sa chemise, il s'enfonça les bras nus jusqu'au coude dans le sang et dans la graisse, coupant, taillant et dépeçant avec toute la précision du chasseur ou du boucher le plus accompli, tandis qu'en même temps il avait soin de faire résonner tous les termes de l'art aux oreilles des chasseurs qui l'entouraient, ne parlant que de nombles, de daintiers et autres expressions techniques dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

Lorsque Ravenswood, qui avait suivi d'assez près son ami, vit que le cerf avait succombé, l'ardeur momentanée qui l'avait entraîné vers le lieu de la chasse fit place à ce sentiment de répugnance qu'il éprouvait à rencontrer, dans son abaissement, le regard de ses égaux ou de ses inférieurs. Il retint son cheval et monta sur le sommet d'une colline peu élevée, d'où il observa la scène bruyante et animée qui se passait dans la plaine, écoutant les cris des chasseurs, les aboiements des chiens et les hennissements des chevaux.

Mais ces sons de joie n'inspiraient au jeune Edgar que des sentiments bien opposés. La chasse et tous ses plaisirs, depuis les temps féodaux, ont toujours été regardés comme les privilèges presque exclusifs des grands, et c'était autrefois leur principale occupation en temps de paix. Se voir privé, par ses malheurs, de prendre part à un amusement champêtre qu'il devait regarder comme une prérogative spéciale de son rang et de sa naissance, penser que des étrangers chassaient alors librement sur des domaines dont ses ancêtres s'étaient toujours réservé la jouissance exclusive, tandis que lui, qui aurait dû être l'héritier de leurs biens et de leurs titres, était obligé de se tenir à l'écart et de dévorer en silence sa honte et son humiliation : c'était un spectacle, c'étaient des réflexions de nature à faire une impression profonde sur une âme telle que celle de Ravenswood, naturellement portée à la tristesse et à la mélancolie.

Sa fierté finit cependant par triompher de son abattement, qui fit place à une vive impatience lorsqu'il vit que Bucklaw, avec son étourderie ordinaire, ne pensait pas à revenir et à ramener le cheval qu'on lui avait prêté et que Ravenswood, avant de s'éloigner, désirait voir rendre à son maître complaisant. Il s'apprêtait à se diriger vers le groupe au milieu duquel Bucklaw s'évertuait pour montrer son talent, lorsqu'il fut rejoint par un cavalier qui, comme lui, s'était tenu à l'écart pendant la fin de la chasse.

Ce personnage paraissait d'un âge avancé ; il portait un grand manteau d'écarlate, qui était croisé jusque sur son menton, et son chapeau était rabattu sur ses yeux, sans doute par précaution contre les injures du temps. Sa monture, cheval d'amble, doux et docile, convenait à un cavalier qui se proposait de voir la chasse plutôt que

d'y prendre part ; un domestique le suivait à quelque distance, et tout semblait indiquer que c'était un seigneur de distinction. Il aborda Ravenswood très poliment, mais non sans quelque embarras. – Vous paraissez plein d'ardeur et de courage, monsieur, lui dit-il, et cependant vous semblez regarder ce noble amusement avec autant d'indifférence que si vous étiez chargé du poids de mes années.

– Il fut un temps où je m'y livrais aussi avec enthousiasme, répondit Edgar ; aujourd'hui des événements récemment arrivés dans ma famille doivent me servir d'excuse ;… d'ailleurs, ajouta-t-il, j'étais assez mal monté au commencement de la chasse.

– Je crois, dit l'étranger, qu'un de mes domestiques a eu le bon sens de donner un cheval à votre ami.

– Il a eu en effet cette complaisance, et permettez-moi de vous en remercier, au nom de mon ami, M. Hayston de Bucklaw, l'un des chasseurs les plus intrépides qu'il soit possible de voir ; il ne tardera pas, je l'espère, à rendre le cheval à votre domestique, et joindra alors lui-même tous ses remerciements à ceux que je vous prie d'agréer de ma part.

En parlant ainsi, le Maître de Ravenswood salua l'étranger, et prit le chemin de Wolfcrag, de l'air d'un homme qui a fait ses adieux définitifs ; mais l'étranger n'était pas d'avis de se séparer de lui si promptement, et prenant la même route, il dirigea son cheval si près de celui de Ravenswood que celui-ci, à moins de passer devant lui, ce que la civilité, l'étiquette du temps et le respect dû à l'âge ne lui permettaient guère de faire, ne pouvait aisément s'échapper de sa compagnie.

Le vieillard ne garda pas longtemps le silence. – Voici donc l'ancien château de Wolfcrag, dont il est si souvent parlé dans l'histoire d'Écosse, dit-il en regardant la vieille tour sur laquelle un épais nuage qui s'était détaché de l'horizon commençait à jeter un voile sombre ; car, à la distance de moins d'un mille, le cerf, ayant fait un détour dans sa fuite, avait ramené les chasseurs à peu près au même endroit où ils étaient lorsque Ravenswood et Bucklaw étaient partis pour les rejoindre.

Ravenswood ne répondit à cette observation que par un signe de tête.

– C'est, à ce que j'ai entendu dire, ajouta l'étranger sans se laisser déconcerter par sa froideur, l'une des plus anciennes propriétés de l'honorable famille de Ravenswood.

– La plus ancienne, monsieur, et probablement la dernière.

– Je… je… j'espère que non, monsieur, dit le vieillard, toussant à

plusieurs reprises pour s'éclaircir la voix, et faisant un effort sur lui-même pour surmonter une certaine hésitation ; l'Écosse sait ce qu'elle doit à cette ancienne famille et n'a pas oublié les exploits éclatants par lesquels elle s'est signalée. Je ne doute pas que si l'on représentait d'une manière convenable à sa majesté l'état de misère… je veux dire de décadence où se trouve une famille si noble et si illustre, on ne pût trouver des moyens *ad reœdificandam antiquam domum…*

– Je vous épargnerai la peine de pousser plus loin cette discussion, monsieur, dit Edgar avec une noble fierté. Je suis l'héritier de cette malheureuse maison, je suis le Maître de Ravenswood, vous avez vous-même des sentiments trop nobles et trop généreux pour qu'il soit nécessaire de vous rappeler que s'il est quelque chose de plus pénible que le malheur, c'est la mortification de se voir l'objet d'une pitié qu'on ne réclame point.

– Je vous demande mille fois pardon, monsieur, dit l'étranger : je ne savais pas… je sens fort bien que je n'aurais pas dû parler… rien n'était plus éloigné de ma pensée que de supposer…

– Aucune excuse n'est nécessaire, monsieur, répondit Ravenswood ; voici l'endroit où il faut sans doute nous séparer, et je vous assure que je n'emporte pas le moindre sentiment d'aigreur.

En disant ces mots, il s'apprêtait à prendre le sentier étroit qui conduisait à Wolfcrag, lorsque la jeune dame dont nous avons déjà parlé arriva près du vieillard, suivie de ses domestiques.

– Ma fille, lui dit l'étranger, voici le Maître de Ravenswood.

Il semblait naturel qu'Edgar adressât quelques mots à celle à qui il se voyait ainsi présenté, ou qu'il s'informât du moins du nom du vieillard qui semblait déterminé à faire, malgré lui, sa connaissance ; mais quel que fût le sentiment qui le dominait, il resta complètement muet et immobile. Dans ce moment, le nuage qui s'abaissait depuis longtemps sur Wolfcrag et qui en s'avançant couvrait l'horizon de ténèbres de plus en plus épaisses commença, par deux ou trois coups éloignés, à annoncer le tonnerre qu'il portait dans son sein, tandis que deux éclairs se succédant presque aussitôt firent voir dans le lointain les tourelles grises de Wolfcrag, et plus près les vagues agitées de la mer qui brillaient un moment d'une lueur rouge.

Le cheval de la jeune dame se montra rétif, se mit à bondir et à se dresser sur ses pieds de derrière, au point de donner quelques inquiétudes ; Ravenswood avait trop d'honneur, trop d'humanité pour s'éloigner brusquement dans un pareil moment et l'abandonner aux soins d'un faible vieillard et de ses domestiques. Il fut donc, ou du moins se crut obligé par la politesse de saisir la bride de son cheval indocile et d'aider la belle chasseresse à le diriger. Tandis qu'il

remplissait ce devoir, le vieillard fit l'observation que l'orage semblait augmenter… Ils étaient très éloignés de la maison de lord Littlebrain, chez lequel ils logeaient alors, et il serait fort obligé au Maître de Ravenswood de vouloir bien lui indiquer où il pourrait trouver quelque endroit pour se mettre à l'abri. En même temps il jeta un regard timide et embarrassé du côté de la tour, et il était impossible de n'en pas comprendre l'expression.

Dans une circonstance semblable, Ravenswood ne pouvait éviter avec bienséance d'offrir l'abri momentané de sa maison à un vieillard et sa fille surpris par l'orage, et éloignés de toute autre habitation. L'état même où se trouvait la jeune dame rendait cet acte de politesse indispensable, car tandis qu'il tenait la bride de son cheval, il ne put s'empêcher de remarquer qu'elle tremblait beaucoup et qu'elle était extrêmement agitée, ce qui provenait sans doute de ce qu'elle redoutait l'orage, qui paraissait devoir être terrible.

Je ne sais si le Maître de Ravenswood partageait ses craintes, mais il ne paraissait pas non plus très calme lorsqu'il répondit : – La tour de Wolfcrag n'a rien à offrir que l'abri de son toit, mais s'il peut être agréable dans un pareil moment… Il s'arrêta, comme s'il lui eût été impossible de proférer le reste de l'invitation. Mais le personnage qui s'était constitué de son chef son compagnon ne lui laissa pas le temps de battre en retraite, quand même il en aurait eu envie, et regarda ce peu de mots comme une invitation suffisante.

– L'orage, dit-il, devait être une excuse pour bannir toute cérémonie…

La santé de sa fille était très faible, elle avait beaucoup souffert des suites d'une frayeur qu'elle avait eue récemment. Il espérait que ce ne serait pas une indiscrétion d'accepter, en pareille circonstance, l'hospitalité que leur offrait le Maître de Ravenswood. La vie de son enfant devait lui être plus chère que l'étiquette.

Il ne restait plus aucun moyen d'employer quelque défaite. Ravenswood montra donc le chemin à ses hôtes, en continuant à tenir par la bride le cheval de la jeune dame, de peur qu'il ne prît de nouveau l'alarme à quelque explosion inattendue du tonnerre. Il n'était pas encore plongé assez profondément dans ses réflexions pour ne point remarquer que la pâleur mortelle qu'il avait aperçue sur la partie de son visage, que le masque de soie ne cachait point entièrement, avait fait place à une vive rougeur ; et il sentait avec la plus grande confusion que, par une sympathie secrète, ses joues se couvraient de couleurs non moins vives.

L'étranger épiait tous les mouvements de son jeune compagnon avec une attention que celui-ci attribuait à son inquiétude sur la santé

de sa fille. Ils arrivèrent enfin devant l'antique forteresse, et Ravenswood semblait toujours en proie à des sentiments d'une nature très compliquée ; mais il fit un effort sur lui-même pour reprendre son calme et son sang-froid, et lorsqu'il fut entré dans la cour et qu'il appela Caleb, il y avait dans son ton et dans ses manières quelque chose de sec et de sévère qui pouvait surprendre de la part d'un gentilhomme auquel il arrive des hôtes de distinction.

Caleb ne se fit pas longtemps attendre ; mais ni la pâleur de la belle étrangère lorsque le tonnerre avait commencé à gronder ni celle de toute autre personne dans quelque circonstance qu'elle se trouvât placée n'était rien auprès de celle qui se répandit sur les joues amaigries du vieux sommelier lorsqu'il vit ces nouveaux hôtes et qu'il réfléchit que l'heure du dîner approchait rapidement.

– Est-il fou ? murmura-t-il tout bas ; est-il complètement fou ? Nous amener des seigneurs et des grandes dames, et une foule de laquais à leur suite, lorsque midi va sonner ! il faut qu'il ait perdu la tête. S'approchant alors de son maître, il le pria de l'excuser s'il avait permis au reste de ses gens d'aller voir la chasse, et il ajouta que, comme il ne s'attendait point que Sa Seigneurie rentrerait avant la nuit, il craignait qu'ils ne revinssent que fort tard.

– Silence, Balderston ! dit Ravenswood d'un ton ferme ; vos folies sont déplacées. Monsieur, dit-il en se tournant vers son hôte, ce vieillard et une servante encore plus vieille et plus infirme composent toute ma maison. Les rafraîchissements que nous pouvons vous offrir sont encore plus chétifs que vous ne pourriez vous le figurer ; mais, quels qu'ils soient, ils vous seront offerts de bon cœur.

L'étranger, frappé de la vétusté et du délabrement de la tour, à laquelle les ténèbres qui continuaient à couvrir l'horizon donnaient une couleur encore plus sombre, et peut-être aussi intimidé par le ton sévère et décidé dont son hôte avait parlé, jeta autour de lui un regard inquiet, comme s'il se repentait à demi d'avoir accepté si précipitamment l'hospitalité qui lui était offerte. Mais il n'était plus possible alors de revenir sur ses pas ni de sortir d'une position dans laquelle il s'était placé lui-même.

Pour Caleb, il fut si étourdi de l'aveu public et sans réserve que son maître venait de faire de sa misère que pendant deux minutes il ne put que marmotter dans sa barbe hebdomadaire, qui depuis six jours n'avait pas senti le rasoir : – Décidément il est fou… fou à lier… complètement fou ! Mais que Caleb soit à jamais maudit, dit-il en appelant à son secours toutes les ressources de son génie inventif, que Caleb soit maudit s'il ne parvient pas à sauver l'honneur de la famille, fût-il aussi fou que les sept sages ! Il s'avança alors hardiment, et malgré les regards de dépit et d'impatience que lui lançait son maître,

il demanda gravement s'il ne servirait pas quelques rafraîchissements à la jeune dame : un verre de Tockai ou de vieux vin d'Espagne, ou bien…

– Trêve encore une fois à vos folies, dit Ravenswood d'un ton sévère, conduisez les chevaux à l'écurie et ne nous tourmentez pas davantage de vos absurdités.

– Votre Honneur sera toujours scrupuleusement obéi dans tout ce qu'il lui plaira de commander, dit Caleb ; néanmoins, quant au Tockai et au vin d'Espagne dont vos honorables hôtes paraissent ne pas vouloir…

Mais dans ce moment la voix de Bucklaw, qui perçait au milieu des aboiements des chiens et des hennissements des chevaux, annonça qu'il s'approchait à la tête de la plus grande partie des chasseurs.

Que je meure, dit Caleb prenant courage en dépit de cette nouvelle invasion de Philistins, que je meure s'ils parviennent à me dérouter ! Cet écervelé ne saurait rien faire de bien. M'amener une pareille engeance qui va s'attendre à trouver ici de l'eau-de-vie en aussi grande abondance que de l'eau de puits ! et cela lorsqu'il sait parfaitement la position dans laquelle nous nous trouvons ! Voyons un peu… Si nous pouvions nous débarrasser en même temps de ces faquins de laquais qui se sont faufilés dans la cour à la suite de leurs supérieurs… : ce serait un coup de maître, et je pourrais alors parer encore à tout.

Le lecteur verra dans le chapitre suivant quelles mesures le bon Caleb prit pour exécuter cette difficile entreprise.

CHAPITRE X

Leur gosier altéré, leurs lèvres desséchées,
Leur estomac à jeun semblaient déjà jouir
Du repas qu'ils croyaient qu'on allait leur offrir.

COLERIDGE, *Le poème du vieux marin*.

Hayston de Bucklaw était un de ces hommes inconsidérés qui n'hésitent jamais entre un ami et une plaisanterie. Quand on sut que le principal personnage de la compagnie s'était rendu à Wolfcrag, les chasseurs proposèrent, comme une marque de civilité, d'y porter le cerf qu'on venait de tuer. Bucklaw accepta cette offre avec empressement, car il s'amusait déjà de la consternation que le pauvre Caleb Balderston éprouverait en voyant arriver à la tour une troupe si nombreuse, et s'inquiétait fort peu de l'embarras dans lequel tant de nouveaux hôtes jetteraient son ami. Mais il avait dans le vieux Caleb un antagoniste aussi rusé qu'habile, et dont le génie fertile ne manquait jamais de trouver, en toute occasion, des défaites et des subterfuges propres, comme il le pensait, à sauver l'honneur de la famille.

– Dieu soit loué ! pensa-t-il : un des battants de la grande porte de la tour a été solidement fermé ce matin à cause du grand vent, et je crois qu'il ne me sera pas bien difficile de fermer l'autre.

Mais en gouverneur prudent, il pensa qu'il ferait sagement de se débarrasser d'abord des ennemis qui s'étaient déjà introduits dans la place (car il regardait comme ennemi tout ce qui mangeait et buvait), avant de prendre des mesures pour empêcher l'entrée de ceux dont les cris joyeux annonçaient la prochaine arrivée. Il attendit donc avec impatience que son maître eût fait entrer dans la tour ses deux principaux hôtes, et arrêtant leur suite sur le seuil de la porte, il commença sur-le-champ ses opérations.

– Il me semble, dit-il, que les chasseurs apportent le cerf au château en grande cérémonie, et je crois qu'il ne convient pas que nous, qui pouvons en être considérés comme les habitants, nous restions à la porte pour les recevoir honorablement.

Cette proposition insidieuse n'éprouva point de contradiction ; mais le vieux Caleb, faisant adroitement quelques pas en arrière, rentra dans

la tour, et ferma sans perdre de temps le second battant de la porte avec une telle force que le bruit s'en fit entendre dans tout le bâtiment. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de la place, il crut pouvoir parlementer avec l'ennemi ; et ouvrant un petit guichet pratiqué dans la porte, et qui servait autrefois à reconnaître ceux qui s'y présentaient : – Messieurs, leur dit-il, Son Honneur le Maître de Ravenswood va faire servir un festin à votre maître et à quelques personnes de distinction qui se trouvent chez lui ; mais c'est un usage observé de temps immémorial dans son château que jamais, pour quelque raison que ce soit, la porte ne s'en ouvre pendant qu'on est à table : précaution dont la sagesse a été reconnue plus d'une fois en temps de guerre, et dont nous ne nous écartons jamais, même en temps de paix. Il ajouta qu'à Wolfhope, au bas de la colline, il y avait une auberge où il leur conseillait de se rendre, attendu qu'ils y trouveraient d'excellente eau-de-vie. Il leur donna même à entendre que son maître ferait tous les frais de l'écot. Mais il prononça cette dernière partie de son discours d'une manière confuse, ambiguë, en style d'oracle, et qu'on pouvait interpréter comme on le voulait, car, tel que Louis XIV, Caleb Balderston craignait de pousser la finesse jusqu'à la fausseté, et il évitait, autant que possible, de mentir directement pour tromper les autres.

Une pareille annonce surprit les uns, fit rire les autres, et indigna surtout les laquais, qui prétendirent que, quant à eux, ils avaient le droit incontestable d'entrer pour servir à table leur maître et leur maîtresse. Mais Caleb n'était pas d'humeur à faire des distinctions. Il tint à sa résolution avec cette opiniâtreté inébranlable qui est sourde à tous les raisonnements et inaccessible à la conviction. Il leur dit que leur maître et leur maîtresse ne manqueraient pas au château de domestiques pour les servir, et ce fut en vain que Bucklaw, qui arriva en ce moment à la tête de l'arrière-garde, lui ordonna d'un ton courroucé d'ouvrir la porte à l'instant ; il n'en resta pas moins inébranlable.

– Le roi sur son trône serait à la porte, lui dit-il, qu'il ne pourrait forcer mes dix doigts à l'ouvrir contre les règles établies dans la famille de Ravenswood, et qu'il est de mon devoir de faire observer, comme principal domestique de la maison.

Bucklaw, extrêmement irrité, jura avec plus d'énergie que nous n'oserions le rapporter ; il dit à Caleb qu'il le ferait repentir de l'avoir traité de cette manière, demanda à parler au Maître de Ravenswood lui-même ; mais rien ne put émouvoir l'inflexible vieillard.

– Il peut dire tout ce qu'il voudra, pensa-t-il, mais du diable s'il voit aujourd'hui la face de mon maître. Il peut aller dîner, souper et dormir où bon lui semblera. Demain en s'éveillant il se rendra justice. C'est

bien à lui de m'amener ici une bande de chasseurs altérés, quand il sait qu'il s'y trouve à peine de quoi étancher notre soif. Et alors il ferma le guichet et rentra dans la tour, les laissant se consoler comme ils le voudraient de ce mauvais accueil.

Cette scène avait eu, à l'insu de Caleb, un témoin qui avait gardé le silence jusqu'alors. C'était le principal domestique de l'étranger, son homme de confiance, celui qui, pendant la chasse, avait prêté son cheval à Bucklaw. Il avait suivi son maître de fort près, sans que Caleb s'en aperçût, avait conduit son cheval à l'écurie pendant que le vieux domestique formait et exécutait son plan d'opérations, et avait évité par là d'être compris dans l'exclusion générale.

En voyant la manœuvre de Caleb, il devina le motif qui le faisait agir ; et connaissant les intentions de son maître, il eut tracé bientôt la marche qu'il devait suivre. Il se tint à l'écart jusqu'à ce que Caleb fût parti, et dès qu'il le vit éloigné, il s'approcha du guichet, l'ouvrit à son tour, et dit aux domestiques et aux piqueurs, qui étaient encore assemblés, que son maître l'avait chargé de donner ordre à ses gens ainsi qu'à ceux de lord Littlebrain d'aller se rafraîchir à Wolfhope, à ses frais.

La troupe de chasseurs abandonna alors la porte inhospitalière de la tour de Wolfcrag, et descendit la colline en maudissant de bon cœur le vieux coquin qui les avait trompés, et en donnant au diable le château et tous ceux qui l'habitaient. Bucklaw, avec des qualités naturelles qui auraient pu en faire un homme estimable dans de plus heureuses circonstances, avait été si négligé dans toutes les parties de son éducation qu'il était toujours porté à penser et à agir comme ceux dont il partageait les plaisirs. Les éloges qu'il venait de recevoir faisaient, dans son esprit, un contraste frappant avec les injures et les imprécations qu'il entendait prononcer généralement contre Ravenswood ; il se rappelait les jours ennuyeux et monotones qu'il avait passés à Wolfcrag, comparés à la vie joyeuse et dissipée à laquelle il avait été accoutumé ; enfin son exclusion du château lui paraissait un affront impardonnable ; et de toutes ces réflexions résulta la résolution de rompre en visière avec le Maître de Ravenswood.

En arrivant à l'auberge du village de Wolfhope, il y rencontra inopinément une ancienne connaissance qui descendait de cheval. C'était le digne et respectable capitaine Craigengelt, qui, paraissant avoir perdu le souvenir de la manière au moins indifférente dont ils s'étaient séparés peu de temps auparavant, s'approcha de lui avec empressement et lui serra la main de l'air le plus cordial. C'était une politesse que Bucklaw ne se dispensait jamais de rendre, et Craigengelt n'eut pas plus tôt senti la pression de sa main qu'il vit qu'il pouvait encore lui parler sur le ton de l'intimité.

– Bonjour donc, mon cher Bucklaw, s'écria-t-il : je suis ravi de vous voir ; je vois qu'il y a encore place dans ce méchant monde pour les honnêtes gens.

Il faut savoir que les jacobites à cette époque, nous ne prétendons pas dire si c'était avec raison, avaient adopté le terme *d'honnêtes gens* pour désigner leur parti.

– Et pour d'autres aussi, à ce qu'il paraît, répondit Bucklaw. Sans cela, comment oseriez-vous vous hasarder ici, noble capitaine ?

– Qui ? moi ! je suis libre comme l'air, qui n'a ni rentes ni dîmes à payer. Tout a été expliqué et arrangé avec les vieux fous d'Auld-Reekie(19). Ils n'auraient pas osé détenir un homme comme moi en prison, même pour une seule semaine. Un homme d'une certaine sorte a plus d'amis que vous ne le pensez, Bucklaw, et dans l'occasion ils savent le servir.

– Allons, allons, dit Bucklaw qui connaissait parfaitement le caractère de Craigengelt, et qui avait pour lui le plus souverain mépris, faites-moi grâce de vos fanfaronnades, et dites-moi si vous êtes bien véritablement libre et en sûreté.

– Aussi libre qu'un bailli whig peut l'être sur le pavé du bourg dont il a l'administration, aussi en sûreté qu'un prédicateur presbytérien dans sa chaire, et je vous cherchais pour vous apprendre que vous n'avez plus besoin de vous cacher : il n'y a eu ni amende ni condamnation prononcées contre vous.

– Alors, je suppose que vous vous dites mon ami ?

– Votre ami, Bucklaw ! je suis votre fidèle Achate, comme je l'ai entendu dire à des savants. Nous sommes le gant et la main, l'arbre et l'écorce, à la vie et à la mort.

– C'est ce que je vais voir dans un moment. Écoutez-moi : je sais que vous n'êtes jamais sans argent, quoique j'ignore comment il vous arrive. Prêtez-moi une couple de pièces d'or pour balayer la poussière qui s'est arrêtée au gosier de tous ces braves gens, et alors je pourrai croire…

– Une couple ! j'en ai vingt à votre service, mon garçon, et vingt autres encore par-derrière.

– Parlez-vous sérieusement ? s'écria Bucklaw en le regardant fixement, car il avait assez de pénétration naturelle pour juger qu'un tel excès de générosité devait avoir quelque cause extraordinaire. Craigengelt, ou vous êtes réellement un brave garçon, ce que j'ai quelque peine à croire, ou vous êtes plus rusé que je ne le soupçonnais, ce que je ne crois pas plus facilement.

– L'un n'empêche pas l'autre. Au surplus, voyez et jugez. Voilà de

l’or qui ne craint pas la pierre de touche.

En parlant ainsi, il plaça dans la main de Bucklaw une poignée de pièces d’or, que celui-ci mit dans sa poche sans les compter, en disant seulement que dans la circonstance où il se trouvait, il fallait qu’il empruntât, fût-ce du diable lui-même. Et se tournant alors vers les chasseurs :

– Allons, mes amis, leur dit-il, suivez-moi ; c’est moi qui régale.

– Longue vie au laird de Bucklaw ! crièrent-ils en chœur.

– Et au diable, s’écria un piqueur, en forme de corollaire, celui qui, après avoir couru la bête, laisse les chasseurs aussi secs que la peau d’un tambour.

– La maison de Ravenswood, dit un vieux domestique, était autrefois aussi bonne, aussi honorable qu’aucune du pays ; mais elle vient de perdre aujourd’hui tout ce qui lui restait de crédit, car celui qui la représente prouve qu’il n’est qu’un ladre.

Les applaudissements que reçut ce discours prouvèrent que tel était le sentiment général, et l’on se précipita dans l’auberge, où l’on resta à table jusqu’à la nuit. Le caractère jovial de Bucklaw ne lui permettait pas d’être fort délicat sur le choix de la compagnie qu’il fréquentait, et après un régime de sobriété forcée et presque d’abstinence chez le Maître de Ravenswood, après avoir été privé plusieurs jours des jouissances qui faisaient le bonheur de sa vie, il se trouvait aussi content, aussi heureux en ce moment de présider à une table autour de laquelle étaient assis des piqueurs et des laquais que s’il avait eu pour convives des ducs et des princes. Craigengelt avait ses raisons pour se plier à son humeur ; il se mit donc à l’unisson avec lui, et comme il joignait à un grand fonds d’impudence une gaîté inaltérable et le talent de chanter agréablement quelques couplets joyeux, il contribua beaucoup à l’allégresse générale, et s’établit complètement dans les bonnes grâces de Bucklaw.

Pendant ce temps, une scène toute différente se passait à Wolfcrag. Le Maître de Ravenswood, trop occupé de ses réflexions pour faire attention à la manœuvre de Caleb, après avoir traversé la cour fit entrer ses hôtes dans la grande salle où avait été servi le repas des funérailles.

L’infatigable Caleb, qui par goût ou par habitude travaillait du matin au soir, en avait fait disparaître peu à peu toutes les traces de l’orgie qui y avait eu lieu. Mais tout son talent et tout le soin qu’il avait pris pour placer de la manière la plus avantageuse le peu de meubles qui s’y trouvaient n’empêchaient pas que des murailles nues et dépourvues de tout ornement ne donnassent à cet appartement un air sombre et lugubre ; d’étroites fenêtres semblaient avoir été percées

dans les murs plutôt pour favoriser le renouvellement de l'air que pour donner passage à la lumière, et les épais nuages qui voilaient le ciel ajoutaient encore à l'obscurité habituelle de cette salle.

Ravenswood, avec toute la grâce d'un jeune homme galant de cette époque, mais non sans une certaine raideur et sans un air d'embarras, conduisit la jeune personne à l'extrémité du salon, tandis que le père, debout près de l'entrée, semblait vouloir se débarrasser de son chapeau et de son manteau. En ce moment, le bruit de la porte que Caleb venait de fermer avec violence se fit entendre ; l'étranger tressaillit, s'approcha assez vivement de la fenêtre, et jeta sur Ravenswood un coup d'œil qui annonçait l'alarme, quand il vit que ses gens étaient exclus de la tour.

– Vous n'avez rien à craindre, monsieur, lui dit gravement Ravenswood, qui ignorait ce qui venait de se passer. Si ce château est trop pauvre pour recevoir dignement ses hôtes, il peut encore les protéger. Mais il me semble qu'il est temps que je m'informe quelles sont les personnes qui daignent honorer de leur présence ma modeste demeure.

La jeune dame resta en silence et immobile, tandis que son père, à qui cette question semblait plus particulièrement adressée, était dans la situation d'un acteur qui s'est chargé d'un rôle qu'il se sent incapable de jouer, ou dont la mémoire le trahit à l'instant où il doit parler. Il s'efforça cependant de déguiser son embarras en appelant à son secours toutes les cérémonies d'usage. Mais il est évident qu'après avoir fait sa révérence un pied en avant, comme pour s'approcher de son hôte, et l'autre en arrière, comme s'il eût voulu en être bien loin, ses mains, en détachant son manteau et en ôtant son chapeau de dessus sa tête, semblaient avoir autant de peine que si l'un eût été attaché avec des agrafes de fer rouillé et que si l'autre eût été une lourde masse de plomb. L'impatience d'Edgar croissait en proportion des délais de l'étranger, et il paraissait éprouver une agitation qui partait probablement d'une cause toute différente. Il tâchait de réprimer son désir de parler, tandis que l'étranger cherchait, suivant toute apparence, des termes pour exprimer ce qu'il avait à dire. Enfin Ravenswood, qui venait de le reconnaître, ne put garder plus longtemps le silence.

– Il me semble, dit-il, que sir William Ashton n'est pas disposé à décliner son nom dans le château de Wolfcrag !

– J'avais espéré que cette formalité ne serait pas nécessaire, répondit le lord garde des sceaux, d'un ton aussi contraint qu'un malin esprit forcé de répondre à un exorciste, et je vous suis obligé, Maître de Ravenswood, d'avoir rompu la glace tout d'un coup. On est toujours maladroit quand il faut s'annoncer soi-même, surtout quand des

circonstances, de malheureuses circonstances, permettez-moi de dire…

– Je ne dois donc pas, dit Ravenswood, regarder l'honneur de cette visite comme purement accidentel ?

– Distinguons un peu, reprit le garde des sceaux en affectant une assurance qui n'existait pas au fond de son cœur. C'est un honneur que j'ai vivement désiré depuis quelque temps, et que je n'aurais peut-être jamais eu sans l'accident de cet orage. Ma fille et moi, nous ne pouvions manquer de désirer de trouver une occasion pour offrir nos remerciements à l'homme brave et généreux à qui nous sommes tous deux redevables de la vie.

Les haines qui divisaient les grandes familles dans les siècles de la féodalité n'avaient encore perdu que bien peu de leur intensité, quoiqu'elles n'éclatassent plus en actes de violence ouverte. Ni les sentiments qu'Edgar avait commencé à concevoir pour Lucie ni l'hospitalité dont il se faisait un devoir sacré n'eurent le pouvoir de subjuguer entièrement les passions qui s'élevaient malgré lui dans son cœur en voyant le plus cruel ennemi de son père sous le toit d'une famille dont il avait en grande partie accéléré la ruine. Ses regards se portaient du père sur la fille avec un air d'irrésolution dont sir William ne jugea pas à propos d'attendre le résultat. Il s'était alors débarrassé de son manteau, et s'approchant de Lucie, il dénoua le ruban qui attachait son masque.

– Ma chère Lucie, lui dit-il, c'est sans déguisement et à visage découvert qu'il faut offrir nos remerciements à notre libérateur.

– Pourvu qu'il daigne les accepter, répondit seulement Lucie, mais d'une voix si douce qu'elle semblait reprocher et pardonner en même temps au Maître de Ravenswood le froid accueil qu'il faisait à ses hôtes. Ce peu de mots prononcés par une créature aussi belle qu'ingénue pénétrèrent jusqu'au fond du cœur d'Edgar ; il s'accusa intérieurement de dureté, murmura quelques mots d'excuses, parmi lesquels on distingua ceux de surprise et de confusion, et finit par lui exprimer avec chaleur et vivacité le bonheur qu'il éprouvait en lui offrant un asile chez lui. Il l'embrassa, suivant l'usage du temps en pareille circonstance, et après avoir accompli cet agréable cérémonial, il ne put se résoudre à laisser échapper la main qu'il tenait entre les siennes, et Lucie sentit ses joues se couvrir d'une rougeur qui donnait à cet acte de politesse plus d'importance qu'on n'y en attachait ordinairement.

En ce moment un éclair si vif éclaira tout l'appartement, qu'il en bannit complètement l'obscurité. La taille légère et élégante de Lucie, qui, dans son émotion, pouvait à peine se soutenir, les traits prononcés de Ravenswood et l'expression fière et encore incertaine de ses yeux, la

figure pâle et l'air craintif du lord garde des sceaux, fixant ses regards sur les armoiries de la famille qui étaient sculptées sur le plafond, comme elles l'étaient dans la bibliothèque du château de Ravenswood, furent éclairés tout à coup par une lueur vive qui fut immédiatement suivie d'un coup de tonnerre si violent que la vieille tour en fut ébranlée jusque dans ses fondements. L'orage grondait précisément au-dessus du château ; la suie, qui depuis des siècles s'était amassée paisiblement dans le tuyau de la cheminée du salon, s'en précipitait à gros flocons ; des torrents de poussière et des fragments de plâtre se détachaient des murailles ; et soit que le tonnerre eût véritablement tombé sur le toit, soit que ce ne fût que l'effet de la violente percussion de l'air, de grosses pierres arrachées du haut du bâtiment tombèrent dans la cour avec un fracas épouvantable. On aurait dit que l'ancien fondateur de la maison de Ravenswood excitait cette horrible tempête pour annoncer qu'il ne devait pas y avoir de réconciliation entre le représentant de sa famille et celui qui en avait toujours été l'ennemi.

La consternation devint générale, et il fallut tous les efforts du lord garde des sceaux et de Ravenswood pour empêcher Lucie de s'évanouir. C'était la seconde fois qu'Edgar se trouvait chargé de la plus délicate, de la plus dangereuse de toutes les tâches, celle de prodiguer des soins à la beauté souffrante, tâche dont le danger s'accroît encore quand elle a pour objet une jeune personne que vos souvenirs pendant le jour, vos rêves pendant la nuit présentent sans cesse à votre imagination. Si le génie de la maison de Ravenswood condamnait véritablement une union entre le descendant de sa famille et la jeune personne charmante qui se trouvait chez lui en ce moment, il faut convenir qu'il prenait, pour exprimer sa désapprobation, des moyens aussi mal choisis que s'il n'eût été qu'un simple mortel : les petites attentions absolument indispensables pour tranquilliser l'esprit d'une jeune fille et l'aider à calmer ses craintes établirent nécessairement entre son père et Edgar des relations qui, du moins pour le moment, semblaient devoir briser la barrière qu'une inimitié féodale avait élevée entre eux. Parler avec humeur, avec froideur même, à un homme dont la fille, et une fille telle que Lucie, était devant lui, accablée d'une terreur bien naturelle, et sous son propre toit, c'était une chose impossible ; et tandis que Lucie tendait une main à chacun d'eux pour les remercier de leurs soins, Edgar sentit que la haine contre le garde des sceaux n'était pas le sentiment qui dominait dans son cœur.

Le tonnerre grondait encore, quoique moins violemment ; la pluie tombait par torrents, et il n'était guère possible que miss Ashton, après la secousse que la frayeur venait de lui faire éprouver, retournât le soir même chez lord Littlebrain, dont le château était à plus de cinq milles de distance. Le Maître de Ravenswood ne pouvait donc, sans manquer

aux règles les plus ordinaires de la politesse, se dispenser de lui offrir, ainsi qu'à son père, le couvert pour cette nuit. Il fit cette offre de la manière la plus agréable, mais ses traits prirent une expression plus sombre quand il y ajouta qu'il regrettait de se trouver dépourvu de tout ce qui serait nécessaire pour recevoir dignement ses hôtes.

– N'y pensez pas, s'écria le lord garde des sceaux, empressé d'écarter de la conversation tout ce qui pouvait ramener à un sujet qui ne le laissait pas sans quelque inquiétude : je sais que vous projetez un voyage sur le continent, il est tout naturel que votre maison soit démeublée et manque de bien des objets qui peuvent être regardés comme nécessaires. Tout cela se comprend aisément : ainsi donc, si vous nous parlez encore de cette manière, c'est nous dire que nous devons chercher à nous établir comme nous le pourrons dans quelque chaumière du village.

Comme le Maître de Ravenswood se disposait à lui répondre, la porte du salon s'ouvrit, et l'on y vit entrer précipitamment Caleb Balderston, les yeux égarés et le visage décomposé.

CHAPITRE XI

Préparez un repas où tout soit à foison ;
La moitié d'un poulet, ce reste de saumon
Qui m'a servi trois jours, et qui doit être tendre ;
Et pour que l'odorat n'y puisse rien reprendre,
Joignez-y force oignons et n'épargnez point l'ail.

Le Pèlerinage de l'Amour.

Le coup de tonnerre qui avait étourdi tous ceux qui avaient pu l'entendre n'avait servi qu'à éveiller le génie hardi et fécond de la fleur des majordomes. À peine était-on bien assuré que la tour ne s'écroulait pas de fond en comble que Caleb, se levant comme ravi en extase, s'écria : – Dieu soit loué ! cela arrive tout à point, c'est comme un bouchon sur une bouteille. Voyant alors le domestique du lord garde des sceaux qui s'avançait vers la cuisine, il courut en fermer la porte à la clef, en murmurant entre ses dents : – Comment diable celui-là est-il entré ? mais n'importe, j'ai bien à penser à autre chose ! Eh bien ! Mysie, que faites-vous là à geindre et à trembler au coin de la cheminée ? Venez ici bien vite, ou restez où vous êtes et criez bien haut : tout aussi bien vous n'êtes bonne qu'à cela. Eh bien ! m'entendez-vous, vieille diablesse ? Criez donc plus haut ! encore plus haut ! il faut que les maîtres vous entendent du salon ; je vous ai entendue crier bien plus fort sans en avoir tant de raison. Un instant, il faut que je fasse danser toute cette vaisselle.

Et en même temps il se mit à jeter au milieu de la cuisine les plats, les assiettes, les marmites et tous les ustensiles de fer, d'étain, de cuivre et de fer-blanc qui se trouvèrent sous sa main, épargnant avec soin la faïence et la poterie qui auraient pu se briser. Il poussait en même temps des cris ou plutôt des hurlements qui firent crier véritablement Mysie à son tour, convaincue que son vieux camarade avait perdu l'esprit.

– Eh mais ! que fait-il donc là ? Il a renversé l'émincé de mouton, reste du gigot d'avant-hier, et qui devait faire aujourd'hui le dîner de notre maître. Bon, le voilà qui jette la demi-pinte de lait qui devait servir demain pour son déjeuner ! Il n'y a que le chat qui en profitera. Est-ce que le tonnerre lui a tourné la tête ?

– Taisez-vous, vieille folle, taisez-vous ! dit Caleb à demi-voix, en se

frottant les mains d'un air de triomphe. Tout est arrangé maintenant. Le dîner est prêt. Le tonnerre l'a préparé en un tour de main.

– Le pauvre homme est bien réellement fou, dit Mysie en le regardant d'un air de compassion et d'alarme. Je crains qu'il ne revienne jamais dans son bon sens.

– C'est vous qui êtes folle ; mais écoutez-moi bien, dit Caleb, enchanté de pouvoir sortir avec honneur, grâce à son imagination, d'un embarras qui lui avait paru insurmontable. D'abord ayez soin de ne pas laisser entrer cet étranger dans la cuisine ; ensuite jurez que le tonnerre y est tombé par la cheminée, et vous a gâté le meilleur dîner que vous ayez jamais apprêté. Bœuf, alouettes, veau, venaison, lard, levreau, volaille, tout ce que vous voudrez ; ne craignez pas la dépense, faites un excellent dîner. Moi, je vais au salon raconter tout ce désastre ; mais surtout ne laissez pas entrer ici ce domestique étranger.

Après avoir donné ses instructions à son alliée, Caleb courut au salon ; mais avant d'y entrer, il voulut, en général habile, faire une reconnaissance. À cet effet, il appliqua l'œil contre une fente que le temps, par complaisance pour les domestiques curieux, avait faite à la porte ; et voyant la situation de miss Ashton, il eut la prudence d'attendre quelques instants, de peur d'ajouter à ses craintes par son air effrayé, et parce qu'il désirait qu'elle fût en état d'écouter avec attention la relation qu'il avait à faire des effets désastreux du tonnerre.

Mais quand il la vit bien revenue à elle et qu'il entendit la conversation rouler sur l'état de dénuement du château, il jugea qu'il était temps de se montrer, et il entra de la manière que nous avons décrite en finissant le chapitre précédent.

– Quel malheur ! quel malheur ! s'écria-t-il : faut-il qu'un pareil accident soit arrivé au château de Ravenswood, et que j'aie vécu pour en être témoin !

– Qu'est-il donc arrivé, Caleb ? demanda son maître un peu alarmé à son tour. Quelque partie du château est-elle écroulée ?

– Écroulée ? non, mais le tonnerre est tombé par la cheminée de la cuisine, a renversé toutes les casseroles, a jeté de la suie partout, et cela dans un moment où vous avez à recevoir des personnes de qualité, des hôtes respectables, ajouta-t-il en saluant profondément le lord garde des sceaux et sa fille ; de sorte qu'il ne reste rien dans le château qui puisse servir pour le dîner ou pour le souper, comme vous voudrez l'appeler.

– Il ne m'est pas difficile de vous croire, Caleb, lui dit son maître d'un air soucieux.

Caleb se tourna vers lui en lui adressant un regard moitié suppliant, moitié de reproche, et continuant sa harangue : – Ce n'est pas, dit-il, qu'on ait fait des préparatifs bien considérables. On avait seulement ajouté quelques bagatelles à votre ordinaire habituel, à votre *petit couvert,* comme on dit à Versailles, trois services et le dessert, voilà tout.

– Gardez pour vous vos ridicules sornettes, vieux fou, s'écria Ravenswood mortifié de le trouver si maladroitement officieux, et n'osant pourtant le contredire ouvertement, de peur de donner lieu à quelque scène plus ridicule encore.

Caleb comprit son avantage et résolut d'en profiter. Mais d'abord, ayant remarqué que le domestique du lord garde des sceaux venait d'entrer dans le salon et parlait à son maître dans l'embrasure d'une croisée, il saisit cette occasion pour dire de son côté quelques mots à l'oreille du sien. – Pour l'amour du ciel, monsieur, lui dit-il, retenez votre langue. Si c'est mon plaisir de risquer mon âme pour sauver l'honneur de la famille, ce ne sont pas vos affaires. Si vous me laissez aller mon chemin tranquillement, je ne ferai pas de folles dépenses, mais si vous me contrariez, du diable si je ne vous sers pas un dîner comme pour un prince.

Ravenswood pensa qu'en effet le parti le plus sage était de laisser couler le torrent et de souffrir que son officieux maître-d'hôtel dît tout ce que bon lui semblerait. Caleb, levant donc une main en l'air et comptant sur ses doigts, reprit la parole en ces termes : – Comme je vous le disais, on n'avait pas fait grande cérémonie, mais il y avait de quoi contenter trois personnes d'honneur. Premier service : deux chapons à la sauce blanche, du veau et du lard, sauf votre respect. Second service : un levreau à la broche, des écrevisses, une galantine. Troisième : un faisan d'une blancheur éblouissante, et qui est maintenant noirci de suie comme s'il avait été deux ans dans la cheminée, une tarte aux prunes et un flan. Dessert : quelques friandises, des confitures, et… et voilà tout, dit-il en remarquant l'impatience de son maître, voilà tout, sauf deux compotes de poires et de pommes.

Miss Ashton, assez bien remise alors de son mouvement de frayeur, avait écouté avec quelque attention le récit du vieux Caleb. Le sérieux imperturbable avec lequel il faisait le menu de son repas imaginaire et les efforts qu'Edgar faisait pour cacher son impatience et son mécontentement offraient un contraste si singulier et lui parurent si plaisants qu'il lui fut impossible de retenir un grand éclat de rire. La gravité de son père échoua en ce moment, et il ne put s'empêcher d'imiter sa fille, quoique avec plus de modération ; et Ravenswood lui-même, quoique sentant fort bien que c'était rire un peu à ses propres

dépens, prit part aussi à cette gaîté. Leurs éclats de rire firent retentir la voûte du vieux salon, car telle scène dont nous lisons quelquefois le récit sans émotion a souvent beaucoup diverti ceux qui en étaient témoins. Quand l'un avait fini, l'autre recommençait. La gravité silencieuse de Caleb, son air de surprise et presque de dépit ajoutaient encore au ridicule de cette scène et inspiraient une nouvelle envie de rire à ceux qui en étaient spectateurs.

– Je vois ce que c'est, s'écria Caleb sans cérémonie quand ils eurent repris un peu de sang-froid, les gens de qualité font de si bons déjeuners que la perte du meilleur dîner que cuisinier ait jamais apprêté ne leur paraît qu'une plaisanterie. Mais si Vos Honneurs avaient l'estomac aussi creux que l'est celui de Caleb Balderston, vous ne trouveriez pas le moindre sujet pour rire dans un événement si sérieux.

Ce discours ne fit que donner naissance à un nouvel accès de gaîté, ce que Caleb regarda non seulement comme une agression contre la dignité de la famille, mais comme un acte de mépris spécial de l'éloquence avec laquelle il avait fait le résumé des prétendues pertes occasionnées par le tonnerre et la description d'un dîner qui, comme il le dit ensuite à Mysie, aurait donné de l'appétit à un mort, et dont ils ne firent que rire.

– Mais, dit miss Ashton avec autant de sérieux qu'elle en put montrer, toutes ces bonnes choses sont-elles tellement gâtées qu'il n'en reste absolument rien qui soit en état d'être servi ?

– Pas la moindre parcelle, milady ; tout est plein de suie et de cendres et n'est plus bon qu'à jeter aux chiens. Je voudrais que vous pussiez descendre à la cuisine, vous y verriez une belle confusion, les porcelaines brisées, les casseroles renversées, la cuisinière, qui a presque perdu l'esprit, occupée à remettre un peu d'ordre, et toutes les provisions absolument perdues. Il y avait pour le dessert un plat de blanc-manger qui devait être excellent, et que le tonnerre a renversé comme tout le reste au milieu de la cuisine ; j'y ai trempé le bout du doigt pour y goûter, et l'on dirait que ce n'est que du lait aigre. Je voudrais pour beaucoup que Vos Honneurs descendissent afin de voir tout cela, à moins, ajouta-t-il par prudence, de crainte que sa proposition ne fût acceptée, à moins que la cuisinière n'ait déjà tout balayé, comme c'est son devoir. Il est impossible, milord, dit-il à sir William, que votre domestique n'ait pas entendu le bruit qu'a fait la vaisselle en tombant, quand le tonnerre a tout renversé.

Le domestique du lord garde des sceaux, quoiqu'au service d'un grand, et par conséquent habitué à composer son visage en toute circonstance, fut cependant un peu décontenancé par cet appel imprévu, et se contenta d'incliner respectueusement la tête.

– Je crois, M. le maître d'hôtel, dit le lord garde des sceaux qui commençait à craindre que cette scène trop prolongée ne déplût au Maître de Ravenswood, je crois que vous feriez bien de tenir conseil à ce sujet avec Lockard. Il a beaucoup voyagé, il est accoutumé aux inconvénients de toute espèce et aux accidents imprévus, et j'espère qu'en vous consultant ensemble vous trouverez quelque expédient pour sortir d'embarras.

– Son Honneur sait, répondit Caleb, qui, quoique sans espoir de se tirer d'affaire, plutôt que d'avoir recours à l'aide d'un étranger serait mort à la peine, comme le généreux éléphant qui voulut à tout prix faire ce qu'attendait de lui son maître, Son Honneur sait que je n'ai pas besoin de conseiller quand il s'agit de l'honneur de la famille.

– Je serais injuste si je disais le contraire, Caleb, lui dit son maître ; mais votre talent consiste principalement à trouver des excuses, et elles ne nous rassasieront pas plus que le menu de votre dîner frappé du tonnerre. Je désire donc que vous cherchiez avec M. Lockard quelque moyen de suppléer à ce qui n'existe plus, à ce qui probablement n'a jamais existé.

– Votre Honneur a toujours le mot pour rire, dit Caleb. Bien certainement je n'aurais qu'à aller jusqu'à Wolfhope, et j'aurais bientôt de quoi donner à dîner à quarante personnes. Mais ces gens-là ne méritent pas qu'on s'adresse à eux. Ils ont été malavisés dans l'affaire du beurre et des œufs, je ne l'ai pas oublié.

– N'importe, Caleb ; allez au village et faites de votre mieux. Il ne faut pas laisser jeûner nos hôtes pour l'honneur de la famille, comme vous le dites, d'une famille ruinée. Et tenez, Caleb, prenez cette bourse, je crois que ce sera votre meilleur conseiller.

– Votre bourse ! de l'argent ! s'écria Caleb en reculant d'un air d'indignation, que voulez-vous que j'en fasse ? Ne sommes-nous pas sur vos domaines ? Quel est celui de vos vassaux qui voudrait vous faire payer ses services ?

Les deux domestiques se retirèrent, et dès que la porte du salon fut fermée, le lord garde des sceaux crut devoir adresser quelques mots d'excuse à son hôte sur la manière dont il s'était permis de rire, et Lucie dit qu'elle espérait que sa gaîté n'avait ni offensé ni mortifié le bon vieillard.

– Caleb et moi, miss Ashton, nous devons apprendre à supporter avec résignation et patience le ridicule qui s'attache partout à la pauvreté.

– Vous ne vous rendez pas justice, Maître de Ravenswood, lui dit sir William : sur ma parole d'honneur, je crois que je connais vos affaires mieux que vous-même, et j'espère vous prouver que j'y prends intérêt

et que… en un mot, que vous avez devant vous une perspective plus belle que vous ne le pensez. Cependant permettez-moi de vous assurer que je ne trouve rien de plus respectable qu'un homme dont le caractère s'élève au-dessus de l'infortune, et qui préfère s'imposer d'honorables privations plutôt que de contracter des dettes ou de se soumettre à un état de dépendance.

Soit par désir de ne pas blesser la délicatesse du Maître de Ravenswood, soit par crainte d'éveiller son orgueil, le lord garde des sceaux ne lui parla ainsi qu'avec une sorte de réserve timide. Il hésitait et semblait à chaque mot appréhender d'aller trop loin, en touchant à un pareil sujet, quoique son hôte y eût lui-même donné occasion ; en un mot, il semblait partagé entre le désir de donner des preuves d'amitié et la crainte de déplaire. Il ne faut donc pas s'étonner qu'Edgar, n'ayant encore que peu d'expérience des hommes, supposât à ce courtisan consommé plus de sincérité qu'on n'en trouverait probablement dans une vingtaine de personnes de cette classe. Il lui répondit cependant avec assez de froideur qu'il était redevable à tous ceux qui voulaient bien avoir de lui une opinion favorable, et lui faisant ses excuses ainsi qu'à sa fille, il sortit du salon pour aller donner quelques ordres qui étaient indispensables.

Les arrangements pour la nuit furent bientôt faits, de concert avec la vieille Mysie ; et dans le fait on n'était pas tourmenté par l'embarras du choix. Edgar céda son appartement à miss Ashton, et il fut décidé que Mysie lui servirait de femme de chambre et mettrait, pour jouer ce rôle, une robe de satin noir qui avait servi à l'aïeule de Ravenswood et figuré dans les bals de cour d'Henriette-Marie. Il demanda ce qu'était devenu Bucklaw, et ayant appris qu'il était à Wolfhope avec les chasseurs, il chargea Caleb d'aller lui expliquer l'embarras dans lequel il se trouvait, et de lui dire qu'il l'obligerait s'il pouvait trouver un lit pour cette nuit dans le village, attendu qu'il n'en existait pas d'autre au château que celui qui était dans la chambre secrète, et qu'il fallait bien offrir à sir William. Caleb dit qu'il donnerait son lit au domestique étranger, afin qu'il ne vît pas qu'on était un peu au dépourvu dans le château, et qu'il dormirait lui-même sur la paille dans le grenier. Pour le Maître de Ravenswood, il se détermina à passer la nuit dans le salon, enveloppé d'un grand manteau.

Quant au reste, Lockard avait reçu ordre de son maître d'aller chercher un morceau de venaison à l'auberge où les chasseurs s'étaient rendus, et Caleb comptait sur ses ressources ordinaires pour sauver l'honneur de la famille. Son maître avait une seconde fois voulu lui donner sa bourse, mais comme c'était en présence du domestique étranger, il n'avait pas cru devoir l'accepter, quoiqu'il sentît que ce serait un secours bien utile. – Ne pouvait-il me la glisser en cachette ?

pensa-t-il ; mais jamais Son Honneur ne saura comment il faut se conduire dans les circonstances délicates.

Cependant Mysie, d'après l'usage reçu en Écosse, offrit aux hôtes de son maître le produit de la petite laiterie, en attendant que le dîner fût prêt. Et suivant une autre coutume, qui n'est pas encore tout à fait en désuétude, Edgar, pour gagner du temps, promena ses hôtes dans tout le château ; et comme l'orage était dissipé, il les fit monter au haut de la tour pour leur faire admirer la belle perspective dont on y jouissait.

CHAPITRE XII

Une aile du poulet que vous avez nourri,
Quelques morceaux du pain que vous avez pétri,
De ce cochon de lait la tête appétissante
Seraient, auprès de vous, une chère excellente.

CHAUCER.

Ce ne fut pas sans quelque inquiétude secrète que Caleb partit pour son expédition. Dans le fait, il se trouvait dans une situation assez embarrassante. Il n'osait dire à son maître la manière dont il avait fermé la porte du château à Bucklaw dans la matinée, il ne voulait pas lui avouer qu'il avait eu tort de ne pas accepter sa bourse ; enfin, il craignait qu'il ne résultât quelques conséquences peu agréables de sa rencontre avec Bucklaw, dont la tête, probablement alors échauffée de vin ou d'eau-de-vie, n'en ressentirait que plus vivement l'affront qu'il avait reçu.

Caleb, pour lui rendre justice, était brave comme un lion quand il s'agissait de l'honneur de la famille de son maître, mais il avait ce courage réfléchi qui n'aime point à s'exposer à des dangers inutiles. Ceci n'était pourtant qu'une considération secondaire ; le point important était de cacher le dénuement de toutes choses qui régnait à Wolfcrag, et de prouver qu'il était en état de procurer de quoi dîner sans le secours de son maître. C'était un point d'honneur pour lui, comme pour le généreux éléphant avec lequel nous l'avons déjà comparé, qui, chargé d'une tâche au-dessus de ses forces, perdit la vie dans le dernier effort qu'il fit pour venir à bout de ce qu'on demandait de lui quand il vit qu'on en amenait un autre pour l'aider.

Le village dans lequel il se rendait alors avec Lockard lui avait plus d'une fois fourni des ressources dans les cas de détresse semblables ; mais depuis quelque temps, il n'y jouissait plus du même crédit.

C'était un petit hameau nommé Wolf's hope, c'est-à-dire Wolf's haven(20), composé de quelques maisons éparses çà et là sur les bords d'une petite crique formée par un ruisseau qui se jetait dans la mer en cet endroit. C'était autrefois une dépendance de Wolfcrag, dont il était séparé par une petite colline formant un promontoire. Les habitants de ce village gagnaient une subsistance précaire en s'occupant de la pêche du hareng pendant la saison et en faisant la contrebande le reste de

l'année. Ils avaient une espèce de respect héréditaire pour les seigneurs de Ravenswood ; cependant la plupart d'entre eux avaient profité du besoin d'argent de cette famille pour racheter à bon marché les rentes dont étaient grevées leurs maisons et leurs terres, de sorte qu'ils se trouvaient alors délivrés de toutes les chaînes de la dépendance féodale et n'avaient plus à craindre les diverses exactions que, sous tous les prétextes possibles, et même sans en avoir aucun, les lairds écossais, à cette époque, pauvres eux-mêmes, exerçaient sans pitié sur leurs vassaux plus pauvres encore.

Ils pouvaient donc, en somme, être regardés comme indépendants, ce qui était une mortification très sensible pour Caleb, accoutumé autrefois à exercer sur eux, pour en exiger des contributions, une autorité aussi despotique que celle dont étaient investis en Angleterre, dans des temps plus reculés, les pourvoyeurs royaux, qui, sortant de leurs châteaux gothiques, armés de leurs droits et de leurs prérogatives, s'en servaient, au lieu d'argent, pour acheter leurs provisions, rapportaient chez eux les dépouilles de cent marchés, avec tout ce qu'ils pouvaient arracher à une population tremblante, mise en fuite à leur approche, et déposaient dans cent cavernes le produit de leur pillage.

Caleb chérissait le souvenir de ce bon temps et déplorait la chute d'une autorité qui imitait en petit les exactions des souverains féodaux. Il se flattait que cette loi respectable et cette juste suprématie qui devaient rendre les barons de Ravenswood les premiers maîtres, les propriétaires incontestables de toutes les productions de la nature à quelques milles de leur château, ne faisaient que sommeiller, et se réveilleraient un jour armées de toute leur force. Aussi se permettait-il de temps en temps de rappeler aux habitants de Wolfhope le souvenir du temps passé par quelques petites exactions. Ils s'y soumirent d'abord avec plus ou moins de bonne volonté, car ils étaient accoutumés depuis si longtemps à regarder les besoins du baron et de sa famille comme devant passer avant les leurs que leur indépendance actuelle ne pouvait leur persuader qu'ils fussent libres. Ils ressemblaient à un homme qui, ayant été longtemps chargé de fers, s'imagine encore en sentir le poids, même après en avoir été délivré. Mais la jouissance de la liberté est naturellement bientôt suivie du sentiment intime des droits qui en sont la conséquence, de même que le prisonnier élargi, en faisant librement usage de ses membres, ne tarde pas à reconnaître que ses chaînes sont véritablement tombées.

Les habitants de Wolfhope commencèrent donc à murmurer, à résister et enfin à refuser positivement de se soumettre aux exactions de Caleb Balderston. Ce fut en vain qu'il leur rappela que lorsque le onzième lord Ravenswood, surnommé le marin à cause du goût qu'il

avait pour tout ce qui tenait à la marine, eut facilité le commerce de leur petit port en y faisant construire une jetée (espèce de digue en pierres grossièrement accumulées les unes sur les autres, qui mettait les barques des pêcheurs à l'abri des gros temps), il avait été entendu qu'il aurait droit, dans toute l'étendue de sa baronnie, à la première motte de beurre qui serait faite avec le lait de toute vache qui aurait vêlé et aux œufs qui seraient pondus par chaque poule tous les lundis de l'année.

Les redevanciers l'écoutèrent paisiblement, se grattèrent la tête, se mirent à tousser, à bâiller, à éternuer, et étant pressés de faire une réponse, répondirent *qu'ils ne savaient que dire,* phrase qui est la ressource universelle des paysans d'Écosse quand on leur fait une demande dont leur conscience reconnaît la justice, mais contre laquelle s'élève cependant la voix de leur intérêt.

Caleb remit pourtant aux notables de Wolfhope une réquisition de lui fournir tel nombre d'œufs et telle quantité de beurre pour les arrérages de la redevance qu'il réclamait ; il eut même la complaisance de leur dire que s'ils trouvaient quelque inconvénient à la payer en nature, il ne se refuserait pas à recevoir, en place, de l'argent ou quelques autres denrées, et il les laissa pour qu'ils pussent se concerter entre eux sur le mode qu'ils préféreraient adopter.

Ils prirent cependant une détermination toute différente, celle de résister opiniâtrement à cette demande. Le tonnelier, personnage fort important dans un village où la pêche des harengs était la principale occupation, et qui était un des pères conscrits de l'endroit, dit que leurs poules avaient assez longtemps caqueté pour les lords de Ravenswood, et qu'il était bien temps qu'elles caquetassent pour ceux qui leur donnaient de l'orge et des juchoirs. Des applaudissements universels témoignèrent l'approbation de l'assemblée, mais la seule difficulté était de savoir sur quoi ils motiveraient leur refus.

– Si vous le voulez, reprit le même orateur, je donnerai un coup de pied jusqu'à Dunse, j'irai voir Davy Dingwall, et il y aura du malheur s'il ne trouve pas quelque bonne raison pour sauver notre beurre et nos œufs.

On convint donc d'un jour pour tenir une nouvelle assemblée dans laquelle on prendrait un parti définitif sur les réquisitions de Caleb, et on lui en donna avis en l'invitant à s'y trouver.

Il y arriva les mains ouvertes et l'estomac vide, comptant bien remplir les unes au profit de son maître et se garnir l'autre pour son propre compte, le tout aux dépens des redevanciers de Wolfhope. Mais il ne tarda pas à perdre toute espérance quand, en entrant dans le village du côté de l'est, il y vit arriver par le bout opposé un homme

qu'il n'avait que trop appris à connaître. C'était Davy Dingwall, rusé procureur, fin matois, qui avait conduit tous les procès de sir William Ashton contre lord Ravenswood, et qui, armé de toutes les charges féodales de ce village, venait prendre fait et cause pour ses habitants.

– J'espère que je ne vous ai pas fait attendre, M. Balderston, lui dit le procureur d'un air goguenard. Je suis prêt à discuter, régler et terminer avec vous la petite contestation qui s'élève entre M. Norman Ravenswood…

– Entre le *très honorable* Norman, *lord* de Ravenswood, s'écria Caleb avec emphase : car quoique prévoyant que la victoire ne se déclarerait pas pour lui dans cette affaire, il voulait du moins sauver l'honneur, s'il fallait sacrifier l'intérêt.

– Soit, reprit Dingwall, je ne disputerai point avec vous sur ce qui n'est qu'affaire de politesse. Je dirai donc : entre lord Ravenswood, propriétaire de la tour de Wolfcrag, d'une part, et John Whitefish et autres, habitants du hameau de Wolfhope, d'autre part.

Une fâcheuse expérience avait appris à Caleb qu'il avait affaire à forte partie et que ce champion mercenaire était plus redoutable lui seul que tous les redevanciers de la baronnie réunis ensemble ; car il aurait pu en appeler aux souvenirs de ceux-ci, mettre en jeu leur ancienne prédilection pour leurs seigneurs, faire valoir de vieux usages et employer avec succès contre eux cent raisonnements qui ne devaient produire aucun effet sur leur impassible représentant. L'événement prouva que les craintes de Caleb n'étaient que trop bien fondées. En vain il mit en œuvre toutes les ressources de son esprit et de son éloquence, en vain il rassembla une masse d'arguments tirés des anciens usages, du respect dû aux lords de Ravenswood, des services qu'ils avaient rendus au village de Wolfhope et de ceux qu'ils pourraient lui rendre encore par la suite ; le procureur s'en tenait à ses chartes, l'objet réclamé n'avait pas été excepté lors du rachat des rentes, il ne pouvait plus exister. Et quand Caleb, voulant voir si un peu d'audace pourrait réussir, parla des conséquences qui résulteraient si le lord retirait sa protection au village et donna même à entendre qu'il pourrait bien prendre des mesures de rigueur pour faire valoir ses droits, l'homme de loi lui rit au nez.

– Mes clients, lui dit-il, veulent bien se contenter de la protection qu'ils peuvent assurer eux-mêmes à leur village, et je crois que *lord* Ravenswood, puisqu'il faut l'appeler lord, a bien assez d'ouvrage à protéger le château qui lui reste. Quant aux menaces de voies de fait, d'actes arbitraires d'oppression dont M. Balderston semble vouloir nous inspirer la crainte, je le prie de faire attention que le temps actuel n'est pas comme le siècle où vivaient nos pères. Nous demeurons au sud du Forth, bien loin des Highlands : mes clients se croient en état de se

protéger eux-mêmes ; mais en cas de besoin ils demanderaient au gouvernement la protection d'un caporal et de quatre Habits-Rouges qui seraient plus que suffisants pour mettre le hameau à l'abri de tout acte de violence que le lord de Ravenswood ou les gens de sa suite pourraient vouloir exercer(21).

Si Caleb avait pu concentrer dans ses yeux toutes les foudres de l'aristocratie, il les aurait lancées contre ce rebelle aux privilèges féodaux, sans s'inquiéter des conséquences ; mais il fut obligé de retourner au château, où il resta une demi-journée invisible et inaccessible pour qui que ce fût, même pour Mysie, s'étant enfermé dans sa chambre, où, en sifflant le même air pendant six heures de suite, il passa tout ce temps à frotter un seul plat d'étain, dans l'espoir de lui donner un brillant qui pût le faire passer pour de l'argenterie.

Le résultat de cette malheureuse réquisition avait été de priver Caleb de toutes les ressources que Wolfhope et sa banlieue, qui étaient pour lui le Pérou et l'Eldorado, lui présentaient dans les circonstances urgentes, et dont il avait plus d'une fois profité. – Que le diable m'emporte, avait-il dit, ce jour mémorable, dans un transport de colère, si jamais je remets le pied sur le pavé de ce misérable village ! Il avait tenu sa parole jusqu'alors ; mais ce qui est assez étrange, c'est que cette mesure avait été, comme il se le proposait, une sorte de punition pour les redevanciers réfractaires. M. Balderston était à leurs yeux un homme qui n'était pas sans quelque importance : il avait des relations avec des êtres d'une condition supérieure ; il daignait embellir leurs petites fêtes de sa présence ; ses avis étaient utiles en bien des occasions ; on l'écoutait comme un oracle. Enfin, disait-on, il semble qu'il manque quelque chose au village depuis que M. Caleb ne s'écarte plus du château. Mais quant au beurre et aux œufs, c'était une demande déraisonnable, comme M. Dingwall le lui a bien prouvé.

Telle était la situation respective des deux parties lorsque Caleb, à son grand désespoir, se trouva dans l'alternative d'avouer, en présence d'un homme de qualité, ou, ce qui était encore bien pire, de son domestique, l'impossibilité de se procurer à Wolfcrag de quoi dîner ou d'aller à Wolfhope recourir à la compassion des habitants. C'était une cruelle dégradation, mais il fallait bien se soumettre à la nécessité, et il passa tout le temps de son voyage de la tour au village à réfléchir sur les manœuvres qu'il devait employer.

Désirant se débarrasser le plus promptement possible de son compagnon, il conduisit Lockard vers l'auberge ou cabaret de la mère Smalltrash, d'où partait un bruit causé par l'orgie de Bucklaw et de ses compagnons et qu'on entendait du milieu de la rue. Un grand feu allumé dans la chambre dissipait l'obscurité du crépuscule et jetait vers les fenêtres une lueur rougeâtre qui se répandait sur un tas de vieux

tonneaux, de cuves et de barils entassés dans la cour du tonnelier, de l'autre côté de la rue.

– Si vous voulez, M. Lockard, dit alors Caleb, entrer dans l'auberge où vous voyez cette clarté, et où il me paraît qu'on chante en ce moment *Catherine d'Aberdeen,* vous pourrez faire la commission de votre maître relativement à la venaison, et je m'acquitterai de celle du mien pour le laird de Bucklaw quand je me serai procuré le reste des vivres. Ce n'est pas que la venaison soit bien nécessaire, ajouta-t-il en le retenant par un bouton de son habit, mais vous sentez que c'est une politesse à faire aux chasseurs. Et je vous dirai aussi, M. Lockard, que si par hasard on vous offre un verre de vin, vous ne ferez pas mal de l'accepter, dans le cas où le tonnerre aurait fait tourner le nôtre au château, ce qui me paraît fort à craindre, vu le ravage qu'il a fait à la cuisine.

Il permit alors à Lockard de partir, et traversant la rue d'un pas ralenti, le cœur accablé par ses sombres pensées, il s'arrêta un instant pour déterminer sur qui il ferait sa première attaque. Il fallait trouver quelqu'un moins flatté de son indépendance que de l'honneur de pouvoir rendre service à un homme de haute condition, et qui regardât sa demande comme un acte de dignité et de noble clémence. Mais à qui devait-il s'adresser. Quel était l'habitant du village qui fût dans de pareilles dispositions ? Le ministre devait sa place au feu lord, mais ils avaient eu une querelle pour les dîmes. La veuve du brasseur avait fait crédit depuis longtemps, mais son mémoire était encore dû, et elle en avait demandé plusieurs fois le paiement. Enfin, de tous ceux à qui il pensait, il n'y en avait aucun dont le nom ne fût suivi de quelque *mais* qui devait empêcher Caleb de s'adresser à lui. Gilbert Girder, l'homme aux tonneaux dont nous avons déjà parlé, était sans contredit le coq du village ; personne n'était plus en état que lui de pourvoir en ce moment d'urgence à l'approvisionnement du château, mais personne n'était probablement moins disposé à le faire, car il avait été le chef de l'insurrection qui avait éclaté dans l'affaire du beurre et des œufs.

– Après tout, pensa Caleb, il ne s'agit que de savoir prendre les gens. Il est vrai que j'ai eu le malheur de lui dire qu'il n'était qu'un blanc-bec, et depuis ce temps, il en a toujours voulu à la famille ; mais il a épousé une brave jeune fille, Jeanne Lightbody, la fille du vieux Lightbody, qui avait lui-même épousé Marion qui était alors au service de lady Ravenswood. J'ai ri plus d'une fois avec la mère de Jeanne, et l'on dit qu'elle demeure avec eux. Le drôle a des jacobus et des georges, mais il les tient bien serrés. Certainement en m'adressant à lui c'est lui faire plus d'honneur qu'il ne mérite ; et quand il devrait ne pas être payé de ce que je pourrai en obtenir, il en serait encore quitte à bon marché, en état comme il l'est de faire cette perte.

Caleb se dépouille de son irrésolution, tourne tout à coup sur ses talons, s'avance lestement vers la maison du tonnelier, lève le loquet sans cérémonie et se trouve dans un corridor d'où il peut reconnaître l'intérieur de la cuisine par la porte, sans être lui-même aperçu.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était plus gai que celui dont il était journellement témoin à la tour de Wolfcrag. Un excellent feu brillait dans la cheminée. La femme du tonnelier, debout devant un dressoir sur lequel était rangée une vaisselle de faïence et d'étain, brillante de propreté, mettait la dernière main à une toilette qui annonçait quelque recherche, à l'aide d'un petit miroir qu'elle y avait placé et qui réfléchissait des traits assez agréables et un air de bonne humeur. Sa mère, la vieille Marion, la gaillarde la plus adroite qui fût à vingt milles à la ronde, au dire de toutes les commères du pays, était assise devant le feu, vêtue d'une robe de gourgaran, couverte d'un tablier blanc, fumant une pipe et veillant aux soins de la cuisine ; enfin, spectacle bien plus intéressant pour le cœur et l'estomac famélique du digne sommelier que celle de la jeune femme ou de la vieille mère, au-dessus du foyer était suspendue une grande marmite dans laquelle Caleb soupçonna qu'il y avait du bœuf ou du lard, ou peut-être l'un et l'autre, et devant le feu étaient deux broches que faisaient tourner deux enfants assis a chaque coin de la cheminée, l'une chargée d'un quartier de mouton, l'autre d'une oie grasse et de deux canards sauvages.

La vue de cette terre d'abondance et le fumet qui frappait son odorat rendirent Caleb immobile, et tournant la tête vers une porte qui conduisait dans une autre pièce servant de salle à manger, il y vit un tableau presque aussi intéressant. Une grande table ronde, préparée pour dix à douze personnes, et *décorée,* pour nous servir de son expression favorite, d'une nappe blanche comme la neige, de grands pots d'étain contenant une liqueur probablement digne de leur extérieur brillant, des gobelets d'argent, des couteaux, des cuillers et des fourchettes, placés à des distances convenables : tout annonçait qu'on n'attendait plus que les convives d'un grand festin.

– À quoi diable songe donc ce rustre de tonnelier ? pensa Caleb, qui contemplait tous ces préparatifs avec autant d'envie que d'étonnement. C'est une honte que de voir de pareilles gens se remplir le ventre d'une telle manière, tandis que… mais patience ! si une partie de cette bonne chère ne prend pas le chemin de Wolfcrag, mon nom n'est pas Caleb Balderston.

Dans cette résolution, il entra hardiment dans la cuisine, et alla embrasser la mère et la fille avec un air de politesse et d'affection : Wolfcrag était la cour des environs, et Caleb en était le premier ministre. Or, on a toujours remarqué que, quoique les sujets du sexe

masculin qui paient les taxes voient souvent d'assez mauvais œil les courtisans qui les imposent, ceux-ci n'en sont pas moins favorablement accueillis par le beau sexe, à qui ils fournissent le détail des nouvelles modes et des sujets de conversation. Les deux femmes sautèrent donc au cou du vieux Caleb, et il eut lieu d'être content de la cordialité de cette réception.

– Est-ce donc bien vous, M. Balderston ? dit la jeune dame. C'est un miracle que de vous voir ici ! asseyez-vous, asseyez-vous donc : mon mari sera bien content de vous voir vous ne l'aurez jamais vu de si bonne humeur de toute votre vie. Nous faisons aujourd'hui le baptême de notre premier enfant, qui a maintenant six semaines. Mais vous en avez sans doute entendu parler ; nous avons tué un mouton, et mon mari a été se promener dans les marais avec son fusil. J'espère que vous resterez à la cérémonie, M. Balderston, et que vous souperez avec nous ?

– Non, non, la bonne femme, répondit Caleb, je ne suis venu que pour vous faire mon compliment de félicitation. J'aurais été bien aise de dire un mot à votre mari, mais je suis pressé, et puisqu'il n'est pas ici… et il fit un mouvement comme s'il eût voulu partir.

– Vous ne vous en irez point comme cela, s'écria la vieille en l'arrêtant et usant du privilège de leur ancienne connaissance pour le retenir ; vous ne vous en irez pas sans rien accepter : cela porterait malheur à notre nouveau-né.

– Je vous dis que je suis très pressé, la bonne mère, répliqua le majordome en se laissant forcer à s'asseoir sans trop de résistance : mais quant à manger, ajouta-t-il en voyant la maîtresse de la maison s'empresser de mettre devant lui une assiette, une fourchette et un couteau, quant à manger cela m'est impossible. Je crois qu'on nous trouvera quelque jour morts d'indigestion au château, car nous sommes à table du matin au soir. J'en suis honteux en vérité.

– Oh ! peu m'importe, M. Balderston, dit la jeune femme, il faut que vous goûtiez des puddings de ma façon. En voici du noir ou du blanc, voyez lequel vous préférerez.

– Tous deux, ma chère amie, tous deux. Je garantis que l'un et l'autre sont excellents. Mais l'odeur m'en suffit après le dîner que j'ai fait.

Le pauvre diable n'avait pris qu'un verre d'eau de toute la journée.

– Cependant, continua-t-il, je ne veux pas vous faire un affront, et avec votre permission je vais les envelopper dans une serviette, et je les emporterai pour mon souper ; car je suis las des puddings de Mysie : elle y met tant d'ingrédients différents, tant de choses recherchées… Vous le savez bien, Marion, j'ai toujours aimé les

puddings du pays, et les jolies filles du pays, dit-il en se tournant vers la femme du tonnelier. Savez-vous bien que votre fille est tout votre portrait ? Voilà comme vous étiez lors de votre mariage avec Gilly. Il n'y avait pas une plus jolie fille dans notre paroisse. Mais belle brebis, joli agneau, comme on dit.

Les femmes sourirent du compliment adressé à chacune d'elles, et un peu aussi du soin avec lequel Caleb enveloppait les deux puddings dans une serviette blanche qu'il avait apportée dans sa poche, comme un dragon qui va en maraude se charge d'un sac pour y entasser tout ce qu'il trouvera à piller.

– Et quelles nouvelles au château ? demanda la femme du tonnelier.

– Quelles nouvelles ? ma foi ! aucune de bien importante, si ce n'est que nous y avons en ce moment le lord garde des sceaux avec sa fille qu'il est disposé à jeter à la tête du Maître de Ravenswood, à moins que celui-ci n'ouvre les bras pour la recevoir ; et je garantis qu'il attachera à la queue de sa robe au moins tous nos anciens domaines.

– Vraiment ! s'écrièrent en même temps les deux femmes. Est-elle jeune ? est-elle jolie ? quelle est la couleur de ses cheveux ? comment s'habille-t-elle ? à l'anglaise ou à la mode du pays ?

– Ta, ta, ta ! Il me faudrait une journée pour répondre à toutes ces questions, et je n'ai pas une minute. Vous devez juger qu'avec de pareils hôtes je ne manque pas d'ouvrage au château. Mais où est donc Girder ?

– Il est allé chercher le ministre, répondit mistress Girder, le digne et révérend père Pierre Bidebent, demeurant à Mosshead. Le brave homme souffre d'un rhumatisme qu'il a gagné en couchant dans les cavernes pendant la persécution.

– Oui, oui, un whig, un puritain, dit Caleb avec un mouvement d'aigreur dont il ne fut pas maître. Mais je me souviens qu'autrefois, Marion, vous et vos enfants, vous ne vous chauffiez pas de ce bois et que, comme tant d'autres braves femmes, vous vous contentiez des sermons et des prières d'un ministre de l'Église du pays.

– Cela est bien vrai, M. Balderston, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Il faut bien que Jeanne se coiffe de la manière qui convient à son mari et qu'elle chante ses psaumes sur l'air qui lui plaît, et non autrement ; car il est le maître à la maison, M. Balderston, et plus que le maître, je puis vous l'assurer.

– Et tient-il aussi les cordons de la bourse ? demanda Caleb, aux projets duquel la suprématie masculine ne paraissait pas favorable.

– Il tient jusqu'au dernier sou. Cependant elle n'a pas à se plaindre ; elle est bien nourrie, bien vêtue, comme vous le voyez, M. Balderston,

dix fois mieux que bien des femmes qui valent mieux qu'elle.

– Fort bien ! fort bien ! Marion, dit Caleb un peu découragé mais ne perdant pas tout espoir, vous conduisiez votre mari tout différemment ; au surplus, chacun à sa guise. Mais il faut que je m'en aille. J'aurais voulu voir un moment Girder, parce que j'ai entendu dire que Pierre Puncheon, tonnelier des magasins de la reine à Leith, vient de mourir, et je pensais qu'un mot que mon maître dirait au lord garde des sceaux pourrait être utile à votre gendre, Marion ; mais puisqu'il n'est pas ici…

– Oh ! vous attendrez qu'il revienne, n'est-ce pas ? Je lui ai toujours dit que vous lui vouliez du bien, mais il prend la mouche au moindre mot qui le pique.

– Eh bien ! j'attendrai jusqu'à la dernière minute que j'aurai de libre.

– Et ainsi donc, dit la jeune épouse de M. Girder, vous pensez que miss Ashton est jolie ; il faut bien qu'elle le soit pour qu'elle puisse prétendre à notre jeune lord, qui est lui-même si beau garçon ; il a une figure, une main, un maintien à cheval ! on le prendrait pour le fils d'un roi ! Il faut que vous sachiez, M. Balderston, qu'il lève toujours la tête du côté de ma fenêtre quand il passe dans le village ; ainsi vous jugez que je dois le connaître aussi bien que qui que ce soit.

– À qui dites-vous cela, ma chère amie ? Mon maître ne m'a-t-il pas dit cent fois que la femme du tonnelier de Wolfhope a les plus beaux yeux noirs qui soient à vingt milles à la ronde ? – Ce sont les yeux de sa mère, milord, lui dis-je, je les ai connus à mes dépens. Eh ! Marion ! ah ! ah ! ah ! combien de fois avons-nous ri ensemble dans notre jeune temps !

– Taisez-vous, vieux fou ! s'écria mistress Lightbody : est-ce ainsi qu'il faut parler devant de jeunes femmes ? Eh mais ! Jeanne, n'entends-je pas crier l'enfant ? Oui, c'est bien lui. Qu'est-ce donc qu'il peut avoir ?

Et vite la mère et l'aïeule se précipitèrent hors de la cuisine, se coudoyant et courant à l'envi l'une de l'autre, pour voir ce qui pouvait avoir troublé le repos du jeune héros de la soirée, qui était dans une chambre au premier étage.

Dès que Caleb vit qu'il avait le champ libre, il prit une grosse prise de tabac pour se donner du courage et s'affermir dans sa résolution. – Je veux être pendu, pensa-t-il, si Girder et Bidebent touchent à cette oie et à ces deux canards sauvages. Et s'adressant alors à un enfant d'environ dix ans qui tournait la broche chargée de ces deux pièces friandes : – Mon garçon, lui dit-il en lui mettant deux pence(22) dans la main, allez m'acheter un peu de tabac chez mistress Smalltrash ; elle

vous donnera un morceau de pain d’épice pour votre peine ; et ne soyez pas inquiet de la broche, je la tournerai jusqu’à ce que vous soyez de retour.

Dès qu’il fut parti, Caleb, regardant d’un air grave et sévère le second tourneur de broche, ôta du feu la broche dont il s’était chargé d’avoir soin, couvrit d’une seconde serviette qu’il avait en poche l’oie et les canards, et enfonçant son chapeau sur ses yeux, sortit en triomphe de la cuisine et de la maison, appuyant sur son épaule la broche chargée des trophées de sa victoire.

Il ne fit que s’arrêter un instant à la porte de l’auberge pour dire que le laird de Bucklaw ne pourrait avoir cette nuit un lit au château. Si ce message fut fait par Caleb d’une façon un peu trop laconique, il devint une véritable insulte en passant par la bouche d’une servante, et un homme plus calme et plus patient que Bucklaw aurait pu s’en fâcher comme lui. Le capitaine Craigengelt, aux applaudissements unanimes de la compagnie, proposa de donner la chasse au vieux renard, avant qu’il pût regagner son terrier, et de le faire danser sur une couverture. Caleb aurait couru de grands risques si Lockard n’eût intimé aux domestiques de son maître et à ceux de lord Littlebrain que sir William Ashton se trouverait très offensé qu’on fit la moindre insulte à un serviteur du Maître de Ravenswood. Leur ayant parlé d’un ton assez ferme pour leur ôter toute envie de se divertir aux dépens du vieux majordome, il partit de l’auberge avec deux domestiques portant les provisions qu’il avait pu s’y procurer, et il rejoignit Caleb à la sortie du village.

CHAPITRE XIII

Dois-je accepter de vous un semblable présent ?
Mais ce que vous m'offrez de vous-même à présent,
Je vous l'ai demandé, j'ai même osé le prendre.

Esprit sans argent.

La figure de l'enfant seul témoin de l'infraction faite par Caleb aux lois de la délicatesse et de l'hospitalité aurait fourni le sujet d'un excellent tableau. Il resta immobile, comme s'il eût vu paraître devant lui un de ces spectres dont il avait entendu raconter l'histoire pendant les longues soirées d'hiver. Ne songeant plus aux devoirs dont il était chargé, il oublia de tourner la deuxième broche et ajouta aux infortunes de cette journée celle de laisser brûler le quartier de mouton, maintenant seul espoir du dîner du révérend Bidebent. Il ne sortit de son état de stupéfaction qu'à l'aide d'un vigoureux soufflet que lui appliqua la dame Lightbody, qui (n'importe dans quel autre sens elle justifiait son nom de *corps-léger)* était une femme fortement constituée, et savait parfaitement se servir de ses mains, comme on dit que son défunt mari en avait eu la preuve plus d'une fois à ses dépens.

– Pourquoi ce rôti est-il brûlé, petit vaurien ?

– Je n'en sais rien.

– Et qu'est devenu ce mauvais garnement de Giles ?

– Je n'en sais rien.

– Et où est M. Balderston ? – Eh ! mais surtout, au nom du Conseil et de l'Assemblée de l'Église, où est donc la seconde broche avec les deux canards sauvages ?

Mistress Girder, entrant en ce moment, joignit ses exclamations à celles de sa mère. Toutes deux criant en même temps aux oreilles du pauvre enfant, et l'étourdissant de questions sans lui laisser le temps d'y répondre, elles n'apprirent ce qui s'était passé qu'au retour de Giles, qui avait vu de loin Caleb, chargé de la broche, prendre d'un pas délibéré le chemin de Wolfcrag.

– Eh bien ! messieurs ! dit mistress Lightbody, qui eût jamais cru que Caleb Balderston jouerait un pareil tour à une ancienne connaissance ?

– C’est une indignité, s’écria mistress Girder : et que vais-je dire à mon mari ? Il m’assommera, quand je serais l’unique femme de Wolfhope.

– Vous êtes une folle, lui dit sa mère ; c’est un malheur, sans doute, mais il ne sera pas suivi d’un plus grand. Vous assommer ! il faudrait qu’il m’assommât auparavant, et j’en ai fait reculer de plus braves que lui. Pas de jeu de mains, on ne doit pas avoir peur d’un peu crier.

Le bruit que faisaient des chevaux à la porte annonça l’arrivée du tonnelier et du ministre. Ils n’eurent pas plus tôt mis pied à terre qu’ils se rendirent dans la cuisine pour se chauffer, car l’orage avait refroidi le temps. La route était mauvaise et les arbres de la forêt chargés encore de pluie. La jeune femme, forte de tous les charmes de ses atours des dimanches, se précipita en avant pour recevoir le premier choc, tandis que sa mère, comme la division de vétérans des légions romaines, se tenait à l’arrière-garde, prête à la soutenir en cas de nécessité. Toutes deux cherchaient à retarder la découverte de l’événement qui était arrivé, la mère en se plaçant devant le feu auquel elle faisait un rempart de sa personne, et la fille en faisant l’accueil le plus cordial à son mari et au ministre, et en leur exprimant son inquiétude qu’ils n’eussent pris froid.

– Froid ! dit brusquement Girder, qui n’était pas du nombre de ces seigneurs et maîtres qui ne sont que les humbles vice-rois de leurs femmes ; c’est ce qui pourra bien nous arriver, si vous ne nous laissez pas approcher du feu.

En parlant ainsi, il se fit jour à travers les deux lignes de circonvallation, et comme il avait le coup d’œil aussi sûr que rapide, il s’aperçut à l’instant même qu’une des deux broches n’était plus devant le feu.

– Pourquoi diable, ma femme… ? s’écria-t-il.

– Fi donc ! fi ! s’écrièrent en même temps mistress Girder et sa mère ; et devant le digne M. Bidebent !

– J’ai tort, dit le tonnelier ; mais…

– Prononcer le nom du plus grand ennemi de nos âmes, dit M. Bidebent, c’est…

– J’ai tort, répéta le tonnelier ; mais…

– C’est nous exposer, continua le révérend ministre, à toutes ses tentations. C’est l’inviter, le forcer en quelque sorte à oublier les misérables qui sont l’objet de ses soins particuliers, pour s’occuper de ceux qui invoquent ainsi son nom.

– J’ai tort, dit une troisième fois le tonnelier : qu’est-ce qu’un homme peut faire de plus que de convenir qu’il a tort ? Mais

permettez-moi de demander à ces femmes pourquoi elles ont ôté de la broche les canards sauvages avant que nous fussions arrivés.

– Nous n'y avons pas touché, Gilbert, lui dit sa femme ; c'est… c'est un accident qui…

– Un accident ! dit Girder en lui lançant un regard courroucé. J'espère qu'il ne leur est point arrivé malheur… Eh bien ! parlerez-vous ?

Sa femme, qui en sa présence éprouvait toujours une crainte respectueuse, n'osa lui répliquer, mais sa mère vint courageusement à son secours.

– C'est moi, Gilbert, lui dit-elle, qui en ai fait présent à une de mes connaissances. Qu'avez-vous à dire maintenant ?

L'excès d'assurance de mistress Lightbody rendit Girder muet pendant quelques instants.

– Et vous avez donné mes canards sauvages, s'écria-t-il enfin, le meilleur plat de mon repas de baptême, à un de vos amis, vieille sorcière ! Et quel est donc cet ami, s'il vous plaît ?

– Le digne M. Caleb Balderston de Wolfcrag, répondit Marion prête à soutenir l'assaut.

À ces mots, la rage de Girder ne connut plus de bornes. Si quelque chose pouvait ajouter à son ressentiment, c'était d'apprendre qu'on avait eu l'extravagance de faire un tel présent à notre ami Caleb, car il nourrissait contre lui le plus vif ressentiment, et nos lecteurs en connaissent déjà les motifs. Il leva sur la vieille une houssine qu'il tenait à la main, mais mistress Lightbody ne recula point, et faisant brandir une grande cuiller de fer avec laquelle elle venait d'arroser le mouton qui était à la broche, elle l'en menaça à son tour. Elle avait certainement l'avantage des armes, et son bras n'était pas le moins vigoureux des deux. Girder trouva donc plus prudent de tourner sa colère sur sa femme ; celle-ci faisait entendre une espèce de gémissement hystérique qui excitait la compassion du digne ministre, le plus simple et le meilleur des hommes.

– Et vous, sotte que vous êtes, lui dit-il, vous avez regardé tranquillement donner mon dîner à un fainéant, à un vaurien, à un insolent, à un valet, parce qu'il vient chatouiller les oreilles d'une vieille femme par de belles paroles où il n'y a pas un mot de vérité !

Eh bien ! c'est vous que j'arrangerai comme…

La houssine fut encore levée en l'air. Le ministre lui retint le bras, et mistress Lightbody se jeta devant sa fille, toujours avec sa formidable cuiller à la main.

– Est-ce qu'il ne me sera pas permis de châtier ma femme ? s'écria le tonnelier.

– Vous pouvez châtier votre femme tant qu'il vous plaira, Girder, lui dit mistress Lightbody avec beaucoup de sang-froid, mais vous ne toucherez pas ma fille seulement du bout du doigt, je vous assure.

– Fi ! M. Girder, fi ! dit le ministre ; c'est à quoi je ne m'attendais guère de votre part. Eh quoi ! vous abandonner ainsi à une colère criminelle contre la personne qui doit vous être la plus chère ! et dans quel instant ? quand vous êtes sur le point de remplir le devoir le plus important pour un père chrétien ! et pourquoi ? pour le plus misérable des biens de ce monde ! pour une bagatelle frivole, superflue, inutile !

– Bagatelle ! s'écria Girder, jamais plus belle oie n'a nagé sur un étang, jamais plus beaux canards sauvages n'ont été abattus par un chasseur.

– Soit, mon voisin, reprit le ministre, je veux bien le croire. Mais voyez combien il reste encore de superfluités devant votre feu. J'ai connu le temps où un seul de ces pains que je vois sur ce buffet aurait été un don précieux pour des hommes qui mouraient de faim en errant sur les rochers et dans les cavernes pour l'Évangile.

– Et c'est là ce qui me vexe le plus, répondit le tonnelier, qui voulait tâcher de faire partager par quelqu'un une colère qui, il faut en convenir, n'était pas tout à fait sans fondement : je n'y penserais pas si la vieille coquine en avait fait présent à quelque saint en souffrance, à tout autre qu'à ce misérable tory, à ce mécréant, à ce menteur, à cet oppresseur qui autrefois faisait partie du corps de milice que ce vieux tyran Allan Ravenswood leva contre le duc d'Argyle. Mais donner la meilleure partie de mon repas à un pareil garnement !...

– Eh bien ! M. Girder, dit M. Bidebent, ne voyez-vous pas en cela le doigt de la Providence ? On ne voit pas les enfants du juste mendier leur pain. Représentez-vous le fils d'un puissant oppresseur réduit à couvrir sa table du superflu de la vôtre.

– Et d'ailleurs, dit mistress Girder, on ne l'a donné ni pour M. Balderston ni pour le sire de Ravenswood, comme Gilbert le saurait déjà s'il voulait nous laisser parler ; c'est pour le lord garde des sceaux, comme on l'appelle, qui est en ce moment à Wolfcrag.

– Sir William Ashton à Wolfcrag ! s'écria d'un air étonné le fabricant de tonneaux.

– Oui, dit mistress Lightbody, et il est avec le Maître de Ravenswood comme le gant et la main.

– Et il va lui donner sa fille en mariage, dit la jeune femme.

– Et lui rendre tous ses biens, ajouta la mère.

– Allons ! allons ! dit le tonnelier, vous êtes deux idiotes. Ce vieux fourbe vous ferait accroire que la lune n'est qu'un fromage mou. Le lord garde des sceaux et le Maître de Ravenswood amis ensemble ! ils sont comme le chien et le chat, comme le lièvre et le lévrier.

– Je vous dis qu'ils sont aussi bien que mari et femme, dit la belle-mère, et encore mieux peut-être. Et puis voilà Pierre Puncheon, tonnelier des magasins de la reine à Leith, qui vient de mourir…

– Et sa place est à donner, dit mistress Girder.

– Et qui la donnera, si ce n'est le lord garde des sceaux ? dit sa mère.

– Et qui parlera de vous au lord garde des sceaux, si ce n'est le Maître de Ravenswood ? reprit la fille.

– Et comment le Maître de Ravenswood lui parlerait-il de vous, ajouta mistress Lightbody, si ce n'est à la prière de M. Balderston ?

– Paix donc ! paix donc ! s'écria Girder, je ne sais laquelle entendre, et vous ne me donnez pas le temps de vous écouter ni de réfléchir à ce que vous me dites. Que pensez-vous de tout cela, William ? demanda-t-il à son maître-ouvrier, qui était entré pendant la querelle.

– Notre maîtresse a raison, répondit celui-ci. Elle n'a rien dit qui ne soit vrai. J'ai vu les domestiques du lord garde des sceaux boire et manger aujourd'hui à l'auberge de la mère Smalltrash.

– Et leur maître est à Wolfcrag ?

– Oui, sur ma foi, il y est.

– Et en bonne amitié avec Edgar Ravenswood ?

– Il faut bien que cela soit, puisqu'il est chez lui.

– Et Pierre Puncheon est mort ?

– Oui, oui ; et plus d'une barrique d'eau-de-vie a été vidée par lui de son temps ! et il a coulé enfin comme un vieux tonneau ! – Mais quant à la broche et aux rôtis, la selle est encore sur le dos de votre cheval, et si vous le voulez, en un temps de galop je rejoindrai aisément M. Balderston, et je lui ferai faire restitution. Il ne peut pas encore être bien loin du village.

– Fort bien, William, vous allez partir à l'instant. Mais d'abord suivez-moi, je vous instruirai de ce que vous aurez à lui dire quand vous l'aurez rejoint.

Il sortit pour lui donner ses instructions particulières, et ni les deux femmes ni même le ministre ne furent très fâchés de le voir s'éloigner.

– Voilà une belle imagination ! dit mistress Lightbody ; envoyer ce pauvre innocent à la poursuite d'un homme armé ! Ne sait-il pas que

M. Balderston porte toujours une rapière ?

– Je ne sais, dit le ministre, si vous avez bien réfléchi à ce que vous avez fait. Vous voyez qu'il peut en résulter une querelle, et il est de mon devoir de vous dire que celui qui cause le mal par son imprudence ne peut prétendre qu'il en est innocent.

– Ne vous en inquiétez pas, M. Bidebent : entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt. Je sais comment je dois pétrir mon pain, et les ministres n'ont rien à voir entre la femme et le mari, la mère et les enfants. Allons, Jeanne, servez le souper, et qu'on n'en parle plus.

On se mit à table, on soupa moins somptueusement qu'on ne l'avait espéré, mais Girder avait repris sa belle humeur, et l'harmonie fut parfaitement rétablie entre toutes les parties.

Cependant le premier ouvrier du tonnelier, monté sur un excellent cheval, et chargé des ordres spéciaux de son maître, courait à toute bride à la poursuite du maraudeur Caleb.

Le vieux majordome, comme on peut bien se l'imaginer, ne s'amusait pas en chemin. Quoiqu'il aimât un peu à bavarder, et surtout à raconter quelques vieilles histoires en l'honneur de la famille de Ravenswood, il s'en retournait silencieusement, afin de pouvoir aller plus vite, et il se contenta de dire à M. Lockard qu'il avait fait donner quelques tours de broche au gibier par la femme du pourvoyeur, de crainte que Mysie, à qui la peur du tonnerre avait presque fait tourner la tête, n'eût pas un feu bien brillant quand ils arriveraient au château. Cependant, faisant valoir la nécessité d'y arriver le plus promptement possible, il prenait les devants avec une telle vitesse que ses compagnons avaient peine à le suivre.

Il commençait à se croire à l'abri de toute poursuite, car il se trouvait déjà au haut de la colline qui séparait Wolfcrag de Wolfhope, quand il entendit le bruit éloigné du pas d'un cheval, et une voix qui criait par intervalles : – M. Caleb, M. Balderston, M. Caleb Balderston, holà ! attendez-moi donc !

C'était ce que Caleb, comme on peut bien se l'imaginer, n'avait nullement envie de faire. D'abord il feignit de ne rien entendre, et soutint hardiment à ses compagnons que ce qu'ils entendaient n'était que le bruit du vent. Ensuite il leur dit que c'était quelque paysan qui l'appelait, et que ce n'était pas la peine de ralentir leur marche pour l'attendre. Mais enfin, se voyant au moment d'être atteint par celui qui le poursuivait, il s'arrêta tout à coup, fit volte-face, et résolut de défendre sa proie avec autant de courage qu'il lui avait fallu d'adresse pour s'en emparer. Prenant une attitude formidable, il saisit des deux mains la broche, qui, chargée comme elle l'était, pouvait lui servir en même temps de pique et de bouclier, et résolut de mourir plutôt que de

renoncer à son butin.

Mais quel fut son étonnement quand l'ouvrier tonnelier, s'avançant vers lui d'un air presque respectueux, lui dit que son maître était bien fâché de ne pas s'être trouvé chez lui lorsque M. Balderston lui avait fait l'honneur d'y passer et regrettait beaucoup qu'il n'eût pu rester au repas du baptême, mais que, sachant qu'il y avait des hôtes au château et qu'on n'avait pas eu le temps d'y faire les préparatifs nécessaires pour les recevoir, il avait pris la liberté de lui envoyer une petite barrique de vin d'Espagne et une autre d'eau-de-vie.

J'ai lu quelque part l'histoire d'un homme poursuivi par un ours qui avait trouvé moyen de se débarrasser de sa muselière ; épuisé de fatigue et par le désespoir, l'homme se retourna sur *bruin*(23) et leva sa canne, et à la vue de cet instrument, qu'il n'avait que trop bien appris à connaître, l'instinct l'emporta, et se levant sur ses pattes de derrière, l'ours se mit à danser une sarabande. La surprise de cet homme, qui s'attendait à être déchiré par cet animal furieux, et qui se trouvait tout à coup délivré de ce péril, fut à peine égale à celle qu'éprouva Caleb quand il vit que celui qui le poursuivait, bien loin de vouloir lui disputer son butin, ne venait que pour y ajouter. Ce mystère cessa d'en être un pour lui quand William, descendant du cheval sur lequel il était perché entre les deux barils, lui dit à l'oreille : – Si l'on pouvait faire quelque chose relativement à la place de Pierre Puncheon, Gilbert Girder agirait de manière à ce que le Maître de Ravenswood fût content de lui, et il serait bien aise de causer à ce sujet avec M. Balderston, qui le trouverait aussi souple qu'un jonc pour tout ce qu'il pourrait désirer de lui.

Caleb prit alors un air de dignité, et ne lui fit d'autre réponse que celle qui était souvent dans la bouche de Louis XIV : Nous verrons cela. Et il ajouta tout haut pour l'édification de Lockard : – Votre maître a fait ce qu'il devait en vous chargeant de m'apporter ces deux barils que je n'aurais pu emporter, et je ne manquerai pas de rendre compte de son attention au Maître de Ravenswood. Et maintenant, mon garçon, allez jusqu'au château, et s'il n'y a aucun domestique, ce qui est à craindre, attendu qu'ils courent les champs dès que j'ai les talons tournés, vous déposerez ces provisions dans la loge du portier, qui est à main droite de la porte d'entrée. Le portier n'y sera point, parce qu'on lui a permis d'aller voir ses amis, ainsi vous ne trouverez probablement personne à qui parler.

William continua sa course, et après avoir déposé les deux barils dans la loge déserte du portier, il revint sans avoir vu personne au château ; ayant salué poliment Caleb et ses compagnons en repassant près d'eux, il retourna chez son maître pour avoir sa part de la fête du baptême.

CHAPITRE XIV

Ainsi qu'en nos forêts le souffle de l'automne
Aux arbres dépouillés fait perdre leur couronne,
De même les projets, les désirs d'un mortel
Sont confondus, changés, détruits, au gré du ciel.

Anonyme.

Nous avons laissé Caleb Balderston ivre de joie en voyant le succès des ruses qu'il avait imaginées pour sauver l'honneur de la famille de Ravenswood. Lorsqu'il eut posé sur le buffet les mets divers et qu'il en eut réglé la symétrie, il resta un instant comme en extase devant le repas le plus somptueux qu'il eût servi à Wolfcrag depuis les funérailles du feu lord.

Le cœur du sommelier battait d'orgueil tandis qu'il *décorait* la table de chêne d'une nappe bien blanche, et qu'il y étalait l'oie, les deux canards et les autres provisions, en jetant de temps en temps un regard sur son maître et sur ses hôtes comme pour leur reprocher leur incrédulité ; et pendant la soirée Lockard fut régalé de maintes et maintes histoires, plus ou moins vraies, sur l'ancienne grandeur des barons de Wolfcrag, et sur l'autorité qu'ils exerçaient sur tous les environs.

– Un vassal regardait à peine un veau ou un mouton comme à lui, monsieur Lockard, avant d'avoir demandé d'abord si c'était le plaisir du Maître de Ravenswood de l'accepter ; il était obligé d'obtenir le consentement du seigneur avant de se marier, et l'on raconte mille anecdotes plaisantes sur ce droit ainsi que sur d'autres. Hélas ! ce bon vieux temps n'est plus, ajouta Caleb en soupirant ; mais quoique l'autorité ne jouisse plus de tous ses droits, encore est-il vrai, monsieur Lockard, et vous avez pu vous-même le remarquer jusqu'à un certain point, encore est-il vrai que nous autres membres de la famille de Ravenswood, nous faisons tous nos efforts pour maintenir ces relations convenables qui doivent exister entre un supérieur et ses vassaux, et qui sont en danger de se relâcher de plus en plus, grâce à la licence générale qui règne malheureusement aujourd'hui.

– Mais dites-moi, je vous prie, monsieur Balderston, les habitants du village qui est la dépendance de la tour sont-ils généralement assez traitables ? car je dois avouer qu'au château de Ravenswood, qui

appartient aujourd'hui à mon maître le lord garde des sceaux, vous n'avez pas laissé derrière vous les vassaux les plus complaisants et les plus dociles.

– Ah ! monsieur Lockard, considérez que ces domaines ont changé de mains, et l'ancien seigneur pouvait tout attendre d'eux, tandis que le nouveau venu n'en peut rien tirer. Ils ont toujours été inquiets et turbulents, ces vassaux de Ravenswood, il n'est point facile de les conduire lorsqu'ils n'aiment point leur maître, et si une fois ils prennent le mors aux dents, du diantre si personne vient jamais à bout de les arrêter.

– Ma foi, s'il en est ainsi, reprit Lockard, je crois que ce qu'il y aurait de mieux à faire pour nous tous, ce serait de bâcler un mariage entre le jeune laird de Ravenswood et notre jeune et jolie maîtresse. Sir William pourrait coudre à la robe de la mariée votre ancienne baronnie, et il saurait bientôt s'en procurer quelque autre de manière ou d'autre, habile et savant comme il est.

Caleb secoua la tête. – Je souhaite, dit-il, que tout cela ne tourne pas à mal. Il y a sur cette famille d'anciennes prophéties… À Dieu ne plaise que je les voie s'accomplir à la fin d'une vie qui n'a déjà vu arriver que trop de malheurs !

– Bah ! bah ! laissez là les prédictions et les prophéties, lui dit son collègue sommelier ; si ces jeunes gens viennent à s'aimer, ce sera un couple charmant. Allons, buvons à leur santé, et je suis sûr que mistress Mysie se joindra à nous ; n'est-ce pas, ma bonne mistress Mysie ? Approchez votre verre, que je vous donne du vin du brave M. Girder.

Tandis que l'harmonie et la joie régnaient ainsi à la cuisine, la compagnie du salon ne passait pas une soirée moins agréable. Dès que Ravenswood se fut déterminé à donner au lord garde des sceaux l'hospitalité, telle du moins qu'il pouvait la lui offrir, il crut de son devoir de prendre un air ouvert et de paraître charmé de la visite qu'il recevait. C'est une remarque qu'on a souvent faite, et lorsqu'un homme commence par jouer un rôle, il finit presque toujours par s'identifier tout de bon avec son personnage. En moins d'une heure ou deux, Ravenswood, à sa propre surprise, se trouva dans la position d'un homme qui fait franchement tous ses efforts pour se rendre agréable à ses hôtes. À quelle cause fallait-il attribuer ce changement singulier, à la beauté de miss Ashton, à son aimable enjouement, à la facilité avec laquelle elle s'accommodait aux inconvénients de sa position, ou bien à la conversation douce et paisible du lord garde des sceaux, doué de cette éloquence insinuante qui flatte et captive le cœur ? Nous ne prétendons pas prononcer positivement sur cette question, mais nous croyons qu'Edgar n'était insensible ni aux charmes de la fille ni aux

avances du père.

Le lord garde des sceaux était un politique consommé, au fait de toutes les intrigues des cours et des cabinets, et connaissant à fond toutes les plus petites particularités des événements qui s'étaient succédés pendant les dernières années du dix-septième siècle. Il savait parler, d'après ce qu'il avait vu lui-même, des hommes et des choses d'une manière qui ne manquait pas de captiver l'attention, et sans dire jamais un mot qui pût le compromettre, il avait cependant l'art de persuader à l'auditeur qu'il lui parlait sans la moindre réserve et avec le plus grand abandon. Ravenswood, malgré ses préjugés et les motifs trop fondés de ressentiment qu'il avait contre lui, s'amusait et s'instruisait tout à la fois en l'écoutant, tandis que le lord garde des sceaux, qui avait éprouvé tant d'embarras lorsqu'il s'était agi de se faire connaître, parlait alors avec toute la facilité et l'élégance d'un avocat à la langue dorée.

Sa fille ne parlait pas beaucoup, mais elle souriait ; et le peu qu'elle disait indiquait une douceur aimable et un désir de plaire qui, pour un homme aussi fier que Ravenswood, était plus séduisant que l'esprit le plus brillant. Il ne pouvait s'empêcher de remarquer aussi que, soit par reconnaissance, ou par quelque autre motif, il était pour ses hôtes, au milieu de son salon vide et délabré, l'objet d'attentions aussi respectueuses que s'il eût été entouré de la splendeur et de la magnificence qui convenaient à sa haute naissance.

Ils semblaient ne pas s'apercevoir que rien leur manquât, ou si quelquefois ils remarquaient l'absence de quelque objet d'utilité ou d'agrément, c'était pour louer l'adresse avec laquelle Caleb savait y suppléer. Lorsqu'ils ne pouvaient s'empêcher de laisser échapper un sourire, il n'avait rien d'ironique ni d'injurieux, c'était un sourire de bonne humeur, et ils y joignaient alors quelque compliment pour montrer combien ils estimaient le mérite de leur généreux hôte et combien ils pensaient peu aux privations qu'ils étaient forcés de s'imposer. Je ne sais si l'orgueil de voir reconnaître que son mérite personnel contrebalançait tous les avantages de la fortune ne fit pas une impression aussi favorable sur le cœur du Maître de Ravenswood que la conversation du lord garde des sceaux et la beauté de sa fille.

L'heure du repos arriva. Lucie Ashton et son père se retirèrent dans leurs appartements, qui avaient été *décorés* beaucoup mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre. Il est vrai que, pour faire les arrangements nécessaires, Mysie avait eu l'aide d'une commère du village, qui était venue à la tour pour recueillir les propos et les nouvelles, mais que Caleb avait retenue pour l'enrôler sous ses ordres et en faire l'aide de camp de Mysie ; de sorte qu'au lieu de retourner chez elle pour décrire l'habillement de la jeune dame et faire mille commentaires sur cette

visite, elle se trouva obligée par le rusé Caleb de faire assaut d'activité avec la vieille femme de charge pour mettre tout en ordre dans les chambres destinées aux étrangers.

Suivant l'usage du temps, le Maître de Ravenswood accompagna le lord garde des sceaux jusque dans son appartement, suivi de Caleb, qui posa sur la table, avec toute la cérémonie réservée aux bougies, deux chandelles grossières, de celles dont se servaient à cette époque les paysans. Elles étaient dans des espèces de chandeliers en fil d'archal. Il servit aussi deux flacons de terre, car, dit-il, la porcelaine avait été rarement employée depuis la mort de milady ; l'un était rempli de vin d'Espagne, l'autre d'eau-de-vie. Pour le vin d'Espagne, sans s'arrêter à considérer combien il était facile de le convaincre d'imposture, il déclara effrontément qu'il était depuis vingt ans dans la cave de Wolfcrag ; quant à l'eau-de-vie, quoique ce ne fût pas a lui à parler devant Leurs Honneurs, c'était bien la liqueur la plus précieuse qui eût jamais paru sur aucune table ; elle était douce comme de l'hydromel, et forte comme Samson. C'était exactement la même qu'on avait servie le jour de cette fête mémorable dans laquelle le vieux Mickleobt avait été tué sur le palier par Jamie de Jouklebrae, par suite d'une dispute qui intéressait l'honneur de lady Mairend, dame alliée de la famille ; néanmoins…

– Mais pour abréger, monsieur Caleb, dit le lord garde des sceaux, peut-être voudrez-vous bien me faire le plaisir de me donner un peu d'eau.

– De l'eau ! à Dieu ne plaise que Votre Honneur boive de l'eau dans cette maison, au déshonneur et à la honte d'une famille aussi illustre !

– Si tel est le plaisir de Sa Seigneurie, Caleb, dit Edgar en souriant, je crois que vous pouvez vous y conformer sans crainte ; car, si je ne me trompe, il n'y a pas très longtemps qu'on a bu de l'eau ici, et même d'assez bon cœur.

– En effet, si c'est le plaisir de milord, je ne vois pas grand inconvénient… et Caleb revint, tenant à la main un pot rempli de l'élément désiré. – Il est bien vrai qu'on ne trouve point partout de l'eau pareille à celle du puits de Wolfcrag ; néanmoins…

– Néanmoins il est temps que nous laissions le lord garde des sceaux goûter quelque repos, dit Ravenswood en interrompant l'éloquence du sommelier, qui, se tournant aussitôt vers la porte, fit un profond salut, et se mit en devoir de reconduire son maître.

Mais le lord garde des sceaux s'opposa au départ de son hôte. – J'aurais un mot à dire au Maître de Ravenswood, monsieur Caleb, et je crois qu'il vous dispensera de l'attendre.

Caleb fit un second salut encore plus profond que le premier, et se

retira ; tandis que son maître, pâle et immobile, attendait avec beaucoup d'embarras le résultat d'une conversation qui devait terminer une journée déjà si fertile en incidents inattendus.

– Maître de Ravenswood, dit sir William Ashton d'un air un peu embarrassé, j'espère que vous connaissez trop bien la loi chrétienne pour souffrir que le soleil se couche sur votre colère ?

Edgar rougit et répondit qu'il n'avait pas sujet ce soir-là de pratiquer ce devoir imposé par la religion.

– J'osais à peiné m'en flatter, dit son hôte, après les différents sujets d'altercation qui, par malheur, ne se sont présentés que trop souvent entre le feu lord votre père et moi.

– Je désirerais, milord, dit Ravenswood agité par une émotion qu'il avait peine à retenir, qu'aucune allusion à ces circonstances ne fût faite dans la maison de mon père.

– J'approuverais en toute autre occasion la justesse de cette remarque, dit sir William Ashton, mais maintenant il est nécessaire que je m'explique sans réserve. Je n'ai déjà que trop souffert moi-même par suite de la fausse délicatesse qui m'empêcha d'insister avec assez de force sur ce que j'avais, il est vrai, demandé plusieurs fois… une entrevue avec votre père. Si je l'avais fait, que de malheurs et d'inquiétudes ne nous serions-nous pas épargné mutuellement !

– Il est vrai, dit Ravenswood après un moment de réflexion, je me rappelle avoir entendu dire à mon père que Votre Seigneurie lui avait proposé une conférence.

– Proposé, mon jeune ami (car c'est ainsi que je veux vous appeler) ! Sans doute je l'ai proposée mais ce n'était pas assez ; j'aurais dû la solliciter, l'implorer comme une grâce. J'aurais dû déchirer le voile que des gens intéressés à nous désunir avaient étendu entre nous, et me montrer, comme je l'étais en effet, prêt à sacrifier même une partie considérable de mes droits légaux par égard pour les sentiments aussi naturels que ceux qui l'animaient. Mais je dois dire pour ma justification que si votre père et moi nous nous étions jamais trouvés ensemble le même espace de temps que ma bonne fortune m'a permis de passer aujourd'hui dans votre compagnie, ce pays posséderait peut-être encore l'un des membres les plus respectables de son ancienne noblesse, et je n'aurais pas eu la douleur de me séparer à jamais, dans des sentiments d'inimitié, d'un homme dont j'admirai, dont j'honorai toujours le caractère.

Il porta son mouchoir à ses yeux. Ravenswood aussi était ému, mais il attendit en silence la suite de ces révélations extraordinaires.

– Il est juste, il est nécessaire que vous sachiez, ajouta le lord garde

des sceaux, qu'il existe encore bien des points à régler entre nous, et que, quoique j'aie cru devoir consulter une cour de justice afin de connaître l'étendue exacte de mes droits légaux, il n'a jamais été dans mon intention de les faire valoir au-delà des bornes qu'impose l'équité.

– Milord, dit le Maître de Ravenswood, il est inutile de poursuivre plus loin ce sujet. Tout ce que la loi vous donne, tout ce qu'elle peut vous donner encore, vous en jouissez, personne n'y met obstacle. Ni mon père ni moi nous n'aurions jamais rien accepté à titre de faveur.

– De faveur ? Non, vous ne me comprenez pas, ou, pour mieux dire, vous n'êtes pas jurisconsulte. Des droits peuvent être validés aux yeux de la loi et reconnus comme tels sans qu'un homme d'honneur veuille dans tous les cas s'en prévaloir, ou même le puisse équitablement.

– J'en suis fâché, milord.

– Allons, allons ; vous parlez comme un jeune avocat qui s'échauffe sans sujet, au lieu de garder son sang-froid. Écoutez, mon jeune ami : il reste encore, je vous le répète, beaucoup de points à décider entre nous. Pouvez-vous blâmer un vieillard qui aime la paix et la tranquillité et qui se trouve dans la maison d'un jeune seigneur qui a sauvé sa vie et celle de sa fille de désirer ardemment de tout régler à l'amiable et généreusement ?

Tout en parlant ainsi, il avait pris la main d'Edgar, et il la serrait dans les siennes. Quelque résolution que celui-ci eût pu former d'avance, il était impossible qu'il ne fit pas alors une réponse conforme aux désirs de son hôte, et ils se séparèrent, remettant la suite de la conférence au lendemain matin.

Ravenswood courut se renfermer dans le salon où il devait passer la nuit, et pendant quelque temps il le traversait d'un pas rapide et d'un air agité, sans savoir ce qu'il faisait. Son ennemi mortel était dans sa maison, cependant les sentiments qu'il éprouvait envers lui n'étaient ni ceux d'un ennemi déclaré ni ceux d'un vrai chrétien. Il se disait qu'au premier de ces titres il eût dû donner un libre cours à sa vengeance et qu'au second il devrait lui pardonner ; l'un et l'autre lui semblaient également impossibles, et il sentait qu'il faisait un compromis lâche et déshonorant entre son ressentiment contre le père et son affection pour la fille. Il se maudissait lui-même, tandis qu'il marchait précipitamment dans la chambre, où la lune, alors sur son déclin, et les restes d'un feu presque consumé jetaient une faible lueur. Il ouvrait et refermait avec violence les fenêtres grillées de l'appartement, comme s'il eût besoin tantôt de respirer un air frais, tantôt de l'exclure entièrement. À la fin cependant son agitation se calma en partie, et il se jeta sur le fauteuil qu'il avait choisi pour en faire son lit pendant la nuit.

– S’il est vrai, se dit-il lorsque le calme eut enfin succédé à l’orage des passions, s’il est vrai que cet homme ne désire rien de plus que ce que la loi lui accorde, s’il est même prêt à régler d’après l’équité des droits valides et reconnus, quel sujet mon père pouvait-il avoir de se plaindre ? Quel sujet en ai-je moi-même ? Ceux de qui nous obtînmes nos anciennes possessions succombèrent sous l’épée de mes ancêtres et laissèrent leurs biens et leurs domaines aux conquérants ; nous succombons sous la force de la loi, aujourd’hui trop puissante pour que rien puisse lui résister. Entrons donc en pourparlers avec les vainqueurs du jour, comme si nous étions assiégés dans notre forteresse sans espoir d’être secourus. Peut-être cet homme est-il tout autre que je ne l’avais cru d’abord, et sa fille… mais j’ai résolu de ne point penser à elle.

Il s’enveloppa dans son manteau, s’assoupit, et rêva à Lucie Ashton jusqu’à ce que le point du jour perçât à travers les barreaux des fenêtres.

CHAPITRE XV

Nous autres gens du monde.
Quand nous voyons des amis, des parents,
Ayant perdu rang, dignités, richesse,
Nous n'allons pas, pour charmer leur détresse,
Leur prodiguer des soins compatissants,
Du pied plutôt nous leur frappons la tête ;
C'est, j'en conviens, ce que j'ai toujours fait ;
Mais aujourd'hui tout vous vient à souhait :
De la grandeur vous arrivez au faîte ;
Comptez sur moi, je serai votre ami.

SHAKESPEARE.

Le lord garde des sceaux porta sur la couche la plus dure que peut-être il eût encore rencontrée les mêmes pensées ambitieuses et la même perplexité qui chassent le sommeil du lit de duvet. Il avait navigué assez longtemps sur l'océan politique pour connaître les écueils dont il était semé, et pour sentir la nécessité de faire manœuvrer sa barque dans la direction du vent dominant, afin d'éviter de faire naufrage dans la tempête. La nature de ses talents et son caractère timide et craintif lui avaient donné la flexibilité et la souplesse du vieux comte de Northampton, qui, pour expliquer comment il avait pu se maintenir en place pendant tous les changements de gouvernement, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à celui d'Élisabeth, avoua franchement qu'il tenait de la nature du saule plutôt que de celle du chêne.

Sir William Ashton avait donc toujours fait son étude d'épier les changements qui semblaient prêts à se manifester sur l'horizon politique, et, avant que le combat fût décidé, de se ménager un appui auprès du parti qu'il croyait devoir remporter la victoire. Son caractère vacillant et toujours prêt à se plier aux circonstances était bien connu et excitait le mépris des chefs plus entreprenants des deux factions qui divisaient l'État. Mais ses talents étaient utiles, et ses connaissances en jurisprudence compensaient même tellement ce qui lui manquait sous d'autres rapports que ceux qui étaient à la tête du pouvoir étaient bien aises de se prévaloir de ses services et de les récompenser sans lui accorder ni leur confiance ni leur estime.

Le marquis d'Athol avait employé toute son influence et mis en jeu tous les ressorts de l'intrigue pour effectuer un changement dans le cabinet en Écosse, et ses projets étaient alors si bien conçus et secondés avec tant de force et d'habileté qu'il semblait très probable qu'il finirait par réussir. Il n'était pas néanmoins assez sûr de la victoire pour négliger aucun moyen d'attirer des partisans sous son étendard. S'attacher le lord garde des sceaux était une mesure assez importante, et un ami qui connaissait parfaitement son caractère et sa disposition d'esprit lui répondit de sa conversion politique.

Lorsque cet ami arriva au château de Ravenswood, où il ne se présenta que sous le prétexte de rendre une simple visite, il vit que la crainte dominante qui agitait en ce moment le lord garde des sceaux était celle du danger qu'il courait personnellement de la part du Maître de Ravenswood. Le langage dont la sibylle aveugle, la vieille Alix, s'était servi, l'apparition d'Edgar, armé et dans l'enceinte de ses domaines, au moment même où elle venait de l'avertir de se méfier de lui, l'air de froideur et de dédain avec lequel il avait reçu l'expression de sa reconnaissance pour le secours qu'il lui avait accordé si à propos, ainsi qu'à sa fille, toutes ces circonstances réunies avaient fait une impression profonde sur l'imagination de lord Ashton.

Dès que l'agent politique du marquis vit de quel côté le vent soufflait, il commença à insinuer dans l'âme de sir William des craintes et des doutes d'une autre espèce, mais non moins propres à l'agiter. Il s'informa d'un air d'intérêt si le procès compliqué que le lord garde des sceaux avait avec la famille de Ravenswood était réglé définitivement, de manière à ce qu'il ne restât aucun moyen d'en appeler. Celui-ci répondit affirmativement, mais celui qui l'interrogeait était lui-même trop bien au fait de l'affaire pour se laisser aisément tromper. Il lui démontra, par des arguments sans réplique, que plusieurs des points les plus importants qui avaient été décidés en sa faveur contre la maison de Ravenswood pouvaient, si la partie lésée interjetait appel du jugement, subir un nouvel examen devant les états du royaume, c'est-à-dire le parlement d'Écosse, qui prononcerait en dernier ressort.

Sir William commença par soutenir qu'une pareille mesure serait illégale, et finit par avouer qu'il regardait comme impossible que le jeune Ravenswood eût dans le parlement des amis assez puissants pour proposer de prendre en considération une affaire aussi importante.

– Ne vous bercez point de cet espoir trompeur, lui dit son insidieux ami ; il se peut que, dans la prochaine session, le jeune Ravenswood ait plus d'amis et de protecteurs dans le parlement que Votre Seigneurie elle-même.

– Ce serait quelque chose d'assez curieux, reprit sir William d'un air de dédain.

– Et cependant on a vu de pareilles choses avant nous et même de notre temps. Ne voyons-nous pas maintenant à la tête des affaires des gens qui, il y a quelques années, étaient obligés de se cacher pour sauver leur vie ? Plus d'un homme qui se fait servir aujourd'hui dans une belle vaisselle d'argent n'avait pas, il y a dix ans, une assiette de bois pour manger sa bouillie de farine d'avoine ; et tel autre, à présent confondu dans la foule, levait alors la tête par-dessus tous les autres. *L'État chancelant des hommes d'État en Écosse,* ouvrage curieux de Scotstarvet, dont vous m'avez fait voir le manuscrit, est devenu de nos jours susceptible de nombreuses applications.

Le lord garde des sceaux répondit avec un profond soupir que ces vicissitudes n'étaient pas un spectacle nouveau en Écosse, et que ce royaume en avait été témoin longtemps avant la naissance de l'auteur satirique dont il venait de parler. Il y avait longtemps, dit-il, que Fordun avait cité ces mots, comme un ancien proverbe : *Neque dives, neque fortis, sed nec sapiens Scotus, prédominante invidiâ, diù durabit in terra*(24).

– Et soyez assuré, mon estimable ami, que ni les longs services que vous avez rendus à l'état, ni vos connaissances profondes en jurisprudence ne pourront vous conserver ni votre place ni votre fortune si le marquis d'Athol parvient à composer un parlement tel qu'il le désire. – Vous savez que le feu lord de Ravenswood était son allié car lady Ravenswood descendait, comme le marquis, du baron de Tillibardine, elle était sa cousine au cinquième degré. Je suis sûr qu'il épousera les intérêts du jeune héritier et qu'il favorisera son avancement dans le monde. Pourquoi ne le ferait-il pas ? C'est un jeune homme actif et intelligent, capable de s'aider de la langue et des mains, que ses amis et ses parents porteront avec plaisir, parce que ce n'est pas un de ces pauvres Mephiboseht qui vous restent comme un fardeau sur les bras. Or, si l'on vient à remuer encore dans le parlement tous ces anciens procès de Ravenswood, je vous réponds que le marquis vous donnera du fil à retordre.

– Ce serait bien mal récompenser les longs services que j'ai rendus à l'État et le respect dont j'ai toujours fait profession pour l'honorable marquis et sa famille.

– Oh ! oh ! dit l'agent du marquis, il ne faut pas compter sur les services passés ni sur les anciens respects. Ce sont des services actuels, des preuves actuelles d'égards qu'un homme comme le marquis attend dans les circonstances où nous nous trouvons.

Le lord garde des sceaux vit alors clairement quel était le but où tendait tout ce que l'ami commun venait de lui dire, mais il était trop prudent pour se lier par une réponse positive.

Il ne savait pas, dit-il, quels services le marquis pouvait attendre de ses faibles talents et qu'il n'eût pas toujours été disposé à lui rendre, sauf et réservé ses devoirs envers son roi et son pays.

N'ayant ainsi rien dit, tout en paraissant dire beaucoup, car l'exception était calculée de manière à pouvoir y faire entrer ensuite tout ce que bon lui semblerait, sir William choisit un autre sujet de conversation, et ne put être ramené à l'autre. Son hôte partit donc sans avoir pu tirer du rusé politique la promesse de favoriser les projets du marquis, mais avec la certitude qu'il avait excité ses craintes sur un sujet qui lui tenait fort à cœur, et qu'il avait par là jeté les fondements d'un traité qu'on pourrait réaliser par la suite.

Lorsqu'il rendit compte au marquis du résultat de sa négociation, il fut convenu entre eux qu'on ne permettrait pas au lord garde des sceaux de reprendre son ancienne sécurité, mais qu'on l'entretiendrait dans cet heureux état d'inquiétude, surtout pendant l'absence de sa femme. Ils savaient que l'esprit orgueilleux et vindicatif de celle-ci lui fournirait le courage qui lui manquait, qu'elle était irrévocablement attachée au parti qui dominait alors et avec les chefs duquel elle entretenait une correspondance active, enfin que, sans craindre la famille Ravenswood, elle la haïssait mortellement, parce que l'ancienne splendeur de cette maison tenait encore dans l'ombre la grandeur toute nouvelle de la famille Ashton, de sorte qu'elle aurait risqué sans hésiter ses propres intérêts, dans l'espoir de donner le dernier coup à la fortune de ses ennemis.

Mais lady Ashton était absente en ce moment. L'affaire qui l'avait retenue longtemps à Édimbourg l'avait déterminée ensuite à faire le voyage de Londres, non sans espoir de contribuer, pour sa part, à déjouer les intrigues du marquis à la cour, car elle était en grande faveur auprès de la célèbre Sarah, duchesse de Marlborough, dont le caractère avait avec le sien plus d'une ressemblance frappante.

Il était donc nécessaire de presser vigoureusement son mari avant son retour. La lettre que le marquis avait écrite au Maître de Ravenswood, et que nous avons rapportée dans un des chapitres précédents, était un des préliminaires de ce plan d'opérations. Elle avait été rédigée avec soin, de manière à laisser à celui qui l'écrivait la liberté de s'intéresser au sort de celui à qui elle était écrite seulement autant que l'exigerait le succès de ses propres projets. Mais quelque peu disposé que fût le marquis, comme homme d'État, à se compromettre ou à se donner les airs de protecteur quand il n'avait aucune grâce à accorder, nous devons dire à son honneur que, tout en se servant du nom de Ravenswood pour entretenir des alarmes continuelles dans l'esprit du lord garde des sceaux, il désirait véritablement trouver l'occasion d'être utile à son jeune parent.

Comme le messager chargé de cette lettre devait passer près du château de sir William, on mit dans ses instructions que son cheval devait se déferrer dans le village situé près de l'avenue conduisant à Ravenswood, et on lui recommanda d'avoir soin, pendant que le forgeron du hameau ferait son métier, de se plaindre vivement du retard occasionné par cet accident, et de laisser échapper, dans son impatience, qu'il était porteur d'une dépêche très importante du marquis d'Athol pour le Maître de Ravenswood.

Cette nouvelle, avec toutes les exagérations d'usage, parvint par différents canaux aux oreilles de sir William, et chacun appuya sur le temps que le courrier avait mis à son voyage et sur l'impatience qu'il avait témoignée pour un délai d'une petite demi-heure. Sir William écouta ces rapports en silence, mais Lockard reçut ordre en particulier de guetter le messager à son retour, de tâcher de l'enivrer, et en tout état de cause, de s'emparer de ses dépêches de gré ou de force pour en connaître le contenu. Le projet ne réussit pourtant point, parce qu'il avait été prévu, et que l'exprès avait reçu ordre de revenir par une autre route.

Lorsqu'on jugea qu'il était inutile de l'attendre plus longtemps, Lockard reçut ordre de faire une enquête spéciale parmi ses clients de Wolfhope pour savoir si tel jour, vers telle heure, il était arrivé à la tour de Wolfcrag un messager fait et vêtu de telle manière. La chose ne fut pas difficile à constater, car le même jour Caleb s'était rendu dans ce hameau pour y emprunter de quoi donner à dîner à un exprès envoyé à son maître par le marquis d'Athol, et le pauvre diable avait été malade vingt-quatre heures chez la mère Smalltrash pour avoir mangé de mauvais saumon salé et bu de la petite bière aigre. Il était donc bien certain qu'il existait une correspondance entre le marquis et son jeune parent, ce que sir William avait quelquefois été tenté de regarder comme un épouvantail.

Les alarmes du lord garde des sceaux devinrent alors plus sérieuses. Le droit d'appeler au parlement des décisions des cours civiles d'Écosse avait été rarement exercé, mais il savait qu'il en existait des exemples ; et si le cours des événements amenait un parlement disposé à accueillir l'appel du jeune Ravenswood et à examiner attentivement l'affaire, sa conscience lui disait que l'issue pourrait bien n'en pas être favorable pour lui ; car dans ce cas la contestation devait se juger, non pas d'après la lettre stricte de la loi, mais d'après les principes d'équité, ce qui ne lui permettait pas d'espérer un triomphe aussi complet que celui qu'il avait obtenu dans tous les tribunaux.

Cependant tous les rapports qu'il recevait ne tendaient qu'à rendre plus probable le succès des intrigues politiques du marquis, et sir William Ashton commença à penser qu'il était temps qu'il songeât à

trouver une protection contre l'orage. Son caractère timide et irrésolu le portait toujours à des mesures de conciliation. Un compromis lui semblait préférable au meilleur procès. Il jugea que l'affaire du taureau, bien conduite, pouvait lui faciliter une entrevue et une réconciliation avec le Maître de Ravenswood. En ce cas, il lui serait aisé de tirer de lui quelles étaient ses idées sur l'étendue de ses droits et sur les moyens de les faire valoir. Il pourrait peut-être lui faire accepter quelques propositions avantageuses d'arrangement à l'amiable, ce qui n'est jamais bien difficile quand une des parties est riche et l'autre pauvre. D'ailleurs une réconciliation avec Ravenswood lui donnerait les moyens de faire ses conditions avec le marquis d'Athol. Enfin, se disait-il à lui-même, ce sera un acte de générosité que de relever la fortune du chef de cette famille ruinée, et s'il arrive qu'il soit chaudement et efficacement protégé par un nouveau gouvernement, qui sait si cette générosité ne trouvera pas sa récompense ?

C'était ainsi que pensait sir William Ashton, c'était ainsi qu'il donnait à ses vues intéressées une couleur de générosité, comme cela se voit assez fréquemment, et son imagination, étant arrivée à ce point, alla encore plus loin. Il commença à se dire que si Ravenswood devait obtenir quelque poste important dans une nouvelle administration, et si cette union pouvait le rendre plus disposé à être modéré dans ses réclamations contre lui, il pourrait y avoir de plus mauvais mariages pour sa fille Lucie. On pouvait obtenir la révocation de l'arrêt qui avait dégradé de noblesse la famille des lords de Ravenswood, dont le titre était fort ancien. Enfin cette alliance même légitimerait en quelque sorte, en sa personne, la possession de la plus grande partie des dépouilles de cette maison, et rendrait moins pénible la restitution du reste.

Pendant que ce plan compliqué mûrissait dans la tête du lord garde des sceaux, il se rappela que le lord Littlebrain l'avait souvent invité avec instance à venir passer quelques jours chez lui. Le château de ce lord n'était situé qu'à très peu de distance de Wolfcrag, et ce motif le décida à lui écrire sur-le-champ que, pouvant disposer de quelques jours, il se rendrait à son invitation dès le lendemain. Lors de son arrivée, le maître du logis était absent, mais il fut accueilli de la manière la plus aimable par lady Littlebrain, qui attendait incessamment son mari. Elle parut enchantée de voir miss Ashton et ordonna une partie de chasse pour amuser le lord garde des sceaux. La chasse n'était pas le divertissement favori de sir William, mais il accepta cette proposition avec empressement, parce qu'elle pouvait lui fournir l'occasion de reconnaître Wolfcrag, et peut-être de se rencontrer avec le propriétaire de cette tour en ruine si le bruit des chiens et des cors lui inspirait le désir de se joindre à la chasse. Enfin il

donna ordre à Lockard de chercher toutes les occasions possibles de se lier avec quelques-uns des habitants de Wolfcrag, et nous avons déjà vu de quelle manière Lockard s'acquitta de son rôle.

L'orage qui survint fut un incident qui favorisa plus que le lord garde des sceaux n'aurait osé l'espérer le plan qu'il avait formé de faire personnellement connaissance avec Edgar. La crainte qu'il avait eue que ce jeune homme, emporté par la soif de la vengeance, n'en vînt à quelque voie de fait contre lui était considérablement diminuée depuis qu'il le croyait spécialement protégé par le marquis d'Athol, ce qui pouvait lui donner les moyens de faire valoir ses droits par des voies légales ; car il pensait, avec assez de raison, qu'on ne se porte guère à des actes de violence que lorsqu'on se trouve absolument dépourvu de tout autre moyen pour atteindre à son but. Ce ne fut pourtant pas sans un mouvement secret de terreur qui glaça son cœur malgré lui qu'il se trouva enfermé dans la tour solitaire de Wolfcrag, espèce de château-fort situé dans un endroit isolé, et qui semblait fait exprès pour devenir un théâtre de vengeance. La froideur de l'accueil que le Maître de Ravenswood lui fit d'abord, ainsi qu'à sa fille, et la difficulté qu'il éprouvait à vaincre son embarras quand il fallut apprendre à un jeune homme habitué à le regarder comme le plus cruel ennemi de sa famille quels étaient les hôtes à qui il venait d'accorder un asile ne calmèrent pas ses alarmes ; et lorsqu'il entendit fermer avec violence la porte de la tour, sans qu'on eût permis à ses domestiques d'y entrer, les paroles de la vieille Alix se représentèrent à son esprit ; il pensa qu'il avait porté les choses trop loin avec une race aussi fière que celle des Ravenswood, et que le représentant de cette famille pouvait bien, comme Malisius Ravenswood, avoir attendu et trouvé le moment de la vengeance.

La franchise avec laquelle Edgar s'acquitta ensuite des devoirs de l'hospitalité, le changement qu'il remarqua dans son ton et dans ses manières, à mesure qu'il causait avec lui, calmèrent les appréhensions que ces souvenirs avaient fait naître, et sa pénétration découvrit sans peine que c'était aux grâces et à la beauté de Lucie qu'il était redevable des dispositions plus favorables de son hôte.

Toutes ces pensées se retracèrent à son esprit quand il eut pris possession de la chambre secrète. Une lampe de fer, un appartement sans meubles qui ressemblait à une prison plutôt qu'à une chambre à coucher, le bruit continuel des vagues qui venaient se briser contre le rocher sur lequel la tour avait été construite : tout contribuait à jeter le trouble et la mélancolie dans son âme. C'était à lui, c'était à ses manœuvres adroites qu'était due en grande partie la ruine de la famille dont il habitait en ce moment le dernier asile ; mais son caractère était plus intéressé que cruel, et la vue d'une détresse et d'une désolation

qu'il avait occasionnées lui était aussi pénible qu'il le serait à une maîtresse de maison d'un cœur tendre de présider en personne à la mort des agneaux et des pigeons tués par ses ordres. En même temps, quand il pensait à l'alternative de se trouver forcé, par une décision du parlement, à rendre à Ravenswood la plus grande partie de ses dépouilles, ou d'adopter comme membre de sa propre famille l'héritier de cette maison appauvrie, il éprouvait ce qu'on peut supposer qu'éprouve une araignée quand elle voit sa toile, fruit de tant de soins et de travaux, emportée par un malheureux coup de balai. D'une autre part, s'il s'engageait trop avant dans ses nouveaux projets, cela donnait lieu à une question que plus d'un bon mari, tenté d'agir comme s'il eût été le maître, s'est adressée sans pouvoir se faire une réponse satisfaisante : – Que dira ma femme ? Sir William prit enfin la résolution qui sert de refuge aux esprits faibles : il se détermina à attendre les événements, à profiter des circonstances qui se présenteraient et à y conformer sa conduite. Dans cet esprit de temporisation politique, il finit par dormir d'un sommeil paisible.

CHAPITRE XVI

> Vous voudrez bien m'excuser si je m'acquitte d'un petit message que j'ai pour vous. C'est un service que l'amitié exige de moi, et qui ne doit pas vous offenser, puisque je ne veux que justice pour les deux parties.
>
> *Le Roi qui n'est pas roi*, comédie.

Le Maître de Ravenswood avait repris en partie son humeur sombre quand il vit le lord garde des sceaux le lendemain matin. Il avait passé la nuit à réfléchir plutôt qu'à goûter quelque repos. Les sentiments qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour Lucie Ashton avaient eu à soutenir un terrible combat contre ceux qu'il avait voués à son père depuis si longtemps. Prendre avec amitié la main de l'ennemi de sa famille, le recevoir dans sa maison, faire avec lui l'échange des courtoisies d'une familiarité domestique, c'était à ses yeux une dégradation à laquelle il ne pouvait se soumettre sans révolter sa fierté.

Mais la glace ayant été rompue, sir William avait résolu de ne pas lui laisser le temps de se réunir. Il entrait dans son plan de confondre toutes les idées de Ravenswood et de l'étourdir en quelque sorte, en lui donnant une explication compliquée, en termes techniques, des querelles qui avaient divisé leurs familles ; pensant avec raison qu'il serait difficile à un jeune homme de suivre un jurisconsulte adroit dans tous les détours du labyrinthe de la chicane, et que tout en paraissant vouloir l'éclairer, il ne ferait que redoubler les ténèbres qui l'entouraient et diminuerait peut-être la confiance qu'il pouvait avoir dans la justice de sa cause. – Par là, pensait sir William, j'aurai l'avantage de paraître agir à son égard avec une franchise sans réserve, tandis qu'il ne pourra tirer que peu de profit de tout ce que je voudrai bien lui dire.

Avant le déjeuner, il tira donc à part Ravenswood, et l'ayant conduit vers l'embrasure d'une croisée, il reprit la conversation qu'il avait commencée la veille et exprima l'espérance que son jeune ami voudrait bien s'armer d'un peu de patience pour entendre un détail explicatif et circonstancié des causes malheureuses qui avaient donné naissance aux fâcheuses contestations des deux familles. Une vive

rougeur monta au visage du Maître de Ravenswood à ce propos, mais il garda le silence, et sir William Ashton, quoique peu satisfait de ce symptôme de mécontentement, qui ne lui avait pas échappé, commença l'histoire d'un prêt de vingt mille marcs que son père avait fait au feu lord, et il allait expliquer les voies légales par lesquelles cette somme considérable était devenue *debitum fundi,* quand Edgar l'interrompit.

– Ce n'est point ici, lui dit-il, que je puis écouter l'explication que sir William Ashton peut vouloir me donner sur toutes ces affaires. Ce n'est pas dans le château où mon père mourut de chagrin que je puis m'occuper à rechercher la cause de ses malheurs. Je pourrais ne me rappeler que les devoirs de la piété filiale et oublier ceux de l'hospitalité. Le moment viendra où ces objets seront discutés dans un lieu plus convenable, et en présence de personnes devant lesquelles nous aurons tous deux la liberté de parler et d'écouter.

– Le lieu, le temps et les personnes, dit sir William, sont des choses indifférentes pour ceux qui ne cherchent que la justice. Cependant, puisque je vous offre toutes les explications convenables, il me semble que de votre côté il serait juste que vous me donnassiez quelques renseignements sur les motifs que vous pouvez avoir pour revenir contre des décisions prononcées par les cours de justice compétentes.

– Sir William Ashton, répondit le Maître de Ravenswood avec un peu de chaleur, les domaines que vous occupez aujourd'hui ont été accordés à mes ancêtres par nos rois, pour les récompenser des services qu'ils avaient rendus en défendant leur pays contre les invasions des Anglais. Comment sont-ils sortis de nos mains ? par une suite de transactions qui ne sont ni vente amiable, ni adjudication judiciaire, ni hypothèques, mais qui offrent un mélange confus et inconcevable de toutes ces choses. Comment les intérêts ont-ils dévoré le principal ? Comment tous nos biens ont-ils été fondus comme la neige aux rayons du soleil ? C'est ce que vous pouvez concevoir plus facilement que moi. Je suis pourtant disposé à croire, d'après votre franchise à mon égard, que je puis m'être trompé sur vos motifs et sur votre caractère, et qu'un jurisconsulte éclairé comme vous a pu croire équitable ce qui a paru injuste et oppressif à un homme aussi ignorant que je le suis dans ces sortes de matières.

– Et permettez-moi de vous dire aussi, mon cher Ravenswood, répondit le rusé sir William, que j'étais moi-même dans l'erreur à votre sujet. On m'avait appris à vous regarder comme un jeune homme fier, impétueux, bouillant, prêt, à la moindre provocation, à jeter votre épée dans la balance de la justice et à recourir à ces actes de violence, à ces voies de fait qu'une sage politique et une administration protectrice ne tolère plus en Écosse depuis bien des années. Puisque nous nous étions

réciproquement mal jugés, pourquoi donc le jeune homme loyal ne voudrait-il pas écouter l'explication franche que le vieux jurisconsulte désire lui donner sur toutes les contestations qui ont eu lieu entre leurs familles ?

– Non, milord, répondit Edgar, c'est dans les états de la nation, c'est devant la cour suprême du parlement que cette explication doit avoir lieu. Les barons et chevaliers, les lords et pairs d'Écosse doivent décider si une maison qui n'est pas une des moins nobles de ce royaume doit se trouver dépouillée de toutes ses possessions, de même qu'un misérable ouvrier est privé du gage qu'il a mis entre les mains d'un usurier dès qu'il a laissé passer l'heure à laquelle il devait le racheter. Si les droits du créancier sont reconnus légitimes, s'il faut que la loi nous ravisse tous les biens que nous tenions à titre de récompense glorieuse, cet exemple sera peut-être d'une conséquence funeste pour la postérité de mes juges eux-mêmes, mais je saurai m'en consoler, il me restera mon épée, et je pourrai suivre la profession des armes partout où j'entendrai le son d'une trompette.

Comme il prononçait ces mots d'un ton ferme et pourtant mélancolique, il leva les yeux et rencontra ceux de Lucie Ashton, qui était survenue pendant leur entretien sans qu'il s'en fût aperçu. Ses regards étaient fixés sur Ravenswood avec une expression d'intérêt et d'admiration qu'elle ne cherchait pas à cacher. L'air noble et les traits distingués d'Edgar, animés par l'orgueil de sa naissance et par le sentiment de sa propre dignité, le son doux et expressif de sa voix, la patience avec laquelle il semblait supporter l'indigence à laquelle il était réduit, l'indifférence qu'il témoignait sur l'avenir : tout contribuait à rendre sa présence dangereuse pour une jeune fille dont l'esprit n'était que trop disposé à se livrer à des souvenirs dont il était le principal objet. Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, ils rougirent tous les deux en éprouvant une secrète émotion, et ils évitèrent de se regarder de nouveau.

Sir William n'avait pas manqué d'examiner avec grande attention l'expression de leur physionomie. – Je n'ai besoin de craindre, pensa-t-il, ni appel ni parlement. J'ai un moyen sûr de me réconcilier avec ce jeune étourdi, dans le cas où il deviendrait formidable. Mon premier soin en ce moment doit être, avant tout, de ne me compromettre en rien. Le poisson a mordu à l'hameçon, mais ne nous hâtons pas de tirer la ligne, afin de pouvoir couper le fil et le laisser dans l'eau s'il ne vaut pas la peine d'en être retiré.

Dans ce calcul inspiré par un égoïsme cruel et fondé sur les symptômes d'attachement qu'il croyait remarquer en Ravenswood pour Lucie, il ne faisait entrer pour rien les chagrins qu'il pouvait occasionner à sa fille en se jouant ainsi de ses affections, et le danger

de la laisser ouvrir son âme à une passion si dangereuse. On eût dit qu'il se flattait de pouvoir l'allumer et l'éteindre à son gré, comme la flamme d'un flambeau. Mais la Providence préparait une punition terrible à cet homme qui avait passé toute sa vie à faire servir les passions des autres à ses intérêts.

Caleb Balderston vint annoncer en ce moment que le déjeuner était prêt. Les restes du dîner ou plutôt du souper de la veille avaient abondamment pourvu à ce repas du matin, plus substantiel à cette époque que de nos jours ; il n'oublia pas de présenter au lord garde des sceaux, avec tout le cérémonial d'usage, ce qu'on appelait le coup du matin, dans un grand gobelet d'étain garni de feuilles de persil. Il lui demanda pardon de ne pas le lui avoir servi dans la grande coupe d'argent de son maître, mais, ajouta-t-il, on l'a envoyée il y a quelques jours chez un orfèvre à Édimbourg pour être dorée.

– Il est effectivement probable, dit Ravenswood en souriant, qu'elle est à Édimbourg, mais chez qui est-elle, et à quel usage y sert-elle ! c'est ce que ni vous ni moi ne pouvons savoir.

– Ce que je puis savoir, du moins, dit Caleb d'un ton d'humeur, c'est qu'il y a déjà à la porte de la tour quelqu'un qui désire vous parler. Votre Honneur sait-il s'il veut le recevoir ?

– Demande-t-il à me voir, Caleb ?

– Il dit qu'il n'a affaire qu'à vous. Mais avant de le laisser entrer, je voudrais que vous jetassiez un coup d'œil sur lui par le guichet. Ce château n'est pas une auberge ouverte à tout venant.

– Craignez-vous que ce ne soit un officier de justice chargé de m'arrêter pour dettes ?

– Un officier de justice ! dans votre château, et pour vous arrêter ! en vérité, Votre Honneur a bien envie de rire aux dépens du vieux Caleb ce matin. Quoi qu'il en soit, dit-il tout bas à son maître en sortant avec lui, jetez un coup d'œil sur lui. Je ne voudrais nuire à personne dans l'esprit de Votre Honneur, mais c'est un homme de mauvaise mine, et j'y regarderais à deux fois avant de le laisser entrer dans la tour.

Ce n'était pourtant pas un officier de police, mais bien le respectable capitaine Craigengelt, le nez rougi par l'eau-de-vie dont il s'abreuvait largement, avec un chapeau galonné un peu de côté sur le haut de sa perruque noire, une épée, des pistolets aux arçons de sa selle et un habit de chasse usé, garni de vieux galons : le véritable portrait de l'homme qui, rencontrant la nuit un voyageur dans un endroit écarté, est prêt à lui dire : – La bourse ou la vie !

Lorsque le Maître de Ravenswood l'eut reconnu, il fit ouvrir la

porte, et Craigengelt étant entré dans la cour :

– Je présume, capitaine, lui dit-il, que les affaires que nous avons ensemble ne sont pas assez importantes pour que nous ne puissions les discuter ici ; j'ai compagnie en ce moment au château, et la manière dont nous nous sommes séparés il n'y a pas longtemps doit me faire excuser si je ne vous invite pas à y entrer.

Quoique d'une impudence sans égale, Craigengelt fut un peu déconcerté par un accueil si peu flatteur. Il se remit pourtant bientôt. – Je ne viens pas ici, lui dit-il, demander l'hospitalité au Maître de Ravenswood. Je m'acquitte d'une mission honorable que m'a confiée un de mes amis : sans ce motif le Maître de Ravenswood ne me verrait pas dans son château.

– Eh bien ! monsieur, terminons en peu de mots ; ce sera la meilleure apologie. Quel est l'homme assez heureux pour pouvoir vous employer à porter ses dépêches ?

– Mon ami M. Hayston de Bucklaw, répondit Craigengelt avec un air d'importance et avec la confiance que lui inspirait le courage reconnu de celui au nom duquel il parlait. Il trouve que vous ne l'avez pas traité avec les égards qui lui étaient dus, et il est résolu à en avoir satisfaction. Je vous apporte la mesure exacte de la longueur de son épée, et il vous somme de vous trouver aujourd'hui accompagné d'un ami et muni d'armes égales, en tel endroit qu'il vous plaira de choisir, à la distance d'un mille de ce château. Je l'accompagnerai moi-même comme second.

– Satisfaction ! armes égales ! s'écria Ravenswood, qui, comme le lecteur doit se le rappeler, n'avait aucune raison de croire qu'il eût offensé Bucklaw le moins du monde. Sur ma parole, capitaine Craigengelt, ou vous avez inventé la fausseté la plus invraisemblable que qui que ce soit ait jamais pu imaginer, ou votre coup du matin a été aujourd'hui trop copieux. Quel motif aurait pu engager Bucklaw à m'envoyer un pareil message ?

– Je suis chargé, monsieur, de vous répondre que c'est l'insulte que vous lui avez faite en le chassant de votre maison sans lui en donner raison.

– Cela est impossible : il ne peut être assez fou pour regarder comme une insulte ce qui était affaire de nécessité ; et je ne puis croire que, connaissant ma façon de penser sur votre compte, capitaine, il eût choisi pour une telle mission un homme qui a droit à si peu d'égards et de considération. Où trouverais-je un homme d'honneur qui voulût agir comme second avec vous ?

– À si peu d'égards et de considération ! répéta Craigengelt en portant la main sur son épée, morbleu ! si la querelle de mon ami ne

devait être vidée la première, je vous ferais bien voir…

– Je n'ai rien de plus à écouter de votre part, capitaine. Vous avez entendu ma réponse ; faites-moi le plaisir de vous retirer.

– Morbleu ! répéta le fanfaron. Et voilà tout ce que vous avez à répondre à un message honorable !

– Si le laird de Bucklaw vous a réellement député vers moi, ce que j'ai peine à croire, dites-lui que lorsqu'il m'enverra quelque message par un homme digne de servir d'intermédiaire entre lui et moi, je lui donnerai toutes les explications convenables.

– Au moins, monsieur, vous voudrez bien me faire remettre tous les bagages que mon ami a laissés dans votre château.

– Tout ce que Bucklaw peut y avoir laissé lui sera reporté par mon domestique. Je ne vous remettrai rien, attendu que vous ne me justifiez pas de lettres de créance.

– Fort bien, monsieur ! s'écria Craigengelt emporté par la colère au-delà des bornes de sa prudence ordinaire. Il faut convenir que vous m'avez reçu ce matin d'une manière fort honnête ; mais la honte en retombera sur vous plutôt que sur moi. Un château ! continua-t-il en jetant les yeux autour de lui, cette demeure ressemble plutôt à un de ces coupe-gorge où l'on reçoit les voyageurs pour s'emparer de leurs dépouilles !

– Insolent ! s'écria Ravenswood en saisissant la bride de son cheval et en levant un bâton sur lui, si vous ne partez à l'instant sans proférer une syllabe, je vous ferai périr sous le bâton !

En voyant le bâton levé sur ses épaules, Craigengelt ne se fit pas prier une seconde fois de partir. Il donna à son cheval un si grand coup d'éperon que l'animal se cabrant pensa le jeter hors de selle. Il parvint pourtant à s'y maintenir, et disparut en courant au grand galop.

Ravenswood, en se retournant pour rentrer dans la maison, vit à la porte du vestibule le lord garde des sceaux, qui, quoique à la distance que la politesse prescrivait, avait été témoin de cette scène.

– Je suis sûr, dit sir William, d'avoir vu cet homme il n'y a pas très longtemps. Ne se nomme-t-il pas Craig… Craigen…

– Craigengelt, dit Ravenswood : c'est du moins le nom qu'il se donne à présent.

– Craig-en-danger, Craig-en-l'air, s'écria Caleb, jouant sur le mot *craig,* qui, en écossais, signifie *cou.* Le coquin a la potence gravée sur le front, et je gagerais deux sous contre un *plack* que le chanvre qui doit lui filer une cravate est déjà semé.

– Vous êtes bon physionomiste, mon cher M. Caleb, dit le lord

garde des sceaux en souriant ; et je vous assure que ce brave homme a déjà été bien près de vérifier votre prédiction ; car je me souviens parfaitement que, pendant un voyage que je fis à Édimbourg, il y a environ quinze jours, je vis ce M. Craigengelt, ou… n'importe son nom, subir un interrogatoire très sévère devant le Conseil privé.

– Quel en était le sujet ? demanda le Maître de Ravenswood avec quelque intérêt.

La réponse qu'exigeait cette question conduisait à une conversation à laquelle sir William était très empressé d'arriver, et il ne pouvait en trouver une meilleure occasion. Il prit le bras d'Edgar, et l'entraînant vers le salon : – Cette affaire n'est d'aucune importance, lui dit-il ; cependant je ne puis vous en parler qu'en particulier.

En arrivant dans le salon, il conduisit le Maître de Ravenswood près d'une fenêtre située à l'une des extrémités, et l'on pense bien que miss Ashton, qui était à l'autre bout, n'osa pas changer de place pour aller prendre part à leur entretien.

CHAPITRE XVII

> Parlez-moi d'un tel père ! il adore sa fille,
> Et sans regret pourtant il la sacrifierait
> À l'orgueil, à la crainte, au plus vil intérêt.
> Si les flots irrités l'exigeaient pour victime,
> Sa main la pousserait sans pitié dans l'abîme.
>
> *Anonyme.*

Le lord garde des sceaux commença son discours avec l'air de la plus grande aisance, quoiqu'il eût soin d'examiner avec attention l'effet qu'il produisait sur le jeune Ravenswood.

– Vous savez, mon jeune ami, lui dit-il, que la méfiance est une maladie naturelle du temps où nous vivons, et qu'elle expose l'homme le plus vertueux et le plus sage à se laisser tromper par les artifices du premier intrigant. Si j'avais été disposé, il y a quelque temps, à ouvrir mon cœur au soupçon, si j'avais été le rusé politique pour lequel on m'a fait passer à vos yeux au lieu d'être aujourd'hui bien tranquille dans votre château, en pleine liberté de solliciter et d'agir contre moi comme bon vous semble pour faire valoir ce que vous croyez votre droit, vous seriez enfermé dans le château d'Édimbourg ou dans quelque autre prison d'état, à moins que vous n'eussiez réussi à vous sauver en pays étranger, au risque d'une sentence de confiscation des biens qui vous restent.

– Je crois, milord, dit Ravenswood, que vous ne voudriez pas plaisanter sur un tel sujet. J'ai pourtant peine à croire que vous me parliez sérieusement.

– L'innocence est toujours pleine de confiance, elle la porte même quelquefois jusqu'à la présomption ; quoique, au surplus, cela soit bien excusable en pareil cas.

– Je ne conçois pas que la confiance qu'on doit avoir en son innocence puisse jamais passer pour présomption.

– On peut du moins la traiter d'imprudence, dit sir William, puisqu'elle nous induit en erreur, en nous faisant croire que ce qui n'est connu que de notre conscience doit être évident aux autres. C'est pour cette raison que j'ai vu plus d'une fois un coquin se défendre beaucoup mieux qu'un honnête homme faussement accusé n'aurait pu

le faire dans les mêmes circonstances. N'ayant pas pour soutien le sentiment de son innocence, un tel misérable ne perd aucun des avantages que la loi lui accorde ; et si son avocat est un homme de talent, il parvient souvent à forcer ses juges à le déclarer innocent. Je me rappelle à ce sujet la fameuse affaire de sir Cooly Condiddle, qui avait été traduit en justice pour un abus de confiance dont tout le monde savait qu'il était coupable. Ses juges furent pourtant obligés de l'absoudre, et il jugea ensuite lui-même des gens qui valaient mieux que lui.

– Me permettez-vous, dit Edgar, de vous prier d'en revenir au sujet qui nous occupait ? Il me semble que vous me disiez qu'on avait conçu contre moi quelques soupçons ?

– Des soupçons, Maître de Ravenswood ! oui, vraiment. Et je puis vous en montrer les preuves, si je les ai ici comme je le pense.

Il sonna et demanda qu'on fît venir Lockard, qui se présenta à l'instant.

– Lockard, lui dit-il, apportez-moi le portefeuille fermant à clef dont je vous ai recommandé d'avoir un soin tout particulier. Vous savez ce que je veux vous dire.

– Oui, milord, répondit Lockard, et il sortit à l'instant pour exécuter les ordres de son maître.

– Je crois que ces pièces doivent s'y trouver, continua le lord garde des sceaux. Il me semble que je les ai laissées dans ce portefeuille, où j'avais mis quelques affaires pour les examiner pendant mon séjour chez lord Littlebrain. Au surplus, je suis bien sûr de les avoir au château de Ravenswood, et peut-être mon jeune ami pourrait-il consentir à me faire l'honneur…

Lockard rentra en ce moment, et remit à son maître un portefeuille en maroquin vert, dont sir William avait la clef dans sa poche. Il en tira, en ayant l'air de chercher beaucoup, deux ou trois pièces relatives à ce qui s'était passé lors des funérailles du feu lord de Ravenswood, et aux démarches qu'il avait faites pour empêcher qu'on ne donnât suite à cette affaire. Il les avait choisies avec soin parmi plusieurs autres, comme étant propres à exciter, sans la satisfaire, la curiosité que son jeune ami devait naturellement éprouver à ce sujet, et à lui prouver que sir William Ashton lui avait servi d'avocat auprès du Conseil privé, et avait joué le rôle de pacificateur.

Laissant ces papiers entre les mains d'Edgar pour qu'il les examinât, le lord garde des sceaux s'approcha de la table sur laquelle le déjeuner était servi ; il entra en conversation tour à tour avec sa fille et avec le vieux Caleb, dont le ressentiment contre celui qu'il appelait l'usurpateur des domaines de la famille commençait à s'adoucir par le

ton de familiarité avec lequel il daignait lui parler.

Après avoir lu ces pièces, le Maître de Ravenswood resta quelques instants le front appuyé sur une main, comme plongé dans de profondes réflexions. Il les relut ensuite avec encore plus d'attention, comme s'il eût voulu y découvrir quelque dessein secret, qu'une première lecture ne lui avait pas permis d'y découvrir. Il paraît pourtant qu'elle ne servit qu'à confirmer l'opinion qu'il avait déjà conçue, car il quitta brusquement le banc de pierre sur lequel il était assis, et s'avançant vers le lord garde des sceaux, il lui prit la main, la serra fortement, et lui demanda pardon à plusieurs reprises de l'avoir si mal jugé, et d'avoir été coupable d'injustice à son égard dans le moment où il trouvait en lui, sans le savoir, un homme qui protégeait sa personne et qui défendait son honneur.

L'homme d'État l'écouta d'abord avec une surprise bien jouée, et ensuite avec toutes les démonstrations d'une franche cordialité. Des pleurs coulaient des beaux yeux bleus de Lucie, en voyant cette scène inattendue et attendrissante. Voir le Maître de Ravenswood, naguère si hautain et si réservé, et qu'elle avait toujours regardé comme la partie injuriée, supplier son père de lui accorder son pardon, c'était un changement inespéré dont elle n'était pas moins flattée que surprise.

– Essuyez vos yeux, Lucie, lui dit sir William : faut-il pleurer parce qu'on reconnaît que votre père, quoique attaché au barreau, est un homme juste, un homme d'honneur ? Vous ne me devez pas de remerciements, dit-il alors à Edgar ; ce que j'ai fait pour vous, vous l'auriez fait pour moi, si vous aviez été à ma place. *Suum cuique tribuito* était la maxime favorite des jurisconsultes romains, et je l'ai apprise en étudiant Justinien. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas payé au centuple en sauvant la vie de cette chère enfant ?

– Ah ! répondit Ravenswood, continuant à s'accuser lui-même, le faible service que je vous rendis ne fut qu'un acte d'instinct, produit par l'impulsion du moment ; mais vous, en prenant ma défense dans l'instant où vous connaissiez mes préventions contre vous, où vous saviez combien j'étais disposé à être votre ennemi, vous avez fait un trait de délicatesse et de générosité.

– Eh bien ! dit le lord garde des sceaux, chacun de nous a agi comme il devait le faire naturellement d'après sa position et son caractère, vous en jeune homme un peu inconsidéré, moi en vieillard réfléchi, en juge intègre. Nous n'aurions peut-être pas pu changer de rôle. Du moins, quant à moi, je suis sûr que j'aurais été un fort mauvais *toreador ;* et vous, mon jeune ami, malgré la bonté de votre cause, vous l'auriez peut-être moins bien plaidée que moi devant le Conseil privé.

– Mon généreux ami ! s'écria Edgar ; et en donnant au lord garde

des sceaux ce titre que celui-ci lui avait déjà prodigué si souvent, mais qu'il prononçait lui-même pour la première fois, il accorda à son ancien ennemi l'entière confiance d'un cœur où l'honneur ne régnait pas moins que la fierté. Il était d'un caractère réservé, opiniâtre et irascible, mais franc et plein de droiture ; ses préjugés, quelque profondément enracinés qu'ils fussent, devaient céder devant l'amour et la reconnaissance. Les charmes réels de la fille, joints aux prétendus services que lui avait rendus le père, firent sortir de sa mémoire le vœu solennel de vengeance qu'il avait prononcé dans la nuit qui avait suivi les funérailles de son père ; mais ce vœu avait été enregistré dans le livre du destin.

Caleb était présent à cette scène extraordinaire, et il ne pouvait y assigner d'autre raison qu'une alliance entre les deux familles, et le château de Ravenswood avec tous les domaines qui en dépendaient donnés en dot à miss Ashton. Quant à Lucie, lorsque Edgar lui adressa les excuses les plus passionnées pour l'air de froideur avec lequel il l'avait d'abord accueillie, elle versa encore quelques larmes à travers lesquelles brilla le plus doux sourire, et sans chercher à retirer une main qu'il lui avait prise, elle ne put que l'assurer, d'une voix entrecoupée, du plaisir avec lequel elle voyait une réconciliation complète entre son père et celui qui lui avait sauvé la vie.

Sir William lui-même fut un instant ému et affecté par l'abandon généreux et sans réserve avec lequel le fier Ravenswood abjurait en un instant toute son inimitié, et lui demanda, sans hésiter, pardon de l'injustice dont il se croyait coupable. Ses yeux brillèrent en se fixant sur deux jeunes gens qui paraissaient faits l'un pour l'autre, et déjà unis par les nœuds d'un secret attachement. Il songea à quel point d'élévation pourrait parvenir le caractère entreprenant et chevaleresque de Ravenswood dans des circonstances dont l'obscurité de sa naissance et sa timidité naturelle ne lui permettaient pas de profiter lui-même. Et sa fille, son enfant favori, sa compagne fidèle, ne semblait-elle pas formée pour trouver le bonheur avec un époux tel qu'Edgar ? C'était une tendre vigne qui, pour pouvoir élever ses rameaux vers le ciel, avait besoin d'être soutenue par un ormeau vigoureux. Il se plaisait donc à regarder leur union comme un événement possible, et ce ne fut qu'une heure après que son imagination fut arrêtée dans ses rêves en songeant à la pauvreté du Maître de Ravenswood et à l'impossibilité de faire jamais consentir lady Ashton à un pareil mariage.

Il est certain que le sentiment extraordinaire de bienveillance et d'attendrissement par lequel sir William venait de se laisser surprendre fut une des circonstances qui contribuèrent le plus à donner un encouragement tacite à l'affection mutuelle qui commençait à s'établir

entre Edgar et Lucie, en portant les amants à se flatter qu'il verrait leur union avec plaisir. Il parut reconnaître lui-même cette vérité par la suite ; car longtemps après la catastrophe qui termina leurs amours, on l'entendit déclarer plusieurs fois qu'on ne devait jamais permettre à la sensibilité de l'emporter sur le jugement et assurer que le plus grand malheur de toute sa vie avait été dû à un instant de pareille faiblesse. Il faut convenir que, si cette faute qu'il se reprochait fut de courte durée, il en fut longtemps et sévèrement puni.

Après quelques instants de silence, le lord garde des sceaux reprit la parole. – Dans la surprise que vous avez éprouvée en me trouvant meilleur que vous ne me supposiez, lui dit-il, vous avez perdu de vue la curiosité que vous m'aviez montrée relativement à ce Craigengelt, et cependant il fut encore question de vous dans cette affaire.

– Le misérable ! s'écria Ravenswood, je n'eus jamais avec lui qu'une liaison très momentanée, mais il est vrai que jamais je n'aurais dû en avoir aucune. Et que peut-il dire de moi ?

– Assez pour exciter les appréhensions de quelques-uns de nos grands personnages qui, dans leur loyauté exagérée(25), sont toujours disposés à prendre un parti violent sur de simples soupçons et d'après le rapport d'un délateur mercenaire. Ce furent quelques sottes déclarations sur votre projet d'entrer au service du roi de France ou du Prétendant, je ne saurais dire duquel des deux ; mais un de vos meilleurs amis, le marquis d'Athol, et un homme que vous regardiez comme votre ennemi acharné, et qui avait peut-être quelque intérêt à l'être, ne purent y ajouter foi et prirent votre défense.

– J'en ai beaucoup d'obligation à mon honorable ami, dit Edgar en prenant la main du lord garde des sceaux, mais encore plus à mon estimable ennemi.

– *Inimicus amicissimus,* dit sir William en lui serrant la main à son tour. Mais j'ai entendu ce misérable prononcer le nom de M. Hayston de Bucklaw : je crains que ce pauvre jeune homme ne suive un bien mauvais guide.

– Il est assez âgé pour pouvoir se diriger lui-même.

– Assez âgé peut-être, mais je doute qu'il soit assez prudent s'il a choisi ce drôle pour son *fidus Achates.* Craigengelt avait fait au Conseil privé une sorte de dénonciation directe et formelle, mais on aurait pu regarder sous ce point de vue certaines réponses qu'il fit lors de son interrogatoire si nous n'avions eu moins d'égard à son témoignage qu'au caractère d'un pareil témoin.

– M. Hayston de Bucklaw, dit Ravenswood, est homme d'honneur, et je le crois incapable de bassesse ou de trahison.

– Au moins est-il capable de beaucoup d'inconséquences, Maître de Ravenswood, et c'est ce que vous ne pouvez nier ; la mort le mettra bientôt en possession de superbes propriétés, si elle ne l'a pas déjà fait. Lady Girnington, excellente femme, si ce n'est que son caractère acariâtre la rend insupportable à tout le monde, est probablement morte à l'instant où je vous parle. Elle est immensément riche, et tous ses biens doivent passer à Bucklaw. Je connais ses propriétés : ce sont de nobles domaines, qui valent, ma foi, les miens.

– J'en suis charmé, dit Ravenswood, et je le serais encore plus si j'espérais que les mœurs et les habitudes de Bucklaw changeassent avec sa fortune. Mais le choix qu'il vient de faire de Craigengelt pour servir d'intermédiaire entre nous ne me permet guère de compter sur sa conversion.

– C'est bien certainement un oiseau de mauvais augure, dit le lord garde des sceaux : son chant annonce la prison et la potence. Mais occupons-nous du déjeuner. Je vois dans les yeux du digne M. Caleb qu'il pense que nous l'oublions trop longtemps.

CHAPITRE XVIII

Ne fermez pas l'oreille aux avis d'un vieillard.
Quel motif avez-vous pour ce brusque départ ?
Vous faites, j'en conviens, ici fort maigre chère,
Et vous pourriez dîner mieux sur une autre terre ;
Mais chez les étrangers si tout est à foison,
Leurs mets les plus exquis sont souvent du poison.
Restez chez vous. Leur feu vaut-il notre fumée ?

La Courtisane française.

Le lord garde des sceaux et sa fille s'étant retirés après le déjeuner pour se préparer à partir, le Maître de Ravenswood profita de ce moment pour faire ses arrangements de manière à pouvoir aussi quitter Wolfcrag un jour ou deux. Il était indispensable qu'il fît part de ses intentions au vieux Caleb, et il trouva ce fidèle serviteur dans l'office, occupé à calculer combien de temps les restes du dîner de la veille et du déjeuner du jour pourraient entretenir la table de son maître, en les ménageant avec économie. Heureusement, pensait-il, il ne se fait pas un dieu de son ventre, et pour comble de bonheur, nous n'avons plus ici ce Bucklaw, qui aurait avalé en un seul repas un cheval avec sa selle. Pour le déjeuner, mon maître n'est pas plus difficile que Caleb, un peu de cresson ou du pourpier, et un morceau de pain d'avoine, en voilà autant qu'il lui en faut. Quant au dîner, voyons : il ne reste des deux canards qu'une carcasse un peu sèche, mais n'importe, cela suffira pour aujourd'hui. Oh ! oui, cela suffira. Pour demain, cette cuisse d'oie…

Il fut interrompu dans ses calculs par l'arrivée du Maître de Ravenswood, qui l'informa, non sans quelque hésitation, qu'il avait dessein d'accompagner sir William au château de Ravenswood et d'y passer un jour ou deux.

– Que la bonté du ciel ne le permette pas ! s'écria le vieillard, devenant aussi pâle que la nappe qui avait servi pour le déjeuner, et qu'il s'occupait à plier.

– Et pourquoi, Caleb, lui demanda son maître, pourquoi désirez-vous que la bonté du ciel ne me permette pas de rendre à sir William la visite qu'il m'a faite ?

– Oh ! M. Edgar, répondit Caleb, je ne suis qu'un domestique, il ne

me convient pas de parler, mais je suis un vieux serviteur. J'ai servi votre père et votre grand-père ; j'ai même vu lord Randal, votre bisaïeul : il est vrai que je n'étais encore qu'un enfant.

– Et qu'est-ce que tout cela a de commun, Caleb, avec une visite d'honnêteté que j'ai dessein de rendre à un voisin ?

– Ce que cela a de commun, M. Edgar ? Votre conscience ne vous dit-elle pas que ce n'est pas au fils de votre père à aller chez de tels voisins ? Que deviendrait l'honneur de la famille ? Ah ! s'il venait à entendre raison, s'il vous rendait ce qui vous appartient, quand même vous penseriez à honorer sa famille de votre alliance, je ne dirais pas non ; car la jeune demoiselle est une créature bien douce, bien aimable. Mais jusque-là il faut vous tenir à votre place. Je les connais. Ils ne vous en priseront que plus.

Caleb frappait assez juste, et Ravenswood le sentit, mais, ne voulant pas en convenir, il tourna la chose en plaisanterie. – Vous allez plus vite en besogne que moi, Caleb, lui dit-il ; vous me cherchez déjà une épouse dans une famille où vous ne voulez pas que je rende une visite. Mais qu'avez-vous donc ? vous êtes pâle comme la mort ?

– Vous vous moqueriez de moi, M. Edgar, si je vous le disais ; et cependant Thomas le Rimeur n'a jamais menti, jamais ses prédictions n'ont manqué de s'accomplir, et il en a fait une relative à votre famille qui me fait trembler si vous allez à Ravenswood. Faudrait-il que j'eusse assez vécu pour en voir l'accomplissement !

– Et quelle est donc cette prédiction terrible, Caleb, lui demanda Edgar, qui désirait calmer les craintes de son fidèle serviteur.

– Jamais, répondit Caleb, je n'ai récité ces vers à âme qui vive, pas même à Mysie. Je les ai appris d'un vieux prêtre qui avait été confesseur de votre grand-père, dans le temps que la famille était catholique. Mais combien de fois ne me suis-je pas répété ces paroles mystérieuses ! Je ne pensais guère, ce matin, qu'elles me reviendraient à l'imagination aujourd'hui.

– Trêve de sottises, Caleb ! s'écria son maître d'un ton d'impatience. Dites-moi ces vers sur-le-champ : je veux les connaître.

Caleb, n'osant résister, leva les yeux et les mains vers le ciel, et, les joues pâles de crainte, récita d'une voix tremblante les vers suivants :

Quand le dernier des Ravenswood ira

Dans le château qui ce nom portera.

Pour fiancée une morte il prendra,

Dans le Kelpy son coursier logera,

Et pour jamais sa famille éteindra.

– Je connais le Kelpy, Caleb, dit le Maître de Ravenswood ; n'est-ce pas ainsi qu'on nommait autrefois les sables mouvants qui se trouvent le long de la mer entre Wolfcrag et Wolfhope ? Mais jamais homme de bon sens ne s'avisera d'y loger son cheval.

– Ne cherchez pas à expliquer la prophétie, M. Edgar. À Dieu ne plaise que nous en connaissions jamais le sens ! Mais restez chez vous, et laissez les étrangers retourner chez eux. Nous en avons fait pour eux bien assez, et en faire davantage serait agir contre l'honneur de la famille.

– Je vous sais le meilleur gré de vos avis, Caleb, mais je ne vais pas au château de Ravenswood pour y chercher une fiancée ni morte ni vivante, et je tâcherai de trouver pour mon cheval une meilleure écurie que le Kelpy. D'ailleurs je ne me suis jamais hasardé dans cet endroit depuis qu'une patrouille de dragons anglais y fut engloutie il y a environ dix ans. Mon père et moi nous les vîmes du haut de la tour lutter contre la marée qui s'avançait, et qui les entraîna avant qu'on pût leur donner du secours.

– Et ils l'avaient bien mérité, les coquins ! dit Caleb. Qu'avaient-ils besoin d'aller faire le métier d'espion sur nos côtes et d'empêcher d'honnêtes gens de rapporter chez eux un petit baril d'eau-de-vie ? Combien de fois n'ai-je pas été tenté de faire feu sur eux de la vieille couleuvrine qui était alors sur la tourelle du sud ! Mais je craignais que le coup, en partant, ne fit crever la pièce.

Caleb était alors tellement occupé à maudire les soldats anglais qui empêchaient la contrebande que son maître échappa à de nouvelles remontrances et alla rejoindre ses hôtes. Tout était prêt pour leur départ. Lockard avait sellé les chevaux, et l'on se disposa à se mettre en route.

Caleb avait, non sans peine, ouvert les deux battants de la grande porte, et, debout tout à côté, il tâchait, en prenant un air d'importance respectueuse, de faire oublier qu'on n'y voyait ni portier, ni gardes, ni domestiques en livrée.

Le garde des sceaux lui rendit d'un air de bonté le salut qu'il lui adressa, et, se baissant sur son cheval, lui glissa dans la main le présent qu'il était alors d'usage que tout hôte en partant fit aux domestiques de la maison où il avait été reçu. Lucie sourit au vieillard avec sa douceur ordinaire, lui dit adieu et lui remit aussi son présent avec tant de grâce, avec un accent si doux qu'elle aurait entièrement gagné le cœur de Caleb s'il n'eût eu trop présents à l'esprit la prophétie de Thomas le Rimeur et le tort que la famille Ashton avait fait à celle de Ravenswood. Quoi qu'il en soit, il se serait volontiers écrié comme le duc, dans *Comme il vous plaira*(26) :

Vous trouveriez bien mieux le chemin de m, e plaire, Si vous aviez reçu le jour d'un autre père.

Ravenswood, à côté de Lucie, encourageait sa timidité, et, tenant la bride de son cheval, le guidait le long du sentier rocailleux et étroit par où l'on descendait du château, quand il entendit Caleb l'appeler à grands cris. Il craignit que ses compagnons de voyage ne trouvassent singulier qu'il ne voulût pas s'arrêter un instant pour écouter ce que son domestique pouvait avoir à lui dire, et, tout en maudissant le zèle déplacé de son fidèle serviteur, il retourna vers la porte de la tour, laissant Lockard s'acquitter d'une fonction qui lui semblait si douce.

Il commençait à demander au vieillard, d'un ton un peu brusque, pourquoi il le rappelait ainsi, quand Caleb s'écria à demi-voix : – Paix ! monsieur, paix ! je n'ai qu'un mot à vous dire, mais je ne pouvais pas le dire devant tous ces gens-là. Voilà trois bonnes pièces d'or, ajouta-t-il en lui mettant dans la main ce qu'il venait de recevoir, prenez-les, vous aurez besoin d'argent là-bas. Mais chut ! dit-il en voyant son maître prêt à se récrier : il ne faut pas qu'on sache cela. Seulement ayez soin de les changer dans la première ville, car elles sont toutes neuves, et il est possible qu'elles gagnent quelque chose.

– Vous oubliez, Caleb, lui dit son maître en le forçant à reprendre cet argent, que ma bourse est encore suffisamment garnie. Gardez cela pour vous, mon vieil ami, et laissez-moi partir (car Caleb retenait son cheval par la bride), je vous assure que je ne manque pas d'argent. Vous savez que vous avez l'art d'arranger les choses de manière que nous ne dépensons rien, ou presque rien.

– Eh bien ! elles serviront dans un autre moment. Mais êtes-vous bien sûr que vous avez assez d'argent ? car, pour l'honneur de la famille, il faudra que vous fassiez une politesse aux domestiques en vous en allant, et il faut que vous puissiez montrer quelque chose quand on vous dira : Allons, Maître de Ravenswood, je vous parie une pièce d'or… Alors tirez votre bourse, faites voir que vous pourrez tenir la gageure, ayez soin de ne pas être d'accord sur les conditions et remettez votre argent dans la poche.

– Cela devient insupportable, Caleb, il faut que je parte.

– Et vous partirez donc, dit Caleb, passant rapidement du genre didactique au pathétique, vous partirez après tout ce que je vous ai dit de la prédiction, de la fiancée morte et du Kelpy ? Allons, ajouta-t-il en soupirant et en lâchant la bride du cheval, il faut bien qu'un homme volontaire fasse ses volontés. Mais je vous en conjure, monsieur Edgar, si vous allez chasser dans le parc, ne buvez pas à la fontaine de la Syrène : vous savez… Allons, le voilà parti aussi vite qu'une flèche. – Oh ! vraiment les Ravenswood ont perdu la tête aujourd'hui, aussi vrai

que je ferais sauter celle d'une ciboule.

Le vieux majordome suivit des yeux son maître aussi longtemps qu'il lui fut possible de le distinguer, en essuyant de temps en temps une larme qui mouillait sa paupière. – À côté d'elle ! dit-il ; oui, tenant la bride de son cheval. Le saint homme a eu bien raison de dire : « À cela vous reconnaîtrez que la femme a empire sur tous les hommes. » – Sans celle-ci, peut-être notre ruine n'aurait-elle pas été complète.

Le cœur plein de funestes présages, Caleb rentra dans la tour pour y reprendre ses occupations ordinaires, aussitôt que les voyageurs eurent disparu à ses yeux.

Cependant ceux-ci continuaient gaîment leur route. Le Maître de Ravenswood, ayant une fois pris son parti, n'était pas homme à chanceler dans sa résolution par un esprit de doute et d'inquiétude. Il s'abandonna sans réserve au plaisir qu'il trouvait dans la compagnie de miss Ashton, et montrait une galanterie empressée qui s'approchait de la gaîté, autant que le permettaient son caractère et la situation de ses affaires de famille. Le lord garde des sceaux avait été frappé de la justesse de ses observations, et de la manière peu commune dont il avait profité de ses études. Il appréciait surtout en lui une qualité qu'il ne possédait nullement lui-même, un caractère ferme et décidé qui ne laissait entrer dans son cœur ni crainte ni hésitation. Sir William s'applaudissait secrètement de s'être réconcilié avec un ennemi si redoutable, et il jouissait d'avance de l'élévation à laquelle il prévoyait que son jeune compagnon de voyage pourrait parvenir si le vent de la faveur de la cour venait jamais à enfler ses voiles.

– Que peut-elle désirer ? pensait-il, car son esprit évoquait toujours pour lui une opposition dans la personne de lady Ashton ; que peut désirer de plus une mère en mariant sa fille que d'assoupir une réclamation très dangereuse et de s'assurer un gendre noble, brave, doué de grands talents, allié à des hommes puissants, sûr de conduire sa barque au port, de quelque côté que vienne le vent, et fort précisément là où nous sommes faibles, par sa naissance et son courage ? Certainement pas une femme raisonnable ne pourrait hésiter ; mais, hélas !… Ici il s'arrêta dans ses raisonnements, parce qu'il ne pouvait se dissimuler que lady Ashton n'était pas toujours raisonnable, dans le sens qu'on doit attacher à ce mot. Préférer quelque laird campagnard, ajouta-t-il pourtant, à un jeune homme aussi noble que brave, négliger de s'assurer la paisible possession du château et de la majeure partie des domaines de Ravenswood par un compromis si facile, ce serait un acte de véritable folie !

Telles étaient les réflexions auxquelles se livrait ce vétéran en politique, lorsqu'ils arrivèrent au château du lord Littlebrain, où il avait été préalablement convenu qu'ils dîneraient afin de se reposer,

pour se remettre ensuite en marche.

Ils y furent reçus par les maîtres du logis avec une politesse marquée. Lord Littlebrain, qui était revenu la veille après l'orage, fit en particulier l'accueil le plus flatteur au Maître de Ravenswood. Il n'avait été promu que depuis peu de temps à la dignité de pair d'Écosse, et il était arrivé à cette élévation autant par le bonheur qu'il avait eu de se faire une réputation d'éloquence, en employant dans ses discours une profusion de lieux communs, que par une attention suivie à l'état du baromètre politique, en cherchant constamment à rendre service à tous ceux de qui il pouvait en attendre. Se trouvant l'air un peu emprunté sous sa nouvelle grandeur, et ayant peine à en soutenir le poids, il faisait une cour assidue à tous ceux qui, étant nés dans cette sphère élevée, consentaient à rabaisser leur vol pour lui permettre de les atteindre. Les attentions que son épouse et lui eurent pour le jeune Ravenswood ne manquèrent pas de lui donner une nouvelle importance aux yeux du lord garde des sceaux, qui, quoiqu'il eût un certain degré de mépris pour les talents de lord Littlebrain, avait une haute opinion de la justesse de son jugement dans tout ce qui concernait son intérêt personnel.

– Je voudrais, pensait-il, que lady Ashton fût témoin de cette réception. Personne ne sait aussi bien que Littlebrain de quel côté le pain est beurré, et il fait sa cour au Maître de Ravenswood comme un mendiant affamé à un cuisinier. Peut-être est-il au courant des intrigues du marquis d'Athol pour opérer un changement dans l'administration. Et sa femme, elle met en avant ses quatre filles si gauches et si maussades comme si elle voulait lui dire : Voyez et choisissez ; mais elles ne sont pas plus comparables à Lucie qu'une chouette à un cygne, et elles peuvent chercher d'autres chalands pour leurs gros sourcils noirs.

Après le dîner, nos voyageurs, qui avaient encore à faire la plus grande partie de leur voyage, se remirent en route, après que le lord garde des sceaux et le Maître de Ravenswood et les domestiques eurent bu ce qu'on appelle en Écosse le *doch an dorroch,* ou le coup de l'étrier, avec les liqueurs réservées aux personnes de leur rang.

La nuit commençait à tomber lorsqu'ils entrèrent dans la longue avenue, bordée de vieux ormes, qui conduisait en droite ligne en face du château de Ravenswood. Les feuilles des arbres agitées par le vent du soir semblaient soupirer en voyant l'héritier de leurs anciens maîtres à la suite de leur nouveau maître. Un secret sentiment, à peu près semblable, pesait aussi sur le cœur de Ravenswood. Il devint par degré plus silencieux, et se trouva, sans s'en apercevoir, derrière Lucie, à côté de laquelle il avait toujours marché jusqu'alors. Quoiqu'il fût bien jeune à cette époque, il se rappelait encore le jour où, à la même

heure, il avait suivi son père quittant, pour ne jamais y revenir, le château dont il tirait son titre et son nom. La façade de l'antique édifice, vers lequel il se souvenait de s'être retourné plusieurs fois ce jour-là, était aussi sombre qu'un vêtement de deuil, mais à présent elle étincelait de lumière. Les unes étaient stationnaires comme des étoiles fixes et les autres erraient de croisée en croisée, indiquant les préparatifs qu'on faisait pour recevoir le maître du logis, dont un courrier avait annoncé l'arrivée. Ce contraste produisit un effet pénible dans le cœur d'Edgar et réveilla quelques-uns des sentiments qu'il nourrissait encore naguère contre le nouveau propriétaire du domaine de ses ancêtres. Sa physionomie avait un air de gravité sévère lorsque, étant descendu de cheval, il se trouva dans un château qui n'était plus le sien, entouré des nombreux domestiques de celui qui en était alors le maître.

Sir William Ashton se tourna vers lui pour lui dire, avec la cordialité que leur nouvelle liaison semblait autoriser, qu'il était le bienvenu au château de Ravenswood, mais il s'aperçut des idées qui l'occupaient et il se contenta de lui faire un profond salut, témoignant ainsi avec délicatesse qu'il savait apprécier les sentiments qui agitaient le cœur de son jeune hôte.

Deux domestiques, portant de superbes chandeliers d'argent, introduisirent la compagnie dans un salon que Ravenswood crut reconnaître, mais où de nombreux embellissements annonçaient l'opulence des habitants actuels du château. La vieille tapisserie qui, du temps de son père, couvrait les murs de ses lambeaux avait été remplacée par une élégante boiserie ; les panneaux sculptés représentaient des guirlandes de fleurs et des oiseaux qui, quoique l'ouvrage du ciseau, étaient si bien imités qu'ils semblaient battre des ailes et enfler leur gosier pour chanter. De vieux portraits de famille et quelques trophées d'armes avaient fait place aux portraits en pied du roi Guillaume et de la reine Marie, de sir Thomas Hope et de lord Stair, célèbres jurisconsultes écossais. On y voyait aussi ceux du père et de la mère du lord garde des sceaux ; celle-ci, à l'air guindé, rechigné et acariâtre, couverte d'un mantelet noir, avec un de ces bonnets de nos anciennes matrones appelés *pinners*(27), et tenant à la main un livre de dévotion ; l'autre, montrant, sous une calotte de soie noire à la genevoise, collant sur sa tête comme si elle eût été rasée, une véritable figure de puritain où l'orgueil paraissait dans toute sa petitesse, et terminée par une barbe rousse taillée en pointe. C'était enfin une de ces physionomies dans l'expression desquelles l'hypocrisie semble le disputer à l'avarice et à la friponnerie.

– Et c'est pour faire place à de telles gens, pensa Ravenswood, que mes ancêtres ont été chassés de la place qu'ils avaient occupée si

longtemps sur les murs qu'ils avaient construits ? Il les regarda encore une fois, et plus il les regardait, moins le souvenir de Lucie Ashton, qui n'était pas entrée avec eux dans le salon, avait de pouvoir sur son imagination. On y voyait aussi deux ou trois *drôleries hollandaises,* comme on nommait alors les tableaux de van Ostade et de Téniers, et un assez bon morceau de l'école italienne.

Mais on remarquait surtout deux grands portraits en pied, de grandeur naturelle, représentant : l'un, le lord garde des sceaux en grand costume ; l'autre sa noble épouse couverte de soie et d'hermine : beauté altière exprimant tout l'orgueil de la maison des Douglas dont elle était descendue. La vérité avait triomphé du talent du peintre, et il n'avait pu donner sur la toile à la figure du mari cet air d'autorité légitime qui indique la pleine et entière jouissance du pouvoir domestique, de sorte qu'au premier coup d'œil il était facile de juger qu'en dépit de sa masse et de ses broderies en or, c'était le mari qui, dans l'intérieur de son ménage, portait les jupons. Le parquet de ce beau salon était couvert de riches tapis. De grands feux brillaient dans deux cheminées et dix bras d'argent, réfléchissant, dans les plaques dont ils étaient garnis, la lumière des bougies, rendaient la clarté égale à celle du plus beau jour.

– Le Maître de Ravenswood voudrait-il accepter quelques rafraîchissements ? demanda sir William Ashton, qui commençait à trouver le silence embarrassant.

Il ne reçut aucune réponse. Ravenswood était si occupé à examiner les divers changements qui avaient eu lieu dans cet appartement qu'il ne s'aperçut point que le lord garde des sceaux lui parlait. Celui-ci réitéra les mêmes offres en ajoutant que le souper ne tarderait pas à être servi. Edgar sortit alors de sa distraction et vit qu'il jouait un rôle ridicule, ou du moins qu'il montrait trop de faiblesse en se laissant abattre par la pensée de sa fortune actuelle. Il fit donc un effort sur lui-même pour entrer en conversation avec sir William et tâcha de prendre un air d'aisance autant que cela lui fut possible.

– Vous ne pouvez être surpris, sir William, lui dit-il, de l'attention avec laquelle j'examine les changements que vous avez faits dans ce salon. Du temps de mon père, lorsque nos infortunes l'eurent forcé de vivre dans la retraite, il n'était guère habité que par moi. C'était ma salle de récréation, quand le temps ne me permettait pas de me promener dans le parc. Dans ce coin à gauche j'avais un petit établi de menuisier avec quelques outils que le vieux Caleb m'avait procurés, et dont il m'apprenait à me servir ; dans celui-ci, je suspendais ma ligne, mes filets, mon arc et mes flèches.

– J'ai un petit bambin qui a absolument les mêmes goûts, dit le lord garde des sceaux qui désirait changer la conversation ; il n'est heureux

que lorsqu'il est dans le parc occupé à la chasse ou à la pêche. (Il sonna.) Qu'on fasse venir Henry ! Je présume qu'il est pendu au tablier de sa sœur ; car il faut que vous sachiez, Maître de Ravenswood, que cette petite fille est le bijou de toute la famille.

Cette allusion à Lucie, quoique faite avec adresse, ne suffit pas pour interrompre le cours qu'avaient pris les idées de Ravenswood.

– Nous fûmes obligés, dit-il, de laisser dans cet appartement quelques portraits de famille et des trophées d'armes. Oserai-je vous demander ce qu'ils sont devenus ?

– Cet appartement, répondit le lord garde des sceaux en hésitant, a été arrangé pendant notre absence, et vous savez que *cedant arma togœ* est la maxime favorite des jurisconsultes ; je crains qu'on ne l'ait suivie un peu trop à la lettre. Cependant j'espère… je suis sûr que j'avais donné ordre… Certainement on en a pris soin : puis-je me flatter que, lorsqu'on les aura retrouvés, vous voudrez les accepter en expiation de leur déplacement ?

Edgar le salua d'un air raide et guindé, et, les bras croisés sur la poitrine, il continua à examiner le salon.

Henry, enfant gâté d'environ quinze ans, y entra en ce moment en sautant. – Voyez comme Lucie est contrariante aujourd'hui, papa, s'écria-t-il : elle ne veut pas descendre à l'écurie pour voir le petit cheval que Bob Wilson m'a ramené de Galloway.

– Vous avez eu tort de lui en faire la demande. La place d'une demoiselle n'est pas à l'écurie avec les palefreniers.

– Eh bien ! vous aussi vous êtes contrariant ; mais patience ! quand maman reviendra, elle vous dira votre fait à tous deux.

– Taisez-vous, petit impertinent ! Où est votre précepteur ?

– Il est allé à la noce à Dunbar ; et Henry se mit à chanter :

De Dunbar vive le boudin !

Tal de ral, tal de ral.

De Dunbar vive le boudin,

Quand on veut faire un bon festin !

– Je suis fort obligé à M. Corders de son attention. Et qui a eu soin de vous pendant mon absence ?

– Norman, Bob Wilson… et moi-même.

– Un garde-chasse, un palefrenier ! voilà d'excellents précepteurs pour un jeune avocat ! Vous ne connaîtrez jamais que les lois sur la chasse et contre les braconniers.

– À propos de chasse, Norman a tué un daim pendant votre

absence. Mais Lucie m'a dit que vous avez tué avec la meute de lord Littlebrain un cerf dix cors. Cela est-il vrai ?

– Il me serait impossible de dire s'il en avait dix ou vingt. Mais voilà quelqu'un, ajouta-t-il en lui montrant Edgar, qui vous parlera de chasse beaucoup mieux que je ne pourrais le faire : allez le saluer et faites connaissance avec lui. C'est le Maître de Ravenswood.

Le père et le fils causaient ainsi près du feu, tandis qu'Edgar, le dos tourné de leur côté, examinait un des tableaux qui étaient suspendus dans le salon. Henry courut à lui, le tira par le pan de l'habit avec la liberté d'un enfant gâté. – Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-il, me direz-vous si c'était un cerf dix cors ? Mais dès que Ravenswood se fut retourné et que Henry eut vu sa figure, celui-ci parut tout à coup déconcerté. Il se tut, fit quelques pas en arrière, et regarda Edgar avec un air de surprise et de crainte qui avait banni de ses traits toute la vivacité qui y brillait habituellement.

– Approchez-vous, monsieur Henry, dit le Maître de Ravenswood ; je me ferai un plaisir de répondre à toutes vos questions.

– Qu'avez-vous donc, Henry ? lui demanda son père, vous n'avez pas coutume d'être si timide, si sauvage.

Tout fut inutile. Après avoir bien examiné Edgar, Henry décrivit autour de lui un demi-cercle pour s'en éloigner, marchant avec précaution sans le perdre de vue, et alla rejoindre son père près duquel il semblait vouloir se coller comme pour se mettre sous sa sauvegarde. Ravenswood, ne voulant pas écouter la discussion qui commençait à s'établir entre le père et le fils, se retourna vers les tableaux, et en continua l'examen sans faire attention à leur entretien, qui se passait à demi-voix.

– Pourquoi ne parlez-vous pas au Maître de Ravenswood, tête folle ? dit le lord garde des sceaux.

– C'est qu'il me fait peur, répondit Henry.

– Peur ! répéta son père en le secouant par le bras. Et qu'a-t-il donc de si effrayant ?

– C'est qu'il ressemble au portrait de sir Malise de Ravenswood, dit Henry à voix basse.

– Quel portrait ? imbécile. Je croyais que vous étiez un écervelé, mais je crains que vous ne soyez qu'un idiot.

– Le portrait de sir Malise de Ravenswood, vous dis-je. On croirait que c'est sa figure qui s'est détachée de la toile. Je l'ai vu assez souvent pour le connaître, puisqu'il est dans la pièce où les filles font la lessive. La seule différence, c'est que le portrait a une barbe, des moustaches, et je ne sais quoi autour du cou.

– Et qu'y a-t-il de si surprenant que M. Edgar ressemble à un de ses ancêtres ?

– Rien du tout. Mais s'il vient ici pour nous chasser du château, s'il a avec lui vingt hommes déguisés, s'il s'écrie tout à coup avec une grosse voix : *J'attends le moment,* s'il vous tue comme sir Malise tua l'ancien maître du château…

– Sottises ! fadaises ! s'écria le lord garde des sceaux, qui n'était pas très charmé d'être forcé à se rappeler le souvenir de cette anecdote. Heureusement Lockard vint annoncer que le souper était servi, ce qui mit fin à cette conversation.

Lucie entra au même instant par une autre porte : elle avait changé de costume depuis son arrivée. Ses traits charmants, qui n'étaient voilés que par les boucles de ses beaux cheveux blonds, sa taille de sylphide couverte d'une robe de soie bleu de ciel, sa grâce enchanteresse et son sourire firent disparaître, avec une rapidité qui étonna Edgar lui-même, toutes les idées sombres qui avaient occupé son imagination depuis qu'il était entré dans le château. Il ne pouvait trouver en elle aucune trace de ressemblance ni avec le puritain à barbe noire et son épouse à mine renfrognée, ni avec l'air de duplicité du lord garde des sceaux et la physionomie impérieuse de lady Ashton. Lucie lui semblait un ange descendu du ciel, qui n'avait rien de commun avec les simples mortels parmi lesquels il daignait habiter. Tel est le pouvoir qu'exerce la beauté sur l'imagination d'un jeune homme ardent et enthousiaste.

CHAPITRE XIX

Un coupable mépris pour les ordres d'un père
Ne doit-il pas du ciel attirer la colère
Sur la tête d'un fils qui lui désobéit ?
Oui, peut-être j'ai tort. Mais la raison nous dit
Qu'un fils peut de son père oublier la défense,
Quand, abusant des droits d'une juste naissance,
Ce père lui prescrit d'arracher de son cœur
Un penchant approuvé par le ciel, par l'honneur.

Le Pourceau qui a perdu sa perle.

Le repas servi au château de Ravenswood fut aussi remarquable par la profusion qui y régnait que celui de Wolfcrag l'avait été par une pénurie mal déguisée. Ce contraste pouvait inspirer en secret quelque sentiment d'orgueil à sir William, mais il avait trop de tact pour le laisser percer. Au contraire, il parut se rappeler avec plaisir ce qu'il appelait le dîner de garçon apprêté par les soins de M. Balderston et voir presque avec dégoût la prodigalité de sa table.

– Nous vivons ainsi, dit-il, parce que les autres en font autant, mais j'ai été accoutumé à la table frugale de mon père, et je voudrais que ma femme et ma famille me permissent de retourner à mon épaule de mouton et à mon pudding de farine d'avoine.

Il y avait dans ce discours un peu d'exagération. Le Maître de Ravenswood se contenta d'y répondre : – La différence de rang, c'est-à-dire, reprit-il, la différence de fortune, exige une manière de vivre différente.

Cette remarque, faite d'un ton un peu sec, mit fin à toute conversation sur ce sujet, et il est assez inutile de rendre compte à nos lecteurs de celle qui y fut substituée. On passa la soirée avec gaîté et même avec cordialité, et Henry avait si bien oublié ses premières appréhensions qu'il avait déjà arrangé une partie de chasse pour courre le cerf avec le représentant et l'image vivante de sir Malise de Ravenswood, surnommé le Vengeur. Elle eut lieu le lendemain matin. La journée était superbe, et la chasse fut aussi agréable qu'heureuse ; elle fut suivie d'un banquet et d'une invitation pressante de passer un jour de plus à Ravenswood. Edgar l'accepta, quoiqu'il eût cependant résolu de ne pas y rester plus longtemps, mais il se souvint qu'il n'avait

pas encore été voir la vieille Alix, l'ancienne protégée de sa famille, et il était bien aise de lui donner cette marque de souvenir.

La matinée du lendemain fut donc destinée pour cette visite, et Lucie servit de guide. Il est vrai que Henry les accompagna, ce qui ôta à leur promenade l'air d'un *tête à tête*. C'en fut pourtant bien véritablement un, attendu la multitude de circonstances qui empêchèrent ce jeune homme de donner la moindre attention à ses compagnons. Tantôt un corbeau perché sur un arbre l'engageait à s'arrêter pour essayer de l'abattre, tantôt il se mettait avec son lévrier à la poursuite d'un lièvre qu'il apercevait dans la plaine, une fois il se détourna pour examiner le terrier d'un blaireau, enfin, ayant rencontré le garde des bois, il resta en arrière pour causer avec lui.

Cependant la conversation entre Lucie et Edgar prenait une tournure intéressante et presque confidentielle. Elle ne put s'empêcher de lui témoigner qu'elle avait bien compris tout ce qu'il avait dû éprouver de pénible en revoyant des lieux qui lui étaient si bien connus, et qui devaient avoir pour lui un aspect si différent. Elle lui montra une sympathie si douce que Ravenswood se crut un instant amplement dédommagé de tous ses malheurs. Il laissa échapper quelques mots pour exprimer à miss Ashton ce qui se passait à cet égard dans son cœur, et elle l'écouta avec plus de confusion que de déplaisir. Si elle commettait une imprudence en prêtant l'oreille à un semblable langage, on peut la lui pardonner ; la situation dans laquelle son père l'avait placée semblait autoriser Edgar à le lui adresser. Elle fit pourtant un effort pour détourner la conversation, et elle y réussit, car le Maître de Ravenswood, de son côté, s'était avancé plus qu'il n'en avait l'intention, et sa conscience lui fit de vifs reproches quand il se sentit sur le point de parler d'amour à la fille de sir William Ashton.

Ils approchaient alors de la chaumière de la vieille Alix : on y avait fait récemment des réparations qui lui donnaient un air moins pittoresque peut-être, mais qui la rendaient plus commode. La bonne femme était à l'ordinaire assise sur un banc placé sous le grand saule pleureur près de ses ruches, se réchauffant aux rayons bienfaisants d'un soleil d'automne, avec la douce insouciance d'une vieillesse infirme.

Dès qu'elle entendit arriver des étrangers, elle tourna la tête de leur côté : – Je reconnais le bruit de vos pas, miss Ashton, lui dit-elle ; mais ce n'est pas le lord votre père qui vous accompagne.

– Et comment le savez-vous, Alix ? Comment est-il possible que le son des pas en plein air et sur la terre suffise pour vous faire distinguer quelles sont les personnes qui viennent vous voir ?

– La perte de mes yeux, ma chère enfant, a rendu mon ouïe plus

fine, et je suis en état maintenant de juger de certaines choses, d'après de légers bruits auxquels autrefois je ne faisais pas plus d'attention que vous-même. La nécessité est une maîtresse excellente, quoique sévère, et celle qui a perdu le secours de la vue doit chercher dans un autre sens les informations dont elle a besoin.

– Mais, en supposant que vous puissiez reconnaître le pas d'un homme, comment pouvez-vous savoir que ce n'est pas celui de mon père ?

– Le pas de la vieillesse, miss Ashton, annonce toujours la prudence et la circonspection. Son pied se détache lentement de la terre et n'y repose qu'avec une sorte d'hésitation. Mais c'est le pas hardi et déterminé de la jeunesse que je viens d'entendre, et, si je pouvais admettre dans mon esprit une idée si étrange, je dirais que c'est celui d'un Ravenswood.

– Voilà, dit Edgar, une justesse d'organe à laquelle je n'aurais pu croire si je n'en avais pas été témoin. Vous ne vous trompez pas, ma bonne Alix : je suis le Maître de Ravenswood, le fils de votre ancien maître.

– Vous ! s'écria la vieille aveugle en poussant un cri de surprise, vous le Maître de Ravenswood ! Ici ! en pareille compagnie ! Je ne puis le croire. Permettez-moi de passer la main sur votre visage, afin que je voie si le témoignage du toucher confirmera celui de l'ouïe.

Edgar s'assit près d'elle et lui permit de promener sa main tremblante sur tous ses traits.

– Cela est pourtant vrai ! dit-elle après avoir fini un examen auquel elle semblait apporter beaucoup d'attention : ce sont tous les traits des Ravenswood ; ces lignes saillantes qui indiquent leur fierté, d'accord avec l'accent impérieux de leur voix. Mais que faites-vous ici, sire de Ravenswood ? Pourquoi vous trouvez-vous sur les domaines de votre ennemi ? Pourquoi êtes-vous avec sa fille ?

En parlant ainsi, la figure d'Alix s'animait d'un nouveau feu. Elle éprouvait sans doute le même sentiment dont aurait été transporté un fidèle vassal dans les siècles de la féodalité s'il avait vu son jeune seigneur suzerain déroger à la noblesse de ses ancêtres.

– Le Maître de Ravenswood est en visite chez mon père, dit Lucie, à qui les questions faites par Alix ne plaisaient nullement, et qui désirait abréger l'entretien.

– Est-il bien possible ! s'écria la vieille d'un ton de surprise.

– Je savais, continua Lucie, que je lui ferais plaisir en l'amenant chez vous.

– Et pour vous dire la vérité, Alix, dit Edgar, j'espérais y recevoir un

meilleur accueil.

– Quoi de plus surprenant ! dit l'aveugle en se parlant à elle-même : mais les voies de la Providence ne ressemblent pas aux nôtres, et il ne nous appartient pas de sonder ses desseins. Écoutez-moi, jeune homme, dit-elle à Ravenswood : vos pères ont été ennemis, ennemis jurés, mais ennemis honorables. Ils n'ont jamais abusé des droits de l'hospitalité pour satisfaire leur vengeance. Qu'avez-vous de commun avec Lucie Ashton ? Pourquoi vos pas sont-ils tournés dans la même direction que les siens ? Les sons de votre voix devraient-ils être d'accord avec ceux de la fille de sir William ? Jeune homme, celui qui a recours, pour se venger, à des moyens honteux…

– Paix ! lui dit Edgar avec force ; paix ! de tels discours ne peuvent vous être inspirés que par l'ennemi du genre humain. Sachez que miss Ashton n'a pas sur la terre un seul ami qui serait plus empressé que moi à lui rendre service, à la protéger envers et contre tous.

– Et cela est-il bien vrai ? dit l'aveugle dont les traits et la voix prirent en ce moment une expression de mélancolie. En ce cas, que le ciel vous protège tous deux !

– Ainsi soit-il ! dit Lucie, qui ne comprenait pas le sens que la vieille femme attachait à ces paroles ; et puisse-t-il vous rendre votre bon sens et votre bonne humeur ! car si vous tenez ce langage mystérieux aux amis qui viennent vous voir, vous les obligerez à penser de vous ce que les autres en pensent.

– Et qu'en pensent donc les autres ? demanda Ravenswood, qui commençait aussi à trouver quelque incohérence dans les discours d'Alix.

– Ils pensent, dit Henry Ashton qui venait d'arriver et qui parlait tout bas à Ravenswood, ils pensent que c'est une sorcière qui aurait dû être brûlée avec celles qui l'ont été il n'y a pas longtemps à Haddington.

– Qu'est-ce que vous dites ? s'écria Alix en se tournant vers lui, le visage enflammé de colère : ne dites-vous pas que je suis une sorcière qu'on aurait dû traiter comme les malheureuses vieilles femmes qui ont été assassinées à Haddington ?

– Là ! dit Henry en parlant encore plus bas, vous voyez qu'elle ne peut m'entendre, et cependant elle sait ce que je vous dis.

– Si l'oppresseur et l'usurier, continua Alix, si l'usurpateur du bien d'autrui et celui qui ruine d'anciennes familles étaient enchaînés au même poteau, je dirais : – Au nom du ciel, allumez le bûcher.

– Cela est épouvantable ! dit Lucie : je n'ai jamais vu l'esprit de cette pauvre femme dans une pareille agitation ; mais son âge et sa

pauvreté font son excuse. Venez, Henry, peut-être désire-t-elle parler en particulier au Maître de Ravenswood. Nous nous reposerons près de la fontaine de la Syrène, ajouta-t-elle en regardant Edgar.

– Alix, dit Henry en partant, si vous connaissez quelque sorcière qui coure dans nos bois sous la forme d'un lièvre pour faire avorter nos biches, faites-lui mes compliments, et dites-lui que si Norman n'a pas une balle d'argent à son service, je lui donnerai un des boutons de mon justaucorps.

Alix ne répondit rien, jusqu'à ce que l'éloignement du bruit de leurs pas l'eût assurée qu'elle n'était entendue que du Maître de Ravenswood ; elle dit alors à Edgar :

– Et vous aussi, m'en voulez-vous parce que je vous suis attachée ? Que des étrangers soient offensés de mes discours, je le conçois facilement. Mais vous, pourquoi être en colère ?

– Je ne suis pas en colère, Alix, je suis seulement surpris que vous, dont j'ai souvent entendu vanter le bon sens, vous puissiez vous livrer à des soupçons si offensants, si peu fondés.

– Offensants ! cela est possible. La vérité offense souvent, mais elle n'est jamais sans fondement.

– Il n'y en a pourtant aucun à tout ce que vous venez de dire.

– Alors le monde est bien changé, les Ravenswood ne sont plus ce qu'ils étaient jadis, et les yeux de l'esprit de la vieille Alix sont devenus encore moins clairvoyants que ceux de son corps. Quand est-il arrivé qu'un Ravenswood soit entré dans la maison de son ennemi sans quelque projet de vengeance ? Je vous le dis, Edgar Ravenswood, vous avez été conduit ici par un funeste ressentiment, ou par un amour encore plus funeste.

– Ni par l'un ni par l'autre, Alix. Je vous assure, je vous proteste…

Alix ne put voir la rougeur qui couvrait les joues d'Edgar, mais elle remarqua qu'il balbutiait, qu'il hésitait et qu'il ne finissait pas la phrase commencée.

– Voilà donc où en sont les choses ! s'écria-t-elle douloureusement, et voilà pourquoi elle veut se reposer près de la fontaine de la Syrène ! On a souvent dit que cet endroit était funeste à la maison de Ravenswood ; il l'a été véritablement plus d'une fois, mais jamais il ne l'aura été autant qu'il va l'être aujourd'hui.

– Vous me rendriez fou, Alix ; vous êtes encore plus bizarre et plus superstitieuse que le vieux Balderston. Voudriez-vous que je fisse une guerre sanglante à la famille Ashton, comme c'était l'usage des anciens temps ? De ce que j'ai été la victime de l'injustice, s'ensuit-il que je veuille m'en venger par un crime ? Enfin, me croyez-vous assez faible

pour ne pouvoir me promener avec une jeune personne sans en devenir amoureux ?

– Mes pensées n'appartiennent qu'à moi, répliqua Alix ; et si les yeux de mon corps sont fermés sur tout ce qui m'entoure, ceux de l'esprit n'en sont peut-être que plus en état de percer les ténèbres qui couvrent l'avenir. Êtes-vous disposé à prendre la dernière place à la table où présidait autrefois votre père, à devoir votre existence aux bontés de son orgueilleux usurpateur ? Êtes-vous prêt à le suivre dans les détours de la chicane et de l'intrigue, que personne ne peut mieux vous montrer, à ronger les os de la proie dont il aura dévoré la chair ? Pourrez-vous penser comme sir William Ashton, parler comme lui, agir comme lui, être le gendre respectueux du meurtrier de votre père ? Edgar Ravenswood, je suis depuis bien longtemps fidèlement attachée à votre maison, mais j'aimerais mieux vous savoir dans le cercueil.

Un trouble cruel s'éleva dans le cœur de Ravenswood. Alix venait de réveiller en lui des pensées qu'il avait heureusement assoupies depuis quelque temps. Il se promena à grands pas dans le petit jardin de l'aveugle, et s'arrêtant tout à coup vis-à-vis d'elle : – Alix, lui dit-il, est-ce bien vous, vous qui touchez presque au tombeau, qui oseriez pousser le fils de votre maître à des actes de sang et de vengeance ?

– À Dieu ne plaise ! dit Alix d'un ton solennel ; et c'est pourquoi je voudrais vous voir bien loin d'un endroit où votre amour et votre haine ne peuvent occasionner que des malheurs pour vous et pour les autres. Je voudrais que cette main desséchée, étendue entre la famille Ashton et la vôtre, fût une barrière qu'aucun projet de vengeance de votre part ou de la sienne ne pût renverser. Je voudrais vous sauver tous de vos propres passions. Vous ne pouvez, vous ne devez rien avoir de commun avec eux. Fuyez-les donc, et si la vengeance du ciel doit s'appesantir sur la maison de l'oppresseur, n'en devenez pas l'instrument.

– Je réfléchirai sur ce que vous venez de me dire, Alix, dit Ravenswood d'un ton grave : je crois que vous m'avez parlé ainsi par affection, mais vous avez porté un peu loin la liberté que peut se donner un ancien domestique. Adieu ; si la fortune me devient favorable, je ne manquerai pas de rendre votre situation meilleure.

Il tira de sa bourse une pièce d'or, la lui mit dans la main, mais elle refusa de la prendre ; et, dans les efforts qu'il fit pour la lui faire accepter, la pièce tomba par terre.

– Je n'en ai nul besoin, lui dit-elle, gardez-la : qui sait à quoi elle peut vous servir ? Mais laissez-la un instant par terre, ajouta-t-elle en entendant qu'il se baissait pour la ramasser. Croyez-moi, cette pièce d'or est l'emblème de celle que vous aimez. Lucie est d'un prix

inestimable, j'en conviens, mais il faut que vous vous abaissiez pour l'obtenir. Quant à moi, les passions terrestres me sont étrangères, et la meilleure nouvelle que je puisse apprendre, c'est qu'Edgar Ravenswood est à cent milles du château de ses ancêtres avec la ferme résolution de ne jamais le revoir.

– Alix, lui dit le Maître de Ravenswood qui commençait à croire qu'elle avait, pour parler ainsi, quelque secret motif qu'il ne pouvait concevoir, j'ai entendu ma mère faire l'éloge de votre fidélité, de votre bon sens, de votre justesse d'esprit ; vous n'êtes ni assez folle pour vous effrayer d'une ombre ni assez superstitieuse pour craindre de vieilles prédictions, comme Balderston. Si donc vous craignez pour moi quelque danger, dites-moi précisément en quoi il consiste, si je me connais bien moi-même, je n'ai pas sur miss Ashton les vues que vous me supposez. J'ai des affaires indispensables à régler avec sir William ; dès qu'elles seront terminées, je partirai sans avoir, comme vous pouvez le croire, la moindre envie de revoir des lieux qui remplissent mon esprit d'idées aussi funestes que celles que vous avez en me voyant ici.

Alix baissa la tête et resta quelques instants plongée dans une profonde méditation. – Je vous dirai la vérité, lui dit-elle enfin en se tournant vers lui, je vous dirai quelle est la source de mes craintes, quoique je ne sache pas trop si j'ai tort ou raison de vous en informer. Lucie Ashton vous aime, lord de Ravenswood.

– Cela est impossible ! s'écria-t-il.

– Mille circonstances me l'ont prouvé. Ses pensées n'ont eu que vous pour objet, depuis que vous lui avez sauvé la vie, et mon expérience a deviné son secret en l'entendant parler. Instruit de sa faiblesse, si vous êtes un homme d'honneur, si vous êtes le fils de votre père, vous y trouverez un motif pour fuir sa présence : sa passion s'éteindra comme une lampe, faute d'aliments. Mais si vous restez ici, sa perte ou la vôtre, celle de tous deux peut-être sera la suite infaillible d'un attachement mal placé. Je vous dis ce secret malgré moi, mais il n'aurait pu vous être caché bien longtemps, vous l'auriez découvert vous-même, et il vaut peut-être mieux que vous l'ayez appris de moi. Partez donc, Ravenswood, vous avez mon secret : si vous restez une heure sous le toit de sir William Ashton sans l'intention d'épouser sa fille, vous êtes un homme sans honneur, si vous concevez le projet de vous allier à sa famille, vous êtes un insensé qui courez à votre perte.

À ces mots, la vieille aveugle se leva, prit son bâton et regagna sa chaumière, dont elle ferma la porte, abandonnant Edgar à ses réflexions.

CHAPITRE XX

Jamais naïade, au bord d'un clair ruisseau,
Aux yeux surpris n'offrit autant de charmes.

WORDSWORTH.

Ravenswood avait alors devant lui un champ vaste pour ses réflexions. Il se voyait placé tout à coup dans l'embarras où il craignait depuis quelque temps de se trouver. Il était en quelque sorte fasciné par le plaisir qu'il éprouvait dans la compagnie de Lucie, et cependant ce n'était jamais sans une répugnance secrète qu'il laissait approcher de son cœur l'idée qu'il pourrait un jour épouser la fille de l'ennemi de son père. Même en pardonnant à sir William Ashton les injures que sa famille en avait reçues, en lui sachant gré des bonnes intentions qu'il lui montrait, il ne pouvait se résoudre à regarder comme possible une alliance avec lui.

Il sentit donc qu'Alix avait raison, et que l'honneur exigeait de lui qu'il quittât à l'instant le château de Ravenswood, ou qu'il se déclarât l'amant de Lucie. Mais, s'il faisait la demande de sa main à son père, cet homme, fier de ses richesses et de sa puissance, ne pourrait-il pas la lui refuser ? Un Ravenswood demander en mariage une Ashton et ne pouvoir l'obtenir ! C'eût été une humiliation trop cruelle. Je désire qu'elle soit heureuse, pensa-t-il, je pardonne en sa faveur à son père tous les maux qu'il a faits à ma famille, mais jamais, non jamais je ne la reverrai.

Il venait de prendre cette résolution, non sans qu'il lui en eût coûté beaucoup, lorsqu'il arriva à un endroit où le chemin se divisait en deux branches, dont l'une conduisait à la fontaine de la Syrène où il savait que Lucie l'attendait, et l'autre directement au château. Avant de prendre ce dernier chemin, il s'arrêta un instant pour réfléchir sur le motif qu'il pourrait alléguer à sir William pour excuser un départ précipité : des lettres d'Édimbourg, n'importe le prétexte. Mais partons, se disait-il quand il vit accourir vers lui Henry Ashton tout hors d'haleine.

– Arrivez donc, monsieur Edgar, arrivez donc ! il faut que vous donniez le bras à ma sœur pour la reconduire au château. Je viens de rencontrer Norman, qui va faire sa tournée dans les bois, et je vais le

suivre : c'est un plaisir auquel je ne renoncerais pas pour un jacobus d'or ; ainsi donc je ne puis accompagner Lucie, et elle a peur de s'en aller seule, quoiqu'on ait tué tous les taureaux sauvages. Allons, venez, venez bien vite.

Quand les deux bassins d'une balance sont chargés d'un poids égal, une plume jetée dans l'un d'eux suffit pour le faire pencher. – Il est impossible, pensa Edgar, que je refuse de servir d'escorte à miss Ashton jusqu'au château. Au surplus, après les nombreuses entrevues que nous avons eues ensemble, qu'importe que je la voie encore une fois. D'ailleurs la politesse exige que je lui apprenne l'intention où je suis de quitter aujourd'hui le château.

S'étant convaincu, par ce raisonnement, que non seulement il prenait le parti le plus sage, mais même qu'il ne pouvait décemment en prendre un autre, il entra dans le chemin qui conduisait à la fontaine, et Henry ne l'eut pas plus tôt vu s'avancer de ce côté qu'il disparut comme un éclair, et s'enfonça dans le bois pour y rejoindre le garde forestier et se livrer librement à son goût favori pour la chasse. Ravenswood, n'osant se hasarder à de nouvelles réflexions sur ce qu'il devait faire, doubla le pas pour les éviter, et ne tarda pas à arriver à l'endroit où Lucie l'attendait.

Elle était au milieu des ruines, assise sur une grosse pierre au bord de la fontaine, et semblait regarder les eaux se frayer un chemin à travers les débris de l'édifice dont un sentiment pieux, ou peut-être le remords, avait autrefois entouré cette source. En voyant Lucie seule, couverte du plaid écossais, avec ses longs cheveux échappés en partie au snood(28) et retombant sur ses épaules de neige, un esprit superstitieux aurait pu la prendre pour la naïade immolée. Edgar ne vit en elle qu'une mortelle, mais la plus belle des mortelles ; et elle le devenait encore davantage à ses yeux quand il songeait que, s'il pouvait en croire la vieille Alix, il était l'objet de son affection secrète. En la regardant, il sentait s'affaiblir dans son cœur la résolution qu'il venait de former, comme on voit fondre la cire aux rayons ardents du soleil. Il se hâta de s'approcher d'elle, et elle le salua d'une légère inclination de tête, sans changer de position.

– Mon étourdi de frère vient de m'abandonner, lui dit-elle ; mais il ne tardera pas à revenir, car tout lui plaît ; heureusement ses fantaisies ne sont pas de longue durée.

Ravenswood ne se sentit pas la force de lui dire qu'elle ne devait pas attendre son frère, et, s'abandonnant entièrement au dangereux plaisir de la voir, il s'assit sur le gazon à côté d'elle.

Tout deux restèrent quelques minutes sans parler. – J'aime cet endroit, dit enfin Lucie, comme si ce silence lui eût paru embarrassant.

Le murmure de ces belles eaux, le feuillage des arbres, le gazon et les fleurs champêtres qui croissent dans ces ruines le rendent tout à fait pittoresque.

– Il passe pour être fatal à ma famille, dit Edgar, et j'ai quelque raison pour le croire, car c'est ici que j'ai vu miss Ashton pour la première fois, et c'est ici que je dois lui faire mes adieux pour toujours.

Une vive rougeur et une pâleur mortelle se succédèrent rapidement sur les joues de Lucie pendant ce peu de mots prononcés par Edgar.

– Vos adieux ? s'écria-t-elle ! quel motif peut donc vous obliger à nous quitter si promptement ? Est-ce qu'Alix… Je sais qu'elle hait mon père, qu'elle ne l'aime pas du moins, et elle a tenu aujourd'hui des propos si singuliers, si mystérieux ! Mais je sais que mon père est sincèrement reconnaissant du service signalé que vous nous avez rendu. Permettez-moi d'espérer qu'ayant gagné votre amitié depuis si peu de temps nous ne la perdrons pas si vite.

– La perdre, miss Ashton ! Oh ! non ; en quelque lieu que m'appelle la fortune, de quelque manière qu'elle me traite, je serai toujours votre ami, votre ami sincère. Mais il faut que j'obéisse à mon destin ; il faut que je parte, si je ne veux ajouter la ruine des autres à la mienne.

– Vous ne nous quitterez pas, dit Lucie en mettant la main, avec la simplicité de l'innocence, sur le pan de son habit, comme pour le retenir ; vous ne nous quitterez pas. Mon père est puissant, il a des amis qui le sont encore davantage. Ne partez pas sans savoir ce que sa reconnaissance pourra faire pour vous. Je sais qu'il travaille déjà en votre faveur auprès du Conseil privé.

– Cela peut être, dit Ravenswood d'un air de fierté ; mais ce n'est point à votre père, miss Ashton, c'est à mes propres efforts que je veux devoir des succès dans la carrière où je me propose d'entrer. Mes préparatifs sont déjà faits : un manteau et une épée, un cœur brave et un bras déterminé.

Lucie se couvrit le visage de ses deux mains, et des larmes coulèrent malgré elle entre ses doigts.

– Pardonnez-moi, lui dit Edgar en lui prenant la main droite qu'elle lui abandonna après une légère résistance, tandis qu'elle continuait à se cacher le front avec l'autre, pardonnez-moi ; mon caractère est trop rude, trop sauvage, trop indomptable pour un être si doux, si aimable, si sensible. Oubliez que j'ai paru un instant devant vos yeux, laissez-moi obéir au destin. Il ne peut me préparer aucun chagrin plus amer que celui que j'éprouve en me séparant de vous.

Lucie continuait à pleurer, mais ses larmes lui semblaient plus douces. Chaque tentative que faisait Edgar pour lui prouver la

nécessité de son départ ne servait qu'à démontrer son désir de ne jamais la quitter. Enfin, au lieu de lui faire ses adieux, il lui engagea sa foi et reçut la sienne en échange. Tout cela se passa si soudainement et fut tellement le résultat de l'impulsion irrésistible du moment qu'avant que Ravenswood eût le temps de réfléchir à la démarche qu'ils venaient de faire leurs lèvres, comme leurs mains, s'étaient donné le gage d'une tendresse éternelle.

– Maintenant, dit-il après un moment d'hésitation, il est convenable que je parle à sir William Ashton. Il faut qu'il connaisse nos sentiments. Ravenswood ne peut rester sous son toit pour s'emparer clandestinement du cœur de sa fille.

– Parler à mon père ! dit Lucie d'un air timide. Oh ! non, non ! ajouta-t-elle plus vivement : pas encore. Attendez que votre état et votre rang dans le monde soient déterminés et fixés. Mon père vous aime, j'en suis sûre ; je crois qu'il consentira… ; mais ma mère…

Elle s'arrêta, n'osant exprimer le doute qu'elle avait que son père osât prendre à ce sujet une résolution positive avant d'avoir obtenu le consentement de lady Ashton.

– Votre mère, Lucie ! répliqua Ravenswood ; c'est une Douglas. Elle est d'une famille qui, même lorsqu'elle était au plus haut point de sa gloire et de sa puissance, a contracté plusieurs alliances avec la mienne. Quelle objection pourrait faire votre mère ?

– Je ne dis pas qu'elle en ferait, répondit Lucie ; mais elle est jalouse de ses droits, et elle peut croire qu'une mère doit être consultée la première sur l'établissement de sa fille.

– Eh bien ! dit Edgar, Londres où votre père m'a dit qu'elle a été obligée de se rendre en quittant Édimbourg, est bien loin d'ici ; mais une lettre peut y arriver et la réponse nous parvenir en moins de quinze jours. Je ne presserai pas sir William d'accepter sur-le-champ mes propositions.

– Mais, dit Lucie en hésitant, ne vaudrait-il pas mieux attendre…, attendre quelques semaines, jusqu'à ce que ma mère soit de retour ? Si ma mère vous voyait, si elle vous connaissait, je suis sûre qu'elle ne ferait pas d'objections, mais jusque-là… je crains que la haine qui a divisé les deux familles…

Ravenswood fixa sur elle ses yeux perçants, comme s'il eût voulu lire au fond de son âme.

– Lucie, lui dit-il, je vous ai sacrifié des projets de vengeance que j'avais nourris longtemps ; j'avais fait serment de les exécuter, avec des cérémonies qui auraient été plus convenables à un païen qu'à un chrétien : je les ai sacrifiés à votre image avant de connaître toutes vos

vertus. Pendant la nuit qui suivit les funérailles de mon père, je me coupai une mèche de cheveux, je la jetai dans un brasier que j'avais allumé tout exprès, et je fis serment que ma rage et ma vengeance poursuivraient ses ennemis jusqu'à ce que je les visse s'anéantir de la même manière.

– Vous fûtes bien coupable, s'écria Lucie en pâlissant, de prononcer un vœu si fatal !

– Je me reprocherais bien davantage encore de songer à l'exécuter. Mais à peine vous eus-je vue que je sentis ma fureur se calmer ; j'abjurai mes projets de vengeance, sans savoir encore quelle cause opérait ce changement dans mon cœur, et ce ne fut que lorsque je vous revis que je reconnus l'influence que vous exerciez sur moi.

– Et pourquoi, demanda Lucie, rappeler des sentiments si terribles, des sentiments si incompatibles avec ceux que vous prétendez avoir conçus pour moi, avec ceux dont vous venez de m'arracher l'aveu ?

– Parce que je veux que vous sachiez à quel prix j'ai acheté votre tendresse, quel droit j'ai de compter sur votre constance. Je ne dis pas que j'y ai sacrifié l'honneur de ma maison, le seul bien qui lui reste ; mais, quoique je ne le dise ni ne le pense, le monde le pensera peut-être, je ne puis me le dissimuler.

– Si vous pensez ainsi, vous avez agi bien cruellement avec moi ; mais il n'est pas encore trop tard pour revenir sur vos pas. Reprenez cette foi que vous ne pouvez me donner sans qu'il vous en coûte votre honneur. Ne songeons plus au passé, oubliez-moi, et je m'efforcerai d'oublier moi-même…

– Vous ne m'entendez pas, Lucie ; vous me faites la plus cruelle des injustices. Si je vous ai parlé du prix auquel j'ai acheté votre tendresse, ce n'était que pour vous prouver combien elle m'est précieuse, pour consacrer nos engagements par des nœuds encore plus solides, pour vous montrer par ce que j'ai fait pour obtenir votre affection combien je serais à plaindre si vous deveniez inconstante.

– Et pourquoi, Edgar, croiriez-vous un tel événement possible ? Pourquoi me blesser par un seul soupçon d'inconstance ? Est-ce parce que je vous ai engagé à attendre quelque temps avant d'en parler à mon père ? Liez-moi par tels serments qu'il vous plaira : s'ils ne sont pas nécessaires pour assurer la constance, ils peuvent du moins bannir le soupçon.

Ravenswood eut recours aux prières et aux supplications, il employa tous les moyens que l'amour put lui suggérer pour apaiser Lucie, et Lucie était incapable de conserver un ressentiment durable contre celui qu'elle aimait. Cette petite querelle ainsi terminée, les deux amants se donnèrent un gage de leur foi, de la manière qui était

alors en usage, et dont il reste encore quelques traditions parmi le peuple en Écosse : ils rompirent et se partagèrent la pièce qu'Alix avait refusée.

– Toujours elle restera sur mon cœur, dit Lucie en prenant la moitié qui lui était destinée : et la suspendant à un ruban, elle la passa autour de son cou, en la cachant sous son fichu. Je la porterai toujours, jusqu'à ce que vous me la redemandiez, et, tant que je la porterai, jamais mon cœur n'admettra un autre amour.

Ravenswood plaça l'autre moitié sur son sein, en faisant les mêmes protestations. Ils s'aperçurent alors que le temps s'était écoulé bien vite pendant leur entretien, et craignant que leur longue absence ne fût remarquée au château, si elle n'y causait pas d'alarmes, ils se levèrent pour y retourner : mais au même instant ils entendirent siffler une flèche ; elle perça un corbeau perché sur un vieux chêne sous lequel ils venaient de s'asseoir, et l'oiseau tomba aux pieds de Lucie, dont la robe fut tachée de quelques gouttes de sang.

Miss Ashton fut fort alarmée. Ravenswood, surpris et mécontent, se retourna pour voir quel était celui qui venait de leur donner une preuve d'adresse aussi peu attendue que peu désirée, et il vit Henry Ashton qui accourait à eux avec un arc à la main.

– Ah ! ah ! dit-il, vous me voyez donc ? Vous aviez l'air si affairés que je croyais que le corbeau vous tomberait sur la tête sans que vous vous en fussiez aperçus. De quoi vous parlait donc le Maître de Ravenswood, Lucie ?

– Je disais à votre sœur que vous êtes un jeune étourdi, de nous faire attendre ici si longtemps, répondit Edgar, voulant venir au secours de la confusion de Lucie.

– Vous faire attendre ? Ne vous ai-je pas dit de reconduire Lucie au château, parce que j'allais faire une tournée dans le bois avec Norman ? Nous avons couru pendant plus d'une heure tandis que vous étiez assis près de Lucie en vrai paresseux.

– Mais, Henry, dit Ravenswood, comment vous justifiez-vous envers moi d'avoir tué cet oiseau ? Ne savez-vous pas que tous les corbeaux sont sous la protection spéciale des lords de Ravenswood(29) et qu'il est de mauvais augure d'en tuer un en leur présence ?

– C'est ce que me disait Norman, car il m'a accompagné jusqu'ici, et il m'a dit qu'il n'avait jamais vu un corbeau perché aussi près de quelqu'un que celui-ci l'était de vous, et qu'il souhaitait que cela fût de bon augure car c'est l'oiseau le plus farouche. Aussi je me suis avancé pas à pas, bien doucement, et quand j'ai été à portée, paf, le trait est parti, et je n'ai pas mal visé, je crois ; je n'ai pourtant pas tiré dix fois de l'arc.

– Parfaitement, dit Ravenswood, et vous promettez de devenir un bon tireur si vous vous exercez.

– C'est ce que dit Norman ; et si je ne m'exerce pas davantage ce n'est pas ma faute, car, par goût, je ne ferais pas autre chose du matin au soir ; mais mon père et mon précepteur se fâchent quelquefois, et miss Lucie elle-même, tandis qu'elle peut passer des heures entières au bord d'une fontaine, pourvu qu'elle ait un beau jeune homme pour babiller. C'est pourtant ce que je l'ai vue faire vingt fois, vous pouvez m'en croire.

Henry regardait sa sœur en parlant ainsi, et au milieu de son malin bavardage il avait assez de pénétration pour voir qu'il la contrariait, quoiqu'il n'en connût pas la véritable cause.

– Allons, allons Lucie, lui dit-il, je n'ai pas voulu vous chagriner, je n'ai fait que plaisanter, et si j'ai dit quelque chose qui vous déplaise, je suis prêt à me dédire. D'ailleurs il n'y a ici que le Maître de Ravenswood, et quand vous auriez une centaine d'amoureux, qu'est-ce que cela lui fait ?

C'était tout au plus si Edgar était satisfait de ce qu'il venait d'entendre. Il avait cependant assez de bon sens pour ne regarder le propos que Henry venait de tenir que comme le babil d'un enfant gâté qui cherchait à tourmenter se sœur en l'attaquant du côté où il la croyait le plus vulnérable. Il n'était pas d'un caractère à se livrer facilement aux premières impressions, quoiqu'il conservât longtemps celles qu'il avait une fois conçues. Cependant le bavardage du jeune Ashton servit à entretenir dans son cœur quelque vague soupçon, et il fut tenté de craindre que tout ce qu'il gagnerait à l'engagement qu'il venait de contracter serait d'être traîné comme les captifs des Romains à la suite du char de triomphe du vainqueur, pour satisfaire son orgueil aux dépens du vaincu. Cette crainte, nous le répétons, n'avait pas le moindre fondement, et l'on ne peut même dire que Ravenswood la conçut sérieusement. Il était impossible de regarder les yeux de Lucie et de conserver le plus léger doute sur sa sincérité ; cependant sa fierté naturelle, lui rendant plus pénible le sentiment de sa pauvreté, contribuait à ouvrir aux soupçons un cœur qui, dans des circonstances plus heureuses, aurait été inaccessible à un sentiment si bas.

Ils arrivèrent au château, où sir William Ashton, qui avait été un peu surpris de la longueur de leur promenade, se trouva dans le vestibule à leur arrivée. – Si Lucie n'avait pas été si bien accompagnée, dit-il, j'aurais eu beaucoup d'inquiétudes, et j'aurais envoyé à la chaumière d'Alix pour en avoir des nouvelles ; mais avec le Maître de Ravenswood, avec un homme aussi brave et aussi généreux, je savais que ma fille n'avait rien à craindre.

Lucie chercha à alléguer quelque motif pour justifier leur longue absence du château, mais sa conscience lui reprocha de tergiverser, et elle resta court au milieu de la première phrase. Le Maître de Ravenswood voulut venir à son secours et s'efforça de compléter son explication d'une manière satisfaisante, mais il éprouva le même embarras. Il ressemblait à un homme qui, voulant tirer son compagnon d'un bourbier, finit par s'y enfoncer lui-même.

On doit bien supposer que la confusion des deux amants ne put échapper aux regards pénétrants du rusé légiste, habitué par sa profession à suivre la nature humaine dans tous ses détours. Mais il n'entrait pas dans ses vues politiques de paraître s'en apercevoir. Il désirait voir Ravenswood complètement garrotté, tout en restant lui-même parfaitement libre, et il ne pensa point un instant que Lucie, en partageant la passion qu'elle inspirait, pouvait déconcerter tous ses plans. Il ne se dissimulait pas qu'il était possible qu'elle conçût pour Ravenswood ce qu'il appelait quelques sentiments romanesques, et que les circonstances ou la volonté positive et absolue de lady Ashton exigeassent qu'elle y renonçât ; mais il s'imaginait qu'il serait bien facile de les lui faire oublier par un voyage à Édimbourg ou même à Londres, ou par un nouvel ajustement de dentelles, ou enfin par les soins empressés d'une demi-douzaine d'amants, jaloux de remplacer dans son cœur celui qui s'en serait rendu le maître et auquel on lui prescrirait de renoncer. Ainsi, et sous tous les points de vue possibles, il était plus disposé à favoriser le penchant mutuel des deux amants qu'à y opposer des obstacles.

D'ailleurs, en envisageant les choses sous un aspect plus agréable, le mariage de sa fille avec Ravenswood ne lui paraissait ni impossible ni à dédaigner. Il éteignait une haine de famille qui ne le laissait pas sans inquiétude, il confondait les intérêts de cette maison avec ceux de la sienne, et il se donnait pour gendre un homme en qui il reconnaissait les talents et les moyens nécessaires pour s'élever aux premières dignités de l'État. Une lettre qu'il avait reçue dans la matinée et qu'il s'empressa de communiquer à Edgar l'avait encore confirmé dans ces dispositions.

Cette lettre lui avait été apportée par un exprès de l'ami dont nous avons déjà parlé, qui travaillait sous main à assurer le succès du parti des patriotes, à la tête duquel était l'homme qui inspirait le plus de terreur au lord garde des sceaux, l'actif et ambitieux marquis d'Athol. Celui-ci n'aurait pas été fâché d'enrôler sous la même bannière si William Ashton ; il avait chargé ce même ami de le sonder avec précaution à ce sujet, et cet ami avait réussi non pas à la vérité à obtenir du lord garde des sceaux une réponse directe et favorable, mais à s'en faire écouter avec patience. Il en avait informé le marquis, qui

lui avait répondu en lui citant l'ancien adage français : *Château qui parlemente, et femme qui écoute, sont bien près de se rendre.* Un homme d'État qui entend proposer un changement dans les mesures de l'administration sans faire aucune objection paraissait au marquis dans la même situation qu'un château qui parlemente et qu'une femme qui écoute, et il résolut de presser le siège du lord garde des sceaux.

En conséquence il chargea l'ami commun de faire parvenir à sir William Ashton une lettre par laquelle il lui mandait qu'il irait lui faire une visite sans cérémonie dans son château de Ravenswood. On savait que le marquis devait faire un voyage dans le sud de l'Écosse ; les routes étaient mauvaises, les auberges détestables ; quoiqu'il n'eût jamais eu de liaisons intimes avec le lord garde des sceaux, ils étaient membres de la même administration, et c'en était bien assez pour fermer la bouche de ceux qui auraient pu être tentés d'attribuer cette visite à quelque intrigue politique. Le lord garde des sceaux lui répondit sur-le-champ qu'il se ferait un honneur et un plaisir de le recevoir, quoique bien déterminé à ne pas faire un pas en avant pour favoriser les vues du marquis, à moins que la raison, c'est-à-dire son intérêt personnel, ne le lui prescrivît.

Deux circonstances lui faisaient un plaisir particulier en cette occasion : la présence de Ravenswood, et l'absence de lady Ashton. En paraissant accueillir favorablement chez lui le parent et l'ami du marquis d'Athol, il pouvait faire passer sa conduite à cet égard comme la preuve du désir qu'il avait de prouver sa considération pour son collègue en administration, qui ne pouvait qu'en être flatté ; et dans le projet qu'il avait de tergiverser, de louvoyer, de gagner du temps, Lucie devait être une meilleure maîtresse de maison que sa mère, dont le caractère altier et indomptable aurait déconcerté de manière ou d'autre son système politique.

Edgar ne se fit pas prier longtemps pour rester au château jusqu'à l'arrivée du marquis, l'éclaircissement qui avait eu lieu près de la fontaine de la Syrène ayant banni de son cœur tout désir de départ. Lucie et Lockard reçurent donc ordre de préparer, dans leurs départements respectifs, tout ce qui pouvait être nécessaire pour recevoir le marquis avec un luxe et une pompe qu'on ne connaissait guère en Écosse à cette époque.

CHAPITRE XXI

Ne me répliquez point, faites ce que j'ordonne.
Veillez à ce qu'il soit parfaitement reçu :
Un homme d'importance est toujours bien venu.

Nouveau moyen de payer de vieilles dettes.

Sir William Ashton était un homme de bon sens ; il n'ignorait aucun des détours du dédale des lois, il avait une grande connaissance pratique du monde ; et cependant son caractère, sous plus d'un rapport, se ressentait de sa timidité naturelle et des moyens d'intrigue auxquels il devait son élévation. On pouvait remarquer souvent que, malgré le soin qu'il avait pris de cultiver son esprit, il était resserré dans une médiocrité dont il ne pouvait sortir, et que tous ses efforts ne pouvaient voiler la petitesse naturelle de son esprit. Il aimait à faire parade de ses richesses avec ostentation, moins en homme à qui l'habitude en fait une nécessité qu'en parvenu qui prend plaisir à étaler sa nouvelle opulence. Nul détail, quelque trivial qu'il fût, ne pouvait lui échapper, et Lucie ne put s'empêcher de remarquer la rougeur du mépris qui se peignait sur le visage de Ravenswood quand il entendait le lord garde des sceaux discuter gravement avec Lockard, et même avec sa vieille femme de charge, des minuties dont on ne s'inquiète jamais chez les personnes de haut rang, parce qu'il est impossible qu'elles soient oubliées.

– Je pardonne à sir William, dit un soir Ravenswood à Lucie, le désir qu'il a de recevoir convenablement le marquis d'Athol, car cette visite est un honneur pour lui, et il doit prouver qu'il y est sensible ; je trouve fort bon qu'il veuille que rien ne manque à sa réception, mais quand je le vois descendre aux misérables détails du garde-manger, de l'office, et même du poulailler, j'avoue que je perds patience. J'aimerais mieux alors la pauvreté de Wolfcrag que toute l'opulence du château de Ravenswood.

– Et cependant, dit Lucie, ce fut en faisant attention à ces détails que mon père se trouva en état d'acquérir…

– Les biens que mes ancêtres furent obligés de vendre, pour avoir fait autrement, ajouta Edgar. Soit ! mais un porteur ne peut soutenir que sa charge, fût-elle de l'or le plus pur.

Lucie soupira. Elle ne voyait que trop clairement que son amant méprisait les manières et les habitudes d'un père qu'elle avait toujours regardé comme son meilleur, comme son seul ami, et dont la tendre affection l'avait souvent consolée de la froideur et des dédains de sa mère.

Les amants ne tardèrent pas a découvrir encore qu'ils différaient aussi d'opinion sur un autre point non moins important. La religion, cette mère de la paix, était si mal entendue dans ces temps de discorde que ses formes et sa discipline étaient un sujet de dissensions perpétuelles et de haine envenimée. Le lord garde des sceaux, attaché au parti des whigs, était par conséquent membre de l'église presbytérienne, pour laquelle il avait cru devoir, en plusieurs occasions, montrer plus de zèle qu'il n'en avait peut-être réellement ; et, par une suite naturelle, sa famille avait été élevée dans les mêmes principes. Ravenswood, au contraire, partageait ceux des épiscopaux, et reprochait quelquefois à Lucie le fanatisme de quelques-uns des ministres du culte qu'elle professait, tandis que de son côté elle lui laissait entrevoir sans intention l'horreur que lui inspiraient des formes religieuses qu'on lui avait fait envisager comme contraires à l'esprit de la véritable piété.

Leur affection mutuelle n'en souffrait pourtant aucunement. Elle semblait même augmenter à mesure qu'ils se connaissaient mieux, mais elle n'était pas sans mélange de quelques sensations pénibles. Ravenswood avait l'âme plus élevée, plus fière que les gens avec qui Lucie avait habituellement vécu jusqu'alors ; ses idées étaient plus nobles, plus libérales ; il méprisait ouvertement des opinions qu'on avait appris à Lucie à respecter ; aussi une sorte de crainte se mêlait-elle à la tendresse qu'elle avait conçue pour lui. De l'autre côté, il voyait dans miss Ashton un caractère doux et flexible qui lui semblait trop susceptible de se prêter à toutes les formes que voudraient lui donner ceux avec qui elle vivait ; il lui semblait qu'il aurait voulu trouver dans son épouse un esprit plus indépendant, plus prononcé, capable, en s'embarquant avec lui sur l'océan de la vie, de jouir du calme et de braver la tempête. Mais elle était si belle, elle lui était si tendrement attachée, elle avait une telle égalité d'âme qu'en regrettant de ne pouvoir lui inspirer plus de résolution et de fermeté, en éprouvant parfois un peu d'impatience des craintes excessives qu'elle lui montrait que leur tendresse réciproque ne fût découverte trop tôt il sentait que ce caractère de douceur, qui allait presque à la faiblesse, ne faisait que la lui rendre encore plus chère. C'était un être timide qui s'était mis sous sa protection, qui avait fait de lui l'arbitre de sa destinée : enfin ses sentiments pour Lucie étaient ceux qui depuis ont été exprimés avec tant de charme par notre immortelle Joanna Baillie(30) :

– « Ô ma douce bien-aimée ! veux-tu t'attacher à moi comme une de ces frêles plantes qui fixent leurs légers rameaux sur un âpre rocher ? J'ai été battu et endurci par les orages. – Cependant, aime-moi toujours comme tu m'aimes, – tendrement. – Je t'aimerai dans la sincérité de mon cœur, tout en me reconnaissant peu fait pour une compagne si douce et si aimable. »

S'ils avaient eu le temps de se connaître parfaitement avant de s'abandonner à la passion qui les dominait, Ravenswood eût inspiré trop de crainte à Lucie pour qu'elle eût pu lui accorder de l'amour, et lui-même aurait regardé la douceur et la docilité de miss Aston comme une faiblesse d'esprit qui la rendait peu digne de son attachement. Mais ils s'étaient donné leur foi et ils se bornaient à craindre, Lucie, que l'orgueil de son amant ne lui fit regretter un jour de lui avoir accordé sa tendresse, et Edgar, que l'absence, les difficultés, les instances des parents de miss Ashton ne pussent déraciner de son cœur trop facile l'attachement qu'elle lui avait voué.

– Bannissez une pareille crainte, lui dit-elle un jour qu'il la lui avait laissé entrevoir. Les miroirs, qui réfléchissent successivement tous les objets, sont faits de matériaux solides et compacts, comme le verre et l'acier : mais les substances d'une nature plus douce ne perdent jamais l'impression qu'elles ont une fois reçue.

– Ce que vous me dites est de la poésie, Lucie, répondit Edgar, et vous savez qu'elle se nourrit de fictions.

– Eh bien ! croyez-moi donc, répliqua-t-elle, quand je vous dis en bonne prose qu'il est bien vrai que je n'épouserai jamais personne sans le consentement de mes parents, mais que ni la force ni la persuasion ne me feront jamais consentir à accorder ma main à un autre que vous, à moins que vous ne renonciez vous-même au droit que je vous y ai donné.

Les amants ne manquaient pas d'occasions pour avoir de semblables explications. Henry leur tenait rarement compagnie, car, ou la nécessité le forçait à écouter les leçons de son précepteur, ou son goût l'entraînait dans les bois avec Norman et les autres gardes forestiers. Quant à sir William, il passait toutes les matinées dans son cabinet, occupé à entretenir des correspondances de toute espèce, à réfléchir non sans inquiétude sur les différentes nouvelles qu'il recevait de toutes les parties de l'Écosse, et sur le changement qu'on prévoyait dans le système d'administration publique ; enfin à calculer la force des deux partis rivaux. Souvent il songeait aux préparatifs de la réception du marquis d'Athol, dont l'arrivée avait été retardée par une affaire imprévue, donnait à ce sujet des ordres à ses gens, les contremandait ensuite, et finissait encore par en revenir à ses premières idées.

Au milieu de ces diverses occupations politiques et domestiques, il ne semblait pas s'apercevoir que sa fille n'avait pas d'autre compagnie que celle de Ravenswood. Ses voisins, suivant l'usage des voisins de tous les pays, le blâmaient de souffrir qu'il s'établît une telle intimité entre ces deux jeunes gens, à moins qu'il ne les destinât l'un à l'autre, ce qu'on avait peine à croire. Le fait est qu'il n'avait d'autre but que de gagner du temps jusqu'à ce qu'il eût pu découvrir jusqu'à quel point le noble marquis prenait intérêt aux affaires d'Edgar et pouvait lui être utile. Jusqu'à ce qu'il ne lui restât aucun doute sur ces deux objets, il ne voulait s'engager à rien, pour se conserver la liberté d'agir suivant que les circonstances et son intérêt pourraient l'exiger. Mais, de même que la plupart des personnes rusées et intrigantes, il avait dépassé le but qu'il se proposait d'atteindre.

Parmi ceux qui se trouvaient disposés à blâmer avec le plus de sévérité la conduite de sir William Ashton en permettant le séjour prolongé du Maître de Ravenswood et les soins constants qu'il rendait à miss Lucie étaient le nouveau laird de Girningham et son fidèle écuyer ou compagnon de bouteille, personnages que nous avons déjà connus sous les noms d'Hayston de Bucklaw et du capitaine Craigengelt. Le premier avait hérité des biens immenses de sa vieille grand-tante, et avait trouvé dans ses coffres une somme d'argent assez considérable pour lui permettre d'éteindre toutes les hypothèques qui grevaient son domaine paternel de Bucklaw, dont il avait voulu continuer à porter le nom. Le capitaine Craigengelt lui avait pourtant proposé un moyen plus avantageux de faire valoir cette somme, en la plaçant en France, où le système de Law était en ce moment dans la plus haute faveur ; il lui avait même offert de se rendre à Paris pour cette opération. Mais Bucklaw avait reçu de l'adversité une leçon salutaire, et malgré tous les efforts de Craigengelt il ne voulut prêter l'oreille à aucun projet qui pourrait compromettre la nouvelle fortune qu'il venait d'acquérir. – Celui qui a mangé du pain d'avoine, bu de l'eau et couché sur un matelas de bourre dans la tour de Wolfcrag, disait-il quelquefois, doit songer toute sa vie au mérite de la bonne chère, du bon vin et d'un bon lit, et ne jamais risquer d'avoir besoin de recourir à une pareille hospitalité.

Craigengelt se vit donc trompé dans l'espérance qu'il avait d'abord conçue de trouver une dupe dans son ami. Mais il ne laissait pas de tirer un avantage considérable de la fortune que Bucklaw venait d'acquérir. Celui-ci, qui n'avait jamais été bien délicat sur le choix de la compagnie qu'il fréquentait, était charmé d'avoir près de lui un homme avec lequel ou aux dépens duquel il pouvait rire quand bon lui semblait ; dont la complaisance était inépuisable, qui se prêtait à toutes ses fantaisies, qui savait dissiper l'ennui par sa grosse gaîté, et qui était toujours prêt à lui épargner le désagrément de s'enivrer

solitairement quand il lui prenait envie de boire une bouteille de vin, ce qui lui arrivait assez fréquemment. À ces conditions, Craigengelt était toujours bien reçu au château de Girningham, et il y faisait sa résidence presque habituelle.

Dans aucun temps et dans aucune circonstance, une telle intimité ne pouvait être avantageuse pour Bucklaw : elle ne lui était pourtant pas aussi dangereuse qu'elle aurait pu l'être s'il n'avait parfaitement connu le caractère de ce vil parasite et s'il n'avait eu pour lui le plus souverain mépris. Cette mauvaise société tendait néanmoins à détruire les bons principes que la nature avait eu intention de lui inspirer.

Craigengelt n'avait jamais pardonné au Maître de Ravenswood la manière méprisante dont il lui avait arraché le masque d'honneur et de courage dont il s'était couvert ; et son caractère, aussi méchant que lâche, ne trouvait pas de moyen plus commode pour assurer sa vengeance que de tâcher d'enflammer contre lui le ressentiment de Bucklaw.

Il ne manquait donc aucune occasion de remettre sur le tapis l'histoire du duel qu'Edgar avait refusé d'accepter, et il cherchait à persuader son patron, par toutes les insinuations possibles, que son honneur était intéressé à en demander satisfaction ; mais Bucklaw finit par lui imposer péremptoirement silence à ce sujet.

– Je pense, lui dit-il, que Ravenswood ne m'a pas traité convenablement en cette occasion, et je ne vois pas quel droit il avait de m'envoyer une réponse si cavalière. Mais il m'a donné la vie une fois, et, en couvrant cette affaire des voiles de l'oubli, je me regarde comme quitte envers lui. S'il lui arrivait de me faire quelque nouvelle insulte, je regarderais notre ancien compte comme balancé, et alors je sais ce que j'aurais à faire, et il pourrait prendre garde à lui.

– Bien certainement, s'écria Craigengelt, car avant la troisième botte vous l'auriez couché par terre.

– Ce que vous dites là ne prouve qu'une chose, c'est que vous ne l'avez jamais vu se battre, ou que vous n'y entendez rien.

– Que je n'y entends rien ! la plaisanterie est excellente ; n'ai-je pas pris des leçons de M. Sagou, qui était le premier maître en fait d'armes de Paris, du signor Poco, à Florence, de mein herr Durchstossen, à Vienne ?

– Je ne sais pas si tout cela est vrai, mais en le supposant, qu'en résultera-t-il ?

– Que je veux être damné, Bucklaw, si dans tous ces pays j'ai jamais vu Français, Italien ou Allemand se tenir sous les armes, pousser une botte et la parer aussi bien que vous.

– Je crois maintenant que vous mentez, Craigengelt. Cependant j'ose me flatter que je sais manier l'épée, le sabre et le pistolet tout aussi bien qu'un autre.

– Et mieux que quatre-vingt-dix-neuf autres sur cent, qui croient connaître le noble art de l'escrime quand ils ont appris à dégager le fer et à faire une feinte. Je me souviens qu'étant à Rouen en 1695, je me trouvais un jour à l'Opéra avec le chevalier de Chapon. Nous y vîmes trois freluquets anglais qui…

– Est-ce une longue histoire que vous allez me conter ? dit Bucklaw en l'interrompant sans cérémonie.

– Elle sera longue ou courte, comme vous le voudrez, répondit le parasite.

– Eh bien ! qu'elle soit courte. Est-elle gaie ou sérieuse ?

– Diablement sérieuse, car le chevalier et moi…

– En ce cas j'aime mieux que vous ne me la contiez pas du tout. Versez-moi un verre de bordeaux de ma bonne vieille tante, et, comme dit le Highlander, *skioch doch na skiaill*(31).

– C'est ce que me répétait le vieux sir Evan Dhu, lorsque je me mis en campagne avec les braves garçons en 1689 : Craigengelt, souvent vous êtes un aussi brave camarade que quiconque ait jamais manié l'épée ; mais vous avez un défaut : vous…

– Un défaut ! s'écria Bucklaw : s'il vous avait connu comme je vous connais, il en aurait trouvé vingt autres. Mais au diable vos longues histoires ! proposez-moi une santé.

Craigengelt se leva, alla sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, passa la tête en dehors pour voir si personne n'était dans les environs, la ferma avec soin, revint à sa place, resta debout ; et tenant son verre d'une main tandis qu'il plaçait l'autre sur la garde de son épée, il dit à demi-voix : – À la santé du roi qui est de l'autre côté de l'eau.

– Écoutez-moi, capitaine, reprit Bucklaw, je vous dirai que, pour ce qui est de la politique, je garde ma façon de penser dans mon cœur. J'ai trop de respect pour la mémoire de ma vénérable tante lady Girnington pour exposer ses domaines à des amendes et à des confiscations par quelque sotte étourderie. Amenez-moi le roi Jacques à Édimbourg à la tête de trente mille hommes, et je vous dirai ce que je pense de ses droits. Mais pour me jeter dans la nasse corps et biens, c'est ce que vous ne me verrez pas faire. Ainsi quand vous voudrez porter des santés la main sur l'épée de manière à ce qu'on puisse les faire passer pour des actes de trahison contre l'autorité établie, vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

– Eh bien ! portez vous-même la santé qu'il vous plaira, Bucklaw :

fût-ce celle du diable, je vous en ferai raison.

– Je vous en proposerai une qui vous semblera plus agréable. Que dites-vous de miss Lucie Ashton ?

– De tout mon cœur ! s'écria le capitaine en levant son verre. C'est la plus jolie fille de tout le Lothian. C'est bien dommage que son vieux radoteur de père la jette à la tête de cet orgueilleux mendiant, Edgar Ravenswood.

– Il ne la tient pas encore, dit Bucklaw d'un ton qui, quoique assez indifférent, excita vivement la curiosité de son compagnon, et même l'espoir de tirer quelque confidence. Car il ne lui suffisait pas d'être souffert chez lui, il aurait voulu, en se rendant nécessaire, s'y établir sur un pied plus solide.

– Je croyais, dit Craigengelt après un moment de silence, que c'était une affaire arrangée. Ils sont toujours ensemble, et l'on ne parle pas d'autre chose dans tout le pays entre Lammerlaw et Traprain.

– On peut dire ce qu'on veut, mon garçon, mais je sais ce qui en est, et je bois, vous dis-je, à la santé de miss Lucie Ashton.

– J'y boirais à genoux, si je pouvais croire que la demoiselle eût l'esprit de rouer ce damné fils d'Espagnol(32).

– Craigengelt, dit Bucklaw d'un ton sévère, je vous prie de ne jamais mettre le mot *rouer*(33) et le nom de miss Ashton dans la même phrase.

– Quoi ! ai-je dit *rouer ?* non, *écarter,* mon cher roi de trèfle ; par Jupiter, c'est *écarter* que j'ai voulu dire, et j'espère qu'elle l'écartera comme une basse carte au piquet, et qu'elle prendra en sa place le roi de cœur : vous savez qui je veux dire, le roi de cœur ? Mais…

– Mais quoi ?

– Mais je sais qu'ils passent des heures entières en tête à tête, dans les champs, dans les bois, et…

– C'est la faute de son radoteur de père ; mais cette folie sortira bientôt de la tête de miss Lucie, si elle y est jamais entrée. Et maintenant remplissez votre verre, capitaine, je veux vous rendre heureux. Je vais vous confier un secret, un projet dans lequel il s'agit d'un nœud coulant, d'un lien, mais au figuré.

– Quelque projet de mariage ? dit Craigengelt, dont la figure s'allongea considérablement en faisant cette question, car il prévoyait que, Bucklaw une fois marié, il se trouverait à Girningham dans une situation beaucoup plus précaire que pendant le joyeux célibat de son patron.

– Oui, mon garçon, un mariage. Mais pourquoi cela rend-il si pâles

les rubis de vos joues ? Il y aura toujours un coin vacant à la table du château de Girningham. On placera sur ce coin une assiette, un couteau, une fourchette, un verre surtout, et vous serez toujours le bienvenu à vous asseoir, quand tous les jupons du Lothian auraient juré le contraire. Croyez-vous que je sois homme à me remettre en lisières ?

– J'ai entendu dire la même chose à bien des braves gens, à de bons amis, mais le diable m'emporte si je sais pourquoi les femmes ne m'ont jamais aimé. Elles ont toujours trouvé moyen de m'expulser avant la fin du premier mois de mariage.

– Il fallait tâcher de conserver votre terrain pendant ce mois, alors vous étiez bien sûr de la victoire.

– Je n'ai jamais pu y réussir, répondit le parasite d'un air abattu. J'étais ami intime de lord Castle Cuddy ; nous étions comme les deux doigts de la main : je montais ses chevaux, j'empruntais en son nom de l'argent pour lui et pour moi, je dressais ses faucons, je lui apprenais à faire ses paris avec avantage quand il lui prit fantaisie de se marier ; je lui fis épouser Katie(34) Glegg, dont je me croyais aussi sûr qu'on puisse l'être d'une femme : eh bien ! quinze jours après, la porte du château me fut fermée.

– Mais j'ose croire, dit Bucklaw, que je ne ressemble pas plus à lord Castle Cuddy que Lucie Ashton ne ressemble à Katie Glegg.

D'ailleurs, que cela vous plaise ou non, ce n'est pas ce qui influera sur l'affaire. La question est de savoir si vous voulez m'obliger.

– Vous obliger ! vous, le meilleur de mes amis, pour qui je ferais nu-pieds le tour du monde ! Mettez-moi à l'épreuve ; nommez-moi le temps, le lieu, les circonstances, et vous verrez si je ne vous suis pas tout dévoué en tout et partout.

– Eh bien, il faut que vous fassiez deux cents milles pour moi.

– Deux cents ! j'en ferai cinq fois deux cents, et j'appellerais cela le saut d'une puce. Je vais faire seller mon cheval sur-le-champ.

– Un moment, il faut d'abord que vous sachiez où vous devez aller, et ce que vous aurez à faire. Vous savez, ou je vous apprends, que j'ai dans le Northumberland une parente nommée lady Blenkensop. Pendant mon adversité elle perdit jusqu'au souvenir de mon nom ; mais depuis qu'elle m'a vu réchauffé par le soleil de la prospérité, elle s'est parfaitement rappelé notre parenté.

– Au diable soient ces misérables à double face ! s'écria le capitaine avec un ton d'emphase. Du moins on pourra dire de John Craigengelt qu'il fut l'ami de ses amis dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dans la pauvreté comme dans l'opulence ; et vous en savez

quelque chose, Bucklaw.

– Je n'ai rien oublié, Craigengelt : je me souviens parfaitement que, lorsque je me trouvais sans ressource, vous avez voulu me garrotter pour le service du roi de France et du Prétendant et que, peu de temps après, vous m'avez prêté une vingtaine de pièces d'or, parce que, comme je le crois fermement, vous veniez d'apprendre que la vieille lady Girnington avait eu une attaque mortelle de paralysie. Mais n'importe, Craigengelt, je ne vous dis pas cela par forme de reproche, c'est seulement pour vous prouver que je sais apprécier les choses, et je crois, après tout, que vous m'aimez assez à votre manière, c'est-à-dire parce que vous y trouvez votre intérêt.

C'est ce qui fait que je m'adresse à vous en ce moment, parce que mon malheur veut que je n'aie pas de meilleur conseiller. Mais, pour en revenir à cette lady Blenkensop, il faut que vous sachiez qu'elle est intime amie de la duchesse Sarah…

– De Sarah Jennings ! Oh ! c'en est une bonne en effet !

– Taisez-vous s'il est possible, et gardez pour vous vos sottises jacobites. Je vous dis que, grâce à une petite-fille de cette duchesse de Marlborough, cette mienne parente est devenue commère de lady Ashton, de la femme du lord garde des sceaux. Or, dans le moment où je vous parle, ladite duchesse est en visite chez ladite lady Blenkensop, dans un château sur les bords du Wansbeck, et comme l'usage de ces grandes dames est de regarder leurs maris comme des zéros dans tout ce qui concerne l'intérieur de leur famille, il a plu à celle-ci de mettre sur le tapis un projet d'alliance entre ma Seigneurie et l'honorable Lucie Ashton, lady Ashton agissant comme plénipotentiaire de son mari et de sa fille, sans autres pouvoirs que ceux qu'elle s'était donnés elle-même, et la mère Blenkensop stipulant pour moi et en mon nom aux mêmes qualités. Vous pouvez bien penser que je fus un peu étonné quand j'appris qu'un traité dans lequel j'étais partie intéressée se trouvait presque conclu sans qu'on m'eût fait l'honneur de me consulter.

– Je veux être capot si cela est conforme aux règles du jeu, mais quelle réponse fîtes-vous ?

– Ma première idée fut d'envoyer au diable le traité et celles qui l'avaient négocié. La seconde fut d'en rire. La troisième fut de penser que l'affaire n'était pas déraisonnable, et me convenait assez.

– Mais je croyais que vous n'aviez vu qu'une seule fois la demoiselle à la chasse… sous un masque… je suis sûr que vous me l'avez dit.

– N'importe, Craigengelt, elle me plaît. Et puis la manière dont ce Ravenswood m'a traité ! me fermer sa porte à dîner avec des piqueurs et des laquais, parce qu'il avait l'honneur de recevoir dans son château

de la famine le lord garde des sceaux et sa fille, comme s'il eût rougi de ma compagnie ! Dieu me damne ! c'est un tour que je ne lui pardonnerai que quand je lui en aurai joué un autre.

– Fort bien pensé ! s'écria Craigengelt, l'affaire commençant à prendre une tournure qui lui plaisait. Si vous l'emportez sur lui en cette occasion, il en crèvera de dépit !

– Non, non ! son cœur est cuirassé de raison et de philosophie, ingrédients que vous ne connaissez pas plus que moi, Craigengelt ; mais je mortifierai son orgueil, et c'est tout ce que je désire.

– Un instant, dit le capitaine, je vois maintenant pourquoi il vous a fermé la porte de sa misérable tour en ruine. Rougir de votre compagnie ! non, non. Il craignait d'être supplanté par vous dans le cœur de la demoiselle.

– Croyez-vous ? mais non, impossible. Que diable ! il est évidemment plus bel homme que moi.

– Qui ? lui ! il est noir comme la crémaillère ; et, quant à sa taille… c'est un grand gaillard, sans contredit : mais parlez-moi d'un homme de moyenne taille, vigoureux, bien proportionné…

– Que le diable vous emporte ! s'écria Bucklaw, et qu'il m'emporte aussi pour me punir de vous écouter ! Ne sais-je pas que quand je serais bossu vous m'en diriez tout autant ? Mais, pour en revenir à Ravenswood, il ne m'a pas ménagé, je ne le ménagerai point, et si je puis lui souiller sa maîtresse, je la lui souillerai.

– La lui souiller ! vous gagnerez la partie, avec point, quinte et quatorze, mon roi d'atout : vous le ferez pic, repic et capot.

– Me ferez-vous la grâce de vous taire ? Les choses en sont venues au point que j'ai accepté les propositions de ma parente : dot, douaire, tout est convenu, et l'affaire doit se conclure dès que lady Ashton sera de retour ; car c'est elle seule qui règle tout ce qui concerne ses enfants. Il ne me reste qu'à leur envoyer quelques papiers.

– Donnez-les-moi, et je pars. Diable ! j'en jure par ce verre de vin, j'irais pour vous au bout du monde, aux portes de Jéricho.

– Oui, je crois que vous feriez quelque chose pour moi, et beaucoup pour vous-même, mais écoutez-moi. Vous sentez qu'il ne me faudrait qu'un commissionnaire pour envoyer ces titres ; si je désire que vous les portiez, c'est parce que dans la conversation vous pourrez, sans avoir l'air d'y attacher aucune importance, lâcher un mot du séjour que Ravenswood fait chez le lord garde des sceaux et lui parler d'une visite que doit y faire le marquis d'Athol, pour arranger, comme c'est le bruit général, un mariage entre son parent et miss Ashton. Je serais bien aise de savoir ce qu'elle dira de tout cela, car je ne veux pas disputer le prix

de la course s'il est probable que Ravenswood arrive au but avant moi. Les paris sont déjà en sa faveur.

– N'en croyez rien, la jeune donzelle a trop de bon sens… Et à cause de cela je vais boire à sa santé une troisième fois ; malheur à qui ne m'en fera pas raison.

– Écoutez-moi, Craigengelt. Songez que vous allez vous trouver avec des femmes comme vous n'en avez guère vu, des femmes d'un rang distingué ; songez qu'il ne faut pas jurer à chaque parole, avoir toujours le diable à la bouche. Au surplus j'écrirai à lady Blenkensop, je lui dirai que vous êtes entré fort jeune dans l'état militaire, que votre éducation a été négligée.

– Oui, oui, dit Craigengelt : dites-lui que je suis un franc soldat, loyal, brave, honnête.

– Non, pas des plus braves, pas des honnêtes, mais tel que vous êtes… j'ai besoin de vous, parce qu'il faut donner de l'éperon dans les côtes de lady Ashton pour la faire marcher.

– Je les lui enfoncerai, s'écria le capitaine. Je lui ferai prendre le galop comme à une vache poursuivie par un essaim de guêpes.

– Maintenant, Craigengelt, il me reste à vous dire que vos bottes, votre chapeau, vos vêtements sont très bons pour une société d'ivrognes, mais ils ne sont pas convenables pour paraître en bonne compagnie ; il faut donc vous procurer un nouvel équipement. Et voici, ajouta-t-il en lui présentant une bourse bien garnie, de quoi payer les frais.

– En vérité, Bucklaw, dit Craigengelt, sur mon âme, mon ami, vous me traitez mal, vous ne me connaissez pas ! Cependant, ajouta-t-il en prenant la bourse, puisque vous l'exigez, je ne veux pas vous désobliger.

– Fort bien. Maintenant, à cheval, votre costume, et en route ; prenez mon cheval noir aux courtes oreilles, je vous en fais présent.

– Je bois à l'heureux succès de ma mission, dit l'ambassadeur en se versant rasade.

– Je vous remercie, et je vous fais raison. Je ne vois à craindre qu'une fantaisie qui pourrait passer par la tête du père et de la fille, mais on dit que la mère les fait tourner l'un et l'autre du bout du petit doigt comme bon lui semble. Mais, à propos, songez bien à oublier auprès d'elles votre jargon jacobite.

– Diable ! vous faites bien de m'y faire penser. La dame est whig et des amies de cette vieille Sarah de Marlborough. Grâce à mon étoile, je sais au besoin prendre toutes les couleurs. J'ai combattu sous les drapeaux de John Churchill aussi bravement que sous ceux du vieux

Dundee ou du duc de Berwick.

– Pour cette fois, Craigengelt, je crois que vous dites la vérité. Mais il est bien tard ; vous ne pouvez vous occuper ce soir des préparatifs de votre voyage, descendez dans le caveau, et montez-nous une bouteille de vin de Bourgogne de 1678 : c'est dans la quatrième case à main droite. Écoutez ! montez-en une demi-douzaine, pendant que vous y êtes ; nous en aurons pour toute la soirée.

CHAPITRE XXII

On aperçut de loin un brillant attelage,
Quatre chevaux fringants conduisaient l'équipage.

Anonyme.

Craigengelt ne perdit pas de temps pour faire ses préparatifs de départ et partit dès qu'ils furent terminés. Il fit son voyage avec toute la diligence possible et s'acquitta de sa mission avec la dextérité que Bucklaw lui avait supposée. Comme il arrivait avec des lettres de crédit de M. Hayston de Bucklaw, il fut parfaitement accueilli par les deux dames, et l'on sait que ceux qui sont prévenus en faveur d'une nouvelle connaissance découvrent, pendant un certain temps, des perfections dans ses défauts, et même des vertus dans ses vices.

C'est ce qui arriva à lady Ashton et à lady Blenkensop à l'égard du digne capitaine. Quoiqu'elles fussent accoutumées à la bonne société, comme elles s'étaient persuadées qu'elles devaient trouver dans l'ami de M. Hayston un homme aimable et de bonne compagnie, elles réussirent parfaitement à se tromper elles-mêmes. Il est vrai que Craigengelt, grâce à la bourse de Bucklaw, était bien mis, et c'était un point qui n'était pas de peu d'importance. Son abord impudent passa pour une honnête fierté, convenable à la profession des armes, ses fanfaronnades pour du courage, son bavardage pour de l'esprit. Afin que personne ne puisse croire que ceci s'écarte des règles de la vraisemblance, nous ajouterons, pour rendre justice à ces deux dames, que leur discernement fut aveuglé, et qu'elles se trouvèrent disposées à voir le capitaine d'un œil favorable, parce qu'il arriva dans un moment où, fatiguées de plusieurs jours de tête à tête, elles désiraient un tiers pour en rompre l'ennui et faire dans la soirée une partie de *trédrille,* jeu qu'il possédait parfaitement, de même que tous les autres.

Dès qu'il se vit sûr de la faveur de ses deux hôtesses, il commença à dresser ses batteries pour exécuter les instructions qu'il avait reçues de son mandataire. Sa tâche ne fut pas très difficile, car lady Ashton avait elle-même le plus grand désir de voir se réaliser l'alliance que lady Blenkensop s'était empressée de lui proposer, tant parce qu'elle la croyait avantageuse pour la famille du lord garde des sceaux que par suite d'une manie qu'elle avait de faire des mariages. Bucklaw, héritier de lady Girnington et ayant renoncé à ses habitudes de prodigalité,

était précisément l'époux qu'elle désirait pour sa bergère de Lammermoor. Ce mariage donnait à Lucie un époux d'une naissance distinguée et d'une fortune considérable, et c'était là son ambition pour elle.

Il arrivait aussi que, par suite de la succession qu'il venait de faire, Bucklaw jouissait de quelque crédit dans un comté voisin, où les Douglas avaient des possessions considérables. Or un des désirs les plus ardents de lady Ashton était que Sholto, son fils aîné, fût élu représentant de ce comté au parlement, et elle voyait dans l'alliance projetée avec Bucklaw une circonstance qui devait être utile à ses vues.

Craigengelt, qui ne manquait pas de sagacité à sa manière, n'eut pas plus tôt découvert quel était le but des désirs de lady Ashton qu'il dressa ses batteries et dirigea sa marche en conséquence. Rien n'empêcherait Bucklaw d'être représentant du comté s'il le voulait. Il n'aurait qu'à se déclarer candidat. Il avait parmi les électeurs deux cousins-germains, six parents plus éloignés et une foule d'amis qui tous voteraient comme il le leur prescrirait. Le crédit des Girningham avait toujours tout fait dans ce comté. Mais son ami n'avait pas l'ambition d'entrer au parlement. On ne savait encore qui il appuierait de son crédit. Il n'avait pris d'engagement avec qui que ce fût. C'était dommage qu'il n'eût pas quelque personne de poids pour le guider.

Tous ces propos, jetés en avant comme sans intention, ne furent pas perdus pour lady Ashton. Elle se promit bien d'être la personne qui guiderait l'influence politique de Bucklaw, et de la diriger d'une manière favorable à son fils aîné Sholto et aux autres parties intéressées.

Quand le capitaine la vit si heureusement disposée, il commença, pour nous servir des expressions de son patron, à lui donner de l'éperon, en hasardant quelque propos sur la situation où se trouvaient les affaires au château de Ravenswood. L'héritier de la famille qui portait ce nom y séjournait depuis longtemps, il paraissait au mieux avec le lord garde des sceaux, il ne quittait pas miss Lucie : cela faisait courir des bruits dans tous les environs, mais du diable s'il les croyait. Il n'entrait pas dans les vues du capitaine de montrer de l'inquiétude relativement à ces bruits : mais il vit aisément aux joues animées de lady Ashton, à ses yeux étincelants, à sa voix altérée, qu'elle avait pris l'alarme. Son mari depuis quelque temps ne lui avait pas écrit aussi souvent et avec autant de régularité que de coutume. Il ne lui avait parlé ni de la visite qu'il avait faite à Wolfcrag, ni du séjour du Maître de Ravenswood dans son château, ni de l'arrivée prochaine du marquis d'Athol. Il était bien singulier qu'elle n'apprît ces nouvelles étranges que par hasard et de la bouche d'un inconnu. Que signifiait ce mystère ? Projetait-il une rébellion contre l'autorité de sa femme ? Elle

saurait bien déconcerter ses projets, le punir comme un sujet coupable de révolte contre son souverain légitime. Son indignation était d'autant plus amère qu'elle ne voulait pas la laisser éclater devant lady Blenkensop et le capitaine, l'un étant la parente et l'autre l'ami de Bucklaw, dont elle désirait alors doublement l'alliance, depuis qu'elle voyait qu'il était possible que son mari, par politique ou par timidité, lui préférât celle de Ravenswood.

Le capitaine était assez bon ingénieur pour voir que la mèche de la mine avait pris feu. En conséquence il entendit sans surprise lady Ashton déclarer, dès le même jour, qu'elle abrégerait le séjour qu'elle comptait faire chez lady Blenkensop, et qu'elle partirait le lendemain matin de bonne heure, en faisant toute la diligence que l'état des routes et la manière dont elle devait voyager pourraient le permettre.

Malheureux lord garde des sceaux ! Il ne songeait guère à l'orage grondant dans le lointain qui, poussé par un vent impétueux, s'avançait vers son château, et le souvenir de son aimable épouse ne se présentait pas à son esprit ; toutes ses pensées étaient absorbées par la visite qu'il attendait du marquis d'Athol. Le jour où ce personnage important devait honorer de sa présence le château de Ravenswood était enfin arrivé, et tout y était en mouvement pour le recevoir. Sir William courait d'appartement en appartement pour voir si tout y était en ordre ; il entrait en conférence avec le sommelier dans la cave, avec la femme de charge dans l'office, et se hasardait même à jeter un coup d'œil dans la cuisine, au risque d'essuyer une mercuriale de la part d'un cuisinier assez fier pour braver les avis de lady Ashton elle-même.

Après s'être convaincu par ses propres yeux que rien ne manquait pour la réception de son hôte, il monta sur la terrasse de son château afin d'épier l'arrivée du marquis et engagea Edgar et Lucie à l'y accompagner. Cette terrasse, flanquée d'un mur épais construit en grosses pierres, s'étendait en face du château, de niveau avec le premier étage ; et l'on entrait dans la cour par une grande porte cintrée, ouverte en dessous. On voyait que les lords de Ravenswood, en faisant construire cet édifice, avaient voulu lui donner quelques moyens de défense, mais que dans la confiance que leur inspirait leur puissance ils n'avaient pas songé à en faire précisément un château fort.

On y jouissait d'une vue aussi belle qu'étendue ; mais ce qui est le plus important pour notre histoire, c'est que de là on découvrait deux routes venant l'une de l'est, et l'autre de l'ouest. Elles se rapprochaient graduellement l'une de l'autre, et à la descente d'une colline située en face de l'éminence sur laquelle était situé le château, elles se joignaient à peu de distance de l'avenue qui y conduisait. C'était par la route venant de l'ouest que le marquis devait arriver, et c'était de ce côté que

se dirigeaient tous les yeux, le lord garde des sceaux y fixant ses regards par une sorte d'impatience inquiète, sa fille par soumission aux désirs de son père et Ravenswood par complaisance, quoique non sans éprouver quelque mouvement de dépit intérieur.

Ils n'attendirent pas longtemps. Deux coureurs à pied vêtus en blanc, avec des chapeaux noirs de jockey, et de longues cannes à la main, précédaient le cortège, et telle était leur agilité qu'ils pouvaient sans peine marcher à la distance exigée par l'étiquette devant la voiture et les hommes à cheval. Ils arrivaient donc d'un trot léger, et fournissant leur longue carrière sans perdre haleine. On trouve dans les anciennes comédies de fréquentes allusions à ces coureurs, par exemple le *Mad world, my masters* (le monde est fou, mes maîtres) de Middleton, et quelques vieillards écossais peuvent se souvenir encore d'en avoir vu dans le cortège qui accompagnait les anciens seigneurs quand ils voyageaient en cérémonie. Derrière ces brillants météores qui couraient comme si l'ange des vengeances eût été à leur poursuite, on voyait un nuage de poussière que faisaient lever les cavaliers qui précédaient ou accompagnaient et suivaient la voiture du marquis.

Le privilège de la noblesse, à cette époque, avait quelque chose qui faisait impression sur l'imagination. Le costume, la livrée et le nombre des laquais, la manière de voyager, l'air imposant et presque belliqueux des hommes armés qui entouraient l'équipage mettaient le grand seigneur bien au-dessus du simple laird suivi seulement de deux domestiques ; et quant aux négociants, ils n'auraient pas plus songé à imiter le train des grands seigneurs qu'à se donner un équipage semblable à la voiture d'apparat du souverain. À présent c'est tout différent, la noblesse voyage comme la roture, et moi-même, moi, Pierre Pattieson, dans le dernier voyage que j'ai fait à Édimbourg, j'ai eu l'honneur de changer une jambe(35) (phrase de diligence) avec un pair du royaume. Mais il n'en était pas de même dans le temps dont je parle, et ce marquis, attendu depuis si longtemps, arriva entouré de toute la pompe de l'ancienne aristocratie. Sir William était si occupé à réfléchir s'il n'avait rien oublié de tout ce qui devait avoir lieu pour le cérémonial de la réception qu'il n'entendit pas la question que lui fit le jeune Henry, qui avait suivi le reste de la famille.

– Voilà une autre voiture qui vient par la route de l'est, papa, s'écria-t-il : appartient-elle aussi au marquis d'Athol ?

Enfin le jeune homme ayant forcé son père à lui accorder quelque attention en le tirant par la manche de l'habit, « il détourne la tête et soudain aperçoit une autre vision ». La chose n'était que trop sûre. Une autre voiture attelée de six chevaux et accompagnée de quatre laquais à cheval, venait au grand galop, et il aurait été difficile de décider lequel des deux équipages arriverait le premier à la porte de l'avenue.

L'un était bleu, l'autre vert, et jamais les factions verte et bleue n'excitèrent autant de trouble dans les cirques de Rome ou de Constantinople que cette double apparition en fit naître dans l'esprit du lord garde des sceaux. Chacun se rappelle la terrible exclamation d'un homme qui, sur le point de terminer une vie coupable, croyait voir près de son lit un spectre épouvantable dont il faisait la description. Un de ses amis, pour essayer de guérir son imagination, y fit placer un homme costumé de la même manière : – « Mon Dieu », s'écria le moribond voyant en même temps l'apparition véritable et celle qui n'était qu'imaginaire, « il y en a deux ! »

La surprise que cette double arrivée fit éprouver au lord garde des sceaux ne fut guère moins désagréable. Il n'avait aucun voisin qui pût ainsi venir chez lui sans plus de cérémonie, c'est-à-dire sans y être ni invité ni attendu. Ce ne pouvait donc être que lady Ashton. Un pressentiment secret le lui disait et l'avertissait en même temps du motif de ce retour subit qui n'avait pas été annoncé. Il sentit qu'il était pris comme en flagrant délit. Il ne pouvait avoir le moindre doute qu'elle ne vît du plus mauvais œil la société dans laquelle elle venait le surprendre si inopinément ; et le seul espoir qui lui restât, c'était que l'importance que lady Ashton attachait à maintenir, en tout état de choses, le décorum de la dignité préviendrait l'explosion publique de sa colère. Néanmoins il était tellement tourmenté de doutes, de craintes et d'inquiétudes qu'il en oubliait jusqu'au cérémonial projeté pour la réception du marquis.

Mais il n'était pas le seul qui eût conçu ce sentiment d'appréhension. Lucie, le visage couvert d'une pâleur mortelle et joignant les mains, se tourna vers le Maître de Ravenswood. – C'est ma mère ! lui dit-elle, c'est ma mère !

– Et quand ce serait lady Ashton, lui dit-il à voix basse, quel motif avez-vous pour en concevoir tant d'alarmes ? Le retour d'une mère dans le sein de la famille qu'elle a quittée depuis si longtemps doit-il donc faire naître l'effroi et la consternation ?

– Vous ne connaissez pas ma mère, répondit miss Ashton d'une voix que la terreur rendait presque inintelligible : que dira-t-elle quand elle vous verra ici ?

– J'y suis resté trop longtemps, dit Ravenswood avec un peu de hauteur, si ma présence doit lui être si désagréable. Ma chère Lucie, ajouta-t-il avec douceur, votre crainte de lady Ashton est puérile. C'est une dame de haute naissance, d'un rang distingué, qui sans doute connaît le monde et sait ce qu'elle doit à son mari et aux hôtes de son mari.

Lucie secoua la tête, et, comme si elle eût craint que sa mère, qui

était encore à plus d'un demi-mille de distance, ne pût la voir et suivre tous ses mouvements, elle s'éloigna de Ravenswood, prit le bras de son frère Henry, et l'entraîna d'un autre côté de la terrasse. Le lord garde des sceaux descendit sans l'inviter à le suivre, et ainsi Edgar se trouva seul, abandonné en quelque sorte par tous les habitants du château.

Ce n'était pas ce qui convenait au caractère d'un homme non moins fier que pauvre, et qui croyait qu'en oubliant des ressentiments profondément enracinés, au point de consentir à recevoir l'hospitalité de sir William Ashton, il accordait une grâce au lieu d'en recevoir une.

– Je puis pardonner à Lucie, pensa-t-il ; elle est jeune, timide, et elle sait qu'elle s'est permis de contracter, sans l'aveu de sa mère, un engagement important. Elle devrait pourtant songer quel est celui avec qui elle l'a contracté, et ne pas me donner lieu de croire qu'elle a honte de son choix. Quant au lord garde des sceaux, dès le premier instant qu'il a entrevu la voiture de lady Ashton, sa physionomie s'est décomposée, et il n'y est pas resté le moindre indice de bon sens et d'énergie. Il faut voir comment tout ceci finira, et si l'on me donne quelque raison de croire que ma présence ici n'est pas agréable, j'en aurai bientôt disparu.

L'esprit occupé de ces réflexions, il quitta la terrasse, et, se rendant aux écuries du château, il donna ordre qu'on sellât son cheval afin de le trouver prêt dans le cas où il voudrait partir.

Cependant les cochers des deux voitures qui, en s'approchant, avaient jeté tant de confusion dans le château reconnurent bientôt qu'ils se dirigeaient par des routes différentes vers un même point central, l'avenue de Ravenswood. Lady Ashton donna ordre à ses postillons de redoubler de vitesse, désirant avoir un moment d'entretien avec son mari avant l'arrivée des hôtes qui se rendaient chez lui, quels qu'ils pussent être. D'un autre côté, le cocher du marquis, jaloux de soutenir sa dignité et celle de son maître, et voyant son rival doubler le pas, commença à presser ses chevaux pour se maintenir dans son droit de préséance ; de sorte que, pour compléter la confusion qui régnait dans la tête du lord garde des sceaux, il vit le peu de temps qui lui restait pour se faire un plan de conduite, considérablement abrégé par suite de la rivalité des deux cochers, qui, se regardant l'un l'autre d'un air d'animosité, fouettaient leurs chevaux à tour de bras et descendaient la colline avec la rapidité de la foudre, tandis que les cavaliers qui les suivaient furent obligés de prendre le galop pour ne pas rester en arrière.

La seule chance qui restât alors à sir William était la possibilité que l'une des deux voitures fût renversée dans cette lutte, et que sa femme ou le marquis se cassât le cou. Nous ne pouvons assurer qu'il forma des vœux bien positifs à ce sujet, mais nous avons de bonnes raisons pour

croire que dans aucun de ces deux cas il n'aurait été inconsolable. Cette chance lui fut bientôt enlevée. Lady Ashton, quoique insensible à la crainte, sentit le ridicule de jouter de vitesse avec un homme de haut rang dans une course dont le but était la porte de son propre château, et, en approchant de l'avenue, elle ordonna à son cocher de ralentir le pas et de laisser passer l'autre équipage. Il obéit avec grand plaisir à cet ordre qui venait à propos pour sauver son honneur, car les chevaux du marquis étaient meilleurs que les siens, ou moins fatigués. Le cocher se réduisit donc au petit trot et laissa la voiture verte enfiler l'avenue qu'elle parcourut avec la vitesse d'un tourbillon, le cocher du marquis se faisant un point d'honneur de prouver que, quoiqu'on lui eût cédé le pas, il n'aurait pas eu besoin de cet avantage pour gagner le prix de la course. Le marquis arriva donc au château avec tout son cortège, tandis que lady Ashton n'était encore qu'au commencement de l'avenue.

Sous le vestibule du château, sir William Ashton était debout, attendant l'arrivée du marquis d'Athol. À ses côtés étaient son fils et sa fille, et par derrière une troupe nombreuse de domestiques en grande livrée. Les nobles d'Écosse à cette époque portaient jusqu'à l'extravagance le nombre de leurs domestiques, dont les services ne coûtaient pas cher dans un pays où il se trouvait plus de bras que de moyens de les employer.

Un homme qui avait autant d'usage du monde que le lord garde des sceaux avait trop d'empire sur soi-même pour se laisser longtemps déconcerter par les circonstances les plus contrariantes. Lorsque le marquis fut descendu de voiture, il lui adressa les compliments d'usage, et en le faisant entrer dans le salon il lui exprima le plaisir qu'il éprouvait en le recevant chez lui. Le marquis d'Athol était un homme de grande taille, bien fait, à l'air pénétrant, et dans les yeux de qui le feu de l'ambition avait depuis quelques années remplacé la vivacité de la jeunesse. Sa physionomie avait une expression fière et hardie, mais adoucie par l'habitude de la circonspection et par le désir qu'il avait, comme chef d'un parti, d'acquérir de la popularité. Il répondit avec politesse aux avances de sir William, qui le présenta formellement à sa fille, mais en remplissant ce cérémonial une distraction un peu forte fit voir quel était l'objet qui occupait en ce moment toutes ses pensées. – Voici mon épouse, lady Ashton, dit-il au marquis en lui présentant Lucie.

Lucie rougit, le marquis parut surpris, et sir William, reconnaissant sa méprise, s'écria, non sans un nouveau trouble : – C'est ma fille, c'est miss Lucie Ashton que je voulais dire, milord ; mais le fait est que je viens de voir la voiture de lady Ashton entrer dans l'avenue, et… et…

– Ne faites point d'excuses, milord, et permettez-moi de vous prier

d'aller au-devant de lady Ashton. Pendant ce temps je ferai connaissance avec votre charmante fille. Je suis honteux que mes gens aient pris le pas sur mon hôtesse à sa propre porte, mais Votre Seigneurie doit savoir que je croyais que lady Ashton était encore dans le sud. De grâce, milord, point de cérémonie ; allez recevoir votre épouse.

C'était précisément ce que désirait sir William, et il profita sur-le-champ de la permission obligeante du marquis. Il espérait qu'en voyant lady Ashton un moment en particulier, il essuierait la première bordée de sa colère, et qu'elle serait alors plus disposée à accueillir ses hôtes avec le décorum convenable. Lorsque la voiture s'arrêta, il s'avança pour l'aider à descendre, mais elle le repoussa et demanda la main du capitaine Craigengelt, qui était à la portière, le chapeau sous le bras, et qui avait, pendant tout le voyage, joué le rôle de *cavaliere servente.* S'appuyant sur le bras de cet homme respectable, lady Ashton traversa le vestibule, donnant quelques ordres à ses domestiques, mais sans adresser un seul mot à sir William, qui la suivit plutôt qu'il ne l'accompagna dans le salon. Elle y trouva le marquis d'Athol causant avec le Maître de Ravenswood, Lucie ayant saisi quelque prétexte pour s'échapper. Un air d'embarras régnait sur toutes les figures, à l'exception de celle du marquis, car toute l'impudence de Craigengelt ne suffisait pas pour bannir de son visage l'expression de la crainte que lui inspirait la vue d'Edgar, et toutes les personnes formant le reste de la compagnie sentaient qu'elles se trouvaient dans une situation embarrassante.

Le marquis, après avoir attendu un instant que sir William le présentât à sa femme, vit qu'il fallait bien qu'il se chargeât lui-même de ce soin. – Sir William, dit-il à lady Ashton en la saluant, m'a présenté tout à l'heure sa fille sous le titre de son épouse ; il aurait pu également me présenter son épouse comme sa fille, car lady Ashton est toujours comme je l'ai vue il y a quelques années. Me permettra-t-elle de réclamer les droits d'une ancienne connaissance ?

À ces mots, il s'avança vers elle pour l'embrasser, avec une grâce qui n'admettait pas de refus. – Je viens chez vous, milady, continua-t-il en qualité de pacificateur. Permettez-moi donc de vous présenter mon jeune parent, le Maître de Ravenswood, et de vous demander vos bontés pour lui.

Lady Ashton ne put se dispenser de se tourner vers Edgar et de lui faire une révérence, mais elle y mit un air de hauteur et de dédain qui annonçait très clairement qu'elle ne le voyait pas chez elle avec plaisir, et le salut qu'il lui rendit fut accompagné d'une froideur et d'une fierté qui prouvaient qu'Edgar lui vouait en ce moment les mêmes sentiments qu'elle avait pour lui.

– Permettez-moi, milord, dit-elle alors au marquis, de présenter à Votre Seigneurie un de mes amis. Craigengelt fit un pas en avant avec cette impudence effrontée que les gens de son espèce prennent pour de l'aisance, et salua le marquis d'Athol, qui fit à peine attention à lui. – Vous et moi, sir William, continua-t-elle, et ce furent les premiers mots qu'elle adressa à son mari, nous avons fait chacun de notre côté de nouvelles connaissances : je vous présente donc le capitaine Craigengelt.

Le capitaine salua de nouveau, et le lord garde des sceaux lui rendit son salut sans paraître se souvenir qu'il l'eût déjà vu, et de l'air d'un homme qui ne désire que la paix et une amnistie générale entre toutes les parties, en y comprenant les auxiliaires. D'après ce système de conciliation, – Permettez-moi, dit-il au capitaine, de vous présenter le Maître de Ravenswood. Mais le Maître de Ravenswood, se redressant d'un air de hauteur, répondit d'un ton méprisant, et sans daigner regarder l'émissaire de Bucklaw : – Le capitaine Craigengelt et moi nous nous connaissons déjà parfaitement.

– Parfaitement, répéta le capitaine comme un écho, mais d'un ton qui annonçait qu'il n'était pas trop à l'aise, et il s'inclina pour le saluer, mais moins profondément qu'il ne l'avait fait à l'égard du marquis et du lord garde des sceaux.

Lockard, suivi de trois domestiques, entra en ce moment pour apporter le vin et les rafraîchissements qu'il était alors d'usage d'offrir avant qu'on se mît à table, et lady Ashton demanda la permission de se retirer un instant avec son mari, à qui elle avait à communiquer une affaire importante. Le marquis la pria de ne faire aucune cérémonie, et Craigengelt, ayant bu à la hâte un second verre de vin des Canaries, s'empressa de sortir du salon, quoique lady Ashton eût recommandé à Lockard de prendre de lui un soin tout particulier. Mais il ne se souciait pas de rester en tiers avec le marquis et le Maître de Ravenswood, la présence du premier le tenant dans un état de gêne et de contrainte, et celle du second le frappant de terreur. Quelques arrangements à faire relativement à son cheval et à son bagage lui servirent de prétexte pour se retirer.

Le marquis et son jeune parent restèrent donc tête à tête, libres de se communiquer leurs réflexions sur l'accueil qu'ils avaient reçu de lady Ashton, tandis qu'elle sortait du salon, suivie de son mari, qui ressemblait à un coupable à qui l'on va prononcer sa condamnation.

Elle le conduisit dans son cabinet de toilette, et dès qu'ils y furent entrés elle s'abandonna à la violence de son caractère, que jusque-là elle avait réprimée par égard pour les apparences. Tirant par le bras son mari alarmé pour le faire entrer plus vite, elle ferma la porte, en mit la clef dans sa poche, et, levant avec fierté une tête que les années

n'avaient pas encore dépouillée de tous ses charmes, elle lui adressa ces paroles en fixant sur lui des yeux qui annonçaient autant de résolution que de ressentiment : – Je ne suis pas très surprise, milord, des liaisons qu'il vous a plu de former pendant mon absence, elles sont dignes de votre naissance et de votre éducation. J'avais tort d'attendre de vous une autre conduite ; je reconnais ma faute, et je mérite le châtiment que j'en reçois.

– Lady Ashton, ma chère Éléonore, écoutez la raison un instant, et vous verrez que j'ai agi avec tous les égards qui sont dus à la dignité et aux intérêts de notre famille.

– Je vous crois très en état, répliqua-t-elle d'un ton de mépris, de veiller aux intérêts et à la dignité de *votre* famille, mais comme l'honneur de la mienne s'y trouve inséparablement lié, vous m'excuserez si je me charge de veiller moi-même à tout ce qui peut lui porter atteinte.

– Mais que voulez-vous dire, lady Ashton ? Qu'est-ce qui vous déplaît ? Comment se fait-il qu'après une si longue absence votre premier soin, en arrivant au château, soit de porter une accusation contre moi ?

– Demandez-le à votre propre conscience, sir William ; cherchez-y ce qui vous a rendu un renégat au parti et aux principes politiques que vous aviez suivis jusqu'ici, ce qui vous a mis sur le point de marier votre fille à un misérable mendiant jacobite, à l'ennemi le plus invétéré de votre famille.

– Mais, au nom du bon sens et de la politesse, que vouliez-vous que je fisse, madame ? M'était-il possible décemment de fermer ma porte à un homme bien né qui venait de sauver la vie de ma fille et la mienne ?

– Sauver votre vie ! j'ai entendu parler de cette histoire. Le lord garde des sceaux s'est laissé effrayer par une vache, et il prend pour un Guy de Warwick le jeune homme qui l'a tuée. Le premier boucher d'Haddington pourrait avoir les mêmes droits à recevoir chez vous l'hospitalité.

– Lady Ashton ! Éléonore ! cela n'est pas supportable ! quand je suis prêt à faire pour vous tous les sacrifices ! Dites-moi seulement ce que vous désirez que je fasse.

– Allez retrouver vos hôtes, répondit la dame impérieuse, et faites vos excuses à Ravenswood de ne pouvoir lui offrir plus longtemps un logement au château. Dites-lui que l'arrivée du capitaine Craigengelt et de quelques autres amis, de M. Hayston de Bucklaw entre autres, que j'attends incessamment, vous empêche de…

– Juste ciel ! madame, s'écria le lord garde des sceaux, y pensez-vous ! Ravenswood céder la place à un Craigengelt ! Savez-vous que c'est un chevalier d'industrie, un joueur reconnu, un vil délateur ? Peu s'en est fallu que je ne le prisse par les épaules et que je ne le misse à la porte, et j'ai été fort surpris de le voir à votre suite.

– Puisque vous l'y avez vu, répondit sa douce moitié, vous devez être sûr que sa société ne peut que vous faire honneur : mais je sais à qui il doit l'estime que vous avez pour lui. Quant à ce Ravenswood, il ne recevra que le traitement qu'il a fait subir lui-même à un homme estimable, à un de mes amis qui a eu le malheur de loger quelque temps dans sa tour ruinée ; en un mot, prenez votre parti : si Ravenswood ne sort pas du château à l'instant, ce sera moi qui en sortirai.

Sir William se promenait à grands pas en long et en large d'un air fort agité. La crainte, la honte, la colère disputaient le terrain à la soumission avec laquelle il pliait ordinairement sous les moindres volontés de sa femme ; il finit, suivant l'usage des esprits faibles et timides, par adopter un *mezzo termine,* un moyen terme.

– Je vous dirai franchement, madame, que je ne veux ni ne puis me rendre coupable envers le Maître de Ravenswood de l'incivilité que vous me proposez ; il n'a pas mérité de moi ce traitement ; si vous êtes assez peu raisonnable pour insulter un homme de qualité sous votre propre toit, je ne puis vous en empêcher ; mais je ne vous servirai pas d'agent pour un procédé si monstrueux.

– Bien décidément ?

– Très décidément. Demandez-moi quelque chose qui soit d'accord avec les convenances, d'éloigner peu à peu les occasions de le voir, de nous dire absents quand il se présentera ici ; mais lui dire de quitter ma maison à l'instant, c'est ce que je ne ferai point ; je n'y puis consentir.

– C'est donc sur moi que tombera la tâche de soutenir l'honneur de la famille, comme je l'ai déjà fait plus d'une fois.

Elle s'assit, écrivit à la hâte quelques lignes, et elle ouvrait une porte pour appeler une femme de chambre qui était dans la pièce suivante, quand le lord garde des sceaux résolut de faire encore un effort pour l'empêcher de hasarder un pas si décisif.

– Pensez bien à ce que vous faites, lady Ashton, songez que vous allez nous faire un ennemi mortel d'un jeune homme ardent qui trouvera vraisemblablement les moyens de nous nuire…

– Avez-vous jamais connu un Douglas qui ait redouté un ennemi ? lui demanda-t-elle d'un air de mépris.

– Cela est fort bien, mais il est aussi fier et aussi vindicatif que cinq cents Douglas et cinq cents diables. Prenez seulement une nuit pour y réfléchir.

– Pas un seul instant… Mistress Patullo ! tenez, portez ce billet au jeune Ravenswood.

– Au Maître de Ravenswood, madame.

– À celui à qui l'on donne ce nom.

– Je m'en lave les mains, dit le lord garde des sceaux, et je vais au jardin voir si le jardinier a préparé les fruits pour le dessert.

– Allez, allez, lui dit-elle en le regardant d'un air méprisant ; et remerciez le ciel de vous avoir donné une femme aussi capable de songer à l'honneur de la famille que vous l'êtes de vous occuper de poires et de raisins.

Le lord garde des sceaux resta dans le jardin le temps nécessaire pour que l'explosion pût avoir lieu en son absence, et pour laisser se refroidir la première chaleur du ressentiment de Ravenswood.

Quand il rentra au château, il trouva le marquis d'Athol dans le salon, donnant des ordres à quelques-uns de ses domestiques, et le mécontentement peint sur le visage. Il commençait à balbutier quelques excuses pour l'avoir laissé seul si longtemps, mais le marquis l'interrompit.

– Je présume, sir William, que vous connaissez ce billet véritablement étrange dont votre épouse a jugé à propos de favoriser mon jeune parent (prononçant avec emphase le mot *mon),* et par conséquent vous êtes préparé à recevoir mes adieux. Mon parent a cru pouvoir partir sans vous en faire, les politesses qu'il a reçues de vous se trouvent effacées par cet affront inattendu.

– Je vous proteste, milord, dit sir William en tenant à la main le billet de lady Ashton, que je suis étranger, complètement étranger au contenu de cette lettre. Je sais que lady Ashton a des préventions, qu'elle écoute trop un premier mouvement, et je suis sincèrement désespéré de ce qui vient de se passer ; mais j'espère que vous considérerez, milord, qu'une femme…

– Sait du moins ce qu'elle doit aux gens d'un certain rang, quand elle-même est bien née, dit le marquis en finissant la phrase.

– Cela est vrai, milord, dit l'infortuné lord garde des sceaux, mais vous voudrez bien considérer que lady Ashton est une femme…

– Qui a besoin qu'on lui apprenne quels sont les devoirs d'une femme, dit le marquis en l'interrompant encore. Mais la voici, et je veux apprendre d'elle-même quel est le motif d'une insulte si

extraordinaire faite à mon parent, tandis que lui et moi nous nous trouvons sous votre toit.

Lady Ashton entrait en ce moment. Sa discussion avec son mari, un entretien qu'elle avait eu ensuite avec sa fille ne l'avaient pas empêchée de songer aux soins de sa toilette. Elle était en grande parure et brillait de toute la splendeur dont les dames de qualité avaient coutume alors de s'entourer en pareille occasion.

Le marquis d'Athol la salua d'un air de hauteur, et elle lui paya sa politesse en même monnaie. Reprenant des mains passives de sir William le billet qu'il venait de lui donner, il s'avança vers elle, mais, avant qu'il eût le temps de lui parler, elle le prévint en lui disant : – Je vois, milord, que vous êtes sur le point d'entamer un sujet de conversation fort désagréable ; je suis fâchée qu'il se soit passe quelque chose qui ait pu déranger le moins du monde l'accueil respectueux dû à Votre Seigneurie. Mais j'ai été forcée d'agir comme je l'ai fait. M. Edgar Ravenswood a abusé de l'hospitalité qu'il avait reçue dans cette famille, et du caractère trop facile de sir William Ashton, pour s'emparer du cœur d'une jeune personne sans le consentement de ses parents, consentement qu'il n'obtiendra jamais.

Tous deux se récrièrent en même temps :

– Mon parent est incapable,… dit le marquis.

– Il est impossible que ma fille,… dit le lord garde des sceaux. Lady Ashton les interrompit tous deux.

– Votre parent, milord, si M. Ravenswood a l'honneur de l'être, a fait des efforts clandestins pour séduire l'inexpérience d'une jeune fille. Votre fille, sir William, a oublié ses devoirs en encourageant les soins d'un amant qui était le dernier des hommes auquel elle dût penser.

– Je crois, madame, s'écria le lord garde des sceaux, perdant sa patience ordinaire, que si vous n'avez rien de mieux à nous dire, vous auriez mieux fait de garder pour vous ce secret de famille.

– Pardonnez-moi, sir William, répondit-elle avec calme : milord a droit de connaître quelle a été la cause qui m'a obligé d'agir comme je l'ai fait à l'égard d'un homme qu'il appelle son parent.

– C'est une cause, pensa le lord garde des sceaux, qui n'est arrivée qu'après l'effet. Car, si elle existe, je suis sûr qu'elle l'ignorait quand elle a écrit à Ravenswood.

– C'est la première fois que j'en entends parler, dit le marquis ; mais, puisque vous avez entamé un sujet si délicat, milady, vous me permettrez de vous dire que la naissance et les relations de mon parent lui donnaient le droit d'être écouté sans colère, d'être du moins refusé avec honnêteté, en supposant qu'il ait été assez ambitieux pour oser

lever les yeux jusque sur la fille de sir William Ashton.

– J'espère, milord, dit la mère, que vous n'oubliez pas quel sang coule dans les veines de ma fille du côté maternel ?

– Je connais parfaitement votre généalogie, milady. Je sais que vous descendez d'une branche cadette de la famille Douglas. Mais vous devez savoir aussi que les Ravenswood se sont alliés trois fois avec la branche aînée. Venons au fait, milady. Je sais qu'il est difficile de vaincre tout à coup d'anciennes préventions. Je sais qu'il faut les excuser jusqu'à un certain point. Bien certainement je n'aurais pas laissé partir mon parent seul, après l'insulte qu'il a reçue, si je n'avais espéré de pouvoir servir de médiateur, et dans cette espérance je ne partirai que ce soir, ayant donné rendez-vous au Maître de Ravenswood à quelques milles d'ici. Parlons donc de cette affaire avec plus de sang-froid.

– C'est tout ce que je désire, milord, s'écria vivement sir William. Lady Ashton, joignez-vous à moi pour tâcher de faire à Sa Seigneurie les honneurs de notre maison.

– Le château, comme tout ce qu'il contient, dit lady Ashton, est aux ordres de milord, aussi longtemps qu'il voudra l'honorer de sa présence. Mais quant à la discussion d'un sujet si désagréable, j'espère…

– Pardonnez-moi, madame, dit le marquis ; mais je ne veux pas vous laisser prendre à la hâte un parti définitif sur un objet si important. Oublions-le quelques instants pour nous occuper de choses plus agréables, et nous y reviendrons avec un esprit moins prévenu et moins aigri. Mais je vois qu'il vous est arrivé de la compagnie ; permettez-moi de me prévaloir du renouvellement de notre connaissance pour vous offrir la main.

Lady Ashton sourit, et offrit la main au marquis, qui la conduisit dans la salle à manger avec toute la grâce et la galanterie de l'ancienne cour, qui ne permettait pas encore à un homme bien élevé de se comporter envers une femme bien née avec aussi peu de cérémonie qu'un paysan en met pour danser avec sa maîtresse dans une noce de village.

Ils y trouvèrent Craigengelt, Bucklaw, et quelques voisins que le lord garde des sceaux avait invités pour tenir compagnie au marquis. Miss Ashton prétexta une indisposition pour se dispenser de descendre, et sa place resta vacante à table. Le repas fut splendide jusqu'à la profusion, et les convives ne se séparèrent que bien avant dans la nuit.

CHAPITRE XXIII

Tel fut le sort de notre premier père.
Mais le mien est bien plus sévère :
Dans son exil Ève l'avait suivi :
Et moi tout seul je suis banni.

WALLER.

Je n'essaierai pas de décrire le mélange d'indignation et de regret qu'éprouva Ravenswood en s'éloignant du château qui avait appartenu à ses ancêtres. Les termes dans lesquels était conçu le billet de lady Ashton étaient tels qu'il ne pouvait demeurer un instant de plus sans manquer de cette fierté dont il n'était peut-être que trop abondamment pourvu.

Le marquis d'Athol, de son côté, sentait cet affront rejaillir en partie sur lui ; mais comme il désirait faire quelques efforts pour concilier les esprits, il laissa partir seul son parent, après lui avoir fait promettre de l'attendre à l'enseigne de *la Tanière du Renard,* petite auberge qui, comme on doit s'en souvenir, était située à peu près à mi-chemin entre le château de Ravenswood et la tour de Wolfcrag, c'est-à-dire à environ quatre milles de chacun de ces deux endroits. Il se proposait de l'y rejoindre dans la soirée, ou au plus tard le lendemain matin. S'il n'avait écouté que son ressentiment, il serait parti à l'instant même ; mais sa visite couvrait des projets politiques auxquels il ne voulait pas renoncer sans essayer du moins de les mettre à exécution. Le Maître de Ravenswood lui-même, malgré tout son dépit, ne voulait pas fermer la porte à une réconciliation que pouvaient amener l'intercession de son noble parent et les sentiments favorables que le lord garde des sceaux lui avait toujours montrés.

Il confirma donc le marquis dans l'intention que celui-ci avait de rester encore quelques heures chez sir William, et en partit lui-même sans mettre plus de délai que le temps nécessaire pour convenir de l'endroit où il attendrait son parent.

Il parcourut au grand galop toute l'avenue du château, comme s'il eût espéré, par la rapidité de sa course, échapper aux sentiments tumultueux auxquels son cœur était en proie. Mais quand les arbres lui cachèrent les tours élevées du château, il ralentit son pas peu à peu, et, ne pouvant bannir les réflexions pénibles qui l'agitaient, il finit par s'y

livrer. Le sentier dans lequel il se trouvait conduisait à la fontaine de la Syrène et à la chaumière d'Alix ; cette circonstance lui rappela vivement les idées superstitieuses qu'on avait généralement sur la prétendue influence de cette source sur la maison de Ravenswood, et les avis que la vieille aveugle lui avait inutilement donnés.

– Les vieux proverbes disent quelquefois la vérité, pensa-t-il : la fontaine de la Syrène a encore été fatale à la famille des Ravenswood, et elle a vu le dernier acte de folie de l'héritier de cette maison. Alix avait raison ; je me trouve dans la situation qu'elle m'a prédite, ou plutôt dans une position plus honteuse encore : je ne suis point allié à la famille de celui qui a causé la ruine de la mienne, mais je me suis dégradé jusqu'à le désirer, et j'ai essuyé l'humiliation d'être repoussé avec dédain.

Nous sommes obligés de raconter notre histoire telle que nous l'avons apprise, et si l'on fait attention à la distance des temps, et à la disposition qu'avaient au merveilleux ceux par les bouches de qui ce récit a successivement passé, on ne sera pas surpris d'y trouver une teinte de superstition : sans cela ce ne serait pas une histoire écossaise.

À environ deux cents pas de la fontaine, le cheval d'Edgar s'arrêta tout à coup, dressa les oreilles, se cabra, et malgré deux coups d'éperon refusa d'avancer comme s'il eût aperçu quelque objet qui l'effrayait. Ravenswood, jetant les yeux de tous côtés, aperçut, à travers les décombres et les arbres, une femme assise sur la même pierre qui avait servi de siège à Lucie Ashton lorsqu'ils s'étaient fait l'aveu fatal de leur amour. La première idée qui se présenta à son esprit fut que Lucie, ayant présumé qu'il prendrait cette route, s'était rendue en cet endroit pour s'affliger quelques moments avec lui avant de le quitter. Il descendit de son cheval après avoir fait inutilement de nouveaux efforts pour le faire avancer, et, l'ayant attaché à un arbre, il courut vers la fontaine en criant : – Miss Ashton ! Lucie !

La figure qu'il avait aperçue se tourna vers lui en ce moment ; mais quelle fut sa surprise ! au lieu de voir les traits de la fille du lord garde des sceaux, il crut reconnaître ceux de la vieille Alix. Il resta immobile d'étonnement. La singularité de son vêtement, qui l'enveloppait de la tête aux pieds et qu'on aurait pu prendre pour un linceul, sa taille, qui lui parut plus grande et plus droite que de coutume, l'étrange circonstance de trouver seule, à près d'un mille de sa demeure, une femme infirme, aveugle et décrépite, tout contribuait à le frapper de surprise et même d'une sorte de terreur. Elle étendit vers lui sa main flétrie, comme pour lui défendre d'avancer ; elle remuait les lèvres comme si elle eût prononcé quelques paroles, mais aucun son ne se faisait entendre. Ravenswood s'arrêta d'abord, et quand il voulut de nouveau s'avancer, Alix, ou son apparition, se glissa derrière les arbres,

le visage toujours tourné vers lui, et disparut derrière le feuillage.

Le Maître de Ravenswood ne put maîtriser son émotion, et demeura quelques instants immobile à l'endroit où il avait cessé d'apercevoir la vieille aveugle. Enfin, rappelant tout son courage, il s'avança jusqu'à la pierre sur laquelle il l'avait vue assise ; mais rien n'annonçait qu'un être mortel en eût approché, et le gazon qui croissait tout autour ne paraissait pas même avoir été foulé aux pieds.

Plein de ces idées étranges et confuses qui naissent dans l'esprit d'une personne qui croit avoir vu une apparition surnaturelle, le Maître de Ravenswood retourna vers l'endroit où il avait laissé son cheval, non sans regarder plusieurs fois en arrière pour voir si cet être merveilleux ne reparaîtrait point. Mais, soit que cette apparition fût réelle ou fût l'ouvrage d'une imagination agitée, le même prodige ne se représenta point à ses yeux, et il trouva son cheval tout en sueur, et comme tremblant de cette espèce d'inquiétude et de crainte qu'on supposait alors qu'inspire aux animaux la présence d'un spectre ou d'un esprit. Il le fit marcher au pas en le flattant de la main, mais l'animal tremblait encore, comme s'il eût craint d'apercevoir derrière chaque arbre quelque nouvel objet de terreur.

– Est-il possible, se dit Edgar, que mes yeux m'aient trompé de cette manière ? N'ai-je pas reconnu les traits de la vieille Alix, quoiqu'elle me parût marcher plus légèrement que de coutume ? Les infirmités de cette femme seraient-elles supposées, afin d'exciter la compassion ? ou bien faut-il que je partage ce que j'appelais tout à l'heure les préjugés populaires, et que je croie qu'elle est en commerce avec les esprits de ténèbres ? J'éclaircirai ce mystère ; il faut que je sache sur quoi fixer mes idées.

En se livrant à de pareilles réflexions, il arriva près du jardin d'Alix. La porte en était ouverte ; mais quoique la journée fût très belle et que le soleil répandît une chaleur bienfaisante, il ne la vit pas sur le banc où elle s'asseyait ordinairement, sous le grand saule pleureur. Il s'approcha de la chaumière et y entendit une voix de femme qui semblait pleurer et gémir. Il frappa à la porte, personne ne lui répondit. Après avoir attendu quelques instants, il leva le loquet, entra dans la chambre, et se trouva dans un séjour de deuil et de solitude. Le corps inanimé de la malheureuse aveugle était étendu sur le grabat où elle venait de rendre le dernier soupir. La jeune fille qui demeurait avec elle, assise dans un coin de la chambre, se tordait les mains, poussait des sanglots, et semblait partagée entre la douleur et une terreur puérile.

La présence du Maître de Ravenswood parut encore l'effrayer davantage. Il tâcha de la consoler et de la calmer ; enfin elle lui dit :

– Vous arrivez trop tard !

Ne pouvant concevoir le sens de ces mots, il lui fit diverses questions ; et il apprit qu'Alix, s'étant trouvée fort mal pendant la nuit, avait envoyé un paysan au château pour demander une entrevue au Maître de Ravenswood, et avait témoigné la plus grande impatience de le voir arriver. Mais les messagers envoyés par les pauvres sont souvent coupables de négligence ; le paysan n'était arrivé au château qu'après le départ de Ravenswood et s'était trop amusé à regarder les beaux équipages des nouveaux venus pour se presser de venir rendre compte de son message.

– Cependant l'inquiétude d'Alix croissait avec les angoisses de son agonie, et, comme le dit Babie, sa seule garde-malade, elle adressa au ciel la plus fervente prière pour qu'il lui fût permis de voir encore une fois le fils de son ancien maître, afin de lui rappeler des choses qu'elle lui avait déjà dites. Elle était morte comme la cloche du village voisin venait de sonner une heure.

Ces derniers mots firent tressaillir Ravenswood. Il avait entendu sonner une heure quelques instants avant de voir l'apparition qui avait tellement effrayé son cheval, et qu'il était assez disposé maintenant à regarder comme le spectre de la défunte.

Par égard tant pour les droits de l'humanité que pour la mémoire d'une femme qui avait été toujours si dévouée à sa famille, Ravenswood crut devoir veiller aux soins de ses obsèques. Il apprit de Babie qu'Alix avait exprimé plusieurs fois le désir d'être enterrée dans un cimetière situé près de l'auberge de *la Tanière du Renard,* au milieu duquel se trouvait le caveau destiné jadis à recevoir les dépouilles mortelles des membres de la famille de Ravenswood et de plusieurs de leurs vassaux. Edgar crut devoir satisfaire ce désir très ordinaire aux paysans d'Écosse, et chargea Babie d'aller dans le village voisin chercher quelques femmes pour rendre les derniers devoirs à la pauvre aveugle, lui ayant promis de garder le corps jusqu'à son retour, ce qui passe en Écosse, comme autrefois en Thessalie, pour une chose absolument indispensable.

Babie partit, et Ravenswood, pendant une demi-heure ou environ, se trouva seul, gardant le corps inanimé de celle dont l'esprit lui avait apparu quelques instants auparavant, à moins que ses yeux ne l'eussent étrangement trompé. Malgré son courage naturel, il était vivement affecté par un concours de circonstances si extraordinaires.

– Elle est morte, pensait-il, en adressant au ciel une ardente prière pour qu'il lui fût permis de me voir encore une fois. Serait-il donc possible qu'un désir ardemment conçu pendant la dernière angoisse de la mort survécût à la catastrophe, franchît les barrières imposantes du

monde intellectuel et en transportât devant nous les habitants avec les formes et les couleurs de la vie ?

– Mais pourquoi celle qui s'est montrée à mes yeux n'a-t-elle pu se faire entendre à mon oreille ? Pourquoi cette violation des lois de la nature serait-elle permise ? Vaines questions, que la mort seule pourra résoudre, quand elle m'aura rendu semblable à l'être inanimé que j'ai sous les yeux.

En parlant ainsi, il jeta un regard sur la défunte, et, éprouvant une sorte de répugnance à voir ses traits plus longtemps, il lui couvrit la figure d'un drap. Il s'assit alors dans un vieux fauteuil de bois de chêne sculpté, portant les armes de sa famille, dont Alix avait réussi à s'assurer la possession dans le pillage que les créanciers, les officiers de justice et les domestiques avaient fait du mobilier du château de Ravenswood, lorsque le feu lord avait été obligé de l'abandonner. Il chercha alors à écarter de son esprit, autant qu'il le put, les idées superstitieuses dont l'avait rempli l'incident que nous venons de rapporter. Les pensées qui l'occupaient étaient déjà assez lugubres, sans qu'une terreur, causée par des événements surnaturels, vînt les rendre encore plus sombres, lorsque après avoir été l'amant aimé de Lucie Ashton, l'ami estimé et honoré de son père, il se voyait seul, abandonné, gardien des dépouilles mortelles d'une vieille femme décédée dans le sein de l'indigence.

Il fut cependant remplacé dans cette triste fonction plus tôt qu'il ne pouvait raisonnablement l'espérer d'après la distance qui séparait la chaumière d'Alix et le village, et surtout en considérant l'âge et les infirmités de trois vieilles femmes qui, pour me servir d'une expression militaire, vinrent le relever de garde. Dans toute autre occasion, ces respectables sibylles se seraient moins hâtées. La première avait plus de quatre-vingts ans, la deuxième était paralytique et la troisième boiteuse : mais les honneurs à rendre aux morts sont un devoir que les paysans écossais des deux sexes se font une joie de remplir. Je ne sais si c'est une suite du caractère de ce peuple grave et enthousiaste ou un souvenir des anciens usages catholiques du temps où l'on regardait les funérailles comme une époque de réjouissance pour les vivants, mais la bonne chère et même l'ivresse accompagnaient et accompagnent encore souvent en Écosse la cérémonie des obsèques. Ce que la cérémonie funèbre, ou *dregy,* comme on l'appelle, est pour les hommes, les tristes soins à donner à un cadavre avant de le confier à la terre le sont pour les femmes. Étendre les membres raidis par la mort sur une table préparée à cet effet, envelopper le corps dans du linge blanc, le placer dans le cercueil, c'étaient là des opérations dont les vieilles femmes étaient toujours chargées, et dont elles trouvaient un sombre plaisir à s'acquitter.

Les trois vieilles saluèrent le Maître de Ravenswood avec un sourire sombre, qui lui rappela la rencontre de Macbeth et des sorcières sur les bruyères desséchées de Forres. Il leur remit quelque argent et leur recommanda de donner les soins d'usage au corps d'Alix, ce dont elles se chargèrent bien volontiers, lui disant qu'il fallait qu'il sortît de la chaumière avant qu'elles commençassent leurs opérations. Edgar y était très disposé, et il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour leur demander où il pourrait trouver le sacristain ou le bedeau chargé du cimetière de l'Armitage, afin de faire tout préparer pour la réception d'Alix dans le lieu de repos qu'elle avait elle-même choisi.

– Vous n'aurez pas grand-peine à trouver John Mortsheugh, lui dit la plus vieille des trois sibylles ; il demeure près de *la Tanière du Renard,* maison où il y a tant de joyeux repas ; car la mort est la proche voisine des banquets.

– C'est bien vrai, commère, dit la boiteuse en s'appuyant sur une béquille qui suppléait à sa jambe gauche plus courte que l'autre ; et je me rappelle encore que ce fut à l'un de ces festins que le père du Maître de Ravenswood, ici présent, tua le jeune Blackhall d'un coup d'épée, pour un mot qu'ils s'étaient dit en buvant ensemble du vin, de l'eau-de-vie, ou n'importe quoi, de sorte que le pauvre jeune homme, qui était entré gai comme l'alouette, sortit de l'auberge les pieds en avant. C'est moi qui fus chargée de l'ensevelir, et, quand le sang eut été bien essuyé, c'était un des plus beaux corps qu'on pût voir.

On croira aisément que le récit d'une telle anecdote précipita le départ de Ravenswood, pour qui une pareille compagnie était insupportable. Mais, en allant reprendre son cheval attaché à un arbre, pendant qu'il resserrait les sangles de la selle et qu'il s'apprêtait à y monter, il ne put s'empêcher d'entendre une conversation à son sujet entre l'octogénaire et la boiteuse. Ce digne couple s'était rendu dans le jardin pour y cueillir du romarin, de la rue, du thym et d'autres herbes aromatiques pour en placer une partie sur le corps de la défunte et pour faire avec le reste des fumigations dans la chambre. La paralytique, déjà fatiguée de la course qu'elle avait faite, était restée pour garder le corps, de crainte que les sorcières ou les esprits ne vinssent s'en emparer. Le Maître de Ravenswood entendit donc le dialogue suivant, qui avait lieu à demi-voix :

– Voilà une superbe tige de ciguë, Ailsie Gourlay, dit la boiteuse : plus d'une sorcière autrefois n'aurait pas voulu une meilleure monture pour courir au clair de lune à travers les airs, et descendre jusque dans la cave du roi de France.

– Vous avez raison, Annie Winnie, répondit l'octogénaire ; mais aujourd'hui le diable lui-même est devenu aussi dur que le lord garde des sceaux et les seigneurs du Conseil privé, qui ont des cœurs de

pierre ; tous, jusqu'aux enfants, nous traitent de sorcières, et cependant vous auriez beau dire vingt fois vos prières à rebours, Satan ne daignerait point paraître devant vous.

– Avez-vous vu quelquefois le Noir Voleur(36), Ailsie ?

– Non ; mais j'en ai rêvé bien souvent, et je crois bien que quelque jour on me brûlera pour cela. Mais n'importe, Winnie ; voilà le dollar que nous a donné le Maître de Ravenswood ; nous enverrons chercher du pain, de la bière et du tabac, un peu d'eau-de-vie que nous brûlerons avec du sucre ; et que le diable vienne ou non, ma commère, nous n'en passerons pas la nuit moins gaiement.

Et à ces mots ses lèvres ridées laissèrent échapper un rire affreux, semblable au cri d'un hibou.

– Le Maître de Ravenswood est un brave jeune homme, reprit Annie Winnie ; il est généreux, et beau garçon par-dessus tout, large des épaules, étroit des reins. Ce sera un beau cadavre ; je voudrais être chargée de l'ensevelir après sa mort.

– Il est écrit sur son front, Annie Winnie, dit l'octogénaire, que ni mains d'homme ni mains de femme ne le placeront dans un cercueil ; son corps sera franc du dernier toucher ; vous pouvez compter là-dessus, car je le tiens de bonne part.

– Mourra-t-il donc sur le champ de bataille, Ailsie Gourlay, comme la plupart de ses ancêtres ? mourra-t-il par le fer ou par le feu ?

– Ne me faites plus de questions ; je ne crois pas qu'il ait le même honneur.

– Vous savez plus de choses que bien d'autres, Ailsie Gourlay ; mais qui donc vous en a tant appris ?

– Ne vous en inquiétez pas, mais comptez sur ce que je vous dis.

– Mais cependant vous prétendez que vous n'avez jamais vu le Noir Voleur ?

– Je le tiens de bonne part, vous dis-je ; son sort a été prédit avant qu'il eût mis sa première chemise.

– Paix ! j'entends trotter son cheval ; le bruit de son pas ne paraît guère de bon augure.

– Allons donc, mes commères, allons donc ! s'écria la paralytique sans sortir de la chaumière ; faisons et disons tout ce qui est nécessaire ; si nous ne nous dépêchons pas, les membres se raidiront et vous savez que cela porte malheur.

Ravenswood était alors trop loin pour en entendre davantage ; il méprisait le plus grand nombre des préjugés ordinaires sur la sorcellerie, les présages et la divination, si généralement adoptés en

Écosse à cette époque que celui qui paraissait en douter était regardé comme aussi coupable d'impiété que les Juifs et les Sarrasins mécréants ; il savait aussi que la crainte de la mort et les tortures qu'on leur faisait subir avaient souvent forcé de vieilles femmes pauvres et infirmes à se déclarer sorcières, que cet aveu d'un crime imaginaire avait servi de motif à ces condamnations aussi absurdes que cruelles qui firent la honte des tribunaux d'Écosse pendant le dix-septième siècle. Mais l'apparition réelle ou imaginaire qu'il avait eue dans cette matinée lui avait rempli l'esprit d'idées superstitieuses qu'il s'efforçait en vain d'en bannir. La nature de l'affaire qui le conduisait à l'enseigne de *la Tanière du Renard,* où il ne tarda pas à arriver, n'était pas très propre à les dissiper.

Il s'informa de la demeure de Mortsheugh, chargé du soin du cimetière appelé *l'Armitage,* où devaient être déposés les restes d'Alix et, ayant appris que sa maison était mitoyenne avec les murs de ce champ du repos, il en prit le chemin. Ce cimetière était situé entre deux montagnes, dans une petite et étroite vallée arrosée par un ruisseau d'eau limpide sortant d'un rocher sous lequel la nature avait creusé une grotte à laquelle l'art avait ensuite donné intérieurement la forme d'une croix. C'était l'ermitage où quelque Saxon avait fait pénitence dans des siècles bien éloignés, et qui avait donné à ce lieu le nom qu'il portait encore. Plus récemment, la riche abbaye de Coldingham avait établi une chapelle dans cet endroit ; mais il n'en restait d'autres vestiges que le cimetière qui l'entourait, et qui servait encore pour ceux qui témoignaient de leur vivant le désir d'y être enterrés. Quelques ifs solitaires croissaient encore dans cette enceinte sacrée. Là avaient été ensevelis autrefois nombre de guerriers illustres et de nobles barons ; mais leurs noms étaient oubliés et leurs monuments détruits, tandis qu'on y voyait encore la pierre grossièrement taillée qui marque la sépulture des personnes d'une condition inférieure.

La demeure du bedeau était une chaumière appuyée sur le mur du cimetière, et si basse que le toit qui la couvrait touchait presque à terre des deux côtés. Ce toit avait été couvert en chaume : mais ce chaume avec le temps était devenu un terreau fertile qui nourrissait de nombreuses familles de pariétaires, de joubarbes et d'herbes de toute espèce, de sorte qu'au premier coup d'œil on aurait cru que c'était un tertre funèbre. Ravenswood frappa à la porte, et apprit que le bedeau était en ce moment à une noce, car il réunissait les fonctions de ménétrier à celles de fossoyeur. Il retourna donc à *la Tanière du Renard,* après avoir averti qu'il reviendrait le lendemain parler à l'homme dont le double métier le rendait également utile dans la maison de deuil et dans celle des fêtes.

Un courrier du marquis arriva à l'auberge quelques instants après pour prévenir Ravenswood que son maître ne pourrait venir le joindre que le lendemain matin, et Edgar, qui, sans cette circonstance, serait retourné dans sa tour de Wolfcrag, prit le parti de rester dans l'auberge pour y attendre son noble parent.

CHAPITRE XXIV

HAMLET. – Ce gaillard-là n'a-t-il donc pas le sentiment de ce qu'il fait ! Il chante en creusant un tombeau.
HORATIO. – L'habitude lui a rendu cette occupation indifférente.
HAMLET. – Voilà ce que c'est : la main qui travaille peu a le tact plus délicat.

Hamlet, acte V, scène I.

Le sommeil de Ravenswood fut interrompu par des visions effrayantes, et le temps qu'il passa sans dormir fut troublé par de tristes réflexions sur le passé et agité par la crainte que lui inspirait l'avenir. Il fut peut-être le seul voyageur qui ait passé une nuit dans ce misérable chenil sans s'être plaint le lendemain de la manière dont il y avait été logé ; c'est lorsque l'esprit est tranquille que le corps est délicat. Il se leva de très bonne heure, dans l'espoir que la fraîcheur du matin lui accorderait le calme que la nuit lui avait refusé, et il se mit en marche vers le cimetière, qui était à environ un demi-mille de *la Tanière du Renard.*

Une fumée bleuâtre et légère qui commençait à s'élever au-dessus de la demeure du bedeau et distinguait le séjour des vivants de l'habitation des morts lui apprit que Mortsheugh était de retour et déjà levé. En passant devant la porte du cimetière, qui était ouverte, il y vit un vieillard occupé à creuser une fosse, occupation qui le porta à croire que c'était le personnage qu'il cherchait.

– Ma destinée, pensa Edgar, semble se plaire à me présenter des scènes de mort et de deuil ; mais c'est une faiblesse que de me livrer à de pareilles idées, je ne souffrirai pas qu'elles s'emparent de mon esprit et qu'elles égarent davantage mon imagination.

Le vieillard, en voyant Ravenswood s'avancer, cessa de travailler ; et, les bras appuyés sur sa bêche, il semblait attendre qu'il lui expliquât ce qu'il désirait de lui ; mais, voyant que l'étranger gardait le silence, il entama lui-même la conversation à sa manière.

– Vous êtes une pratique qui venez pour un mariage, monsieur, j'en réponds.

– Qui peut vous le faire croire, mon ami ? lui demanda Ravenswood.

– C’est que je mange à deux râteliers, monsieur ; je manie tour à tour l’archet et la pioche, et je préside alternativement aux préliminaires de la naissance et aux suites du trépas. Je n’ai besoin que d’un coup d’œil pour voir ce que désire de moi celui qui vient me trouver.

– Pour aujourd’hui cependant vous vous êtes trompé.

– Vraiment ? dit le sacristain en le regardant avec plus d’attention : cela se peut bien, tout homme est faible. Certainement je vois sur vos sourcils froncés un signe… quelque chose enfin qui peut annoncer la mort tout aussi bien que le mariage. Au surplus, monsieur, ma bêche et ma pioche sont à votre service, comme mon archet et mon violon.

– Je désire, dit Edgar, que vous prépariez un enterrement décent pour une pauvre vieille femme nommée Alix Gray, qui demeurait à Craigfoot, dans le parc de Ravenswood.

– Alix Gray ! l’aveugle Alix ! elle est donc morte à la fin ! Allons, c’est encore un coup de cloche qui m’avertit de me préparer à partir. Je me souviens encore du temps où Hobby Gray l’a amenée dans le pays. Elle était jolie fille alors, et, parce qu’elle était du sud, elle avait l’air de nous regarder tous du haut en bas. Qu’est devenu son orgueil aujourd’hui ? la voilà donc morte ?

– Hier à une heure. Elle a désiré être enterrée ici près de son mari. Vous savez sans doute dans quel endroit son corps a été placé ?

– Si je le sais ! Je pourrais nommer tous ceux qui ont été enterrés ici depuis trente ans et montrer la place où chacun d’eux a été déposé. Mais il faut lui creuser une fosse. Dieu me protège ! ce n’est pas une fosse ordinaire pour une pareille femme : il en faut une de six pieds de profondeur au moins, sans quoi, si tout ce qu’on a dit d’Alix dans sa vieillesse est vrai, ses commères les autres sorcières sauront bien l’en faire sortir pour la mener avec elles au sabbat. Mais que je fasse une fosse de trois pieds ou de six, qui est-ce qui me paiera, s’il vous plaît ?

– Je me charge de payer tous les frais raisonnables.

– Raisonnables ? Écoutez donc : il y a ma journée pour creuser la fosse, et puis la sonnerie (quoique la cloche soit cassée), ensuite le cercueil, enfin la bière et l’eau-de-vie pour arroser tout cela ; et je ne vois pas que vous puissiez la faire enterrer décemment, comme vous dites, à moins de seize livres d’Écosse.

– Les voici, et même quelque chose de plus. Veillez donc à ce que tout se passe convenablement.

– Vous êtes sans doute un de ses parents d’Angleterre ? J’ai entendu dire qu’elle s’était mariée au-dessous de sa condition. Si cela est, vous avez bien fait de la laisser ronger son frein pendant sa vie, et vous

faites bien de la faire enterrer convenablement après sa mort ; car les honneurs qu'on rend aux défunts rejaillissent encore plus sur leur famille que sur eux-mêmes. On peut fort bien laisser ses parents se tirer d'affaire comme ils peuvent quand ils vivent, et porter la peine de leur folie ; mais il n'est pas naturel de les laisser enterrer comme des chiens quand ils sont morts, parce que ce serait un déshonneur pour toute la parenté. Quant au défunt, qu'est-ce que cela lui fait ?

– J'espère, dit Ravenswood, qui s'amusait des dissertations philosophiques du grave fossoyeur, que vous ne voudriez pas davantage qu'on négligeât les cérémonies des mariages ?

Le vieillard leva sur lui ses yeux gris encore pleins de vivacité, d'un air qui semblait dire qu'il comprenait fort bien cette plaisanterie ; mais reprenant sur-le-champ son ton de gravité : – Des mariages ! répéta-t-il, non vraiment. Négliger les solennités des mariages, ce serait manquer d'égards pour la population. On doit les célébrer avec toute la pompe possible, par la bonne chère, par la réunion des amis, par le son des instruments tels que la harpe, la saquebute et le psaltérion, ou, à défaut de ces instruments antiques, par la flûte et le violon.

– Et j'ose dire, ajouta Ravenswood, que le violon seul dédommagerait de l'absence de tous les autres.

Le bedeau le regarda encore d'un air malin. – Sans doute, sans doute, répondit-il, si l'on en jouait bien. Mais vous me parliez de la fosse d'Hobby Gray. La voilà là-bas, sous la sixième pierre à main gauche à partir de ce tombeau ruiné qui a été élevé à un Ravenswood ; car, quoique ce ne soit plus leur sépulture ordinaire, il y en a ici un grand nombre ; au diable soient-ils !

– Vous ne paraissez pas être grand ami de ces Ravenswood ? dit Edgar, médiocrement content de cette bénédiction donnée en passant à son nom et à sa famille.

– Leur ami ? Et qui pourrait l'être ? répondit Mortsheugh. Quand ils avaient des richesses et de la puissance, ils ne savaient pas s'en servir à propos, et aujourd'hui qu'ils ont la tête basse, on ne s'inquiète guère s'ils la relèveront jamais.

– Je ne savais pas que cette famille malheureuse inspirât si peu d'intérêt dans le pays. Je conviens qu'elle est pauvre ; mais est-ce une raison pour qu'elle soit méprisable ?

– Cela y fait bien quelque chose, vous pouvez m'en croire. Tel que vous me voyez, je ne vois rien qui doive me faire mépriser, et cependant on est bien loin de me respecter comme si je demeurais dans une maison à deux étages. Mais quant aux Ravenswood, j'en ai vu trois générations, et du diable si l'une vaut mieux que l'autre.

– Je croyais qu'ils jouissaient d'une bonne renommée dans ce pays, dit leur descendant.

– Quant au vieux lord, père du dernier défunt, continua le bedeau sans répondre à cette question, je vivais sur ses terres quand j'étais encore jeune et vigoureux, et je pouvais sonner la trompette au plus fort, car j'avais bon vent alors. Et quant à la trompette marine que j'ai entendue en présence des lords du Circuit, je n'en fais pas plus de cas que d'un enfant soufflant dans une flûte à l'ognon. Je le défierais de sonner comme moi le boute-selle ou la charge : il manque de goût.

– Mais en quoi tout cela a-t-il rapport au feu lord Ravenswood, mon cher ami ? dit Edgar, qui éprouvait le désir, assez naturel dans sa position, de faire parler davantage le vieux musicien sur ce qui concernait sa famille.

– Le voici, monsieur : c'est que j'ai perdu mon vent à son service. Il faut que vous sachiez que j'étais trompette au château. J'étais payé pour annoncer le point du jour, l'heure du dîner, le coucher du soleil, et pour amuser la compagnie dans d'autres instants. C'était fort bien. Mais quand il plut au lord de faire marcher sa milice vers le pont de Bothwell, pour livrer bataille aux whigs qui ravageaient nos terres, il voulut à tort ou à raison que je montasse à cheval et que je suivisse les autres.

– Il en avait le droit puisque vous étiez son vassal et son serviteur.

– Son serviteur ? oui, sans doute, mais c'était pour annoncer que le dîner était chaud ou qu'il arriverait de la compagnie, et non pour exciter des enragés à préparer de la pâture aux corbeaux. Mais patience ! vous allez voir ce qui en arriva, et vous me direz si je dois chanter les louanges des Ravenswood. Nous partîmes donc par une belle matinée d'été, le 24 juin 1679, car je m'en souviens comme si c'était hier ; les tambours battaient, les fusils brillaient au soleil, les chevaux marchaient en bon ordre, quand ceux qui les montaient savaient les conduire. Hackston de Rathillet gardait le pont de Bothwell avec l'infanterie armée de mousquets et de carabines, de piques et de faux, et l'on ordonna à la cavalerie de remonter la rivière pour la passer à gué. Jamais je n'avais aimé l'eau, mais je l'aimais encore bien moins quand je voyais sur l'autre rive des milliers de gens armés qui nous attendaient. Le vieux Ravenswood était à notre tête, brandissant son épée en criant d'une voix de tonnerre : – En avant ! en avant ! suivez-moi ! comme s'il nous eût menés à la foire. À l'arrière-garde il y avait Caleb Balderston, qui vit encore, et qui jurait par Gog et Magog qu'il passerait son épée au travers du corps du premier qui tournerait seulement la tête en arrière ; et à côté de moi le jeune Allan, qui était alors le Maître de Ravenswood, un pistolet armé à la main (et c'est un grand bonheur qu'il ne soit point parti), me criait aux oreilles,

tandis qu'il restait à peine assez de vent pour entretenir l'air dans mes poumons : – Sonnez donc, poltron, sonnez donc, lâche, ou je vous brûle la cervelle ! Bien certainement alors je sonnai de la trompette ; mais le chant d'une poule qui vient de pondre est une meilleure musique que celle que je me trouvais en état de faire.

– Ne pourriez-vous abréger un peu ces détails ? dit Ravenswood.

– Les abréger ! peu s'en est fallu que je ne pusse jamais les raconter, et c'est justement ce dont je me plains. Enfin nous voilà tous dans l'eau, bêtes et gens, se poussant les uns les autres, et ayant tous à peu près même dose de bon sens. De l'autre côté de l'eau, tout était comme en flamme tant ces enragés de whigs faisaient feu contre nous ! Enfin mon cheval venait de mettre le pied sur la rive quand un grand coquin… Je vivrais deux cents ans que je me rappellerais encore sa figure, son œil comme celui d'un faucon, et sa barbe aussi large que ma bêche : tant il y a qu'à trois pas de distance il dirigea contre ma poitrine le bout de son long fusil ; je me croyais mort, quand, par un effet de la miséricorde divine, mon cheval se cabra et je tombai à gauche, tandis que la balle sifflait à droite ; et au même instant le vieux lord lui donna sur la tête un si fier coup d'épée qu'il la lui fendit en deux, et le misérable pensa m'écraser en tombant sur moi.

– Mais il me semble que vous devez savoir quelque gré de ce service au vieux lord.

– Vous croyez ? sans doute. D'abord pour m'avoir exposé, bon gré mal gré, à un pareil péril, ensuite pour m'avoir fait tomber sur le corps un damné de whig qui pesait au moins deux cents livres. Le fait est que c'est à cette aventure que j'ai perdu mon vent, et depuis ce temps je ne puis faire cent pas sans être essoufflé comme la vieille rosse d'un meunier.

– Et vous avez sans doute perdu la place de trompette au château ?

– Sans doute je l'ai perdue, puisque je n'avais plus de vent et que je n'aurais pu souffler dans un mirliton. Cependant j'avais une consolation, car je conservai mes gages, ma nourriture et mon logement au château, sans avoir autre chose à faire que de jouer de temps en temps du violon pour divertir la société ; et sans cet Allan Ravenswood, qui était encore pire que son père…

– Comment ! s'écria le Maître de Ravenswood, le feu Ravenswood vous priva-t-il de ce que la libéralité de mon aïeul… Je veux dire son père, vous avait accordé ?

– Oui, ma foi ! car il jeta aux chiens tout ce qu'il possédait, et il lâcha sur nous ce sir William Ashton. Celui-ci, ne donnant rien pour rien, me chassa du château ainsi que d'autres pauvres diables qui y trouvaient de quoi mettre un morceau sous la dent et un trou pour y

fourrer la tête comme dans le bon vieux temps.

– Mais si lord Ravenswood fit du bien à ses vassaux tant qu'il en eut le pouvoir, il me semble qu'il avait droit d'espérer tout au moins qu'ils respecteraient sa mémoire.

– Vous pouvez en penser ce qu'il vous plaira, reprit l'obstiné bedeau ; mais vous ne me persuaderez pas qu'il ait rempli ses devoirs envers lui-même ni envers les autres en se conduisant comme il l'a fait. Est-ce qu'il ne pouvait nous donner à vie une petite cabane, un petit lopin de terre ! Faut-il qu'à mon âge et avec mes rhumatismes on me voie dans cette misérable hutte, qui serait un séjour plus convenable pour les morts que pour les vivants, et cela parce qu'Allan Ravenswood n'a pas su administrer ses biens raisonnablement !

– Cela est pourtant vrai, pensa Ravenswood ; le châtiment du dissipateur ne se borne pas à ses souffrances personnelles, les maux qui en résultent s'étendent encore bien plus loin.

– Au surplus, ajouta Mortsheugh, le jeune Edgar, le Maître de Ravenswood, va me venger de tout le mal que m'a fait sa race.

– Oui ? dit Edgar : et comment cela, s'il vous plaît ?

– On dit qu'il va épouser la fille de lady Ashton. Mais qu'il mette une fois sa tête sous l'aile de la femme du lord garde des sceaux, et vous verrez s'il peut jamais relever le cou ! Du diable si j'en ferais rien à sa place. Je ne voudrais pas m'abaisser devant son orgueil ni recevoir d'elle de quoi faire bouillir ma marmite ; et ce que je puis souhaiter de pire au jeune homme, pour son honneur et sa réputation, c'est qu'il s'allie aux ennemis de sa famille, à ceux qui ont usurpé ses domaines et qui m'ont chassé du château ainsi que les légitimes propriétaires.

Cervantes remarque avec raison que la flatterie plaît, même dans la bouche d'un fou ; et que nous sommes souvent sensibles aux louanges et à la censure, même quand nous méprisons les opinions qui en sont le motif et le fondement. Ravenswood réitéra brusquement au bedeau l'ordre de veiller aux funérailles d'Alix, et se retira, en faisant la réflexion pénible que le riche et le pauvre, le noble et le roturier auraient sur son mariage avec Lucie, en supposant qu'il pût avoir lieu, les mêmes idées que ce paysan égoïste et ignorant.

– Et me suis-je abaissé jusqu'à faire penser et parler ainsi sur mon compte pour me voir refuser ! Ô Lucie, votre foi doit être aussi pure, aussi parfaite que le plus beau diamant, pour compenser la honte dont la conduite de votre mère et l'opinion des hommes me menacent !

En levant les yeux, il aperçut le marquis d'Athol, qui, étant arrivé à la *Tanière du Renard* et ayant appris où était son parent, était venu à sa rencontre.

Après s'être salués de part et d'autre, le marquis fit quelques excuses à Edgar de n'être pas venu le rejoindre la veille. – J'en avais le projet, lui dit-il, mais une découverte que j'ai faite m'a déterminé à prolonger mon séjour au château. J'ai appris qu'il y avait une intrigue amoureuse sous jeu, et quoique je pusse vous blâmer jusqu'à un certain point, mon cher parent, de ne pas m'en avoir fait part, comme étant en quelque sorte le chef de la famille…

– Avec votre permission, milord, dit gravement Ravenswood, je suis très reconnaissant de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, mais je dois vous faire observer que c'est moi qui suis le chef de ma famille.

– Je le sais, je le sais. Cela est vrai dans le sens strictement héraldique et généalogique. Tout ce que je veux dire, c'est que vous trouvant en quelque façon sous ma tutelle…

– Je dois prendre la liberté de vous dire, milord, répondit Edgar… et le ton avec lequel il interrompit le marquis aurait pu faire craindre que la concorde ne régnât pas longtemps entre les deux parents ; mais heureusement il fut interrompu à son tour par le bedeau, qui accourut en haletant pour leur demander si Leurs Honneurs ne voudraient pas avoir un peu de musique à l'auberge, pour les dédommager de la mauvaise chère qu'ils y feraient.

– Nous n'avons pas besoin de musique, répondit brusquement Ravenswood.

– Votre Honneur ne sait pas ce qu'il refuse, répliqua le ménétrier avec la liberté impertinente qui est un des attributs de cette profession : je puis vous jouer les plus jolis airs écossais mieux que ne le ferait aucun musicien à trente milles à la ronde ; je puis accorder mon violon en moins de temps qu'il n'en faudrait pour attacher une vis à un cercueil.

– Laissez-nous, monsieur, lui dit le marquis.

– Et si Votre Honneur est du nord de l'Écosse, lui dit le musicien fossoyeur, comme votre accent me porte à le croire, je puis vous jouer tous les airs des comtés de Sutherland, de Caithness et du pays d'Athol.

– Retirez-vous, mon cher ami, vous interrompez notre conversation.

– Et si vous êtes du nombre de ceux qui se nomment *honnêtes gens,* ajouta Mortsheugh en baissant la voix, je vous jouerai *Vive notre roi légitime ;* ou bien *Rendons aux Stuarts leur couronne.* Il n'y a nul danger : la maîtresse de l'auberge est prudente et discrète.

Pourvu qu'on fasse de la dépense chez elle, peu lui importe qu'on soit whig ou tory. Elle n'entend rien de ce qui se dit ou se chante ; elle n'a d'oreilles que pour le son des dollars.

Le marquis, qu'on avait quelquefois soupçonné d'être en secret partisan du roi Jacques, ne put s'empêcher de rire en jetant un dollar au ménétrier. Il lui dit aussi d'aller jouer du violon à ses gens, s'il lui fallait absolument des auditeurs, mais de se retirer sur-le-champ.

– Eh bien ! messieurs, dit le bedeau, je vous souhaite le bonjour ; j'aurai à m'applaudir d'avoir reçu un dollar, et vous aurez à regretter de n'avoir pas entendu ma musique, j'ose le dire. Je vais finir une fosse que j'ai commencée, après quoi je prendrai mon autre gagne-pain, et j'irai voir si vos domestiques ont de meilleures oreilles que leurs maîtres.

CHAPITRE XXV

Je sais, par ouï-dire et par expérience,
Que le temps, la raison, la fortune et l'absence
Ont souvent triomphé du pouvoir de l'amour.

HENDERSON.

– Maintenant que nous voilà délivrés de cet impertinent ménétrier, dit le marquis, je désire vous dire en peu de mots ce que j'ai fait relativement à votre affaire de cœur avec la fille de sir William Ashton. Je n'ai vu la jeune dame que quelques minutes aujourd'hui, de sorte que, ne connaissant pas ses qualités personnelles, je puis dire sans l'offenser que vous auriez pu faire un meilleur choix.

– Je vous suis fort obligé, milord, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mes affaires, répondit Ravenswood ; mais je n'avais pas le projet de vous donner cet embarras. Puisque vous connaissez mon attachement pour miss Ashton, tout ce que je puis dire c'est que vous devez supposer que je savais toutes les objections qu'on pouvait faire à ce que je choisisse une épouse dans la famille de sir William, et que, si je me suis avancé si loin dans cette affaire, malgré cette circonstance, il faut que j'y aie été déterminé par des raisons qui m'ont paru plus puissantes que tout ce que le monde pourrait dire à ce sujet.

– Si vous m'aviez écouté jusqu'au bout, mon cher parent, vous m'auriez épargné cette observation, car j'ai si peu douté que vous n'eussiez des motifs suffisants et valables pour agir comme vous l'avez fait que j'ai mis en œuvre tous les moyens que je pouvais convenablement employer pour engager les Ashton à concourir à nos vues.

– Je vous remercie, milord, d'une intervention que je n'avais pas sollicitée ; j'y suis d'autant plus sensible que je suis convaincu que le zèle de Votre Seigneurie ne l'a point emportée au-delà des bornes qu'il ne me conviendrait pas de franchir.

– C'est ce dont vous pouvez être bien sûr. L'affaire était délicate, et je n'aurais pas voulu mettre un homme qui tient de si près à ma famille dans une situation dégradante, ou même équivoque, vis-à-vis de gens comme ces Ashton. Je leur ai représenté les avantages qu'ils trouvaient en donnant à leur fille un époux issu d'une famille ancienne et

honorable, et alliée avec les premières maisons d'Écosse ; je leur ai fait connaître, de la manière la plus exacte, le degré de parenté qui existe entre vous et moi ; je leur ai fait même sentir qu'il n'était pas impossible que les affaires politiques prissent une autre tournure et que les atouts d'aujourd'hui ne devinssent de mauvaises cartes dans le prochain parlement ; je leur dis que je vous regardais comme un neveu, comme un fils plutôt que comme un parent éloigné, et que je prenais à vos affaires le même intérêt qu'aux miennes.

– Et quelle a été l'issue de cette conférence, milord ? demanda Ravenswood, qui ne savait plus s'il devait se fâcher ou remercier le marquis de ses bons offices.

– Sir William aurait entendu raison, répondit le marquis ; il n'a nulle envie de perdre sa place, et, sentant combien elle chancellerait dans le cas d'un changement d'administration, il ne serait pas fâché de trouver un appui solide ; il apprécie parfaitement les avantages que lui assurerait cette alliance, et, pour dire la vérité, il semble assez bien disposé en votre faveur ; mais lady Ashton, qui le tient complètement sous sa domination…

– Continuez, de grâce, milord, s'écria Ravenswood en voyant le marquis hésiter ; je désire connaître le résultat de cette singulière conversation. Ne craignez rien, je suis en état de tout supporter.

– J'en suis charmé, répondit le marquis, mais je rougirais presque de vous rapporter la moitié de ce qu'elle m'a dit. Qu'il me suffise de vous apprendre que jamais maître de pension du premier ordre n'a refusé avec plus de hauteur un officier à demi-paie qui lui demande la permission de faire la cour à l'unique héritière d'un riche planteur des Indes occidentales que lady Ashton n'a rejeté toutes les propositions que j'ai pu lui faire en votre faveur, mon cher parent, sans oublier ce que je me devais à moi-même. Je ne puis concevoir quels sont ses projets pour sa fille ; bien certainement elle ne peut la marier plus honorablement, et quant à la fortune, c'est un soin dont son mari s'occupe ordinairement plus qu'elle. Je crois véritablement qu'elle vous hait, parce que vous avez la noblesse d'extraction qui manque à son mari, et peut-être aussi parce que vous n'avez plus les domaines dont il jouit. Mais terminons un entretien qui ne doit pas vous être agréable ; d'ailleurs nous arrivons à notre auberge.

Une épaisse fumée sortait par toutes les crevasses des murs de *la Tanière du Renard,* et elles étaient nombreuses ; c'était le résultat des efforts que faisait le cuisinier de voyage du marquis d'Athol pour préparer un dîner digne d'être servi à son maître, dîner tel que cette misérable auberge n'en avait jamais vu. Edgar s'arrêta un instant à la porte.

– Milord, lui dit-il, un accident seul a pu vous faire connaître un secret qui n'aurait pas cessé d'en être un, même pour vous, d'ici à quelque temps ; mais, puisque ce secret, qui ne devait être connu que de la personne qui y est intéressée comme moi, devait parvenir aux oreilles d'un tiers, je ne suis nullement fâché que vous en ayez été instruit, rendant complètement justice à votre amitié pour moi.

– Vous pouvez croire, répondit le marquis, que ce secret est en sûreté avec moi. Mais je serais charmé de vous voir renoncer au projet d'une alliance qu'il est difficile que vous recherchiez davantage sans vous dégrader jusqu'à un certain point.

– C'est ce dont je jugerai moi-même, milord, et j'espère que j'y mettrai autant de délicatesse et de fierté qu'aucun de mes amis. Au surplus je n'ai rien demandé à sir William ni à lady Ashton, c'est avec leur fille seule que j'ai contracté un engagement, et sa conduite décidera de la mienne. Si elle continue à me préférer, malgré ma pauvreté, aux riches partis que ses parents lui proposeront sans doute, je dois sacrifier quelque chose à son affection sincère, et puis oublier pour elle l'orgueil de la naissance et les préjugés profondément enracinés d'une haine héréditaire ; si au contraire miss Lucie change de sentiments à mon égard, j'espère que mes amis garderont le silence sur cette humiliation, et je saurai forcer mes ennemis à se taire.

– C'est parler comme il faut, dit le marquis : quant à moi, je vous avoue que je serais fâché que cette affaire allât plus loin. Qu'était ce sir William Ashton il y a vingt ans ? Un petit avocat, qui n'était pas sans talent à la vérité, connaissant bien les lois, et possédant surtout l'art de les faire parler conformément à son intérêt. Il s'est élevé à force d'intrigues, et en se vendant toujours au plus offrant. Mais il est maintenant au bout de sa course, et avec son indécision et l'insolence de sa femme, il aura beau vouloir se donner à bon marché, aucun gouvernement de l'Écosse ne voudra l'acheter. Quant à miss Ashton, je n'ai rien à en dire, mais je puis vous assurer que vous ne trouverez ni honneur ni profit dans une alliance avec cette famille ; peut-être vous restituerait-on, par forme de dot, un faible partie des dépouilles de votre maison ; mais je vous réponds que si vous avez assez de résolution pour faire valoir, devant le prochain parlement, vos droits contre sir William, vous lui ferez rendre gorge bien plus complètement, et vous voyez en moi, mon cher parent, un homme disposé à chasser le renard pour vous, et à lui faire maudire le jour où il a refusé une composition trop honorable offerte par le marquis d'Athol au nom d'un de ses parents.

Il y avait dans tout ce discours quelque chose qui dépassait le but que le marquis se proposait d'atteindre. Ravenswood reconnut parfaitement que le soin de son honneur et de ses intérêts n'était pas ce

qui occupait uniquement son noble parent, qu'il était personnellement offensé de la manière dont ses propositions avaient été reçues, et qu'il avait probablement en outre des raisons politiques pour ne pas voir de très bon œil ce projet de mariage. Il ne pouvait cependant s'offenser de ce qui venait de lui être dit : il se contenta donc d'assurer le marquis que son attachement pour miss Ashton était purement personnel, qu'il ne voulait rien devoir à la fortune et à l'influence du lord garde des sceaux, et que la seule chose qui pût le déterminer à rompre son engagement serait de voir Lucie y renoncer elle-même. Il finit par lui demander comme une grâce qu'il ne fût plus question entre eux de cette affaire quant à présent, en l'assurant qu'il lui ferait part de tout ce qui pourrait arriver pour favoriser cette union ou la faire échouer entièrement.

Le marquis eut bientôt à s'occuper d'idées plus agréables, et qui lui fournirent un sujet de conversation beaucoup plus intéressant pour lui. Un exprès, qui lui avait été dépêché d'Édimbourg au château de Ravenswood, arriva en ce moment à *la Tanière du Renard,* et lui remit un paquet qui contenait les meilleures nouvelles. Les opérations politiques du marquis réussissaient tant à Londres qu'à Édimbourg et il se voyait à la veille de renverser l'administration actuelle et d'être à la tête du gouvernement de l'Écosse, ce qui était le but de son ambition.

On servit le repas qui avait été préparé par les gens du marquis. Pour un épicurien, le contraste que ce repas recherché présentait avec la misérable auberge dans laquelle il était servi aurait pu encore en augmenter le mérite. Le marquis fit avec gaîté une grande partie des frais de la conversation ; il s'étendit avec complaisance sur le pouvoir et l'influence que les événements allaient vraisemblablement lui donner, et sur l'espérance qu'il avait de s'en servir d'une manière utile pour son cher parent. Ravenswood ne pouvait s'empêcher de penser que le marquis revenait un peu trop souvent sur ce sujet, et cependant il crut devoir lui exprimer la reconnaissance que lui inspiraient ses bonnes intentions. Le vin était excellent, parce que le marquis, un peu gourmet, avait toujours soin d'en porter avec lui dans ses voyages ; les deux amis restèrent à table assez longtemps, et le marquis ne s'en aperçut que lorsqu'il fut trop tard pour qu'il pût se rendre à l'endroit où il avait dessein de passer la nuit.

– Mais qu'importe ? dit-il, votre château de Wolfcrag n'est qu'à environ cinq milles d'ici, et je crois que votre cousin d'Athol peut y recevoir l'hospitalité aussi bien que le lord garde des sceaux.

– Sir William Ashton a pris la citadelle d'assaut, répondit Ravenswood, et, de même que plus d'un autre vainqueur, il n'a pas eu lieu de se féliciter de sa victoire.

– Fort bien, fort bien, dit le marquis, que quelques verres de vin

avaient mis en belle humeur, je veux donc voir si je ne pourrai pas m'en emparer par adresse. Je vous porte la santé de la dernière jeune dame qui a couché à Wolfcrag, et qui ne s'en est pas mal trouvée. Je ne suis pas aussi délicat qu'elle, et je crois que le lit dont elle s'est contentée peut fort bien me servir. Au surplus, je suis curieux de voir jusqu'à quel point l'amour a le pouvoir d'adoucir un matelas bien dur.

– Vous êtes bien le maître, milord, de m'infliger telle pénitence qu'il vous plaira, mais je vous assure que j'ai un vieux serviteur qui est homme à se pendre ou à se précipiter du haut de la tour s'il vous voit arriver ainsi inopinément. Songez que nous n'avons rien, absolument rien de ce qui serait le plus indispensable pour vous recevoir.

– Peu m'importe, mon cher parent ; je vous assure que je ne suis pas difficile et que je sais m'accommoder de tout. Je me souviens qu'un de mes ancêtres logea dans la tour de Wolfcrag, quand il partit avec votre bisaïeul pour la funeste bataille de Flodden-Field, dans laquelle ils périrent tous deux. En un mot, il est bien décidé que vous me logerez ce soir.

Se trouvant pressé de cette manière, le Maître de Ravenswood ne crut pas pouvoir faire de nouvelles objections, et il se borna à lui demander la permission de le précéder à Wolfcrag, afin de pouvoir faire quelques préparatifs pour l'y recevoir le moins mal qu'il lui serait possible ; mais le marquis n'y voulut pas consentir, il insista pour que son jeune parent prît place dans sa voiture, et à peine voulut-il permettre de faire partir en avant un homme à cheval pour porter à son fidèle majordome, Caleb Balderston, la nouvelle inattendue de cette formidable invasion.

Le marquis, satisfait de pouvoir contenter cette fantaisie, ne paraissait pas pressé de quitter la table, et le jour était à son déclin quand ils montèrent en voiture. Chemin faisant le marquis expliqua à Edgar les vues qu'il avait pour son avancement, s'il réussissait à opérer un changement d'administration en Écosse. Elles consistaient à le charger d'une mission secrète et importante pour le continent et qui ne pouvait être confiée qu'à une personne de haut rang, douée de talents distingués et en qui l'on pût avoir toute confiance, mission qui ne pouvait être qu'honorable et avantageuse pour Ravenswood. Il serait inutile d'entrer dans de plus longs détails sur cette affaire ; il suffit de dire que ce projet devait plaire et plut effectivement beaucoup au jeune Edgar, qui saisit avec transport l'espoir de sortir de son état d'inaction et de devoir à ses propres services un rang et une élévation dignes de sa naissance.

Tandis qu'il écoutait avec le plus vif intérêt les détails que le marquis jugeait à propos de lui donner sur l'affaire dont il comptait le charger, ils rencontrèrent le courrier qu'on avait dépêché à Wolfcrag et

qui en revenait. Il s'approcha de la voiture et dit que M. Balderston l'avait chargé d'assurer son maître qu'il allait tout préparer pour le recevoir avec le noble marquis aussi bien que le permettait le peu de temps qui lui restait.

Ravenswood était trop accoutumé à la manière d'agir et de parler de son majordome pour compter beaucoup sur cette assurance ; il savait que Caleb avait les mêmes principes que ces colonels espagnols qui, dans la campagne de…, représentaient dans tous leurs rapports au prince d'Orange, leur général en chef, tous leurs régiments comme au complet et bien pourvus de toutes munitions, pensant que leur honneur et celui de l'Espagne exigeait que leurs troupes parussent tenues dans le meilleur ordre ; et ce n'était que le jour de la bataille que l'on reconnaissait que les cadres n'étaient qu'à moitié remplis, et que leurs soldats manquaient de poudre, de plomb et de cartouches. En conséquence Edgar crut devoir faire pressentir au marquis qu'il ne devait pas s'attendre à une brillante réception.

– Vous ne rendez pas justice au zèle de votre homme de confiance, lui dit le marquis, ou vous voulez me ménager une surprise agréable. J'aperçois là-bas une grande clarté, précisément du côté où je sais qu'est situé Wolfcrag ; et je parierais que c'est une illumination préparée pour notre arrivée. Il faut qu'on n'ait pas épargné les lampes pour qu'elles produisent une si vive lumière. Ce fut ainsi que votre père me trompa, il y a bien des années, dans une partie de chasse que nous fîmes dans les environs de Wolfcrag. Il m'invita à dîner à la tour, en me faisant mille excuses de ne pouvoir m'y recevoir aussi bien qu'il l'aurait désiré, et nous y fîmes, ma foi, aussi bonne chère que dans mon propre château.

– Vous ne reconnaîtrez que trop tôt, milord, que le propriétaire actuel de Wolfcrag est dans l'impossibilité de vous tromper de la même manière, et qu'il ne lui reste qu'un désir inutile de bien accueillir ses amis. Mais j'avoue que je ne sais comment expliquer la lueur brillante qui règne précisément au-dessus de la tour. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de croisées fort étroites ; elles sont cachées par les arbres et par la colline que nous allons monter, et aucune illumination ne pourrait produire une pareille clarté.

Le mystère fut bientôt expliqué, car au même instant on vit accourir Caleb, hors d'haleine, et on l'entendit crier d'une voix entrecoupée : – Arrêtez, messieurs, – arrêtez, arrêtez ! tournez à droite ! n'allez pas plus loin ! S'approchant alors d'une portière de la voiture : – Faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour ! s'écria-t-il : Wolfcrag est en feu. Les riches tapisseries, les beaux tableaux, tous les meubles précieux sont la proie des flammes ! la tour brûle de fond en comble ; on n'en pourra rien sauver ! Prenez à droite, messieurs, je vous en supplie, et allez à

Wolfhope ; tout est préparé pour vous y recevoir. Oh ! malheureuse nuit ! Oh ! pourquoi ai-je vécu pour en être témoin ?

Ravenswood fut d'abord étourdi de cette nouvelle calamité à laquelle il était loin de s'attendre, et faisant ouvrir la portière, il descendit précipitamment de voiture, fit ses adieux à la hâte au marquis en le priant de l'excuser, et commença à monter la colline qui les séparait encore de Wolfcrag. À mesure que l'obscurité augmentait, l'incendie devenait plus visible, et l'on voyait de temps en temps une colonne de flamme qui semblait s'élever jusqu'aux nues.

– Un instant ! s'écria le marquis en descendant aussi de voiture ; attendez-moi, Ravenswood ; nous allons monter à cheval, et courir ensemble au château. Et vous, dit-il à ses gens, prenez l'avance au grand galop, voyez si l'on peut donner quelque secours, sauver une partie des meubles. Courez comme s'il y allait de votre vie.

Tous les domestiques se tournèrent vers Caleb et lui dirent de leur indiquer le chemin. Déjà quelques-uns, pressant les flancs de leurs chevaux, se dirigeaient du côté où paraissait la clarté, quand on entendit de nouveau le vieux majordome s'écrier : – Arrêtez, messieurs, arrêtez ! voilà bien assez de malheurs pour un jour, tâchons du moins qu'il n'arrive pas mort d'homme ! il y a trente barils de poudre dans une tourelle voisine de l'endroit où le feu est le plus violent. Ils ont été débarqués d'un lougre venant de Dunkerque, du temps du feu lord, et d'un moment à l'autre vous entendrez sauter tout ce qui reste de Wolfcrag. À droite, messieurs, à droite, je vous en supplie !

On juge bien que l'effet d'un tel avis fut de faire prendre sur-le-champ, et par le marquis et par sa suite, la route que Caleb indiquait ; et Ravenswood se laissa entraîner par son parent, quoiqu'il ne comprit rien à l'histoire que Caleb venait de conter. – Trente barils de poudre ? s'écria-t-il en saisissant par le bras son vieux serviteur, qui cherchait inutilement à s'échapper ; comment est-il possible qu'il s'en trouve au château une si grande quantité sans que j'en sache rien ? c'est ce que je ne puis concevoir.

– Moi, je le conçois fort bien, dit le marquis. Mais, je vous en prie, ne lui faites pas davantage de questions ; ce n'est ni le lieu ni le moment. Nous avons trop d'oreilles autour de nous, ajouta-t-il en baissant la voix.

– C'est bien parler, dit Caleb à son maître, qui venait de lui lâcher le bras, et j'espère que Votre Honneur ne refusera pas d'ajouter foi à l'honorable témoignage de Sa Seigneurie. Sa Seigneurie se rappelle fort bien qu'en l'année qui suivit la mort de celui qu'on appelait le roi Guillaume…

– Paix ! paix ! mon bon ami, dit le marquis ; j'expliquerai tout cela

à votre maître.

– Mais les habitants de Wolfhope, dit Ravenswood, ne sont-ils pas venus apporter du secours avant que les flammes eussent fait tant de ravage ?

– S'ils sont venus ? répondit Caleb, oui ; mais je n'étais pas très pressé de les laisser entrer dans un château où il y avait tant d'objets précieux, de bijoux, d'argenterie.

– Impudent menteur ! s'écria Edgar, vous savez qu'il n'y en avait pas une once.

– D'ailleurs, continua Caleb en élevant la voix assez haut pour couvrir celle de son maître, j'espérais d'abord que vos gens suffiraient pour éteindre le feu, qui paraissait peu de chose ; mais dès qu'il eut gagné la grande salle, où il y avait de si belles tapisseries et des broderies si richement sculptées, il ne fut plus possible d'en être maître, et tous les coquins ont pris la fuite en entendant parler de la poudre.

– Mais, au nom du ciel, s'écria Edgar, dites-moi, Caleb…

– Plus de questions à ce sujet, mon cher parent, dit le marquis, je vous en supplie.

– Encore une seule, milord. Qu'est devenue la vieille Mysie ?

– Mysie ! je n'avais, ma foi, pas le temps de penser à Mysie. Elle est sans doute dans la tour, brûlant peut-être avec elle.

– Vous ne me retiendrez pas davantage, milord, s'écria Ravenswood. La vie d'une pauvre vieille femme qui a fidèlement servi ma famille pendant quarante ans se trouve en danger : je veux voir par moi-même s'il n'existe aucune possibilité de la secourir.

– Comment ! comment ! dit Caleb, Mysie n'a pas besoin de secours. Je l'ai vue de mes propres yeux sortir du château avec tous vos autres domestiques. J'en suis parti le dernier. Il n'y reste plus âme qui vive, et l'on a sauvé vos chevaux. Croyez-vous que j'aurais laissé en péril ma vieille compagne de service ?

– Pourquoi donc me disiez-vous le contraire à l'instant ?

– Vous ai-je dit le contraire ? Il faut donc que j'aie rêvé ; mais dans un pareil moment il est difficile de ne pas perdre la tête. Au surplus, je vous proteste, aussi vrai que je mange du pain, que Mysie est en sûreté, ainsi que le reste de vos gens.

Le marquis représenta à Edgar que, d'après une assurance si solennelle, il ne devait conserver aucune inquiétude, et parvint à le détourner de s'approcher de l'ancien domicile de son père, qui d'un instant à l'autre pouvait être détruit par une explosion terrible. Ils se

rendirent ensemble au village de Wolfhope, dont ils trouvèrent tous les habitants occupés à leur préparer une splendide réception. La famille de notre ami Girder le tonnelier montrait un empressement tout particulier, et jamais la cuisine de l'auberge de Mistress Smalltrash n'avait vu son foyer si bien chauffé.

Il est bon d'expliquer ici quelle était la cause du mouvement de zèle qui transportait en ce moment les habitants de ce hameau.

Nous avons oublié en temps et lieu que Lockard, étant parvenu à découvrir la vérité sur la manière dont le sommelier du Maître de Ravenswood s'était procuré les provisions pour son banquet, amusa le lord garde des sceaux par le récit de cet exploit de Caleb. Sir William, jaloux de faire plaisir à Ravenswood, avait depuis lors recommandé le tonnelier pour l'emploi dont l'espérance l'avait consolé de la perte de son gibier.

Cet événement causa une agréable surprise au majordome de Wolfcrag. Quelques jours après le départ de son maître pour le château de Ravenswood, il s'était vu forcé de traverser le hameau de Wolfhope. Lorsqu'il fut près de la porte du tonnelier, Caleb doubla le pas, car il craignait qu'on ne lui demandât le résultat de ses sollicitations en faveur de Girder, ou qu'on ne lui fît un reproche du peu d'effet qu'elles avaient produit. Ce ne fut donc pas sans quelque appréhension qu'il s'entendit appeler en fausset, en haute-contre et en basse, trio qui était formé par les voix de mistress Girder, de sa mère, la vieille dame Loupthe-dyke, et du tonnelier lui-même.

– Monsieur Caleb ! monsieur Caleb Balderston ! arrêtez donc ! Est-ce que vous passerez devant la porte sans boire un coup, après le service que vous nous avez rendu ?

Cette invitation pouvait fort bien n'être qu'une ironie, et Caleb, la prenant dans ce sens, continua sa marche, son vieux castor enfoncé sur ses sourcils, ses yeux baissés à terre comme s'il eût voulu compter les cailloux dont était formé le détestable pavé de la rue ; mais il se vit tout à coup dans la même situation qu'un bâtiment marchand pressé par trois corsaires barbaresques dans le détroit de Gibraltar (que les dames me pardonnent cette comparaison de marin).

– Ne courez donc pas si vite, monsieur Balderston, dit mistress Girder se mettant devant lui pour lui barrer le chemin.

– Qui aurait cru cela d'un ancien ami, d'un ami éprouvé ? s'écria sa mère en l'arrêtant par l'habit. Passer par Wolfhope sans entrer chez nous !

– Ne pas vouloir recevoir nos remerciements ! dit le tonnelier en le saisissant par le bras. Et moi qui en fait si rarement ! Certainement il ne peut y avoir de mauvaises graines semées entre nous, monsieur

Balderston, et si quelqu'un vous a dit que je ne suis pas reconnaissant du service que vous m'avez rendu en me faisant nommer tonnelier de la reine, que je sache qui, et je lui brise mes cerceaux sur les épaules.

– Mes bons amis, mes chers amis, dit Caleb, qui ne savait pas encore trop comment interpréter ces discours, à quoi bon tout cela ? On cherche à servir ses amis, quelquefois on y réussit et quelquefois on manque son coup ; quant à moi, je ne demande jamais de remerciements pour ce que je fais, de même que je n'aime pas à entendre des reproches pour ce que je n'ai pas pu faire.

– Ce n'est pas de moi que vous en recevrez, monsieur Caleb, dit l'homme aux tonneaux. Si vous n'aviez eu pour moi que de la bonne volonté, je ne vous ennuierais pas de mes remerciements ; cela réglerait le compte de mon oie, de mes canards sauvages, et des deux barils que je vous ai envoyés. La bonne volonté est comme un tonneau mal joint, monsieur Balderston, elle n'est bonne à rien, mais des services réels sont un tonneau dont les douves sont bien cerclées, et qui peut contenir du vin digne de la bouche du roi.

– Est-ce que vous ne savez pas que Gilbert Girder est nommé tonnelier de la reine, dit la belle-mère, quoiqu'il n'y ait pas vingt milles à la ronde un homme en état de relier un seau qui n'ait demandé cette place ?

– Si je le sais ! dit Caleb, qui vit alors d'où venait le vent ; si je le sais ! répéta-t-il d'un ton qui annonçait son mécontentement d'un pareil doute ; et, rajustant avec un air de dignité son chapeau au bord retroussé, il laissa contempler sur son front tout l'orgueil aristocratique, comme on voit le disque du soleil sortir de dessous un nuage.

– Et comment ne le saurait-il pas ? dit mistress Girder.

– Oui certes, comment ne le saurais-je pas ? dit Caleb ; ainsi donc je serai le premier à vous embrasser, ma commère, et à vous faire mon compliment à vous, tonnelier, ne doutant pas que vous ne sachiez qui sont vos amis et qui vous peut être utile ! j'ai voulu avoir l'air un moment de ne pas vous comprendre d'abord, pour voir si vous étiez de bon aloi, mon garçon ; mais vous ne craignez pas la pierre de touche, oui vraiment !

Il embrassa alors les deux femmes avec un air d'importance et voulut bien permettre à la main calleuse du tonnelier de secouer la sienne cordialement. Cette explication terminée d'une manière si satisfaisante pour Caleb, il ne fit plus aucune difficulté pour entrer chez Girder, et il n'hésita pas à accepter l'invitation qui lui fut faite d'assister à un festin solennel par lequel le tonnelier de la reine voulut célébrer son installation. On invita à ce repas non seulement tous les

notables du village, mais même le procureur Dingwall, l'ancien antagoniste de Caleb dans l'affaire du beurre et des œufs, et le vieux majordome y joua le rôle de l'homme important pour qui l'on réserve tous les égards et toutes les attentions.

Caleb amusa tellement les convives par l'histoire de tout ce qu'il pouvait sur l'esprit de son maître, de tout ce que son maître pouvait sur l'esprit du lord garde des sceaux, le lord garde des sceaux sur celui du Conseil, et le Conseil sur celui du roi qu'avant que la compagnie se séparât (ce qui n'eut lieu que fort tard) chaque notable du village croyait déjà monter à quelque poste élevé par l'échelle que Caleb avait présentée à son imagination. Le rusé vieillard non seulement regagna en ce moment toute l'influence qu'il avait autrefois possédée sur les habitants de Wolfhope lorsque l'astre des Ravenswood brillait encore de quelque éclat, mais il acquit même à leurs yeux une importance dont il n'avait jamais joui. – le procureur lui-même, telle est l'irrésistible soif des honneurs ! – le procureur ne put résister à l'attraction, et saisissant un moment favorable pour tirer Caleb dans un coin, il lui parla avec le ton du regret d'une maladie dangereuse dont le substitut du shériff du comté était attaqué en ce moment.

– C'est un excellent homme, monsieur Caleb, un homme très estimable. Mais que vous dirai-je ! – Nous ne sommes que de faibles mortels, bien portants aujourd'hui, – demain, au chant du coq, – à la porte du tombeau. Et s'il faut qu'il succombe, – il faudra que quelqu'un remplisse sa place : – or si elle pouvait, par votre moyen, – mon cher Balderston, tomber entre mes mains, – j'en serais reconnaissant ; une belle paire de gants dont tous les doigts seraient remplis de pièces d'or… – et quelque chose de plus ; nous trouverions bien quelque chose de plus, nous trouverions bien quelques moyens pour forcer tous ces rustres de Wolfhope à se conduire convenablement envers le Maître de Ravenswood, – lord Ravenswood, je veux dire. Que le ciel le protège !

Un sourire et un serrement de main furent la seule réponse que cette ouverture obtint de Caleb, et il se hâta de se retirer, de peur d'être obligé de faire des promesses qu'il n'aurait ni l'intention ni le pouvoir de remplir.

– Dieu me préserve ! dit Caleb quand il se trouva en plein air, et libre de donner l'essor à ses réflexions et au sentiment de plaisir dont il était en quelque sorte gonflé ; a-t-on jamais vu une pareille troupe d'oisons ? Les mouettes et les oies sauvages qu'on voit sur les bords de la mer ont dix fois plus de bon sens. – Si j'avais été le lord grand commissaire du parlement d'Écosse, – ils n'auraient pu me faire mieux la cour : il faut convenir aussi que j'ai bien joué mon rôle. – Mais le procureur ! ah ! ah ! ah ! Dieu me préserve ! j'ai donc assez vécu pour

attraper un procureur ; – il veut être substitut du shériff, mais j'ai un vieux compte à régler avec lui, et – pour lui faire payer les frais du passé, il faut lui vendre l'espérance de cette place – aussi cher que vaudrait la place même, place qu'il n'aura jamais, à moins que le Maître ne devienne un peu plus savant dans les voies de ce monde, et c'est ce dont il m'est permis de douter.

CHAPITRE XXVI

D'où vient que l'horizon brille de tant de feux ?
Des astres éclatants descendent-ils des cieux ?
Ou sur ce monument d'orgueil héréditaire
Le ciel fait-il pleuvoir le feu de sa colère ?

CAMPBELL.

Le récit qui termine le chapitre précédent explique le bon accueil que le marquis d'Athol et le Maître de Ravenswood trouvèrent dans le village de Wolfhope. Dès que Caleb fut venu y annoncer l'incendie de la tour de Wolfcrag, tous les habitants furent sur pied pour y porter du secours. Mais leur ardeur se refroidit aussitôt qu'ils eurent entendu parler de l'explosion que devaient probablement occasionner les trente barils de poudre. Leur enthousiasme ne fit cependant que prendre une autre direction, et ils s'évertuèrent pour préparer une réception digne du maître du château incendié et de l'illustre seigneur qu'il y conduisait. Jamais on ne fit un massacre plus terrible de chapons, d'oies grasses et autres volatiles de basse-cour ; jamais tant de jambons fumés n'avaient bouilli dans les marmites ; jamais on ne fit tant de car-cakes, de sweet-scones, de galettes de selkirk, de cookies et de peitticoat-tails(37), – friandises dont le nom même est inconnu à la génération actuelle ; jamais on ne mit en perce tant de tonneaux de bière ; jamais on ne déboucha tant de vieilles bouteilles dans le village de Wolfhope. Il n'existait pas une seule chaumière où l'on ne fit quelques préparatifs, dans l'espérance d'y recevoir quelques personnes de la suite du noble marquis, qu'on regardait comme l'avant-coureur des grâces qui allaient pleuvoir sur le village de Wolfhope de Lammermoor, en laissant à sec tout le reste de l'Écosse. Le ministre, qui convoitait un bénéfice vacant à peu de distance, voulut faire valoir ses droits pour recevoir au presbytère les deux personnages importants ; mais Caleb avait destiné cet honneur au tonnelier, dont la femme et la belle-mère dansèrent de joie en apprenant cette préférence.

Le Maître de Ravenswood et le marquis furent reçus avec toutes les révérences et toutes les marques de distinction dont on put s'aviser ; la vieille Marion, qui avait autrefois demeuré au château de Ravenswood, et qui savait, dit-elle, comment il faut agir avec la noblesse, se chargea

d'arranger le cérémonial conformément à l'étiquette du temps. La maison du tonnelier était spacieuse, et chacun des deux nobles hôtes put y avoir son appartement séparé, où ils furent conduits pendant qu'on achevait les préparatifs d'un souper copieux.

Ravenswood ne se trouva pas plus tôt seul, que, poussé par un sentiment irrésistible, il sortit de sa chambre où on l'avait fait entrer, quitta la maison, le village, et prit le chemin de la colline qui séparait le village de la tour, afin de voir la destruction définitive de la demeure de ses ancêtres. Quelques enfants du hameau avaient pris la même route par curiosité, après avoir vu arriver la voiture à six chevaux et les cavaliers nombreux qui l'escortaient. Quelques-uns d'entre eux passèrent près de Ravenswood, criant à ceux qui étaient derrière eux de se dépêcher, afin de voir la vieille tour sauter comme un marron cuit dans les cendres.

– Et voilà les enfants des vassaux de mon père ! pensa Edgar :

les enfants des hommes que les lois et la reconnaissance obligeaient à nous suivre à la guerre, à travers l'eau et le feu ! La ruine du château de leurs seigneurs liges n'est pour eux qu'un spectacle, un but de divertissement !

Cette réflexion avait jeté une sorte d'aigreur dans son esprit, et se sentant tirer par l'habit, il s'écria avec colère : – Que me voulez-vous, chien… et se retournant en même temps il reconnut Caleb, car c'était lui qui s'était permis cette liberté.

– Oui, je suis un chien, répondit-il, un vieux chien, et je me suis exposé à être traité comme un chien. Mais je ne m'en inquiète pas plus que d'une prise de tabac, car je suis un trop vieux chien pour apprendre de nouveaux tours et pour suivre un nouveau maître.

Ravenswood était arrivé en ce moment sur le haut de la colline, d'où l'on pouvait apercevoir le château. À sa grande surprise, il ne vit aucune apparence d'incendie ; seulement les nuages au-dessus de la tour offraient cette teinte rougeâtre qui est l'effet ordinaire de la réverbération d'un grand feu qui s'éteint.

– Mais bien certainement, dit-il à Caleb, il n'y a pas eu d'explosion, car avec la quantité de poudre dont vous parliez tout à l'heure, on l'aurait entendue à plus de vingt milles à la ronde.

– C'est vraisemblable, répondit Caleb avec le plus grand sang-froid.

– Le feu n'a donc pas atteint l'endroit où elle était déposée ?

– C'est ce que je crois, répondit Caleb avec le même ton de gravité imperturbable.

– Caleb, dit Edgar, ma patience est à bout. Je vais à l'instant même à Wolfcrag, afin de juger des choses par mes propres yeux.

– Votre Honneur n'ira point, répondit Caleb avec fermeté.

– Et pourquoi n'irais-je point ? qui pourrait m'en empêcher ?

– Moi ! dit Caleb d'un air déterminé.

– Vous ! Vous vous oubliez, Balderston ; j'irai.

– Je ne le crois pas, car je puis vous dire tout, et vous en saurez tout autant que si vous y alliez vous-même. Seulement ne vous mettez pas en colère, et ne me trahissez pas devant ces enfants, ou devant le marquis quand vous retournerez là-bas.

– Mais, au nom du ciel, expliquez-vous donc, vieux fou, et ne me laissez pas longtemps dans cette incertitude ; apprenez-moi tout ce qu'il y a de plus heureux ou de pire.

– Eh bien ! le plus heureux et le pire, c'est que la vieille tour est saine et sauve, mais aussi vide que vous l'avez laissée.

– Comment cela se peut-il ? L'incendie…

– L'incendie, quel incendie ? il n'y en a pas eu d'autre que le feu d'un peu de tourbe et peut-être une étincelle de la pipe de Mysie.

– Mais cette flamme qu'on aurait pu voir de dix milles, d'où provenait-elle donc ?

– Allons donc ! il est un vieux dicton qui n'a rien que de vrai :

Petite flamme au loin reluit,

À l'heure noire de minuit.

Toute la flamme venait de quelques bottes de luzerne et de la litière de votre cheval que j'ai allumées dans la cour, après le départ du courrier ; et s'il faut parler vrai, au nom du ciel, quand vous amènerez quelqu'un à Wolfcrag, que ce quelqu'un soit seul et n'ait point de valet confident comme ce Lockard, pour tout lorgner, voir le faible et le fort d'une maison au grand discrédit de la famille, et me forcer de damner notre âme en leur contant mensonge sur mensonge aussi vite que je puis les inventer. J'aimerais mieux mettre le feu tout de bon à la tour, sauf à être brûlé moi-même par-dessus le marché, que de voir la famille déshonorée de cette manière.

– Bien obligé, Caleb, dit Ravenswood, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher. Mais la poudre dont vous parliez, y en a-t-il réellement trente barils dans le château ? le marquis semblait en être instruit.

– La poudre ! ha ! ha ! ha ! et le marquis donc ! ha ! ha ! ha ! quand Votre Honneur devrait me tuer, il faut que j'en rie. S'il y a de la poudre au château ? Oui sans doute, il y en avait. Le marquis ne l'ignorait pas, et c'est là le meilleur de l'histoire ; car à peine en eus-je dit un mot, que, voyant que vous ne vouliez pas me croire, il prit la balle au bond,

et vous parla comme s'il eût été mon compère. Ha ! ha ! ha !

– Mais comment cette poudre est-elle arrivée au château ? Où se trouve-t-elle placée en ce moment ?

– Comment elle y est arrivée ? répondit Caleb d'un air de mystère et en baissant la voix : vous étiez encore bien jeune quand il y eut un projet d'insurrection, dans lequel étaient entrés le marquis d'Athol et beaucoup d'autres seigneurs du nord de l'Écosse ; et on apporta de Dunkerque bien des fusils et des épées, indépendamment de la poudre. Nous eûmes un fier ouvrage à faire entrer tout cela dans la tour pendant la nuit, car vous pensez bien que c'était une affaire qu'on ne pouvait pas confier à tout le monde. Mais le marquis va vous attendre pour souper, et si vous voulez retourner chez Girder, je vous conterai tout cela chemin faisant.

– Et tous ces pauvres enfants, dit Edgar, votre bon plaisir est-il qu'ils passent ici la nuit à attendre l'explosion d'une tour qui n'est pas même en feu ?

– Sûrement non, si c'est l'intention de Votre Honneur qu'ils s'en retournent chez eux. Cependant ce ne serait pas un grand malheur ; ils crieraient un peu moins haut demain matin et dormiraient mieux le soir. Mais comme il plaira à Votre Honneur.

S'approchant alors des enfants qui étaient tous sur les mamelons des hauteurs, il les informa d'un air d'autorité que lord Ravenswood et le marquis d'Athol avaient donné ordre que l'explosion de la tour n'eût pas lieu avant le lendemain à midi, assurance consolante qui les décida à retourner au village. Deux ou trois d'entre eux restèrent pourtant près de Caleb pour en obtenir plus de renseignements, et notamment celui qu'il avait envoyé chercher du tabac tandis qu'il remplissait les fonctions de tournebroche chez le tonnelier.

– Monsieur Balderson, monsieur Balderson, lui criait-il, mais le château s'est éteint comme la pipe d'une vieille femme.

– Sans doute, sans doute, mon garçon, reprit le sommelier de Wolfcrag ; croyez-vous donc que le château d'un aussi grand seigneur que lord Ravenswood continuerait à brûler devant les propres yeux de son maître ? Et repoussant loin de lui l'enfant en haillons : – Il est toujours bon, dit-il à Edgar en se rapprochant de lui, d'apprendre aux enfants le respect qu'ils doivent à leurs supérieurs.

– Mais avec tout cela vous ne m'avez pas dit ce que sont devenus la poudre et les armes, Caleb, dit le Maître de Ravenswood.

– Oh ! les armes, reprit Caleb, c'est tout juste comme dans la chanson :

L'une par ci, l'autre par là ;

Et dans le nid de la corneille

Une autre encore s'en alla.

et quant à la poudre, j'en ai fait des échanges dans l'occasion avec des contrebandiers de Dunkerque pour de l'eau-de-vie, ce qui a servi à approvisionner le château pendant bien des années. Ce qui réjouit l'âme de l'homme ne vaut-il pas mieux que ce qui lui ôte l'âme du corps ? Cependant il en reste encore quelques livres, et c'est ce qui vous sert quand vous vous amusez à chasser, car dans ces derniers temps je n'aurais, ma foi, su comment vous en procurer. Mais à présent que votre colère est passée, dites-moi si le marquis ne sera pas mieux reçu à Wolfhope qu'il ne l'aurait été dans un château où, au point où en sont les choses, – et c'est un vrai malheur ! – il ne reste pour ainsi dire que les murailles.

– Je crois que vous pouvez avoir raison, Caleb ; mais avant de brûler mon château, même de cette manière, il me semble que vous auriez dû me mettre dans le secret.

– Non, non, fi donc, Votre Honneur ! C'est bien assez qu'un vieux manant comme moi conte des mensonges pour l'honneur de la famille ; il ne conviendrait pas que vous en fissiez autant, et d'ailleurs vous n'y consentiriez point. Les jeunes gens ne sont pas judicieux ; ils ne savent pas broder comme il faut une histoire. Or maintenant cet incendie, car ce sera un incendie, quand je devrais mettre le feu à la vieille écurie pour qu'on n'en puisse douter ; cet incendie, dis-je, sera une excuse pour demander dans le pays tout ce dont nous aurons besoin, et il me dispensera de dire tous les jours de nouveaux mensonges pour l'honneur de la famille, et le plus souvent sans être cru, ce qui est bien le pire.

– C'était fort dur en effet ; mais je ne vois pas trop, Caleb, ce que peut faire votre incendie pour votre véracité ou votre crédit.

– Ne vous disais-je pas que les jeunes gens ne sont pas judicieux ? Ce que peut faire l'incendie, malpeste ! je vous répète que ce feu sauvera l'honneur de la famille pendant des générations si l'on sait en tirer parti. Où sont les tableaux de famille ? me demandera quelque curieux. Le grand incendie de Wolfcrag les a détruits, répondrai-je. N'y a-t-il donc pas d'argenterie au château ? me dira un autre. Et le grand incendie ! dirai-je ; croyez-vous qu'on pense à l'argenterie quand on court le risque de la vie ? Mais que sont devenus les buffets, les tapis, les rideaux, les lits, tous les meubles précieux ? L'incendie ! l'incendie ! l'incendie ! ce sera une excuse toujours prête pour vous justifier de manquer de tout ce que vous devriez avoir. Jusqu'à un certain point cela vaudra mieux que toutes ces choses mêmes ; car les plus beaux meubles s'usent et se détériorent avec le temps, au lieu qu'en mettant

toujours l'incendie en avant avec adresse et prudence, l'honneur d'une noble famille peut se sauver, Dieu sait pendant combien d'années !

Ravenswood connaissait trop bien l'opiniâtreté de son majordome et la bonne opinion qu'il avait de lui-même pour discuter plus longtemps ce point avec lui ; le laissant donc s'applaudir du succès de sa ruse, il retourna au village, où il trouva tout le monde inquiet de son absence : le marquis, parce qu'il en ignorait la cause, les femmes, parce qu'elles craignaient que le souper ne se gâtât par un trop long retard. Chacun fut donc ravi de le voir arriver, et l'on apprit avec plaisir que le feu s'étaient éteint de lui-même avant d'avoir atteint l'endroit où la poudre était déposée, et sans avoir endommagé les murs extérieurs. Edgar ne jugea pas à propos d'entrer dans de plus longs détails sur le stratagème de son sommelier.

On leur servit un excellent souper, mais il ne fut pas possible de déterminer M. et Mistress Girder à se mettre à table avec leurs hôtes, même dans leur maison ; ils restèrent debout dans l'appartement, veillant avec soin à ce que rien ne manquât. Telles étaient les mœurs du temps. La vieille mère fut un peu moins cérémonieuse, parce qu'elle avait connu Edgar dans son enfance quand elle servait chez sa mère, et sa conduite tenait le milieu entre celle d'une aubergiste respectueuse, empressée de servir ses hôtes, et d'une maîtresse de maison qui reçoit chez elle une compagnie d'une condition supérieure à la sienne. Elle découpait, recommandait les meilleurs morceaux, pressait de manger, et elle se laissa persuader de s'asseoir à un coin de table, afin de prêcher d'exemple. Elle s'interrompait souvent pour remarquer que milord ne buvait pas, que le Maître de Ravenswood s'amusait à ronger un os bien sec, qu'elle regrettait de n'avoir à offrir à Leurs Seigneuries que des choses si peu dignes d'elles, que lord Allan, Dieu veuille avoir son âme ! aimait par-dessus toutes choses une oie salée, en disant qu'en latin une oie salée signifiait une tasse d'eau-de-vie(38) : or, que l'eau-de-vie qu'elle leur offrait était excellente, attendu qu'elle venait directement de France, car, ajouta-t-elle, en dépit de toutes les lois et de tous les jaugeurs de l'Angleterre, les barques de Wolfhope n'ont pas encore oublié le chemin de Dunkerque.

Elle fut interrompue en ce moment par un grand coup de coude que son gendre le tonnelier lui donna dans le côté, ce qui lui valut la réplique suivante :

– Vous n'avez pas besoin de me pousser ainsi, Gilbert : personne ne dit que vous sachiez d'où vient l'eau-de-vie, et il ne conviendrait pas que vous en fussiez instruit, vous qui êtes tonnelier de la reine. Mais qu'importe à reine, à roi et empereur, ajouta-t-elle en regardant alternativement le marquis et le Maître de Ravenswood, qu'une vieille femme comme moi achète quelques prises de tabac et son eau-de-vie

pour se tenir le cœur gai ?

S'étant ainsi tirée de ce qu'elle regardait comme un mauvais pas, la dame Loup-the-Dyke continua pendant le reste de la soirée à faire les frais de la conversation presque seule ; enfin les deux personnages de considération se levèrent de table et témoignèrent le désir de se retirer dans leur appartement.

On avait destiné au marquis la chambre d'apparat, celle qui, dans toutes les maisons qui s'élèvent un peu au-dessus de la simple chaumière, était sacrée et ne servait que dans les occasions importantes comme celle-ci. On ne connaissait pas encore l'art d'enduire les murs d'un plâtre poli, et les tapisseries étaient trop chères pour se trouver ailleurs que dans les demeures de la noblesse ou des personnes très riches. Le tonnelier, qui n'était pas sans vanité et qui jouissait de quelque aisance, avait donc imité l'usage des bons bourgeois d'alors et du chargé des campagnes, pour orner cet appartement d'un cuir doré qu'on fabriquait dans les Pays-Bas, et sur lequel étaient représentés des arbres et des animaux, avec quelques maximes morales, qui, quoique écrites en mauvais flamand, produisaient autant d'effet sur la conduite de ceux qui les avaient sous les yeux que si elles l'eussent été en excellent écossais.

L'ameublement avait un aspect un peu sombre, mais un excellent feu de vieilles douves brillait dans la cheminée, le lit était garni de linge d'une blancheur éclatante, les draps, de belle toile, n'avaient jamais servi, et n'auraient peut-être jamais quitté l'armoire sans cette grande occasion. Sur une toilette on voyait un miroir antique dans un cadre en filigrane, meuble qui avait autrefois appartenu au château voisin, et qui de là était venu chez le tonnelier, à défaut d'argent, en paiement de quelque ouvrage de son métier. Il était flanqué d'une bouteille à long cou de vin de Florence, près de laquelle était un verre de même taille que celui que Teniers se met ordinairement en main quand il place son portrait dans quelque fête de village. Pour pendant à ces sentinelles étrangères on voyait des factionnaires du pays monter la garde de l'autre côté du miroir, un pot rempli d'ale, et un quaigh d'ivoire et d'ébène, cerclé en argent, ouvrage des propres mains de Gilbert Girder, et qu'il montrait avec vanité comme un chef-d'œuvre. Outre les précautions contre la soif, on en avait pris d'autres contre la faim en plaçant sur la toilette un plat de gâteaux d'Écosse, de sorte que l'appartement semblait approvisionné de manière à pouvoir soutenir un siège de deux ou trois jours.

Le valet de chambre du marquis se trouvait déjà dans l'appartement, étalant la riche robe de chambre de brocart de son maître sur un grand fauteuil de cuir sur roulettes qu'on avait placé en face de la cheminée. Maintenant laissons ce noble personnage se

délasser de ses fatigues en se mettant au lit, et jouir de tous les préparatifs qu'on avait faits pour le recevoir, et que nous avons détaillés un peu longuement parce qu'ils servent à faire connaître les anciennes mœurs d'Écosse.

Nous ne nous appesantirons pas autant sur la description de la chambre à coucher du Maître de Ravenswood ; c'était celle qu'occupaient ordinairement le tonnelier et sa femme : elle était ornée d'un portrait en buste, de grandeur naturelle, de Gilbert Girder lui-même, peint par un artiste français qui était venu, mourant de faim, et Dieu sait comment et pourquoi ! de Flessingue ou de Dunkerque à Wolfhope sur un lougre de contrebande. Les traits étaient bien ceux de cet artisan grossier et opiniâtre, qui ne manquait pourtant pas de bon sens ; mais le peintre avait donné à l'ensemble une tournure de grâces françaises qui faisaient un si plaisant contraste avec la gravité imperturbable de l'original qu'il était difficile de les comparer sans rire. Girder et sa famille n'étaient pas peu fiers de ce chef-d'œuvre, qui les avait pourtant exposés à la censure de tous les voisins ; on disait que, quoique le tonnelier fût l'homme le plus riche du village, il ne lui convenait pas d'avoir des objets de luxe que les gens d'une condition élevée doivent seuls se permettre, et qu'il s'était rendu coupable d'un acte de vanité et de présomption impardonnable chez un homme de son état. Mon respect pour la mémoire de feu mon ami M. Dick Tinto m'a obligé à parler de ce portrait avec quelque détail, mais je fais grâce au lecteur de ces observations curieuses, quoique prolixes, sur le style de l'école française et sur l'état de la peinture en Écosse au commencement du dix-septième siècle.

Du reste, on avait fait dans la chambre à coucher du Maître de Ravenswood les mêmes apprêts que dans celle du marquis.

Le lendemain de très bonne heure, les deux parents songèrent à partir, mais il fallut auparavant accepter un déjeuner où il ne régnait pas moins de profusion que dans le souper de la veille : des viandes chaudes et froides, des poudings de gruau d'avoine, du vin, des liqueurs, du lait préparé de maintes manières prouvèrent le même désir de faire honneur à leurs hôtes que les propriétaires hospitaliers de cette demeure en avaient montré la veille. Tout le hameau de Wolfhope s'occupait alors des préparatifs du départ ; on payait les mémoires, on se serrait la main, on attelait les chevaux à la voiture, on sellait ceux des gens de la suite. Le marquis laissa une pièce d'or à titre de gratification pour les gens du tonnelier, qui fut tenté un instant d'en faire son profit, Dingwall l'ayant assuré qu'il le pouvait en conscience, puisque c'était lui qui avait fait tous les frais de la réception du marquis. Mais malgré cette décision légale, Girder ne put se résoudre à ternir l'éclat de son hospitalité. Il se contenta de dire à ses domestiques

qu'il les regarderait comme des ingrats s'ils achetaient pour un sou d'eau-de-vie avec cet argent ailleurs que chez lui, et comme le pourboire devait probablement être employé à l'usage qui lui a fait donner ce nom, il se consola en pensant que, de cette manière, la donation du marquis retomberait dans sa poche, sans nuire le moins du monde à sa réputation de libéralité.

Tandis qu'on faisait tous les arrangements pour le départ, Ravenswood faisait épanouir le cœur de son vieux majordome en l'informant du changement favorable qui allait vraisemblablement s'opérer dans sa situation. Il ne l'en instruisit cependant qu'avec quelques précautions, car il savait combien son imagination prenait feu aisément. Il lui remit en même temps la majeure partie du peu d'argent qui lui restait, en l'assurant qu'il n'en aurait lui-même aucun besoin, ce qu'il fut obligé de lui répéter plusieurs fois. Il finit par lui recommander de la manière la plus positive de renoncer à toutes manœuvres contre les habitants de Wolfhope, leurs celliers, leurs poulaillers, leurs basses-cours, et généralement tout ce qui leur appartenait ; et le vieux serviteur y consentit plus aisément que son maître ne s'y attendait.

– Sans doute, dit-il, sans doute ce serait une honte, un péché, un déshonneur pour la famille que de harceler ces pauvres créatures quand on peut s'en passer : d'ailleurs, ajouta-t-il, il est peut-être prudent de les laisser respirer pendant quelque temps, afin de les trouver plus disposées à bien se montrer quand le besoin pourra l'exiger.

Cette affaire étant réglée, le Maître de Ravenswood, après avoir fait des adieux affectueux à son vieux domestique, rejoignit son noble parent, qui était prêt à monter en voiture. Leurs deux hôtesses, la jeune et la vieille, étaient à la porte et faisaient encore des révérences quand l'équipage, traîné par six excellents chevaux, était déjà au bout du village. John Girder était derrière elles, tantôt jetant les yeux sur sa main droite, qui avait eu l'honneur d'être serrée par celles d'un lord et d'un marquis, tantôt tournant la tête en arrière, comme si, en voyant le désordre et la confusion qui régnaient dans la maison et qui étaient la suite inévitable de la visite qu'il venait de recevoir, il eût cherché à établir une balance entre la distinction qui lui avait été accordée et la dépense qu'elle lui avait occasionnée.

– Allons, allons, dit-il enfin d'un ton d'oracle, que chacun se mette à sa besogne comme s'il n'existait en ce monde ni marquis, ni Maître, ni duc, ni duchesse, ni lord, ni laird ; qu'on balaie la maison, qu'on mette de côté le reste des repas ; et s'il y a quelque chose qui ne puisse plus servir, qu'on le donne aux pauvres. Maintenant, ma mère et ma femme, il ne me reste à vous demander qu'une chose, c'est de ne jamais me

rebattre les oreilles, en bien ni en mal, de la visite que nous avons reçue ; faites entre vous et vos commères tous les bavardages qu'il vous plaira, mais quant à moi je ne veux pas en avoir la tête rompue.

Un mot de John Girder était un ordre, car il était chez lui monarque assez absolu. Chacun reprit ses occupations ordinaires, et on le laissa bâtir des châteaux en Espagne, si bon lui semblait, sur les nouvelles faveurs qu'il pouvait espérer de la cour.

CHAPITRE XXVII

Par les cheveux enfin j'ai saisi la fortune.
Si jamais de mes mains je la laisse échapper ;
C'est moi seul à présent qu'il faut en inculper.
Mais celui qui longtemps fut battu par l'orage
Du retour du beau temps fait un meilleur usage.

Ancienne comédie.

Nos voyageurs arrivèrent à Édimbourg sans accident, et le Maître de Ravenswood établit son domicile chez le marquis, comme cela avait été convenu entre eux préalablement.

Cependant la crise politique qu'on attendait ne tarda point à arriver, et la reine Anne accorda aux tories, dans le gouvernement de l'Écosse, un ascendant qu'ils ne pouvaient pas conserver bien longtemps. Il n'entre pas dans notre plan de retracer ici les causes et les suites de cette révolution. Il nous suffit de dire que chaque parti en fut affecté conformément à ses principes et à ses intérêts. En Angleterre, un grand nombre d'épiscopaux, ayant à leur tête Harley, depuis comte d'Oxford, affectèrent de se séparer des jacobites et en acquirent le sobriquet de *whimsicals* (capricieux) ; en Écosse, au contraire, le parti de la haute Église ou les Cavaliers, comme ils s'appelaient, furent plus conséquents, quoique peut-être moins prudents dans leur politique ; car ils regardèrent tous les changements qui se firent alors comme un premier pas pour appeler au trône, lors du décès de la reine, son frère le chevalier de Saint-George. Ceux de ses partisans qui s'étaient trouvés froissés conçurent les espérances les plus déraisonnables non seulement de s'indemniser aux dépens de leurs ennemis, mais même d'en tirer une vengeance complète, tandis que les familles attachées au parti whig entrevoyaient le renouvellement des maux qu'elles avaient soufferts sous les règnes de Charles II et de son frère, et craignaient de subir les mêmes confiscations qui avaient été prononcées contre les jacobites pendant le règne de Guillaume.

Mais ceux qui concevaient le plus d'alarmes étaient ces hommes prudents dont on trouve un certain nombre dans tous les gouvernements, et qui fourmillent dans une administration provinciale, telle qu'était alors celle d'Écosse, ces hommes qui sont ce que Cromwell appelait *waiters upon Providence,* les serviteurs de la

Providence, et, en d'autres termes, les constants adhérents du parti au pouvoir. La plupart d'entre eux se hâtèrent d'aller faire abjuration de leurs sentiments politiques entre les mains du marquis d'Athol ; et comme on vit bientôt le vif intérêt qu'il prenait aux affaires de son jeune parent, le Maître de Ravenswood, ils furent les premiers à lui suggérer les mesures à prendre pour le faire réintégrer au moins dans une partie des domaines de ses ancêtres, et pour obtenir la révocation de la sentence qui avait dégradé sa famille de noblesse.

Le vieux lord Turntippet fut un de ceux dont les discours montrèrent le plus d'ardeur en faveur de Ravenswood. Son cœur saignait, dit-il, en voyant un si brave jeune homme, d'une famille si noble et si ancienne, parent du marquis d'Athol, de l'homme qu'il honorait le plus sur la terre, réduit à une si triste situation. Et pour contribuer autant qu'il le pouvait à relever cette antique maison, il envoya à Edgar trois vieux portraits de famille sans cadres et six grandes chaises à dossier garnies de coussins sur lesquels étaient brodées les armes de la maison de Ravenswood : il ne lui réclamait rien, observait-il, ni de l'intérêt ni du principal, quoiqu'il les eût payés de son argent depuis plus de seize ans, lors de la vente du mobilier de la maison du feu lord Ravenswood dans Canongate.

Lord Turntippet avait accompagné lui-même les porteurs de ce splendide présent, mais il fut encore plus déconcerté que surpris, quoiqu'il tâchât de ne montrer que de l'étonnement, en voyant l'air d'indifférence avec lequel il fut reçu par le marquis, qui lui dit que, s'il voulait faire une restitution qui pût avoir quelque mérite aux yeux du Maître de Ravenswood et de ses amis, il devait y comprendre une belle ferme qui lui avait été hypothéquée par le feu lord pour une somme qui ne montait pas au quart de sa valeur, et qu'il s'était fait adjuger en pleine et absolue propriété grâce au désordre qui régnait dans les affaires de cette famille et par des moyens que les hommes de loi connaissaient alors parfaitement.

Le vieux complaisant du pouvoir se récria sur cette proposition ; il prit Dieu à témoin qu'il ne voyait aucune raison pour que le jeune Ravenswood désirât de rentrer en possession de cette ferme, puisqu'il allait être réintégré dans les domaines que sir William avait usurpés sur sa famille, ce à quoi il était disposé à l'aider de tout son pouvoir, parce que c'était une chose juste et raisonnable. Enfin il offrit d'en assurer après son décès la propriété à son jeune ami.

Il n'en fut pourtant pas quitte à si bon marché, et, plutôt que de se brouiller avec le marquis d'Athol, il rendit la ferme en recevant la somme qui lui était due originairement ; c'était le seul moyen qu'il eût pour faire la paix avec les hautes puissances du jour, et il retourna chez lui chagrin et mécontent, disant avec amertume à ses confidents

intimes que tous les changements d'administration lui avaient toujours valu quelque petit avantage, mais que celui-ci lui coûtait la plus belle plume de son aile.

On employa les mêmes moyens à l'égard des autres personnes qui avaient profité des malheurs de la famille, et sir William Ashton, qui avait perdu la place de lord garde des sceaux, fut menacé d'un pourvoi devant le parlement pour la cassation des sentences par lesquelles les cours de justice civiles lui avaient adjugé le château et la baronnie de Ravenswood. Avec lui pourtant le Maître de Ravenswood crut devoir agir avec la plus grande franchise, tant à cause de l'hospitalité qu'il en avait reçue que par suite de son amour pour Lucie. Il lui écrivit donc pour lui avouer l'engagement qui existait entre lui et miss Ashton, lui demanda son consentement à leur mariage, et l'assura que s'il l'accordait il réglerait lui-même comme il le jugerait convenable toutes les difficultés qui les divisaient.

Le même courrier qui devait porter cette lettre fut chargé d'en remettre une autre à lady Ashton. Ravenswood la suppliait d'oublier tous les sujets de ressentiment qu'il aurait pu lui donner involontairement, s'étendant fort au long sur l'attachement qu'il avait conçu pour sa fille, attachement qu'il était assez heureux pour croire réciproque, la conjurant de se montrer une véritable Douglas en oubliant d'anciennes préventions, des haines sans fondement, et la priant de croire qu'elle trouverait toujours un serviteur fidèle et respectueux dans celui qui signait Edgar, Maître de Ravenswood.

Il écrivit une troisième lettre à Lucie, et le messager fut chargé de chercher quelque moyen pour la lui remettre en mains propres. Elle contenait les plus fortes protestations d'une constance éternelle et lui parlait du changement qui s'opérait dans sa fortune comme d'une circonstance dont le plus grand prix à ses yeux était de tendre à écarter les obstacles qui pouvaient s'opposer à leur union. Il lui faisait part des démarches qu'il venait de faire pour obtenir le consentement de ses parents et lui exprimait son espoir qu'elles ne seraient pas infructueuses. Dans le cas contraire, il se flattait que son absence d'Écosse pour une mission importante et honorable donnerait aux préjugés le temps de s'affaiblir, et les rendrait plus faciles à déraciner à son retour. Il comptait au surplus que la constance et la fermeté de miss Ashton triompheraient de tout ce qu'on pourrait tenter pour la faire manquer à la foi qu'elle lui avait promise. La lettre était fort longue, mais comme elle était plus intéressante pour les deux amants qu'elle ne pourrait l'être pour nos lecteurs, nous nous bornons à en rapporter ce qui précède.

Le Maître de Ravenswood reçut une réponse à chacune de ces lettres, d'un style bien différent, et par trois voies différentes.

La réponse de Lady Ashton lui parvint par l'exprès qu'il avait envoyé, et à qui elle ne permit de rester au château que le temps qui lui fut strictement nécessaire pour la lettre suivante.

« À M. Ravenswood de Wolfcrag.

Monsieur et inconnu,

J'ai reçu une lettre signée Edgar, Maître de Ravenswood, et je ne sais trop à qui je dois l'attribuer, puisque la famille qui porte ce nom a été dégradée de noblesse pour cause de haute trahison en la personne d'Allan, feu lord Ravenswood.

Si par hasard c'est vous, monsieur, qui avez pris ce titre, vous voudrez bien savoir que je réclame le plein exercice des droits d'une mère sur miss Lucie Ashton ma fille, que j'ai irrévocablement destinée à un homme digne d'elle. Quand il en serait autrement, je ne pourrais accueillir aucune proposition de cette nature de votre part ni de celle de votre famille, qui a constamment porté les armes contre la liberté du peuple et contre les immunités de l'Église de Dieu. Ce n'est pas le souffle d'une prospérité passagère qui peut changer mes sentiments à cet égard. De même que le saint roi David, j'ai déjà vu les méchants revêtus de grands pouvoirs s'élever comme le laurier au vert feuillage : je passai ; ils n'existaient déjà plus.

Je vous prie, monsieur, de bien vous pénétrer de ces vérités, par égard pour vous-même, et je vous engage à ne pas vous adresser davantage à votre servante

MARGUERITE DOUGLAS OU ASHTON. »

Deux jours après avoir reçu cette épître peu satisfaisante, le Maître de Ravenswood fut arrêté dans la grande rue d'Édimbourg par un homme qu'il reconnut pour le domestique de confiance de sir William Ashton : Lockard ôta son chapeau, le salua respectueusement, lui demanda pardon de l'arrêter ainsi dans la rue, lui remit une lettre dont il avait été chargé par son maître et disparut aussitôt. Elle contenait quatre pages in-folio couvertes d'une écriture très serrée, et, comme cela arrive souvent dans les compositions des grands jurisconsultes, on aurait pourtant pu la réduire à bien peu de chose. Ce qui en résultait le plus évidemment, c'était que celui qui l'avait écrite s'était trouvé dans un grand embarras pour la rédiger. Sir William commençait par s'étendre fort au long sur le cas tout particulier qu'il faisait de son jeune ami le Maître de Ravenswood, et sur la haute estime qu'il avait toujours eue pour son ancien ami le marquis d'Athol. Il espérait que, quelques mesures qu'ils puissent adopter en ce qui le concernait, ils auraient les égards convenables à la sainteté des jugements obtenus *in foro contentioso :* il protestait devant Dieu et devant les hommes que si les lois d'Écosse et les sentences rendues en conformité d'icelles

devaient subir un affront devant telle assemblée que ce pût être, les maux qui en résulteraient pour le public feraient à son cœur une blessure plus profonde que tout le préjudice que des procédés si irréguliers pourraient apporter à ses intérêts personnels. Il appuyait beaucoup sur la générosité, sur le pardon mutuel des injures et disait quelques mots sur l'instabilité des choses humaines, lieu commun toujours à l'usage du parti politique qui succombe. Il regrettait pathétiquement et blâmait avec douceur la précipitation avec laquelle on lui avait retiré la charge de lord garde des sceaux, qu'une longue expérience l'avait mis en état de remplir, il osait dire, au grand avantage du public, sans qu'on se fût même donné la peine de s'assurer jusqu'à quel point ses principes politiques différaient de ceux de l'administration actuelle. Il était bien convaincu que le marquis d'Athol n'avait en vue que le bien public, qu'il y travaillait aussi sincèrement que lui-même et que qui que ce fût, et si, dans une conférence, ils étaient convenus de la marche à suivre pour arriver à ce but si désirable, il l'aurait volontiers appuyé de tout son crédit et de tous ses moyens. Quant à l'engagement existant entre sa fille et Ravenswood, il n'en parlait que d'une manière contrainte. Il regrettait que cette démarche prématurée eût eu lieu ; il prenait son jeune ami à témoin qu'il ne lui avait jamais donné aucun encouragement ; il lui rappelait qu'une transaction *inter minores,* qu'un engagement contracté par une fille sans le concours de ses curateurs naturels était nul et de nul effet aux yeux de la loi. Cette mesure précipitée avait produit sur l'esprit de lady Ashton un très mauvais effet ; elle avait fortifié ses préjugés, et il ne fallait pas songer à les détruire quant à présent. Son fils le colonel de Sholto Douglas Ashton s'était rangé de la manière la plus prononcée du côté de sa mère : ainsi donc il ne pourrait accorder à son jeune ami le consentement qu'il lui demandait sans se mettre en opposition contre toute sa famille et sans risquer d'y opérer une rupture, danger auquel il ne pourrait s'exposer. Il finissait pas espérer que le temps, ce grand médecin, remédierait à tout cela.

Dans un post-scriptum assez court, sir William disait un peu plus clairement que plutôt que d'exposer les lois d'Écosse à recevoir une blessure mortelle, dans le cas où, contre son attente, il plairait au parlement de casser des jugements solennellement rendus, il consentirait à faire extrajudiciairement des sacrifices considérables.

Quelques jours après, un inconnu remit à la porte du marquis d'Athol la lettre suivante, adressée au Maître de Ravenswood :

« J'ai reçu votre lettre, mais ce n'a pas été sans danger. Ne m'écrivez plus jusqu'à ce qu'il arrive un temps plus heureux. Je suis obsédée, mais je serai fidèle à ma parole tant que le ciel me conservera l'usage de la raison. C'est une consolation pour moi de savoir que la

fortune vous favorise, et j'en ai grand besoin. » Ce billet était signé L. A.

Ce peu de lignes remplit Ravenswood des plus vives alarmes. Malgré la défense de Lucie, il fit de nouvelles tentatives pour lui faire parvenir de nouvelles lettres, et même pour en obtenir une entrevue ; mais il ne put réussir, et il n'eut que la mortification d'apprendre qu'on avait pris les plus grandes précautions pour empêcher toute possibilité de correspondance entre eux.

Toutes ces circonstances contrariaient d'autant plus Ravenswood qu'il ne pouvait différer plus longtemps à partir d'Écosse pour s'acquitter de la mission importante qui venait de lui être confiée. Avant son départ il remit la lettre de sir William entre les mains du marquis d'Athol, qui, après l'avoir lue, lui dit en souriant que l'ancien lord garde des sceaux avait laissé passer ses jours de grâce, et qu'il fallait qu'il apprît maintenant de quel côté se levait le soleil. Ce fut avec la plus grande difficulté qu'Edgar en arracha la promesse que, dans le cas où sir William consentirait à son mariage avec Lucie, il transigerait avec lui sur toutes ses prétentions, sans porter l'affaire devant le parlement.

– C'est sacrifier les droits de votre naissance, lui dit le marquis, et j'aurais bien de la peine à y consentir si je n'étais bien convaincu que lady Ashton, lady Douglas, ou n'importe quel nom elle se donne, n'en démordra point, et que jamais son mari n'osera la contrarier.

– J'espère cependant, milord, que vous voudrez bien songer que je regarde mon engagement comme sacré.

– Je vous donne ma parole d'honneur que je veux vous servir jusque dans vos folies. Je vous ai fait connaître mon opinion, mais je vous promets d'agir d'après la vôtre, si l'occasion s'en présente.

Le Maître de Ravenswood ne put que faire les plus vifs remerciements à ce parent généreux, à cet ami véritable, et il lui laissa plein pouvoir d'agir pour lui, en toute circonstance, comme il jugerait à propos. Il lui fit alors ses adieux et partit pour le continent, où la mission qu'il avait à remplir paraissait devoir le retenir quelques mois.

CHAPITRE XXVIII

Désarme-t-on ainsi les rigueurs d'une belle ?

SHAKESPEARE, *Richard III.*

Un an s'était passé depuis le départ du Maître de Ravenswood pour le continent. On ne croyait pas qu'il dût y rester si longtemps, cependant il y était encore retenu par les affaires de la mission dont il avait été chargé, ou, suivant un bruit généralement répandu, par d'autres affaires qui le concernaient personnellement. Pour faire connaître à nos lecteurs dans quel état se trouvaient alors les choses dans la famille de sir William Ashton, nous allons rapporter une conversation confidentielle qui eut lieu à cette époque entre Bucklaw et son complaisant compagnon de bouteille, le fameux capitaine Craigengelt.

Ils étaient assis aux deux côtés d'une immense cheminée, dans la salle à manger du château de Girnington. Un grand feu de bois brillait dans l'âtre ; une table ronde placée entre eux soutenait deux verres et quelques bouteilles d'excellent bourgogne, et cependant le maître du château avait l'air sérieux, pensif et réfléchi, tandis que le parasite songeait à ce qu'il pourrait dire ou faire pour prévenir ce qu'il redoutait le plus au monde, un accès d'humeur de celui dont il cultivait assidûment les bonnes grâces. Après un long silence, qui n'était interrompu que par le bruit que faisait Bucklaw en battant la mesure contre terre avec la semelle de sa botte, Craigengelt se hasarda enfin à le rompre le premier.

– Je veux être damné, dit-il, si l'on vous prendrait en ce moment pour un homme qui est sur le point de se marier. Que le diable m'emporte si vous n'avez pas plutôt l'air d'un malheureux condamné au gibet !

– Grand merci du compliment, répondit Bucklaw ; mais je suppose que vous pensez à ce qui peut vous arriver quelque jour. Je vous prie, capitaine, pourquoi aurais-je l'air gai et joyeux quand je me sens mélancolique, et diablement mélancolique ?

– Et c'est ce qui fait que je me donne au diable. Vous êtes à la veille de faire le meilleur mariage du pays, un mariage que vous avez vivement désiré, et vous avez l'air rechigné comme une ourse à qui

l’on vient d’enlever ses petits !

– Je ne sais, répondit Bucklaw d’un ton d’humeur, si je conclurais ce mariage ou non si je ne me trouvais trop avancé pour reculer.

– Reculer ! s’écria Craigengelt, d’un air d’étonnement bien joué. Ce serait jouer à qui perd gagne. Reculer ! La dot de la fille…

– Dites de la jeune lady, s’il vous plaît, dit Bucklaw en l’interrompant.

– Oh bien ! bien ! je n’ai pas dessein de lui manquer de respect. Mais la dot de miss Ashton n’est-elle pas égale à celle que pourrait vous apporter quelque autre héritière que ce fût dans tout le Lothian ?

– Cela peut-être vrai, mais que m’importe sa dot ? ne suis-je pas assez riche ?

– Et la mère, qui vous aime comme un de ses enfants !

– Même un peu plus que quelques-uns d’entre eux, à ce que je pense. Au surplus, je ne crois pas qu’elle fasse une grande dépense d’affection.

– Et le colonel Sholto Douglas Ashton, qui désire ce mariage plus qu’aucune chose au monde.

– Parce qu’il pourra contribuer à le faire arriver au parlement.

– Et le père, qui est aussi impatient de voir ce mariage se conclure que je l’ai jamais été de voir la fin d’une partie que je suis près de gagner !

– Sans doute, dit Bucklaw avec le même ton d’indifférence. Il désire assurer à sa fille le meilleur parti possible, puisqu’il ne lui est pas permis de la vendre pour sauver le domaine de Ravenswood que le parlement va arracher de ses griffes.

– Mais que direz-vous de la jeune demoiselle ? Il n’en existe pas une plus jolie dans toute l’Écosse. Vous en étiez fou quand elle ne voulait pas de vous, et aujourd’hui qu’elle consent à vous épouser et à renoncer à son engagement avec ce Ravenswood, voilà que vous faites le dédaigneux ! Je ne puis m’empêcher de le dire, il faut que vous ayez le diable au corps. Vous ne savez ni ce qu’il vous faut ni ce que vous voulez.

– Je vais vous le dire en deux mots, reprit Bucklaw en se levant et en se promenant dans l’appartement : je voudrais savoir pourquoi diable miss Ashton a changé d’avis si subitement ?

– Pourquoi vous en inquiéter, puisque le changement est en votre faveur ?

– Vous pouvez avoir raison. Je n’ai jamais beaucoup connu les

belles dames, et pourtant je sais qu'elles sont souvent capricieuses en diable. Mais il y a dans le changement de miss Ashton quelque chose de trop soudain, de trop sérieux pour que ce ne soit que l'effet d'un caprice ; c'est l'ouvrage de lady Ashton. Elle connaît toutes les manœuvres qu'il faut employer pour réduire l'esprit humain, de même qu'on emploie les martingales, les cavessons pour dompter un jeune cheval.

– Comment pourrait-on le dresser sans cela ? Comment le rendrait-on soumis et docile ?

– Cela est pourtant vrai, dit Bucklaw en suspendant sa marche, et en s'appuyant sur le dos d'une chaise. D'ailleurs Ravenswood est encore sur mon chemin. Croyez-vous qu'il renonce à l'engagement de Lucie ?

– Bien certainement il y renoncera. Que signifie cet engagement quand ils sont sur le point, lui de prendre une autre femme, elle de choisir un autre mari ?

– Et vous croyez bien sérieusement qu'il va se marier en pays étranger, comme nous l'avons entendu dire ?

– N'avez-vous pas entendu vous-même le capitaine Westenho parler des préparatifs qu'on fait pour cet heureux hymen ?

– Le capitaine Westenho vous ressemble un peu trop, Craigengelt, pour qu'il puisse être ce que sir William appellerait un témoin irrécusable. Personne ne peut mieux boire, mieux jouer, mieux jurer ; et je crois que lorsqu'il s'agit de mentir et de tromper, il ne s'en acquitte pas moins bien. Toutes ces qualités peuvent être utiles, Craigengelt, quand elles s'exercent dans une sphère convenable ; mais elles sentent un peu trop le flibustier pour figurer dans une cour de justice.

– Eh bien ! n'en croirez-vous pas le colonel Douglas Ashton ? Ne nous a-t-il pas assuré qu'il avait entendu le marquis d'Athol dire publiquement, sans savoir qu'il fût présent, que son jeune parent avait arrangé ses affaires de manière à ne pas être obligé de sacrifier le domaine de ses pères pour obtenir la fille langoureuse d'un vieux fanatique sans crédit, et que Bucklaw était le bienvenu à porter les vieux souliers de Ravenswood ?

– A-t-il bien osé parler ainsi ! s'écria Bucklaw en se livrant à un de ces accès de colère auxquels il s'abandonnait assez souvent : si je l'avais entendu, de par le ciel ! je lui aurais arraché la langue du gosier devant ses courtisans, ses flatteurs et sa garde de montagnards. Comment Sholto ne lui a-t-il point passé son épée au travers du corps ?

– Je veux être capot si je le sais. Bien certainement le marquis le

méritait bien ; mais c'est un vieillard, un ministre d'État ; il y aurait plus de danger que d'honneur à avoir une affaire avec lui. Pensez à dédommager miss Ashton du tort que de pareils propos peuvent lui faire plutôt que de songer à un homme trop vieux pour se battre, et placé trop haut pour que vous puissiez l'atteindre.

– Je l'atteindrai pourtant quelque jour, ainsi que son cher parent Ravenswood. Mais en attendant je ferai ce qu'exige l'honneur de miss Ashton : il ne faut pas qu'il souffre de tout ce qu'ils peuvent dire. C'est pourtant une sotte affaire, et je voudrais bien qu'elle fût terminée. Allons, Craigengelt, remplissez nos verres, et buvons à sa santé. Une bonne bouteille de vin vaut mieux que tous les bonnets des plus nobles têtes de l'Europe.

CHAPITRE XXIX

Tel était le sujet de tous nos entretiens.
Étions-nous tête à tête ou bien en compagnie,
Sans cesse elle en était plus ou moins poursuivie :
Enfin elle perdait à table l'appétit,
Et ne pouvait compter sur le sommeil au lit.

SHAKESPEARE, *Les Méprises.*

Le lendemain matin vit Bucklaw et son fidèle Achate, Craigengelt, arriver au château de Ravenswood. Ils y furent reçus avec de grandes démonstrations d'amitié par sir William, lady Ashton et leur fils aîné, le colonel Sholto Douglas Ashton. Après avoir longtemps rougi et bégayé, car Bucklaw, malgré son caractère ferme et intrépide sur bien des points, avait cette timidité puérile qui est le partage assez ordinaire de ceux qui ont peu vécu dans la bonne société, il parvint enfin à dire qu'il désirait avoir un entretien avec miss Ashton relativement à leur futur mariage. Sir William et son fils jetèrent les yeux sur lady Ashton, qui répondit avec un air d'aisance qu'elle allait faire venir sa fille sur-le-champ ; – Mais j'espère, ajouta-t-elle en souriant agréablement, qu'attendu la grande jeunesse de Lucie et la circonstance qu'elle a eu la faiblesse de se laisser déjà persuader de contracter un engagement dont elle rougit aujourd'hui, notre ami, M. Bucklaw, lui pardonnera si elle désire que je sois présente à cette entrevue.

– Je vous proteste, ma chère dame, répondit Bucklaw, que c'est précisément ce que je souhaite moi-même, car j'ai si peu d'habitude de ce qu'on appelle la galanterie que je commettrai certainement quelque misérable bévue si je n'ai l'avantage d'avoir un interprète tel que vous.

Ce fut ainsi que le trouble et l'embarras que Bucklaw éprouvait en ce moment lui firent oublier les craintes qu'il avait eues la veille que lady Ashton n'eût employé quelque manœuvre pour déterminer sa fille à consentir tout d'un coup à un mariage pour lequel elle avait témoigné jusqu'alors le plus grand éloignement, et il perdit par là l'occasion de s'assurer par lui-même des véritables sentiments de Lucie.

Le père et le fils sortirent du salon avec le capitaine, et lady Ashton ne tarda pas à y rentrer suivie de sa fille. Lucie parut à Bucklaw telle qu'il l'avait vue précédemment, plutôt calme qu'agitée ; mais un meilleur juge que lui aurait eu peine à décider si ce calme avait pour

cause l'indifférence ou le désespoir. Il était d'ailleurs trop ému lui-même pour pouvoir soumettre à un examen attentif les dispositions de la jeune personne ; il bégaya deux ou trois phrases incohérentes, confondit tout ce qu'il voulait dire et resta court avant d'avoir pu finir son discours.

Miss Ashton l'avait écouté, ou du moins avait eu l'air de l'écouter. Mais elle ne lui fit aucune réponse, et continua à s'occuper d'un ouvrage de broderie auquel elle paraissait donner toute son attention, soit par instinct, soit par habitude. Lady Ashton était assise à peu de distance dans une embrasure de croisée, et voyant que Bucklaw était au bout de son rôle, et que sa fille gardait le silence, elle s'écria d'un ton qui tenait le milieu entre la douceur et le reproche : – Lucie ? eh bien ! ma chère, à quoi pensez-vous donc ? N'avez-vous pas entendu ce que M. Bucklaw vient de vous dire ?

L'esprit de la malheureuse fille paraissait n'avoir pas conservé le souvenir de la présence de sa mère. Elle tressaillit a sa voix, laissa tomber son aiguille et prononça, à la hâte et presque tout d'une haleine, ces paroles contradictoires. – Non, madame. Si, milady. Je vous demande pardon. Je n'ai pas entendu.

– Vous n'avez pas besoin de rougir, mon enfant, et encore moins de pâlir et de trembler, dit lady Ashton en s'approchant d'elle. Nous savons qu'une jeune demoiselle bien née ne doit pas se montrer empressée d'écouter les compliments des jeunes gens. Mais vous devez songer que M. Hayston est autorisé par vos parents à vous parler comme il vient de le faire, et que vous avez consenti à l'écouter favorablement. Vous savez combien votre père et moi nous avons à cœur de vous voir faire un mariage si sortable.

Le ton avec lequel lady Ashton prononçait ces paroles respirait la douceur et la tendresse maternelle, mais ses regards, dirigés vers sa fille, lui intimaient en même temps un ordre rigoureux et sévère. Il s'agissait de tromper Bucklaw, ce qui n'était pas très difficile ; mais la pauvre Lucie s'était accoutumée à lire dans les yeux de sa mère ses moindres volontés, quand même celle-ci jugeait à propos de n'en instruire qu'elle.

Miss Ashton, assise sur sa chaise dans un état d'immobilité parfaite, paraissait frappée de terreur, roulant autour d'elle des yeux égarés, et continuant à garder le silence. Bucklaw, qui, pendant tout ce temps, s'était promené en long et en large dans le salon, était parvenu à retrouver sa présence d'esprit, et s'arrêtant tout à coup en face de Lucie : – Je crois, miss Ashton, lui dit-il, que j'ai joué le rôle d'un sot. J'ai voulu vous parler comme on dit que les jeunes filles aiment qu'on leur parle ; vous n'y avez rien compris, et cela ne m'étonne point, car du diable si j'y comprends rien moi-même ! Mais, une fois pour toutes,

je veux m'expliquer en bon Écossais. Votre père et votre mère consentent que je vous épouse ; je vous dirai donc que, si vous voulez accepter pour mari un jeune homme franc et loyal qui jamais ne vous contrariera en la moindre chose, vous n'avez qu'un mot à dire. Je vous mettrai à la tête du plus bel établissement qui soit dans le Lothian ; vous choisirez entre le château de Girningham et celui de Bucklaw ; vous aurez la maison de lady Girnington à Édimbourg dans Canongate ; vous irez où il vous plaira ; vous ferez ce que vous voudrez ; vous verrez qui bon vous semblera. Cela est clair. Seulement je réserve un coin au bas bout de la table pour un mauvais sujet de mes amis, de la compagnie duquel je me passerais fort bien, si ce coquin n'avait eu l'art de me persuader qu'elle m'est absolument nécessaire ; ainsi j'espère que vous ne bannirez pas Craigengelt, quoique certainement il ne soit pas difficile de trouver meilleur société.

– Fi donc, Bucklaw, fi donc ! s'écria lady Ashton : comment pouvez-vous supposer que Lucie ait la moindre idée de bannir de chez vous cette franche et bonne créature, le brave capitaine Craigengelt ?

– Il est très vrai, milady, que la franchise, l'honnêteté et la bravoure sont trois qualités qu'il possède au même degré. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Le drôle connaît ma manière d'être, il sait se rendre utile, il se plie à toutes mes fantaisies, et, comme je vous le disais, j'aurais peine à m'en passer. Mais encore un coup ce n'est pas ce dont il s'agit, et puisque j'ai eu assez de courage pour vous faire directement ma proposition, miss Ashton, je serais charmé de recevoir une réponse de votre propre bouche.

– Mon cher Bucklaw, dit lady Ashton, permettez-moi de venir au secours de la timidité de ma fille. Je vous dis en sa présence qu'elle a déjà consenti à se laisser guider par son père et par moi dans cette affaire. – Ma chère Lucie, ajouta-t-elle en combinant, suivant son usage, un ton de tendresse avec un regard impérieux, parlez vous-même ; ce que je dis n'est-il pas l'exacte vérité ?

– J'ai promis de vous obéir, répondit sa victime d'une voix faible et tremblante, mais à une condition.

– Elle veut dire, reprit sa mère, qu'elle attend la réponse à la demande qu'elle a adressée à Ratisbonne, ou à Vienne, ou à Paris, pour être dégagée de la promesse qu'un homme artificieux avait eu l'art d'obtenir d'elle. Je suis sûre, mon cher Bucklaw, que vous ne la blâmerez point d'avoir sur cet article une délicatesse que nous devons tous apprécier et partager.

– Cela est juste, parfaitement juste, dit Bucklaw, et il fredonna en même temps ce refrain d'une vieille chanson :

Oublions le premier amour.

Et puis un autre aura son tour.

– Mais il me semble, ajouta-t-il, que vous auriez déjà eu le temps de recevoir cinq ou six réponses de Ravenswood. Du diable si je ne vais pas lui en demander une moi-même, si miss Ashton veut m'en charger.

– C'est à quoi nous ne pouvons consentir, dit lady Ashton. Nous avons eu déjà bien de la peine à empêcher mon fils Douglas de faire cette démarche, et elle serait peu convenable de votre part. Nous vous aimons trop pour souffrir que vous alliez faire une telle demande à un homme du caractère de celui dont il s'agit. Mais, au fait, tous les amis de notre famille sont d'avis que, comme cet homme, indigne de tant d'égards, n'a pas daigné faire de réponse, son silence doit être regardé comme un consentement. Un contrat n'est-il pas censé rompu quand les parties intéressées n'insistent pas pour qu'il soit exécuté ? C'est l'opinion bien prononcée de Sir William, qui doit s'y connaître, et ma chère Lucie elle-même devrait partager…

– Madame, s'écria Lucie avec une énergie dont on ne l'aurait pas crue capable, ne me pressez pas davantage. Si ce malheureux engagement est annulé, je vous ai déjà dit que vous disposerez de moi comme vous le voudrez. Mais jusqu'alors je serais coupable aux yeux de Dieu et des hommes si je faisais ce que vous me demandez.

– Mais, ma chère amie, si cet homme s'opiniâtre à garder le silence…

– Il me répondra. Il y a six semaines que je lui ai envoyé par une voie très sûre un duplicata de ma première lettre.

– Vous ne l'avez pas fait ; vous n'auriez pas osé le faire ! s'écria lady Ashton avec un emportement qui n'était guère d'accord avec le ton de douceur qu'elle avait affecté de prendre ; mais reconnaissant sa faute sur-le-champ : – Ma chère Lucie, ajouta-t-elle en reprenant un ton mielleux, comment avez-vous pu faire un telle démarche ?

– Peu importe, dit Bucklaw ; j'approuve et je respecte la façon de penser de miss Ashton : tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pas été le porteur de sa dépêche.

– Et combien de temps, miss Ashton, lui demanda sa mère d'un ton ironique, devons-nous attendre le retour de votre Pacolet ? car vous avez sans doute employé quelque substance aérienne ; nos simples courriers de chair et d'os n'étaient pas dignes d'être chargés d'un message si important.

– J'ai compté les semaines, les jours, les heures et les minutes, répondit Lucie ; et, si je n'ai pas une réponse dans huit jours, j'en conclurai qu'il est mort. Jusqu'à ce moment, monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Bucklaw, je vous aurai une obligation véritable si vous

pouvez obtenir de ma mère qu'elle ne me presse pas davantage à ce sujet.

– J'en fais la demande formelle à lady Ashton, s'écria Bucklaw : sur mon honneur, miss Lucie, je respecte vos sentiments, et, quoique je désire plus vivement que jamais de voir la fin de cette affaire, je vous jure que j'y renoncerais si l'on vous pressait de manière à vous causer un seul instant de désagrément.

– Monsieur Bucklaw ne doit craindre rien de semblable, dit lady Ashton pâlissant de colère, quand c'est le cœur d'une mère qui veille au bonheur de sa fille. Me permettrez-vous de vous demander, miss Ashton, dans quels termes était conçue la lettre que vous avez jugé à propos d'écrire ?

– Ce n'était, répondit Lucie, que la copie exacte de celle que vous m'aviez précédemment dictée.

– Ainsi donc, ma chère Lucie, dit sa mère en reprenant un accent affectueux, nous pouvons espérer que dans huit jours vous mettrez fin à toute cette incertitude ?

– Je n'entends pas que miss Ashton soit serrée de si près, madame, s'écria Bucklaw, qui, quoique bizarre, étourdi et inconséquent, n'était pas dépourvu de sensibilité : des messagers peuvent être arrêtés, retardés en route par des événements imprévus. Un cheval déferré m'a une fois fait perdre une journée entière. Permettez-moi de consulter mon agenda. C'est d'aujourd'hui en vingt jours la fête de Saint-Judes. J'ai plus d'une affaire d'ici là, et il faut que je sois la veille à Caverton-Edge pour voir une course entre la jument noire du laird de Kittlegirth et le cheval bai de quatre ans de Johnston le marchand de farine. Mais n'importe, en courant toute la nuit, je puis être ici le lendemain. J'espère donc que comme, d'ici à cette époque, je n'importunerai pas davantage miss Ashton, vous, milady, sir William et le colonel Douglas, vous voudrez bien aussi lui laisser la tranquillité nécessaire pour faire ses réflexions et prendre son parti.

– Vous êtes généreux, monsieur, dit Lucie.

– De la générosité ! non. Je ne suis, comme je vous l'ai dit, qu'un jeune homme un peu étourdi, mais franc et loyal, et je travaillerai à vous rendre heureuse, si vous me le permettez, et si vous m'en donnez les moyens.

À ces mots, il la salua avec plus d'émotion qu'on n'en devait attendre de son humeur habituelle, et se prépara à sortir. Lady Ashton le suivit en l'assurant que Lucie rendait justice à la sincérité de son attachement, et en l'engageant à voir sir William avant son départ. – Puisque nous devons être prêts, ajouta-t-elle en se retournant vers sa fille, à signer, le jour de Saint-Judes, le bonheur de toute la famille…

– Le bonheur de toute la famille ! s'écria douloureusement Lucie tandis que la porte du salon se fermait : dites plutôt l'arrêt de ma mort ! Et joignant sur sa poitrine ses mains desséchées par le chagrin, elle se laissa tomber sur un fauteuil dans un état voisin de l'anéantissement.

Elle en fut bientôt retirée par les cris bruyants de son jeune frère Henry, qui venait lui rappeler la promesse qu'elle lui avait faite de lui donner deux aunes de ruban écarlate pour lui faire des nœuds de jarretières.

Lucie se leva d'un air résigné, et ouvrant une petite boîte d'ivoire, y prit le ruban que son frère désirait, en coupa la longueur convenable et lui en fit deux nœuds de jarretières, comme il voulut.

– Ne fermez pas votre boîte si vite, s'écria Henry, il faut que vous me donniez encore de votre fil d'argent pour attacher les sonnettes aux pattes de mon faucon. Ce n'est pas qu'il le mérite, car, malgré le mal que j'ai eu à le dénicher, malgré la peine que j'ai prise à l'élever, je crains qu'il ne soit jamais bien dressé ; car, après avoir enfoncé ses serres dans le corps d'une perdrix, il la lâche tout à coup et la laisse échapper. Or que peut devenir le pauvre oiseau blessé de cette manière ? Il faut qu'il aille mourir sous le premier genêt ou la première bruyère qu'il peut rencontrer.

– Vous avez raison, Henry, vous avez bien raison, dit tristement Lucie en tenant toujours la main de son frère, après lui avoir donné le fil qu'il venait de lui demander. Mais il existe dans le monde d'autres oiseaux de proie que votre faucon, et encore plus d'oiseaux blessés qui ne désirent que de mourir en paix, et qui cherchent en vain une bruyère ou un genêt pour y cacher leur tête.

– Ah ! voilà une phrase que vous avez trouvée dans quelqu'un de vos romans, dit Henry, et Sholto prétend que cela vous tourne la tête. Mais j'entends Norman siffler le faucon, il faut que j'aille lui attacher ses sonnettes.

À ces mots, il partit avec la joyeuse insouciance de la jeunesse, laissant sa sœur à l'amertume de ses réflexions.

– Il est donc décidé, dit-elle, que je dois être abandonnée par tout ce qui respire, même par ceux qui doivent me chérir le plus ! Je ne vois près de moi que ceux qui m'entraînent à ma perte. Cela doit être ainsi : seule, et sans prendre conseil de personne, je me suis précipitée dans le danger ; il faut, seule et sans conseil, que j'en sorte ou que je meure.

CHAPITRE XXX

Que s'ensuit-il enfin ?
Une triste apathie, un sombre et noir chagrin,
Un morne désespoir, précurseur ordinaire
De la mort qui bientôt finit votre misère.

SHAKESPEARE, *Les Méprises.*

Pour justifier la facilité avec laquelle Bucklaw, qui réellement n'était pas dépourvu de bonnes qualités, laissait égarer son jugement par les manœuvres de lady Ashton, tandis qu'il faisait à sa manière la cour à Lucie, il faut que le lecteur se rappelle le régime intérieur auquel les femmes étaient soumises à cette époque dans les familles d'Écosse.

Les mœurs de ce pays, sous ce rapport comme sous plusieurs autres, étaient les mêmes que celles de la France avant la révolution. Les jeunes personnes d'un rang distingué voyaient très peu la société avant d'être mariées, et elles étaient tenues, par les lois comme par le fait, sous une dépendance absolue de leurs parents, qui, lorsqu'il s'agissait de leur établissement, consultaient plus souvent l'intérêt et les convenances que l'inclination de leurs enfants. En pareilles circonstances celui qui devait épouser n'attendait guère de sa future qu'un consentement tacite aux volontés de ceux qui avaient droit de disposer d'elle : et, comme il avait peu d'occasions de la connaître, il se décidait ordinairement d'après l'extérieur, de même que les amants de Portia, dans *le Marchand de Venise,* choisissent, d'après le métal dont elle est composée, chacune des cassettes dont l'intérieur doit décider de leur sort : en un mot, c'était une loterie, laissant au hasard le soin de décider s'il devait gagner ou perdre.

Telles étaient les mœurs générales du siècle ; il n'était donc pas étonnant que Bucklaw, que des habitudes de dissipation avaient tenu éloigné jusqu'alors de la bonne société, ne cherchât pas, dans celle qui devait être son épouse, des sentiments que des gens ayant plus d'expérience et de délicatesse auraient à peine songé à y trouver. Il savait, ce qui est généralement regardé comme le point principal, que les parents et les amis de Lucie s'étaient prononcés ouvertement en sa faveur, que cette prédilection était fondée sur de puissants motifs, et il ne croyait pas avoir à s'inquiéter d'autre chose.

Il est certain que depuis le départ de Ravenswood la conduite du marquis semblait avoir été calculée tout exprès pour mettre une barrière insurmontable entre son parent et lady Ashton. Il aimait sincèrement Edgar, mais cette affection n'était pas dirigée par le jugement ; ou, pour mieux dire, de même que tant d'amis et de protecteurs, il consultait ce qu'il regardait comme les véritables intérêts de son jeune parent, quoiqu'il sût qu'en agissant ainsi il contrarierait ses inclinations et ses désirs.

Il avait employé tout le crédit dont il jouissait comme ministre pour faire accueillir par le parlement d'Écosse un appel qu'il interjeta, au nom de Ravenswood, des jugements qui avaient accordé à l'ancien lord garde des sceaux la propriété de la baronnie dont il portait le nom. Cette mesure, étant appuyée de toute la force de l'autorité ministérielle, fit jeter les hauts cris à tous les membres du parti opposé, qui la représentèrent comme un empiétement inouï, arbitraire et tyrannique sur le pouvoir judiciaire. Mais, si tel fut l'effet que cette démarche produisit sur des gens qui n'avaient d'autres liaisons avec la famille Ashton qu'une conformité de sentiments politiques, on peut juger de l'irritation qu'elle occasionna dans le sein de celle-ci. Sir William, encore plus intéressé que timide, était réduit au désespoir par la perte dont il était menacé. Le ressentiment de son fils, le colonel, nourri dans les idées d'orgueil de sa mère, devint une rage à la seule idée qu'il pouvait perdre les biens qu'il regardait comme son patrimoine. Mais l'esprit encore plus vindicatif de lady Ashton y trouva de nouveaux aliments pour sa haine et regarda cette demande judiciaire comme une offense qui devait nourrir à jamais le désir de la vengeance dans tous les cœurs de sa famille.

Lucie même, la douce et confiante Lucie, entraînée par l'opinion de tout ce qui l'environnait, ne put s'empêcher de regarder la conduite de Ravenswood, ou pour mieux dire celle de son parent, comme précipitée et fermant la porte à toute conciliation. – Il avait été accueilli par mon père, pensait-elle ; c'est en sa présence et sous ses yeux que notre attachement prit naissance. Aurait-il dû l'oublier si promptement ? ne devait-ce pas être une raison pour qu'il fit valoir avec plus de modération ce qu'il regarde comme ses droits légitimes ? J'aurais renoncé pour lui à des biens vingt fois plus considérables que ceux dont il cherche à recouvrer la propriété avec une ardeur qui prouve qu'il a oublié combien je me trouve intéressée dans cette affaire.

Lucie était pourtant forcée de renfermer ses plaintes dans son cœur, car elle n'aurait pas voulu augmenter encore l'animosité qu'avaient conçue contre son amant tous ceux dont elle était entourée, qui se récriaient hautement contre les mesures adoptées par le marquis

d'Athol, comme étant illégales et vexatoires, tyranniques, pires que les actes les plus arbitraires commis dans les plus mauvais temps des Stuarts.

Par une conséquence naturelle, on employa auprès d'elle tous les moyens, tous les raisonnements possibles pour la déterminer à rompre son engagement avec Edgar, engagement qu'on lui peignait comme honteux, scandaleux, criminel, étant formé avec l'ennemi de sa famille, et calculé pour ajouter encore à l'amertume de la disgrâce que son père venait d'essuyer.

Miss Ashton ne manquait pourtant pas de résolution, et, quoique seule et sans secours, elle aurait pu résister à bien des choses. Elle aurait pu endurer les plaintes de son père, ses murmures contre ce qu'il appelait la conduite tyrannique du parti dominant, ses éternels reproches d'ingratitude contre Ravenswood, ses dissertations sans fin pour prouver la nullité de l'engagement qui subsistait entre lui et sa fille, ses citations des lois romaines et de celles d'Écosse, du droit canon, et ses instructions sur l'étendue que devait avoir la puissance paternelle, *patria potestas.*

Elle aurait pu souffrir avec patience ou écouter avec l'indifférence du mépris des railleries amères, et même les emportements de son frère le colonel Ashton, et à peine aurait-elle fait attention aux propos impertinents et déplacés des amis et des parents de sa famille.

Mais il n'était pas en son pouvoir de résister ou d'échapper aux persécutions constantes de l'infatigable lady Ashton, qui, oubliant tout autre projet, tendait tous les ressorts de son esprit pour rompre l'engagement de sa fille et de Ravenswood, et pour élever entre eux une barrière insurmontable en unissant Lucie à Bucklaw. Sachant pénétrer plus avant que son mari dans les replis du cœur humain, elle n'ignorait pas que sa vengeance ne pouvait porter un coup plus terrible à celui qu'elle regardait comme son ennemi mortel, et elle n'hésita point à lever le bras pour le frapper, quoiqu'elle sût que son poignard devait percer en même temps le sein de sa fille. Inébranlable dans ses projets, elle rouvrit toutes les blessures du cœur de sa fille et les fit cruellement saigner en les sondant sans pitié. Enfin elle employa toutes les ruses, se couvrit de tous les déguisements qui pouvaient favoriser ses desseins, et prépara à loisir toutes les manœuvres dont il est possible de faire usage pour déterminer dans l'esprit d'un autre un changement auquel on attache une grande importance. Quelques-unes de ces manœuvres étaient toutes simples, et nous n'aurons besoin d'en parler qu'en passant ; mais elle en employa qui étaient caractéristiques du temps et du pays où ces événements se passaient ; et des personnages qui jouaient un rôle dans cette singulière tragédie.

Il était de la plus grande importance pour la réussite des projets de

lady Ashton qu'il ne pût exister aucune correspondance entre les deux amants. Elle employa donc toute son autorité sur tout ce qui composait sa maison, et y ajouta le moyen auxiliaire et non moins puissant des récompenses pécuniaires pour que toute intelligence entre eux devînt impossible. Lucie paraissait jouir de toute sa liberté, et cependant jamais forteresse assiégée n'avait subi un blocus si rigoureux. Le château de son père était comme entouré d'un cercle magique et invisible dans l'enceinte duquel rien ne pouvait entrer, et d'où rien ne pouvait sortir sans la permission expresse de la fée qui l'avait tracé. Ainsi toutes les lettres que Ravenswood avait écrites à Lucie pour l'informer des causes qui prolongeaient si longtemps son absence, toutes celles que la pauvre Lucie lui avait adressées par des voies qu'elle croyait sûres, pour lui demander les motifs de son silence, étaient tombées entre les mains de sa mère. Il n'était guère possible que, dans ces lettres interceptées, et surtout dans celles d'Edgar, il ne se trouvât quelque chose qui irritât encore l'animosité et qui fortifiât l'obstination de celle qui s'en emparait ; mais les passions de lady Ashton étaient trop violentes pour avoir besoin de nouvel aliment. Elle brûlait toutes ces épîtres aussitôt qu'elle en avait fait la lecture, et les voyant se réduire en cendres, se consumer en fumée, un sourire se peignait sur ses lèvres, la joie du triomphe brillait dans ses yeux, et elle se flattait que les espérances de ceux qui les avaient écrites s'anéantiraient de la même manière.

Il arrive assez souvent que la fortune favorise les combinaisons de ceux qui sont prompts et habiles à profiter de toutes les chances que le hasard leur présente. Il se répandit un bruit qui, comme cela est assez ordinaire, paraissait fondé sur des circonstances plausibles, et qui cependant n'avait aucun fondement solide. On disait que le Maître de Ravenswood était sur le point d'épouser sur le continent une jeune demoiselle d'une naissance distinguée et d'une fortune considérable. Cette nouvelle fut bientôt le sujet de toutes les conversations, car deux partis qui se disputent l'autorité et la faveur populaire manquent rarement de profiter de tous les événements de la vie privée de leurs adversaires pour en faire des sujets de discussion politique.

Le marquis d'Athol savait mieux que personne que ce bruit n'était nullement fondé ; mais il n'entrait pas dans ses vues de le démentir, puisqu'il n'y voyait rien que d'honorable pour son jeune parent. Il s'expliqua donc à ce sujet publiquement et sans détour, non pas dans les termes grossiers que le capitaine Craigengelt lui avait attribués, mais d'une manière assez offensante pour la famille Ashton. – Son jeune parent, dit-il, ne lui avait pas encore annoncé cette nouvelle, mais il n'y voyait rien que de vraisemblable, et il souhaitait de tout son cœur qu'elle se confirmât : un tel mariage convenait beaucoup mieux et ferait infiniment plus d'honneur à un jeune homme plein de talents

et de moyens qu'une alliance avec la famille d'un vieux légiste whig qui avait ruiné son père.

L'autre parti, au contraire, oubliant le refus que le Maître de Ravenswood avait éprouvé de la famille Ashton, jeta feu et flammes contre lui et lui reprocha son inconstance et sa perfidie, l'accusant de n'avoir cherché à s'emparer du cœur de Lucie que pour l'abandonner lâchement ensuite.

Lady Ashton ne manqua pas d'arranger les choses pour que cette nouvelle arrivât au château de Ravenswood par différents canaux. Elle savait qu'elle produirait plus d'impression sur sa fille et qu'elle prendrait mieux les couleurs de la vérité quand elle aurait été répétée par des personnes qui n'avaient entre elles aucune relation. Les uns en parlèrent comme d'un bruit courant, les autres avaient l'air d'y attacher beaucoup d'importance. Tantôt on en parlait à l'oreille de Lucie sur le ton de la plaisanterie, tantôt on l'en informait gravement comme d'un sujet qui devait lui faire faire de sérieuses réflexions.

Henry même, quoiqu'il aimât véritablement sa sœur, devenait un instrument dont on se servait pour la tourmenter. Un matin il accourut dans sa chambre, une branche de saule à la main, en lui disant qu'on venait de l'envoyer du continent tout exprès afin qu'elle la portât(39). Lucie avait la plus vive affection pour son jeune frère ; et ce sarcasme, qui n'était qu'une étourderie irréfléchie, lui fit plus de peine que les insultes étudiées de son frère aîné. Mais elle ne fit voir aucun ressentiment : – Pauvre Henry ! s'écria-t-elle en lui jetant ses bras autour du cou, vous ne faites que répéter ce qu'on vous a appris ! Et en même temps elle versa un torrent de larmes.

Malgré l'étourderie de son âge et de son caractère, Henry fut ému.

– Lucie, s'écria-t-il, ne pleurez pas ainsi ; je vous jure que je ne me chargerai plus de leurs messages, car je vous aime mieux toute seule qu'eux tous ensemble. Et l'embrassant tendrement : – Quand vous voudrez vous promener, ajouta-t-il, je vous prêterai mon petit cheval, et vous pourrez sortir du village si bon vous semble, et sans que personne puisse vous en empêcher, car je vous réponds qu'il galope joliment.

– Et qui pourrait m'empêcher de me promener hors du village ? lui demanda Lucie.

– Oh ! c'est un secret, lui répondit son frère : mais essayez d'en sortir, et vous verrez qu'à l'instant même votre cheval se déferrera, ou deviendra boiteux, ou que la cloche du château sonnera pour vous rappeler, ou enfin qu'il surviendra quelque accident qui vous empêchera d'aller plus loin ; mais j'ai tort de vous dire tout cela, car si Sholto le savait, il ne me donnerait pas la belle écharpe qu'il m'a

promise. Adieu, ma sœur.

Ce dialogue ne fit que redoubler l'accablement de Lucie en lui prouvant ce qu'elle avait déjà soupçonné, qu'elle était en quelque sorte prisonnière dans la maison de son père. Nous l'avons représentée au commencement de notre histoire comme ayant un caractère un peu romanesque, aimant les récits où l'amour régnait au milieu des merveilles, et s'identifiant quelquefois avec les héroïnes de roman dont les aventures s'étaient gravées dans sa mémoire, faute d'avoir eu de meilleurs livres à lire. La baguette de fée dont elle s'était servie jusqu'alors pour se procurer des visions enchanteresses devint celle d'un magicien, esclave soumis à un mauvais génie, et dont le pouvoir se borne à faire paraître des spectres effrayants qui glacent de terreur celui qui les évoque. Elle se regarda comme l'objet du soupçon, du mépris, de l'indifférence, peut-être de la haine de sa propre famille, et, pour comble de malheur, elle se crut abandonnée même par celui pour l'amour duquel elle avait encouru l'animadversion de tout ce qui l'entourait. En effet, l'infidélité de Ravenswood semblait devenir chaque jour plus évidente.

Un officier de fortune, nommé Westenho, ancien camarade de Craigengelt, arriva du continent précisément à cette époque. Le digne capitaine, sans agir de concert avec lady Ashton, qui était trop fière pour recourir à des auxiliaires et trop adroite pour dévoiler ses manœuvres aux yeux d'un ami de Bucklaw, avait pourtant l'adresse d'agir constamment de manière à favoriser tous ses plans. Il engagea son ami à répéter tout ce qu'il avait entendu dire du prétendu mariage que Ravenswood était, disait-on, sur le point de contracter, à y ajouter d'autres circonstances de son invention, et il donna ainsi à cette calomnie une nouvelle apparence de vérité.

Assiégée de toutes parts, presque réduite au désespoir, Lucie changea alors tout à fait de caractère, et céda aux souffrances et aux persécutions. Elle devint sombre et distraite ; tantôt silencieuse et tantôt oubliant sa timide douceur, elle répondait avec courage et même avec fierté à ceux qui ne cessaient de la harceler. Sa santé commença aussi à décliner, la pâle maigreur de ses joues et son regard égaré témoignèrent qu'elle était atteinte de ce qu'on appelle une fièvre nerveuse. Tout cela eût touché la plupart des mères, mais lady Ashton, inébranlable dans ses projets, voyait tous ces signes de dépérissement sans éprouver plus de pitié que l'ingénieur quand il voit les tours d'une ville assiégée ébranlées par la foudre de ses batteries.

Ou plutôt elle considérait les inégalités d'humeur de sa fille comme une preuve que sa constance allait expirer. – Telle pêcheur reconnaît, par les convulsions du poisson qu'il a harponné, qu'il sera bientôt temps de le tirer à terre.

Pour accélérer la catastrophe, lady Ashton eut recours à un expédient qui était d'accord avec le caractère et la crédulité de ce temps-là, mais que le lecteur déclarera véritablement diabolique.

CHAPITRE XXXI

Couverte de haillons, l'infernale sorcière
Vivait, manquant de tout, dans cette humble chaumière,
Sans voisins, sans amis, cachant à tous les yeux
Les horribles secrets de son art odieux.

SPENSER, *La Reine des Fées*.

La santé de Lucie exigea bientôt les secours d'une personne plus au fait du métier de garde-malade que ne l'était aucune des femmes employées au service de sa mère. Ailsie Gourlay, appelée aussi *la Savante* de Bowden, fut celle que choisit lady Ashton, qui avait de puissants motifs pour la préférer à toute autre. Cette femme s'était fait une grande réputation parmi les ignorants par les prétendues cures qu'elle effectuait, surtout dans ces maladies mystérieuses qui bravent l'art du médecin. Ses remèdes consistaient en herbes cueillies pendant la nuit sous l'influence de telle et telle planète, en formules de mots bizarres, en signes et en charmes qui peut-être produisaient quelquefois un effet salutaire sur l'imagination du malade. Telle était la profession avouée d'Ailsie Gourlay, et l'on croira aisément qu'elle était devenue suspecte non seulement à ses voisins, mais même au clergé des environs. En secret cependant elle faisait aussi trafic des sciences occultes, car malgré les châtiments terribles dont on punissait le crime imaginaire de sorcellerie, il se trouvait assez souvent des femmes qui, d'une tournure d'esprit particulière, et pressées par le besoin, s'exposaient volontairement au danger de passer pour sorcière, afin de se procurer de l'influence dans leur voisinage par la terreur qu'elles inspiraient et de gagner un misérable salaire par leur science prétendue.

Ailsie Gourlay n'était pas assez folle pour reconnaître qu'elle avait fait un pacte avec le malin esprit ; c'eût été courir trop vite au poteau et au tonneau goudronné. Sa magie, suivant elle, était une magie innocente comme celle de Caliban(40). Cependant elle disait la bonne aventure, expliquait les songes, composait des philtres, découvrait les vols, faisait et rompait des mariages avec autant de succès que si elle eût eu pour coopérateur Satan lui-même, comme on le croyait dans tous les environs. Le plus grand mal qui résultait des connaissances supposées de ces prétendus adeptes dans les science occultes, c'est que

la plupart d'entre eux, se voyant devenus l'objet de la haine et de la crainte de leurs concitoyens, ne se faisait pas scrupule de commettre des actes qui justifiaient les sentiments qu'on leur avait voués. Ainsi, quand on lit les condamnations nombreuses prononcées dans ce siècle par les tribunaux d'Écosse contre de prétendues sorcières, on se trouve soulagé d'une partie de l'horreur dont on est pénétré, en voyant que la plupart d'entre elles avaient mérité, comme empoisonneuses et complices diaboliques d'une foule de crimes secrets, le supplice auquel elles étaient condamnées comme coupables de sorcellerie.

Telle était Ailsie Gourlay, que lady Ashton jugea à propos de placer près de sa fille comme garde-malade pour achever de subjuguer entièrement son esprit. Une femme d'une condition moins élevée n'aurait osé appeler dans sa maison une créature si suspecte, mais son rang la mettait au-dessus de la censure du monde, et son caractère la lui faisait braver. On dit qu'elle avait agi très prudemment en appelant près de sa fille la Femme Savante, la garde-malade la plus entendue qu'on pût trouver dans tous les environs ; tandis que, si toute autre en avait fait autant, on lui aurait reproché d'avoir recours à l'assistance de l'alliée et de la complice de l'ennemi du genre humain.

Lady Ashton n'eut pas besoin d'entrer dans de longues explications pour apprendre à Ailsie le rôle qu'elle devait jouer. Un mot suffit pour la mettre au fait. La nature l'avait douée des qualités propres au métier qu'elle faisait, et qu'elle ne pouvait exercer avec succès sans quelques connaissances du cœur humain et des passions qui l'agitent. Elle s'aperçut bientôt que Lucie frémissait à son aspect. Elle conçut une haine mortelle contre la pauvre fille qui n'avait pu la voir sans une horreur involontaire ; elle s'en trouva plus disposée à seconder lady Ashton, et elle commença ses opérations par tâcher d'écarter ces préventions qu'elle regardait comme une offense impardonnable.

Cette tâche ne lui fut pas difficile. Lucie oublia bientôt l'extérieur hideux de sa vieille garde pour ne songer qu'aux marques d'intérêt et d'affection qu'elle en recevait, et auxquelles elle était depuis quelque temps si peu accoutumée. Les soins attentifs et réellement bien entendus qu'Ailsie lui prodiguait vainquirent sa répugnance, s'ils n'attirèrent pas sa confiance entière, et elle écoutait avec plaisir les histoires que lui contait la sibylle sous le prétexte de la désennuyer. C'étaient pour la plupart des légendes merveilleuses du même genre que celles qui avaient fait autrefois sa lecture favorite, et où il ne respirait qu'une douce langueur et un tendre intérêt.

Dans le vallon éclairé par la lune,

Le peuple des follets dansait sur le gazon ;

Un tendre amant pleurait son infortune ;

Un vieux nécromancien, dans un affreux donjon,

Martyrisait une beauté captive…

Peu à peu cependant ces histoires prirent un caractère sombre et mystérieux, et lorsqu'elle les racontait à la lueur d'une lampe, sa voix entrecoupée, ses lèvres livides et tremblantes, son doigt desséché levé en l'air, sa tête branlante auraient pu produire quelque effet sur une imagination moins susceptible, et dans un siècle moins superstitieux.

La vieille sibylle s'aperçut de son ascendant, et elle resserra graduellement son cercle magique autour de la victime dévouée à ses artifices. Elle commença à lui conter les anciennes légendes de la famille Ravenswood, où la terreur et la superstition jouaient un grand rôle. Elle n'oublia pas l'histoire de la fatale fontaine de la Syrène, en y ajoutant des embellissements de son invention pour la rendre encore plus lugubre ; elle fit des commentaires à sa manière sur la prophétie que Caleb avait citée à son maître sur le dernier des Ravenswood ; enfin elle lui parla même du spectre qui lui était apparu près de la fontaine de la Syrène : les questions empressées faites par Edgar, en entrant dans la chaumière d'Alix, avaient fait deviner en partie cette étrange aventure.

Si la situation de Lucie eût été moins malheureuse ou si ces histoires eussent eu rapport à toute autre famille, elles n'auraient fait sur son esprit qu'une impression momentanée ; mais dans les circonstances où elle se trouvait, l'idée qu'un mauvais destin poursuivait son attachement devint celle qui l'occupait nuit et jour ; et toutes les horreurs de la superstition s'appesantirent sur un esprit déjà trop accablé par le chagrin, l'incertitude, la détresse, et l'état d'abandon et d'isolement où elle se voyait réduite, même au sein d'une famille qui ne semblait occupée qu'à la tyranniser. Enfin, dans les autres histoires qu'Ailsie lui contait, elle trouvait des événements qui avaient tant d'analogie avec ceux qui lui étaient arrivés qu'elle finit par trouver un intérêt qui l'attachait malgré elle dans la conversation mystérieuse de la vieille. Celle-ci ne l'entretenait plus que de sujets tragiques, et elle obtint une sorte de confiance, malgré l'éloignement et le dégoût qu'elle avait d'abord inspirés à Lucie.

Ailsie s'aperçut de ce changement favorable et sut en profiter. Elle dirigea toutes les pensées de Lucie vers les moyens de connaître l'avenir, voie qui est peut-être la plus sûre pour pervertir l'esprit et égarer le jugement. Elle lui expliquait ses songes, elle trouvait dans les moindres choses des présages de ce qui devait arriver et mettait en usage contre elle tous les ressorts que faisaient jouer à cette époque les prétendues adeptes de la magie noire pour s'emparer de l'esprit de ceux qu'elles voulaient tromper.

C'est une consolation peut-être que de savoir que cette misérable fut mise en jugement l'année suivante comme sorcière, devant une commission du Conseil privé, et qu'elle fut condamnée au feu et exécutée à North-Berwick. Parmi les crimes qui servirent de base à ce jugement, on voit dans l'histoire de ce procès qu'elle fut accusée d'avoir, par l'aide et les illusions de Satan, fait voir, dans un miroir magique, à une demoiselle de qualité, un jeune homme avec qui elle était fiancée, et qui était alors en pays étranger, recevant au pied des autels la main d'une autre dame. Le nom de la jeune personne qu'elle trompa de cette manière ne se trouve pas dans les pièces du procès, sans doute par égard pour sa famille. Quoi qu'il en soit, les soins de l'infernale vieille produisirent sur miss Ashton l'effet qu'on devait naturellement en attendre ; son esprit se dérangea de plus en plus, sa santé devint de jour en jour plus chancelante ; on remarqua dans son caractère de fréquentes inégalités, et elle prit une humeur bizarre, mélancolique et fantasque. Son père ne put fermer les yeux sur ce changement, sa tendresse s'en alarma : il présuma que la dame Gourlay pouvait y contribuer, et, faisant un acte d'autorité pour la première fois de sa vie dans l'intérieur de sa famille, il la chassa du château : mais le coup était porté, et le trait demeurait dans le cœur de la victime.

Ce fut peu de temps après le départ de cette femme que Lucie, toujours persécutée par sa mère, lui annonça un jour, avec une vivacité qui fit tressaillir lady Ashton elle-même, qu'elle savait que le ciel, la terre et l'enfer avaient conspiré contre son union avec Ravenswood. – Et cependant, ajouta-t-elle, l'engagement que j'ai contracté avec lui est obligatoire pour moi, et je ne m'en croirai relevée que par son consentement. Que j'apprenne de lui-même qu'il consent qu'il soit annulé, et vous disposerez de moi comme il vous plaira. Qu'importe ce que devient l'écrin quand les diamants ont disparu ?

La manière énergique dont elle avait prononcé ces paroles, le feu presque surnaturel qui brillait dans ses yeux, les mouvement convulsifs qui agitaient tous ses nerfs ne permettaient aucune observation ; et tout ce que put obtenir l'artificieuse lady Ashton fut qu'elle dicterait la lettre que sa fille écrirait au Maître de Ravenswood pour lui demander s'il consentait à annuler ce qu'elle appelait leur malheureux engagement. Elle profita pourtant avec adresse de l'avantage qu'elle venait de s'assurer, car en s'arrêtant au sens littéral des expressions de la lettre qu'elle dicta, on aurait pu croire que Lucie demandait à son amant de renoncer à un engagement contraire à ses intérêts et à son inclination.

Cet artifice ne satisfit pourtant pas entièrement lady Ashton, et, d'après de nouvelles réflexions, elle se détermina à supprimer la lettre, dans l'espoir que Lucie, voyant qu'elle n'y recevait pas de réponse,

condamnerait Ravenswood en son absence, et sans l'avoir entendu. Elle fut cependant trompée dans son attente. Lorsque l'époque où l'on aurait dû recevoir une réponse d'Edgar fut passée, le faible rayon d'espoir qui brillait encore au fond du cœur de Lucie s'éteignit presque entièrement ; mais jamais elle ne put se résoudre à croire que son amant eût été assez cruel pour ne daigner lui faire aucune réponse. Elle se persuada que sa lettre, par suite de quelque accident imprévu, ne lui était jamais parvenue, et une nouvelle manœuvre de sa mère lui fournit le moyen de s'assurer de ce qu'elle désirait savoir.

L'agent femelle de l'enfer ayant été renvoyé du château par sir William, lady Ashton, qui suivait en même temps plusieurs sentiers tortueux pour arriver à son but, résolut de voir ce que pourrait produire sur l'esprit de sa fille un agent d'un caractère bien différent. Comme le tyran d'une tragédie, elle disait :

Un prêtre, au nom du ciel,

Lui prescrira de rompre un serment solennel,

Gravera dans son cœur, pour première maxime,

Qu'un vœu qui me déplaît ne peut être qu'un crime.

Ce nouvel agent, ce prêtre, n'était autre que le révérend M. Bidebent, avec qui nous avons déjà fait connaissance chez le tonnelier Girder. C'était un ministre presbytérien, professant les principes les plus rigides et les plus austères de cette secte, un fanatique, si vous le voulez, mais un fanatique de bonne foi ; et lady Ashton s'était complètement trompée sur son caractère. Elle profita adroitement de ses préjugés pour l'attirer dans son parti, et il ne lui fut pas difficile de lui faire regarder avec horreur un projet d'union entre une fille d'une famille distinguée, craignant Dieu, professant la foi presbytérienne, et l'héritier des seigneurs épiscopaux dont les ancêtres avaient trempé leurs mains dans le sang des martyrs, et qui lui-même appartenait au même parti. C'eût été, dans l'opinion de M. Bidebent, permettre l'union d'un Moabite avec une fille de Sion. Mais, quoique imbu des principes outrés d'une secte intolérante, il avait un jugement droit et s'était instruit à la pitié dans l'école de la persécution, où le cœur si souvent s'endurcit.

Dans une entrevue particulière qu'il eut avec miss Ashton par ordre de sa mère, il fut vivement ému de sa détresse, et il ne put disconvenir qu'elle n'eût eu raison de vouloir s'assurer positivement si Ravenswood consentait à annuler leur engagement. Quand elle lui eut fait part ensuite du doute qu'elle avait que sa lettre lui fût jamais parvenue, le vieillard se promena quelque temps en silence dans la chambre, frotta sa tête couverte de cheveux blancs, s'arrêta, s'assit, appuya son menton sur sa canne à pomme d'ivoire, et, après avoir réfléchi et hésité

quelque temps, lui dit que ses doutes lui paraissaient si raisonnables qu'il voulait l'aider lui-même à les dissiper.

– Le zèle et l'empressement que votre respectable mère met dans cette affaire, miss Lucie, lui dit-il, n'a sans doute pour cause que sa tendresse pour vous et le désir qu'elle a d'assurer votre bonheur dans ce monde et dans l'autre ; car que pourriez-vous espérer en épousant un homme né du sang des persécuteurs, et attaché lui-même à leurs principes et à leur parti ? Cependant il nous est ordonné de rendre justice à tous les hommes, aux gentils et aux païens comme à ceux qui sont nos frères en Dieu, et nos promesses doivent être aussi sacrées envers les uns qu'à l'égard des autres. Ainsi donc, je me chargerai moi-même de faire parvenir une lettre de vous à Edgar Ravenswood, dans la ferme confiance que le résultat de cette démarche sera de vous délivrer des liens dont il a eu l'art de vous charger. Et pour que je ne fasse en cela que ce qui vous a été permis par vos honorables parents, ayez la bonté de copier littéralement, sans addition ni retranchement, la lettre que vous avez déjà écrite sous la dictée de votre respectable mère ; je prendrai les mesures nécessaires pour qu'elle lui soit remise en mains propres ; et si vous n'y recevez pas de réponse après un délai convenable vous devrez en conclure qu'il fait une renonciation tacite à l'exécution de votre promesse, quoiqu'il puisse avoir quelques motifs secrets pour ne pas vouloir la donner par écrit.

Lucie saisit avec empressement l'occasion que lui offrait ce digne ministre. Elle copia exactement la lettre dont elle avait conservé le brouillon, et M. Bidebent confia cette missive aux soins de Saunders Moonshine, ancien de son Église, aussi zélé pour les intérêts du presbytérianisme qu'intrépide contrebandier quand il était à bord de son brick. À la recommandation de son pasteur, il se chargea de la faire parvenir sûrement au Maître de Ravenswood, dans la cour étrangère où il se trouvait alors.

Cette explication devenait nécessaire pour comprendre la conférence qui avait eu lieu depuis ce temps entre Bucklaw, miss Ashton et sa mère, et que nous avons rapportée dans un des chapitres qui précèdent.

Lucie était alors dans la même situation que le matelot qui, ayant fait naufrage, n'a d'espoir que dans la faible planche qu'il tient embrassée au milieu de l'océan furieux. Ses forces l'abandonnent graduellement, et la lueur des éclairs qui dissipent de temps en temps l'obscurité profonde n'offre à ses yeux que les vagues écumantes prêtes à l'engloutir.

Les jours et les semaines s'écoulèrent ; le jour de Saint-Judes arriva, terme fatal du dernier délai qui avait été accordé à Lucie, et elle n'avait encore reçu aucune réponse de Ravenswood.

CHAPITRE XXXII

Quelle belle écriture !
Mon registre n'a point pareille signature.
Les lettres dont l'époux vient de donner son nom
Semblent de nobles pins alignés au cordon ;
Et celui de l'épouse, en plus fin caractère,
Ressemble à des jasmins plantés dans un parterre.

CRABBE.

Le jour de Saint-Judes était arrivé ; Lucie elle-même avait paru consentir à ne pas attendre plus longtemps la réponse de Ravenswood, et, comme nous l'avons dit en finissant le chapitre précédent, on n'avait reçu de lui aucune nouvelle. Mais on n'en reçut que trop tôt de Bucklaw. Il avait couru la poste toute la nuit avec son inséparable acolyte, le capitaine Craigengelt ; il arriva dès le matin de très bonne heure, pour réclamer la main de celle qui lui avait été promise et signer le contrat de mariage.

Ce contrat avait été rédigé avec grand soin sous l'inspection immédiate de sir William Ashton lui-même, et la santé de miss Ashton avait servi de prétexte pour n'admettre à cette cérémonie que les parties intéressées et les témoins nécessaires pour la validité de l'acte. Il avait aussi été déterminé que le mariage aurait lieu le quatrième jour après la signature du contrat, mesure suggérée par lady Ashton pour ne pas laisser à sa fille le temps de faire de nouvelles réflexions, de changer d'avis, enfin, d'avoir ce que sa mère appelait un nouvel accès d'opiniâtreté.

Il n'y avait pourtant aucune raison pour avoir quelque appréhension à cet égard. Elle écouta proposer tous ces arrangements avec le calme et l'indifférence du désespoir, ou plutôt avec cette apathie insouciante qu'éprouverait un homme condamné à mort en entendant discuter par quel chemin on le conduirait au supplice. Sa conduite et son air n'annonçaient pas aux yeux peu pénétrants de Bucklaw une répugnance prononcée, il n'y voyait que cette réserve timide qu'une jeune fille montre souvent en pareil cas. Il ne pouvait cependant se dissimuler qu'elle semblait agir plutôt par suite de l'obéissance qu'elle devait à ses parents que par un sentiment de prédilection en sa faveur.

Après les premiers compliments à Bucklaw lors de son arrivée, on laissa quelques moments de liberté à miss Ashton pour qu'elle pût faire sa toilette, sa mère prétendant que le contrat devait être signé avant midi pour que le mariage fût heureux.

Lucie se laissa habiller pour la cérémonie, d'après le goût des femmes qui la servaient, sans faire une observation, sans prononcer une parole, et on la revêtit des plus riches atours. On lui passa une robe de satin blanc, garnie en superbes dentelles de Bruxelles, et l'on couvrit sa tête d'une profusion de diamants dont l'éclat faisait un étrange contraste avec son teint pâle, ses yeux ternes et son regard égaré.

Sa toilette était à peine terminée que Henry vint chercher sa sœur, victime résignée, pour la conduire dans le salon où tout était préparé pour la signature du contrat.

– Savez-vous, ma sœur, lui dit-il, après tout j'aime mieux que vous épousiez Bucklaw que ce Ravenswood, qui était fier comme un grand d'Espagne, et qui semblait n'être venu ici que pour nous couper le cou et nous marcher ensuite sur le corps ? Je ne suis pas fâché que nous soyons aujourd'hui séparés de lui par la mer, car je n'oublierai jamais combien je fus effrayé, la première fois que je le vis, de sa ressemblance avec sir Malise Ravenswood. On aurait juré que c'était le portrait lui-même détaché du canevas. Au vrai, Lucie, n'est-ce pas un plaisir pour vous d'en être débarrassée ?

– Ne me faites pas de questions, Henry, lui répondit sa sœur d'un air accablé. Il y a bien peu de choses à présent dans le monde qui puissent me causer du plaisir ou du chagrin.

– C'est ce que disent toutes les nouvelles mariées, s'écria Henry ; mais ne vous inquiétez pas, Lucie : je vous attends dans un an, et je vous réponds qu'alors vous chanterez sur un autre ton. Mais savez-vous que je dois être le premier garçon de la noce ? C'est moi qui marcherai à la tête de tous nos parents et alliés et de ceux de Bucklaw. Nous serons tous à cheval, sur deux files, rangés par ordre. J'aurai un habit écarlate brodé, un chapeau à plumes et un ceinturon galonné en or avec un point d'Espagne, auquel sera suspendu un couteau de chasse : j'aurais mieux aimé une épée, mais Sholto ne veut pas en entendre parler. Gilbert doit m'apporter tout cela, ce soir, d'Édimbourg, où il est allé chercher l'équipage et les six chevaux qui vous sont destinés. Je vous les ferai voir dès qu'ils seront arrivés.

Il fut interrompu par lady Ashton, qui, toujours sur le qui-vive, était inquiète de ne pas voir arriver sa fille, et venait s'informer de la cause de ce retard. Voyant qu'elle était prête, elle la prit sous le bras en lui adressant un de ses plus gracieux sourires, et la conduisit dans

l'appartement où elle était attendue.

Ils y trouvèrent sir William Ashton, son fils le colonel en grand uniforme, Bucklaw paré comme un marié, le capitaine Craigengelt équipé de neuf de la tête aux pieds, grâce à la libéralité de son patron, et paraissant un peu gauche sous la quantité de dentelles dont il était couvert ; enfin le révérend M. Bidebent, la présence d'un ministre étant regardée comme indispensable pour les familles presbytériennes dans toutes les occasions importantes.

Des vins et des rafraîchissements furent placés sur la table, où l'on voyait déjà le contrat auquel ne manquaient plus que les signatures.

Mais auparavant M. Bidebent, à un signal que lui fit sir William, invita toute la compagnie à s'unir à lui d'intention dans une prière qu'il allait adresser au ciel, d'abondance de cœur, pour le supplier de répandre ses bénédictions sur le contrat que les honorables parties étaient sur le point de signer.

Suivant l'usage du temps, qui permettait les allusions personnelles, et avec toute la simplicité de son caractère, le digne ministre pria Dieu de guérir le cœur d'une des nobles personnes qu'il allait unir, pour la récompenser de sa soumission et de sa docilité aux avis de ses honorables parents. « Puisqu'elle a, dit-il, obéi aux préceptes divins en honorant son père et sa mère, qu'elle obtienne la bénédiction promise aux enfants respectueux, c'est-à-dire de longs jours sur la terre, et une éternité de bonheur dans une meilleure patrie. » Il pria ensuite le ciel de faire que le fiancé ne retombât plus dans ces erreurs de jeunesse qui détournent du droit sentier de la grâce, et qu'elle renonçât à la société de ces gens de mauvaise vie, libertins, joueurs, souillés de tous les excès de l'intempérance, et qui pourraient inspirer l'amour du vice à la vertu même.

En cet endroit du discours, Bucklaw jeta un coup d'œil malin sur Craigengelt, qui, occupé à remonter ses manchettes, ne parut pas s'en apercevoir.

Une prière convenable en faveur de sir William, de lady Ashton et de toute leur famille, fut la conclusion de cette invocation religieuse, qui, comme on le voit, s'étendait sur tous ceux qui y assistaient, à l'exception du capitaine Craigengelt, que le digne ministre regardait peut-être comme sans espoir de rédemption.

On pensa ensuite à l'affaire principale pour laquelle on était assemblé. Sir William signa le contrat avec une précision et une gravité ministérielles, lady Ashton avec un air de triomphe, son fils avec une nonchalance militaire ; et Bucklaw, ayant posé son paraphe sur toutes les pages aussi rapidement que Craigengelt pouvait les tourner, finit par essuyer sa plume à la cravate neuve de ce respectable personnage.

C'était alors le tour de miss Ashton. Sa mère vigilante la conduisit elle-même vers la table, et eut soin de lui indiquer les endroits où elle devait signer. À la première tentative qu'elle fit, elle voulut écrire avec une plume sans encre. Sa mère l'en ayant fait apercevoir, elle essaya de la tremper dans l'encrier qui était devant elle, sans pouvoir y réussir, et lady Ashton fut encore obligée de se charger de ce soin.

J'ai vu moi-même ce fatal contrat. Le nom de Lucie Ashton est tracé en caractères très distincts au bas de chaque page, si ce n'est que l'écriture en paraît tracée par une main tremblante. Mais la dernière signature est presque illisible, et le *t* du mot Ashton est barré de telle sorte qu'on pourrait croire qu'elle avait intention de le biffer. C'est que, tandis qu'elle le traçait, un cheval au grand galop s'arrêta à la porte. Au même instant on entendit marcher dans le vestibule, et une voix impérieuse répondit avec mépris aux domestiques qui voulaient défendre l'entrée du salon.

– C'est lui ! s'écria Lucie, il est arrivé ! et la plume lui tomba des mains.

CHAPITRE XXXIII

Ce son impérieux annonce un Montaigu.
Donnez-moi mon épée. Il m'est permis, je pense
De le sacrifier à ma juste vengeance.
On immole sans crime un pareil ennemi.

Roméo et Juliette.

À peine miss Ashton avait-elle laissé tomber sa plume que la porte du salon s'ouvrit, et Ravenswood parut.

Lockard et un autre domestique qui avaient inutilement tenté de lui fermer le passage, étaient immobiles de surprise, et ce sentiment se communiqua bientôt à tous ceux qui se trouvaient dans l'appartement. La surprise du colonel était mêlée de colère, Bucklaw n'exprimait la sienne que par un air d'indifférence hautaine, sir William était déconcerté, lady Ashton évidemment consternée, Craigengelt, à demi caché derrière le colonel et Bucklaw, semblait réfléchir s'il ne ferait pas prudemment de s'absenter, le ministre, les mains levées vers le ciel, paraissait lui adresser une prière mentale et Lucie, immobile comme une statue, semblait sous le charme fatal d'une apparition surnaturelle. La présence d'Edgar pouvait bien en donner l'idée, car son air pâle et défait le faisait ressembler à un spectre plus qu'à une créature vivante.

Il s'arrêta au milieu du salon, vis-à-vis de la table près de laquelle Lucie était encore, et, comme si elle eût été seule dans la chambre, il fixa les yeux sur elle avec l'expression d'un profond chagrin et d'une vive indignation. Son manteau de voyage à l'espagnole, qui ne tenait plus qu'à une seule de ses épaules, déployait ses larges plis. Le reste de son riche costume était souillé de toute la boue qu'il avait ramassée dans une longue course faite à franc étrier jour et nuit. Il avait une épée au côté et des pistolets à sa ceinture. Un chapeau rabattu, qu'il n'avait pas ôté en entrant, donnait un air encore plus sombre à ses traits maigris par le chagrin et par une longue maladie ; sa physionomie, naturellement fière et sérieuse, avait quelque chose de farouche et de sauvage. Sa chevelure en désordre, dont son chapeau laissait échapper une partie, et la fixité de son regard donnaient à sa tête le caractère d'un buste en marbre. Il ne prononça pas un seul mot, et deux minutes se passèrent dans un profond silence.

Ce silence fut enfin rompu par lady Ashton, à qui ce court intervalle

avait suffi pour rendre une partie de son audace naturelle. Elle demanda la raison de cette brusque arrivée.

– C'est à moi, madame, dit le colonel, qu'il appartient de faire cette question, et je prie le Maître de Ravenswood de me suivre dans un endroit où il pourra m'y répondre à loisir.

– Personne au monde, s'écria Bucklaw, ne peut me disputer le droit de demander au Maître de Ravenswood l'explication de sa conduite. Craigengelt, dit-il à demi-voix en se tournant vers le capitaine, que diable avez-vous donc à trembler ? Allez me chercher mon épée dans la galerie.

– Je ne céderai à qui que ce soit, dit le colonel, le droit que j'ai de demander raison à l'homme qui vient de faire une insulte sans exemple à ma famille.

– Patience, messieurs, dit Ravenswood en fronçant le sourcil et en étendant la main vers eux comme pour leur imposer silence et faire cesser leur altercation, patience : si vous êtes aussi las de vivre que je le suis, je trouverai le temps et le lieu de jouer ma vie contre l'une des deux vôtres ou contre toutes les deux ; mais, quant à présent, je n'ai pas le temps d'écouter des querelles de têtes légères.

– De têtes légères ! répéta le colonel en tirant son épée à demi hors du fourreau, tandis que Bucklaw recevait la sienne des mains de Craigengelt et en saisissait la poignée.

Sir William Ashton, alarmé pour la sûreté de son fils, s'élança entre les jeunes gens et Ravenswood en s'écriant : – Mon fils, je vous l'ordonne ; Bucklaw, je vous en conjure ! La paix, messieurs, je la réclame au nom de la reine et de la loi.

– Au nom de la loi de Dieu, dit Bidebent s'avançant aussi entre le colonel et Bucklaw et l'objet de leur ressentiment ; au nom de celui qui a proclamé la paix sur la terre et la charité parmi les hommes, je vous supplie, je vous conjure, je vous ordonne de ne commettre aucun acte de violence. Dieu hait l'homme altéré de sang, celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

– Monsieur, dit le colonel en se tournant brusquement vers lui, me prenez-vous pour une brute ou pour quelque chose de plus stupide encore, vous qui m'invitez à supporter un tel affront dans la maison de mon père ? Laissez-moi, Bucklaw ; il faut qu'il me rende raison à l'instant, ou, de par le ciel ! je lui passe mon épée au travers du corps dans cette salle même.

– Vous ne le toucherez pas, répondit Bucklaw en portant la main à son épée ; il m'a une fois donné la vie et, quand le diable devrait vous emporter, vous, le château et toute la famille, personne ne l'attaquera

en ma présence si ce n'est de franc jeu.

Les passions de ces deux jeunes gens se contredisant ainsi donnèrent à Ravenswood le temps de s'écrier : – Silence, messieurs ! si l'un de vous a réellement envie de mettre mon bras à l'épreuve, qu'il ait un peu de patience, il n'aura pas longtemps à attendre.

Je n'ai affaire ici que pour quelques instants. Est-ce bien là votre écriture, madame ? demanda-t-il à Lucie d'un ton plus doux, en lui présentant la lettre qu'il en avait reçue.

Un oui balbutié, plutôt que prononcé, s'échappa comme à regret de ses lèvres tremblantes.

– Et ceci est-il aussi votre écriture ? lui demanda-t-il en lui montrant la promesse de mariage qu'elle lui avait donnée.

Lucie garda le silence. La terreur, l'amour, le regret, le désespoir, tous les sentiments agissant en ce moment sur son cœur troublèrent son esprit plus que jamais, et il est probable qu'elle ne comprit pas même la question qui venait de lui être adressée.

– Si vous avez dessein, monsieur, dit sir William, de fonder sur cette pièce quelques prétentions légales, vous ne devez pas vous attendre à recevoir de réponse à des questions extrajudiciaires.

– Sir William Ashton, répondit Ravenswood, je vous prie, ainsi que tous ceux qui m'entendent, de ne pas vous méprendre sur mes intentions. Si miss Ashton, de son plein gré, désire que notre engagement soit annulé, comme sa lettre semble l'indiquer, il n'existe pas sur la terre une feuille flétrie par le vent d'automne qui n'ait plus de valeur à mes yeux que le papier que je tiens en main ; mais je veux entendre la vérité de sa bouche. Je ne sortirai pas d'ici sans avoir eu cette satisfaction. Vous pouvez m'écraser par le nombre, je le sais, mais prenez-y garde ; je suis armé, je suis au désespoir, et je ne périrai pas sans vengeance. Voici ma résolution, pensez-en ce qu'il vous plaira. J'apprendrai d'elle-même quels sont ses sentiments, je l'apprendrai d'elle seule, de sa propre bouche, sans témoins. Maintenant voyez ce que vous avez à faire, ajouta-t-il en tirant son épée d'une main et en prenant de l'autre un pistolet qu'il arma, mais en tournant vers la terre la pointe de l'une et le bout de l'autre ; voyez si vous voulez que le sang ruisselle dans ce salon, ou si vous m'accorderez avec ma fiancée l'entrevue décisive que les lois de Dieu et de notre pays m'autorisent à exiger.

Le son de sa voix et l'action dont elle était accompagnée en imposèrent à tout le monde. L'accent énergique du vrai désespoir manque rarement de faire taire les passions plus faibles qui le combattent. Le ministre fut le premier à rompre le silence.

– Au nom de Dieu, s'écria-t-il, ne rejetez pas l'ouverture de paix que va vous faire le plus humble de ses serviteurs. L'honorable Maître de Ravenswood met beaucoup de violence dans la demande qu'il vient de vous faire, mais elle n'est pourtant pas tout à fait déraisonnable. Souffrez qu'il apprenne de la propre bouche de miss Ashton qu'elle s'est fait un devoir de céder aux désirs de ses parents et qu'elle se repent de l'engagement inconsidéré qu'elle a contracté avec lui. Alors il se retirera chez lui en paix et ne vous fatiguera plus de sa présence. Hélas ! les suites du péché de notre premier père se font bien sentir chez ses enfants régénérés ! comment pourrions-nous espérer d'en trouver exempts ceux qui, étant encore garrottés des liens de l'iniquité, se laissent entraîner par le torrent des passions humaines ! Accordez-lui donc l'entrevue sur laquelle il insiste. Elle ne peut occasionner qu'une douleur momentanée à cette honorable jeune demoiselle, et cette peine d'un instant est-elle à comparer avec l'effusion de sang qui peut résulter d'un refus ? je le répète encore, consentez à ma demande. Il est de mon devoir d'agir en ce moment comme médiateur, comme pacificateur. Consentez-y.

– Jamais ! répondit lady Ashton, dans le cœur de laquelle la surprise et la terreur avaient fait place à la rage : jamais cet homme n'aura un entretien secret avec ma fille, avec la fiancée d'un autre. Sortira d'ici qui voudra : quant à moi, j'y reste. Je ne crains ni sa violence ni ses armes, quoique des gens qui portent mon nom, ajouta-t-elle en jetant un regard courroucé sur le colonel, aient l'air d'en être intimidés.

– Pour l'amour du ciel ! madame, s'écria le digne ministre, ne jetez pas d'huile sur le feu. Je suis certain que le Maître de Ravenswood, prenant en considération l'état de la santé de miss Ashton et les devoirs que vous avez à remplir en qualité de mère, ne s'opposera point à ce que vous soyez présente à cet entretien. Je lui demanderai aussi la permission de m'y trouver. Qui sait si mes cheveux blancs ne serviront pas à rétablir la paix ?

– Je consens de tout mon cœur que vous y assistiez, monsieur, dit le Maître de Ravenswood, et lady Ashton peut y rester aussi, si bon lui semble ; mais il faut que tous les autres se retirent.

– Ravenswood, dit le colonel en passant près de lui, vous me rendrez raison de cette conduite avant qu'il soit longtemps.

– Quand il vous plaira, répondit Edgar.

– Mais auparavant, lui dit à son tour Bucklaw, n'oubliez pas que nous avons un compte à régler ensemble, et qu'il ne date pas seulement d'aujourd'hui.

– Arrangez cela comme vous l'entendrez, répondit Ravenswood,

mais laissez-moi en paix aujourd'hui. Demain je n'aurai rien de plus à cœur que de vous donner toutes les satisfactions que vous pourrez désirer.

Bucklaw et le colonel sortirent du salon, précédés par le capitaine Craigengelt.

Sir William les suivit, mais il s'arrêta à la porte, et se retournant vers Edgar : – Maître de Ravenswood, lui dit-il d'un ton conciliant, je crois que je n'avais rien fait pour mériter un tel affront. Si vous voulez remettre votre épée dans le fourreau et me suivre dans mon cabinet, je me flatte de pouvoir vous démontrer, par les arguments les plus satisfaisants, l'irrégularité de votre démarche, l'inutilité…

– Demain, monsieur, demain ! s'écria Ravenswood en l'interrompant, j'écouterai demain tout ce qu'il vous plaira : mais cette journée est consacrée à une affaire sacrée.

En même temps il fit un geste de la main pour lui montrer la porte, et sir William se retira.

Edgar alors remit son épée dans le fourreau, désarma son pistolet, le replaça dans sa ceinture, s'avança d'un pas assuré vers la porte du salon, en poussa le verrou, revint près de la table, ôta son chapeau, et, fixant sur Lucie des yeux où l'on ne voyait plus que l'expression d'un violent chagrin, sans mélange de colère : – Me reconnaissez-vous, miss Ashton ? lui demanda-t-il en rejetant en arrière les cheveux qui lui couvraient le front : je suis encore Edgar Ravenswood. – Lucie ne répondit rien.

– Oui, je suis encore, continua-t-il avec un ton dont la véhémence augmentait à mesure qu'il parlait, cet Edgar Ravenswood qui, pour l'amour de vous, a manqué au serment de vengeance qu'il avait solennellement prononcé, et dont tout lui faisait un devoir sacré, qui a oublié ce que l'honneur exigeait de lui, qui a pardonné, qui a même serré avec amitié la main de l'oppresseur de sa famille, de l'usurpateur de ses biens, du meurtrier de son père…

Lady Ashton l'interrompit. – Ma fille n'a pas dessein, dit-elle, de contester l'identité de votre personne. Si elle en pouvait douter, le fiel qui distille de votre bouche suffirait pour la convaincre qu'elle entend parler en ce moment le plus mortel ennemi de son père.

– Encore un instant de patience, madame, dit Ravenswood : ce n'est pas avec vous que j'ai demandé à avoir un entretien. Il faut que j'obtienne une réponse de la bouche de votre fille. Encore une fois, miss Ashton, je suis ce Ravenswood avec qui vous vous êtes liée par un engagement solennel. Est-il bien vrai que vous désiriez aujourd'hui qu'il soit annulé ?

Tout le sang de la pauvre Lucie était glacé dans ses veines, ses lèvres restaient muettes. Enfin faisant un effort sur elle-même, elle prononça d'une voix faible ces mots à peine articulés : – C'est ma mère… Lady Ashton se hâta de l'interrompre.

– C'est la vérité, s'écria-t-elle, c'est moi qui, m'y trouvant autorisée par toutes les lois divines et humaines, lui ai conseillé de rompre un engagement aussi malheureux qu'inconsidéré, un engagement déclaré nul par l'autorité des saintes Écritures.

– Des saintes Écritures ! répéta Ravenswood en la regardant d'un air de mépris.

– Citez-lui, monsieur Bidebent, dit lady Ashton, le texte d'après lequel vous-même, après de mûres réflexions, avez déclaré la nullité de l'engagement dont cet homme emporté prétend soutenir la validité.

Le ministre prit une petite bible dans sa poche et y lut ce qui suit :

Si une femme fait un vœu devant le Seigneur, et s'engage par une promesse tandis qu'elle habite la maison de son père, pendant sa jeunesse, et que son père apprenne le vœu et la promesse dont elle a chargé son âme, et n'en témoigne pas de mécontentement, ce vœu et cette promesse seront valides.

– Et n'est-ce pas précisément ce qui nous est arrivé ? s'écria Ravenswood.

– Ne m'interrompez pas, jeune homme, répondit le ministre, et écoutez la suite du texte sacré :

Mais si son père la désapprouve le jour même qu'il en est instruit, aucun des vœux, aucune des promesses dont elle aura chargé son âme ne seront valides. Et le Seigneur lui pardonnera, parce que son père l'aura désapprouvée.

– Eh bien ! s'écria lady Ashton d'un air triomphant, en répétant par dérision les propres paroles d'Edgar, n'est-ce pas précisément ce qui nous est arrivé ? ne sommes-nous point dans le cas prévu par le Livre Saint ? Cet homme niera-t-il que le père et la mère de miss Ashton aient désapprouvé le vœu et la promesse dont elle avait chargé son âme, aussitôt qu'ils en ont été instruits ? ne l'ai-je pas informé par écrit, et dans les termes les plus exprès, de notre détermination à cet égard ?

– Est-ce là tout ? dit Ravenswood. Et se tournant vers Lucie : Et vous, miss Ashton, ajouta-t-il, êtes-vous disposée à renoncer à la foi que vous m'avez jurée, aux sentiments d'une mutuelle affection, à l'exercice de votre libre volonté, pour les misérables sophismes de l'hypocrisie ?

– L'entendez-vous ? dit lady Ashton en s'adressant au ministre ;

entendez-vous le blasphémateur ?

– Que Dieu lui pardonne ! répondit Bidebent, et qu'il daigne éclairer son ignorance !

– Avant de sanctionner ce qui a été fait en votre nom, dit Edgar en continuant de s'adresser à Lucie, n'oubliez pas que je vous ai sacrifié l'honneur d'une ancienne famille. En vain mes amis les plus sincères m'ont fait de fortes représentations : je ne les ai point écoutées. Ni les arguments de la raison ni les terreurs de la superstition n'ont pu ébranler ma fidélité. Les morts mêmes sont sortis de leurs tombeaux pour me conjurer de vous oublier, j'ai méprisé cet avertissement. Voulez-vous aujourd'hui me punir de ma constance, percer mon cœur avec les armes mêmes que ma confiance imprudente vous a mises entre les mains ?

– Monsieur Ravenswood, dit lady Ashton, vous avez fait toutes les questions que vous avez jugées convenables ; vous voyez que ma fille est absolument hors d'état d'y répondre, mais je vais le faire pour elle, et d'une manière qui ne vous laissera, je crois, rien à répliquer.

Vous voulez savoir si Lucie Ashton, librement et volontairement, désire annuler l'engagement qu'elle a eu la faiblesse de se laisser persuader de contracter ? Vous avez sous les yeux la lettre qu'elle vous a écrite pour vous le demander. Mais si cela ne suffit pas pour vous convaincre, je puis vous en donner une preuve encore plus forte. Jetez les yeux sur ce papier ; c'est le contrat de mariage de ma fille avec M. Hayston de Bucklaw, et elle vient de le signer en présence de ce respectable ministre.

Ravenswood prit un instant le contrat et le rejeta avec indignation sur la table. – Et n'a-t-on pas employé la fraude, la compulsion, demanda-t-il à M. Bidebent, pour déterminer miss Ashton à signer ce papier ?

– Non, répondit-il ; je l'atteste sur mon honneur, sur mon caractère sacré.

– Vous aviez raison, madame, dit alors Edgar à lady Ashton : cette preuve est véritablement sans réplique, et il serait aussi honteux pour moi qu'inutile de perdre un seul instant de plus à faire des remontrances et des reproches. – Voici, miss Ashton, dit-il en plaçant devant elle sa promesse de mariage et la moitié de la pièce d'or qu'ils avaient rompue près de la fontaine de la Syrène, voici les gages de votre premier engagement. Puissiez-vous être plus fidèle au second que vous venez de former ! Je vous prierai maintenant de me rendre les mêmes preuves de ma confiance mal placée, je devrais dire de mon insigne folie.

En lui parlant ainsi, il jetait sur elle un regard qui peignait le dépit

et le mépris, et les yeux égarés de Lucie semblaient annoncer que son esprit troublé concevait à peine ce qui se passait. Il paraît pourtant qu'elle comprit en partie ce qu'il lui demandait, car elle leva les mains vers son cou comme pour détacher un ruban bleu auquel était suspendue la seconde moitié de la pièce d'or. Elle ne put y réussir, et lady Ashton, prenant des ciseaux, coupa le ruban, et remit au Maître de Ravenswood, en le saluant d'un air de hauteur, le gage de l'engagement qu'il avait contracté, ainsi que la promesse de mariage qu'il avait donnée à Lucie et dont elle s'était emparée depuis longtemps.

– Est-il possible, s'écria Edgar d'un ton adouci, qu'elle portât encore ainsi le gage de ma foi dans son sein ! contre son cœur ! même à l'instant où elle… Mais à quoi bon faire de nouvelles plaintes ? Et, essuyant une larme qui venait de mouiller ses yeux, il reprit sa sombre fierté. Saisissant les deux promesses et les deux moitiés de la pièce d'or, il s'approcha de la cheminée, les jeta dans le feu avec un mouvement de violence et frappa les charbons du talon de sa botte, comme pour assurer leur prompte destruction.

– Je ne vous importunerai pas plus longtemps de ma présence, milady, dit-il alors à lady Ashton, et je ne me vengerai de tous les maux que vous avez voulu me faire et que vous m'avez faits qu'en souhaitant que ce soient les dernières manœuvres que vous employiez contre l'honneur et le bonheur de votre fille. Quant à vous, miss Ashton, je n'ai rien de plus à dire, si ce n'est que je conjure le ciel de ne pas vous punir d'un parjure dont vous vous êtes rendue coupable volontairement et de propos délibéré.

À peine avait-il ainsi parlé qu'il sortit brusquement de la salle.

Sir William avait employé tour à tour les prières et l'autorité pour retenir son fils et Bucklaw dans une autre partie du château, afin qu'ils ne rencontrassent plus Ravenswood avant son départ. Mais, comme celui-ci traversait le vestibule, il y trouva Lockard qui lui remit un billet signé Sholto Douglas Ashton, qui lui demandait où il pourrait trouver le Maître de Ravenswood dans quatre ou cinq jours, attendu qu'il avait une affaire essentielle à régler avec lui aussitôt après un événement important qui devait se passer incessamment dans sa famille.

– Dites au colonel Ashton, répondit-il avec sang-froid, qu'il me trouvera à Wolfcrag quand bon lui semblera.

Comme il descendait l'escalier extérieur qui conduisait de la terrasse dans la cour, il fut encore arrêté par le capitaine Craigengelt, qui lui exprima l'espérance qu'avait le laird de Bucklaw que Ravenswood ne quitterait pas l'Écosse avant huit ou dix jours, attendu

qu'il avait dessein de lui offrir les remerciements qu'il lui devait pour toutes les honnêtetés qu'il en avait reçues, tant ce jour-là qu'antérieurement.

– Dites à votre maître, répondit Edgar avec un air de fierté méprisante, qu'il peut choisir le temps qui lui conviendra ; il me trouvera à Wolfcrag, si quelque autre ne l'a pas prévenu dans ses projets.

– Mon maître ! répéta Craigengelt, encouragé par la présence du colonel et de Bucklaw, qu'il aperçut au bas de la terrasse. Permettez-moi de vous dire que je ne souffrirai pas qu'on me parle de la sorte, et que je ne connais personne sur la terre qu'on puisse nommer mon maître.

– Va donc le chercher dans les enfers ! s'écria Ravenswood, s'abandonnant à la colère qu'il avait réprimée jusqu'alors. Et en même temps il poussa le capitaine avec une telle force que celui-ci roula sur les escaliers jusqu'au bas de la terrasse et y resta quelques minutes comme étourdi, jusqu'à ce que Bucklaw fût venu le relever en riant aux éclats.

– Que je suis insensé ! pensa Ravenswood en continuant à s'éloigner. Un tel misérable n'est-il pas indigne de ma colère ?

Il monta alors sur son cheval, qu'il avait attaché en arrivant à une balustrade en face du château, marcha à petits pas jusqu'à ce qu'il fût arrivé près du colonel et de Bucklaw, les salua d'un air fier en passant près d'eux, et les regarda fixement l'un après l'autre, comme pour leur dire : – Je suis prêt maintenant, avez-vous quelque chose à me dire ? Ils lui rendirent son salut en silence, et il continua à marcher très lentement jusqu'à l'avenue qui conduisait au château, pour leur prouver qu'il ne cherchait pas à les éviter. Quand il y fut entré, il se retourna un instant, et, ne les apercevant plus, il pressa de l'éperon les flancs de son cheval et disparut avec la même promptitude qu'un démon chassé par un exorciste.

CHAPITRE XXXIV

De la chambre nuptiale
Quel est donc celui qui sort ?
C'est Azrael, c'est l'ange de la mort.

SOUTHEY, *Thalaba.*

Après cette scène terrible, on transporta Lucie dans sa chambre, et elle y resta quelque temps plongée dans une sorte d'anéantissement. Le lendemain elle parut avoir recouvré ses forces et sa résolution, mais on découvrit en elle de nouveaux symptômes qui firent concevoir des alarmes même à lady Ashton. Tantôt elle montrait une légèreté, une gaîté même qui n'était, d'accord ni avec son caractère habituel ni avec la situation où elle se trouvait ; tantôt elle était sombre et morose, et refusait de répondre à toutes les questions qu'on pouvait lui faire ; tantôt enfin elle était capricieuse, opiniâtre, et parlait avec une volubilité que rien ne pouvait arrêter : changements qui se succédèrent plusieurs fois dans la journée. On fit venir les médecins, qui ne comprirent rien à sa maladie, assurèrent qu'elle ne souffrait que d'une violente agitation mentale et qu'il ne lui fallait qu'un exercice modéré et de la dissipation.

Jamais Lucie ne parla de ce qui s'était passé le jour de la signature de son contrat de mariage avec Bucklaw ; il paraît même que sa mémoire n'en avait conservé aucune trace, car il la vit plusieurs fois porter la main à son cou, comme si elle eût cherché le ruban qu'on en avait détaché, et elle disait avec un accent de surprise et de mécontentement :

– C'était le lien qui m'attachait à la vie.

Malgré ces symptômes affligeants, lady Ashton n'en persista pas moins dans ses projets et ne voulut pas même en retarder l'exécution. Elle n'était pourtant pas sans quelque embarras pour sauver les apparences à l'égard de Bucklaw, car elle savait parfaitement que s'il voyait dans sa fille une répugnance prononcée pour ce mariage, il y renoncerait sans hésiter ; ce qu'elle regardait comme un affront et une honte pour elle-même, après tout ce qu'elle avait fait pour le faire réussir. Elle résolut donc que le mariage aurait lieu le jour qui avait été déterminé, si Lucie continuait à se prêter passivement à ce qu'on exigeait d'elle. Elle se flatta que le changement de séjour et une

nouvelle situation dans le monde la guériraient plus promptement que les lentes mesures conseillées par les médecins.

Les vues ambitieuses de sir William pour l'agrandissement de sa famille, le désir qu'il avait de trouver dans Bucklaw, dans ses parents et ses amis, un nouvel appui contre le parti du marquis d'Athol le portèrent à approuver une précipitation à laquelle il n'aurait peut-être pas osé s'opposer, quand même il en aurait eu la volonté. Bucklaw et le colonel protestèrent qu'après ce qui s'était passé ce serait une honte de retarder d'une heure l'époque fixée pour le mariage, attendu qu'on pourrait attribuer ce délai à la crainte que leur auraient inspirée la visite inattendue et les menaces de Ravenswood.

Il est pourtant juste de dire ici que si Bucklaw eût été instruit de la santé, ou, pour mieux dire, de la situation d'esprit de miss Ashton, il n'aurait jamais consenti qu'on brusquât les choses de cette manière ; mais à cette époque il était d'usage en Écosse que, pendant les jours qui précédaient immédiatement le mariage, les futurs époux n'eussent que des entrevues très rares et très courtes ; lady Ashton profita si bien de cette circonstance que Bucklaw ne vit et ne soupçonna rien.

La veille du jour du mariage, Lucie eut un accès de légèreté qui fut d'assez longue durée, et elle passa une partie de la soirée à examiner avec la curiosité et le plaisir d'un enfant tout ce qui devait servir à sa parure et à celle de tous les membres de sa famille.

La matinée de ce jour mémorable fut superbe ; toutes les personnes invitées à la cérémonie arrivèrent successivement, et le château, quelque spacieux qu'il rot, suffisait à peine pour les contenir. Non seulement les parents de sir William Ashton, toute la nombreuse famille des Douglas, tous les amis et alliés de Bucklaw se réunirent pour assister à la célébration du mariage, mais encore presque toutes les familles presbytériennes de distinction, à cinquante milles à la ronde, se firent un point d'honneur de s'y trouver, parce que c'était une occasion de jouir d'un triomphe remporté sur leur ennemi politique, le marquis d'Athol, en la personne de son jeune parent.

On servit aux conviés un déjeuner splendide, après quoi l'on songea à monter à cheval pour se rendre à l'église. La fiancée fut amenée dans le salon par sa mère et son frère Henry. Sa gaîté de la veille était alors remplacée par une sombre mélancolie, mais un air grave et sérieux n'est pas extraordinaire dans une occasion si solennelle, et personne n'y fit attention ; d'ailleurs ses yeux brillaient du feu le plus vif, et ses joues étaient animées de couleurs qu'on ne lui avait pas vues depuis longtemps. Sa beauté, l'élégance de sa parure, l'éclat des bijoux dont elle était couverte la firent accueillir par le murmure le plus flatteur, et les dames elles-mêmes ne purent lui refuser leurs éloges.

Pendant que la compagnie montait à cheval, sir William demanda à Henry pourquoi il avait attaché à son côté une épée d'une grandeur démesurée qui appartenait à son frère le colonel. – Pourquoi, lui dit-il, n'avez-vous pas pris celle que je vous ai fait acheter tout exprès à Édimbourg ?

– Je ne sais ce qu'elle est devenue, répondit Henry ; il m'a été impossible de la trouver.

– Vous l'aurez caché vous-même, lui dit son père, afin d'avoir un prétexte pour porter une épée qui aurait pu servir à sir William Wallace. Mais n'importe, ayez soin de votre sœur et montez à cheval.

Henry lui obéit, et se plaça à côté de Lucie au centre de la brillante cavalcade ; il était en ce moment trop occupé de sa grande épée, de son habit brodé, de son chapeau à plumes et d'un beau cheval qu'il montait pour la première fois pour faire attention à quelque autre chose ; mais il se souvint ensuite, et ne l'oublia jamais, que, lorsqu'il avait pris la main de sa sœur pour l'aider à monter à cheval, il l'avait trouvée froide et humide comme le marbre qui couvre un tombeau.

Après avoir gravi des collines et traversé des vallons, la procession arriva à l'église paroissiale, qui fut bientôt remplie non seulement par les conviés qui étaient au nombre de plus de cent, et par leurs domestiques, mais par les curieux que cette cérémonie avait attirés. Le mariage fut célébré conformément aux rites de l'Église presbytérienne, dont Bucklaw depuis peu avait jugé à propos d'adopter les dogmes.

À la porte de l'église on fit une libérale distribution de vivres aux pauvres des paroisses voisines. On avait chargé de ce soin John Mortsheugh, qui avait été récemment promu au grade important de sacristain de l'église paroissiale de Ravenswood, poste qu'il avait échangé sans regret contre celui de bedeau du cimetière désert de l'Armitage.

Sur une pierre plate couvrant un tombeau étaient assises la vieille Ailsie Gourlay et deux de ses commères, les mêmes qui l'avaient aidée à ensevelir la pauvre Alix. Elles examinaient la part qu'elles avaient reçue dans la distribution des comestibles et la comparaient avec envie à celles qui avaient été données à d'autres.

– Tout brave qu'est John Mortsheugh avec son habit neuf, il aurait dû avoir un peu plus d'égards pour ses vieilles commères, dit Annie Winnie : il ne m'a donné que cinq harengs au lieu de six, encore ont-ils l'air de ne pas valoir une pièce de six sous ; et ce morceau de bœuf, je réponds qu'il pèse une once de moins qu'aucun de ceux qui ont été distribués ; et le vôtre est de meilleure apparence.

– Le mien ! dit la paralytique ; il y a la moitié d'os. Si les riches aiment à voir les pauvres accourir à leurs noces et à leurs funérailles,

ils devraient du moins leur donner quelque chose qui en valût la peine, ce me semble.

– Croyez-vous qu'ils nous fassent des présents par amour pour nous ? dit Ailsie ; croyez-vous qu'ils s'inquiètent beaucoup si nous mourons de faim et de froid ? Ils nous donneraient des pierres au lieu de pain si cela pouvait satisfaire de même leur vanité ; ils voudraient que nous eussions de la reconnaissance pour eux, comme s'ils nous faisaient du bien par bonté d'âme !

– Et c'est bien vrai, dit Maggie.

– Mais, Ailsie, dit la boiteuse, vous qui êtes la plus âgée de nous trois, avez-vous jamais vu une plus belle noce ?

– Je ne dirai pas que je n'en ai jamais vu de plus belle, mais je pense que nous reverrons bientôt d'aussi belles funérailles.

– J'en serais tout aussi contente, dit Winnie ; nous ne sommes pas obligées de faire les hypocrites pour souhaiter toutes sortes de prospérités à ces gens de qualité qui nous regardent comme des bêtes brutes. J'aime à mettre dans mon tablier ma part de la gratification des funérailles et à fredonner mon vieux refrain :

Mon pain est sur mon cœur,

Et mon sou dans ma tirelire,

Tu n'en es pas meilleur

Et je n'en suis pas pire !

– Et vous avez raison, dit la paralytique : que le ciel nous envoie une bonne fête de Noël et un cimetière plein !

– Mais je voudrais que vous nous disiez, mère Gourlay, dit la boiteuse tandis que toute la compagnie remontait à cheval à la porte de l'église après la cérémonie, car vous êtes la plus âgée et la plus savante de nous, quelle est, parmi tout ce beau monde, la personne à l'enterrement de laquelle vous croyez que nous viendrons bientôt.

– Voyez-vous cette jeune fille toute brillante d'or et de joyaux, qu'on aide à monter sur un cheval blanc, et qui a derrière elle un jeune homme en habit écarlate avec une épée plus grande que lui ?

– Juste ciel, c'est la mariée ! s'écria Annie Winnie, dont le cœur de marbre ne put se défendre d'un premier mouvement de compassion ; c'est la mariée elle-même ! Quoi ! si jeune, si belle, si riche !… et vous croyez que son temps est si proche ?

– Je vous dis que le linceul qui doit l'ensevelir lui monte déjà jusqu'au cou. Il n'y a plus que quelques grains de sable dans son horloge, et cela n'est pas étonnant, on l'a assez secouée pour le faire tomber plus vite. Les feuilles commencent à se faner sur les arbres,

mais elle ne verra pas le vent de la Saint-Martin les éparpiller et les faire voler en tourbillon.

– Vous l'avez gardée trois mois, dit la paralytique, et vous avez reçu trois pièces d'or pour vos peines, ou je suis bien trompée.

– Oui, oui, répondit Ailsie en faisant une affreuse grimace, et sir William m'a promis ensuite une belle chemise rouge, des chaînes, un poteau et un baril de poix, tout cela pour avoir passé quatre vingt-six jours et autant de nuits auprès de sa grande sotte de fille. Que dites-vous d'un pareil présent ? Mais il fera tout aussi bien de le garder pour sa femme.

– J'ai entendu murmurer tout bas, dit Annie Winnie, que lady Ashton n'était pas une femme à qui l'on pût se fier.

– La voyez-vous là-bas, dit Ailsie Gourlay, faire caracoler son cheval gris en sortant du cimetière ? Il y a plus de diablerie dans cette femme toute seule que dans toutes les sorcières écossaises qui ont jamais passé par-dessus le Law de North-Berwick au clair de la lune.

– Qu'est-ce que vous parlez de sorcières ? sorcières vous-mêmes ! s'écria Mortsheugh, qui venait de finir sa distribution. Est-ce que vous venez faire des sortilèges dans mon cimetière pour jeter un charme sur le marié et la mariée ? Allez-vous-en bien vite, car si je prends une courroie, je vous ferai trouver le chemin plus promptement que vous ne le voudriez.

– Eh, mon Dieu ! dit Ailsie Gourlay, comme nous sommes donc fier de notre bel habit neuf et de notre perruque bien poudrée, comme si nous n'avions jamais eu ni soif ni faim nous-même ! Et nous irons sans doute racler de notre violon au château toute la nuit, avec tous les autres musiciens de vingt milles à la ronde ? Mais prenez garde que votre chanterelle ne se rompe, John Mortsheugh, je ne vous dis que cela.

– Bonnes gens, s'écria Mortsheugh en s'adressant aux pauvres qui l'entouraient encore, je vous prends tous à témoin qu'elle me menace de me porter malheur. S'il arrive quelque accident cette nuit à mon violon ou à son maître, elle m'aura jeté une pierre qui lui retombera sur la tête, car je la dénoncerai au presbytère et au synode. Il faut qu'on sache que je suis à moitié ministre, à présent que me voilà sacristain d'une paroisse habitée.

Quoique la haine qui tenait ces vieilles séparées du reste de l'espèce humaine eût fermé leur cœur à toutes les joyeuses impressions d'une fête, il n'en était pas de même pour le reste des villageois. La splendeur des costumes, l'éclat des bijoux, le bel ordre d'une cavalcade nombreuse, et surtout l'attente des divertissements qui se préparaient au château où tous les paysans devaient être admis n'avaient pas

manqué de produire sur le peuple leur effet ordinaire. L'air retentissait des cris de *vivent Ashton et Bucklaw !* Et des décharges continuelles de pistolets, de fusils et de carabines, pour donner aux époux ce qu'on appelait le coup de feu de la mariée, annonçaient l'enthousiasme de la foule qui entourait et qui suivait les principaux personnages. Il y avait bien çà et là un vieux paysan, une vieille femme qui ricanaient tout bas en voyant la pompe déployée par une famille qui, disaient-ils, n'était née que d'hier, mais, tout en regrettant les nobles et antiques Ravenswood, ils n'en suivaient pas moins le cortège, attirés par la bonne chère qui se préparait au château pour les pauvres comme pour les riches, et reconnaissaient par là, malgré leurs préventions, l'influence de l'*Amphitryon où l'on dîne.*

Ce fut ainsi qu'accompagnée d'une suite nombreuse de gens de tout âge, de tout rang et de toute condition Lucie retourna dans la maison de son père. Bucklaw usa du privilège qu'il venait d'acquérir de se placer à la droite de sa jeune épouse ; mais, peu habitué à la galanterie, il songeait à faire remarquer qu'il était bon écuyer plutôt qu'à l'entretenir et à lui faire la cour. Ils arrivèrent donc tous deux en silence au château au milieu de mille acclamations de joie.

On sait que les noces se célébraient jadis avec une publicité à laquelle se refuse la délicatesse du siècle où nous vivons. Les convives furent traités avec une profusion que nous n'entreprendrons pas de décrire ; les domestiques dînèrent sur la desserte, et les restes furent distribués à la foule avec assez de tonneaux d'ale pour rendre la fête générale. Pendant que les dames se préparaient pour le bal qui devait avoir lieu dans la soirée, les convives de sir William, réunis dans la salle à manger, portaient des toasts fréquemment réitérés avec les meilleurs vins. Ils restèrent à table fort tard, et un message leur ayant appris que les dames les attendaient avec impatience, ils se levèrent enfin, se débarrassèrent de leurs épées, et se rendirent dans la salle de bal, où déjà la musique se faisait entendre. D'après l'étiquette rigoureuse la mariée aurait dû ouvrir le bal ; mais lady Ashton excusa sa fille sur sa mauvaise santé, et, offrant la main à Bucklaw, se chargea de la suppléer.

Mais, comme elle levait la tête avec grâce, en attendant le coup d'archet qui devait lui donner le signal pour commencer la danse, elle fut frappée d'une telle surprise en voyant le changement qu'on avait opéré dans un des ornements du salon qu'elle laissa échapper l'exclamation : – Qui a osé placer ici ce portrait ?

Tous les yeux suivirent à l'instant la direction qu'avaient prise ceux de lady Ashton, et ceux qui connaissaient l'ameublement ordinaire de cet appartement reconnurent qu'on avait retiré le portrait du père de sir William de la place qu'il occupait encore le matin, et qu'on y avait

substitué celui de sir Malise Ravenswood dont les sombres regards semblaient menacer d'une terrible vengeance la compagnie rassemblée.

Cet échange devait avoir été fait pendant le dîner, et l'on ne s'en aperçut que lorsque les lustres et les candélabres eurent été allumés pour le bal. Le colonel voulait qu'on fit sur-le-champ les recherches les plus exactes pour découvrir l'auteur de ce qu'il regardait comme un affront pour sa famille et pour toute la société qui se trouvait chez son père ; mais lady Ashton, plus prudente, dit qu'on ne pouvait en soupçonner qu'une servante subalterne à demi folle, dont l'imagination susceptible avait été exaltée par les histoires qu'Ailsie avait racontées dans la cuisine sur la *dernière famille ;* car c'est ainsi qu'elle désignait toujours la famille de Ravenswood. Le portrait de mauvais augure fut emporté, et lady Ashton ouvrit le bal. Sa grâce et sa dignité justifiaient presque les éloges de quelques vieillards qui prétendaient qu'aucune dame de la nouvelle génération n'aurait pu lui disputer la palme de la danse.

Lorsque lady Ashton s'assit, elle vit sans surprise que sa fille avait quitté le salon ; elle la suivit elle-même, craignant que le mystérieux incident de la transposition des portraits n'eût fait une impression funeste sur elle. Elle trouva probablement que ses craintes étaient sans fondement, car elle rentra au bout d'une heure, d'un air calme et serein ; et, ayant dit à Bucklaw quelques mots à l'oreille, celui-ci ne tarda pas à s'éclipser pour aller rejoindre son épouse.

Le son joyeux des instruments continuait à se faire entendre, et les danseurs se livraient au plaisir avec toute l'ardeur qu'inspirent la jeunesse et la gaîté, quand un cri aigu et perçant arrêta tout à coup la danse et la musique. Un silence profond régna dans l'appartement, chacun resta immobile dans la position qu'il occupait, et, le même cri s'étant répété, le colonel Ashton saisit un candélabre ; croyant avoir remarqué que ces cris étaient partis de la chambre destinée aux deux époux, il en demanda la clef à son frère Henry, qui en avait la garde comme premier garçon de la noce, et s'y précipita, suivi de sir William et de lady Ashton et de deux proches parents de la famille, tandis que toute la compagnie attendait leur retour avec autant d'inquiétude que d'impatience.

Arrivé à la porte de la chambre, le colonel y frappa, appela sa sœur et Bucklaw, et ne reçut d'autre réponse qu'un faible et long gémissement. Il n'hésita plus à ouvrir la porte, mais quelque chose opposait un obstacle qui céda pourtant facilement au premier effort que fit le colonel pour la pousser. On entra dans l'appartement, et la première chose qu'on aperçut fut le corps de Bucklaw, étendu par terre derrière la porte, et nageant dans son sang. Tous poussèrent à l'instant un cri de surprise et d'horreur qui fut entendu dans le salon, et toute la

compagnie, concevant de nouvelles alarmes, se précipita vers l'appartement d'où venait ce bruit.

– Elle l'a tué ! dit tout bas à sa mère le colonel Ashton. Cherchez-la. Et, tirant son épée, il sortit de la chambre, se mit à la porte, et jura que personne n'y entrerait que le ministre et un chirurgien qui se trouvait au château. Bucklaw respirait encore ; on s'empressa de le relever, on le transporta dans un autre appartement, où ses amis le suivirent afin de connaître plus tôt ce que le chirurgien penserait de ses blessures.

Cependant sir William, lady Ashton et les deux parents qui les avaient suivis n'avaient pas trouvé Lucie dans le lit nuptial ni dans la chambre. Comme il n'y existait d'autre porte que celle par laquelle ils étaient entrés, et qu'ils avaient trouvée fermée, ils commencèrent à craindre qu'elle ne se fût jetée par la fenêtre, quand l'un d'eux, faisant des yeux une revue plus attentive de l'appartement, découvrit quelque chose de blanc dans le coin d'une grande cheminée. C'était la malheureuse fille qui était accroupie, ou plutôt blottie dans les cendres. Ses cheveux étaient épars, ses vêtements déchirés et souillés de sang, ses yeux brillaient d'un éclat terne et les convulsions de la démence agitaient ses traits. Quand elle se vit découverte, elle grinça des dents, tendit ses mains ensanglantées avec les gestes frénétiques d'un démoniaque.

On fut obligé d'appeler quelques servantes, car ce ne fut qu'en recourant à la force qu'on put la tirer de la retraite qu'elle avait choisie. Elle n'avait pas jusqu'alors prononcé une seule parole distinctement articulée, et ce ne fut que dans le moment où on la transportait hors de cette chambre qu'elle s'écria avec une espèce de joie sinistre : – Vous avez donc emmené votre beau fiancé ? – On la déposa dans un autre appartement, où plusieurs femmes la suivirent pour veiller sur elle et lui donner les soins que sa situation exigeait.

Il serait impossible de décrire la douleur inexprimable de sa famille, l'horreur et la confusion qui régnèrent dans tout le château, les provocations entre les amis de Bucklaw et ceux de la famille Ashton, les excès de la table ayant échauffé tous les esprits.

Le chirurgien fut le seul qui put obtenir de se faire écouter des deux partis. Il déclara que la blessure de Bucklaw, quoique très dangereuse, ne serait pas mortelle si l'on pouvait lui procurer un repos complet. Cette déclaration réduisit au silence ses amis et ses parents, qui avaient insisté jusqu'alors pour qu'on le transportât sur-le-champ dans celui de leurs châteaux qui était le plus voisin de Ravenswood. Ils exigèrent cependant qu'attendu ce qui venait de se passer, il fût permis à quatre d'entre eux de rester dans le lieu qui avait été le théâtre de cette scène sanglante, et d'y conserver une suite nombreuse et bien armée. Sir William ayant consenti à cette demande par timidité, et le colonel

parce qu'il ne put mieux faire et en rongeant son frein, tous les autres amis du marié quittèrent le château à l'instant même, malgré l'obscurité de la nuit.

Après avoir mis le premier appareil sur la blessure de Bucklaw, le chirurgien donna ses soins à miss Ashton, qu'il déclara dans le danger le plus imminent. On appela d'autres médecins qui partagèrent tous son opinion. Elle passa toute la nuit dans le délire. Le lendemain matin, elle était dans un état d'insensibilité complète, et les médecins déclarèrent qu'elle subirait dans la soirée une crise qui déciderait de son sort. La crise arriva en effet. Elle sortit de son état de léthargie avec une apparence de calme et de tranquillité, elle souffrit qu'on la changeât de linge, mais, ayant porté la main à son cou, comme pour y chercher son fatal ruban, une foule de cruels souvenirs parurent l'accabler, souvenirs au-dessus de ses forces. D'affreuses convulsions se succédèrent les unes aux autres, et ne se terminèrent que par la mort, sans qu'elle eût pu dire un seul mot pour expliquer la scène fatale qui s'était passée.

Le juge provincial du canton arriva le lendemain de la mort de miss Ashton pour faire une enquête sur les tristes événements qui venaient de se passer dans le château, et il remplit ce devoir pénible avec tous les égards dus à une famille plongée dans une profonde affliction. Mais la seule chose qu'on put imaginer fut que Lucie avait frappé Bucklaw dans un accès de délire. On trouva dans sa chambre l'arme dont elle s'était servie, et qui était encore teinte de sang. C'était le poignard que Henry devait porter, et que probablement la fiancée avait retenu quand on lui montra la veille tous les préparatifs de la noce.

Les amis de Bucklaw comptaient bien que, lors de sa convalescence, il jetterait quelque jour sur cette sombre histoire. Dès qu'il fut en état de soutenir une conversation, ils le pressèrent de questions à ce sujet ; mais il se servit du prétexte de l'état de faiblesse où il était encore pour se dispenser d'y répondre. Enfin, quand il fut de retour chez lui et qu'il put être regardé comme ayant parfaitement recouvré la santé, il réunit un jour chez lui toutes les personnes des deux sexes qui lui avaient montré plus ou moins de curiosité à ce sujet ; et, après leur avoir fait ses remerciements de l'intérêt qu'ils lui avaient témoigné et des offres de service qu'il en avait reçues : – Je vous prie, mes chers amis, leur dit-il, de bien vous mettre dans l'esprit que je n'ai point d'histoire à raconter, point d'injures à venger, point de ressentiment à exercer. Si donc quelque dame me questionne désormais sur les événements de cette malheureuse nuit, je garderai le silence, et je regarderai sa demande comme une preuve qu'elle désire rompre toute liaison avec moi ; et si un homme me montre la même curiosité, ce sera pour moi une invitation de me rencontrer tête à tête avec lui derrière les murs

de la Promenade du Duc(41), au lever du soleil, le lendemain du jour où il m'en aura parlé, et j'espère qu'il agira en conséquence.

Une déclaration si décisive n'admettait pas de commentaire, et Bucklaw ne fut plus tourmenté par des questions indiscrètes. On reconnut bientôt ; qu'il était revenu des portes du tombeau plus sage et plus prudent qu'il ne l'avait jamais été, car sa conduite fut aussi rangée qu'elle avait été dissipée. Il ferma sa porte à Craigengelt, en lui assurant cependant un revenu suffisant pour le mettre à l'abri du besoin, et pour le garantir des tentations ; mais le capitaine perdit tout au jeu en peu de temps, s'associa avec des contrebandiers, fut fait prisonnier avec deux de ses camarades dans une attaque à main armée contre des officiers de la douane, fut condamné comme eux à être pendu, et obtint la commutation de cette peine en celle du bannissement à perpétuité, parce qu'il avait été prouvé, par l'inspection de ses armes, qu'il n'avait pas même brûlé une amorce. Bucklaw ne tarda pas à quitter l'Écosse, passa sur le continent le reste de sa vie, et ne se permit jamais la moindre allusion aux circonstances de son fatal mariage.

Bien des lecteurs trouveront ce qui précède invraisemblable, romanesque, et le regarderont comme le fruit de l'imagination extravagante d'un auteur qui veut plaire à ceux qui aiment les scènes lugubres et terribles ; mais ceux qui connaissent en détail l'histoire d'Écosse, à l'époque où nous avons placé notre histoire, reconnaîtront, malgré le soin que nous avons pris de changer les noms, et au milieu des incidents que nous y avons ajoutés, que LE FOND N'EN EST MALHEUREUSEMENT QUE TROP VRAI(42).

CHAPITRE XXXV

Il faut qu'il ait le cœur ou de marbre ou d'acier,
Celui qui, sans verser des larmes bien amères,
Voit le destin frapper des coups aussi sévères !
Un jeune homme accompli, plein de grâce, d'honneur,
Subir si promptement un sort si plein d'horreur !

Poème cité dans le blason de NISBET.

Nous avons anticipé le cours des événements pour parler de la guérison de Bucklaw et de ce qu'il devint ensuite, afin de pouvoir reprendre sans interruption le détail des incidents qui suivirent la mort de l'infortunée Lucie Ashton. La triste cérémonie de ses funérailles eut lieu de très bonne heure, dans une matinée d'automne chargée de brouillards, avec aussi peu d'éclat et de pompe qu'il fut possible. Ses plus proches parents suivirent son corps dans la même église, où, quelques jours auparavant, ils l'avaient accompagnée comme fiancée, ou plutôt victime déjà aussi passive que ses froides dépouilles. Une aile de cet édifice avait été disposée par sir William pour servir de sépulture à sa famille, et sa fille fut déposée la première dans le caveau qu'il y avait fait creuser. Là, dans un cercueil qui ne portait ni le nom de la défunte ni la date de sa mort, furent descendus les restes de la jeune fille la plus aimable, la plus douce, la plus innocente, malgré l'acte cruel d'un délire occasionné par une suite de persécutions.

Tandis qu'on procédait à l'inhumation dans l'intérieur de l'église, les trois sibylles, qui malgré l'heure peu ordinaire où se faisait l'enterrement, s'y étaient rendues, comme des vautours qui flairent un cadavre, étaient assises sur la même pierre sépulcrale qu'elles avaient occupée le jour du mariage.

– Eh bien ! dit Ailsie Gourlay, ne vous avais-je pas dit que cette belle noce serait bientôt suivie de belles funérailles ?

– Je n'y vois rien de si beau, répliqua Winnie d'un air mécontent ; on n'a distribué ni vivres ni boisson. Une misérable pièce de deux pence d'argent(43) qu'on a donnée aux pauvres, voilà tout. Ce n'était pas la peine de venir de si loin pour si peu de chose.

– Taisez-vous, reprit Ailsie. Tout ce qu'on aurait pu me donner m'aurait fait moins de plaisir que ce moment de vengeance. Les voilà

ceux qui dansaient et qui chantaient il y a quatre jours ! ils ont maintenant la tête basse, et sont aussi tristes que ceux qu'ils méprisent. Ils étaient reluisants d'or et de pierreries ; les voilà noirs comme des corbeaux. Et cette miss Lucie, qui était si fière, qui faisait la grimace quand une honnête femme s'approchait d'elle ; un crapaud peut s'asseoir sur sa bière aujourd'hui, et elle ne se plaindra pas s'il coasse. Lady Ashton a le cœur dévoré par les feux de l'enfer ; et sir William, avec son gibet, ses fagots et ses chaînes dont il menaçait les sorcières, que pense-t-il maintenant des sortilèges de sa propre maison ?

– Est-il donc vrai, demanda la paralytique, que la mariée a été tirée hors de son lit et emportée, par la cheminée, par de malins esprits, qui déchirèrent avec leurs griffes le visage du marié ?

– Que vous importe, Maggie ? répondit Ailsie : ce que je puis vous dire, c'est que c'est une affaire qui n'est pas dans l'ordre naturel des choses, et on le sait bien au château.

– Mais, puisque vous êtes si bien instruite, dit Winnie, dites-nous donc s'il est vrai que le portrait de sir Malise Ravenswood descendit tout seul dans le salon, et y répandit le trouble et la confusion ?

– Non, non, dit Ailsie, il n'y est pas venu tout seul, et je sais parfaitement par qui il a été placé. C'était pour les avertir que leur orgueil serait bientôt puni, mais ils ne sont pas encore au bout. Ils verront encore autre chose, je le leur promets. Avez-vous vu douze personnes en deuil, avec des crêpes et des pleureuses, entrer dans l'église deux à deux ?

– Je ne me suis pas amusée à les compter, dit la boiteuse.

– Mais je les ai comptées, moi, dit Ailsie d'un air de triomphe, et comme si ce spectacle avait pour elle trop d'attraits pour qu'elle en laissât échapper la moindre circonstance. Je vous dis qu'il y en avait douze, mais il en est survenu une treizième sur qui l'on ne comptait point ; et, si les vieux proverbes sont vrais, il y en a un de la compagnie qui ne restera pas longtemps dans ce monde. Mais allons-nous-en, mes commères : s'il leur arrive malheur, on ne manquerait pas de nous en accuser ; et il en arrivera, c'est moi qui vous le prédis.

À ces mots les trois sibylles se levèrent, et croassant comme des corbeaux qui prédisent une peste, sortirent du cimetière.

Lorsque la cérémonie funèbre fut terminée, ceux qui y avaient été invités s'aperçurent en effet qu'il se trouvait parmi eux une personne de plus que lorsqu'ils étaient partis du château. Ils s'en firent la remarque à voix basse l'un à l'autre, et les soupçons tombèrent sur un homme qui était en grand deuil comme les autres, et qui, appuyé contre un pilier près de la voûte sépulcrale, paraissait plongé dans une sorte d'anéantissement. Aucun des parents de la famille Ashton ne le

connaissait, et, surpris de voir un étranger parmi eux, ils appelèrent sur lui l'attention du colonel, qui conduisait le deuil en l'absence de son père.

– Je ne sais qui est cet homme, leur dit-il à demi-voix ; et j'ose dire que c'est son propre deuil qu'il porte lui-même en ce moment. Mais laissez-moi lui parler, et ne troublez pas la cérémonie funèbre par un esclandre inutile.

À ces mots il se sépara de ses parents, et tirant l'étranger par le manteau noir qui l'enveloppait : – Suivez-moi ! lui dit-il d'un ton vivement agité.

L'étranger tressaillit au son de sa voix, et parut sortir tout à coup d'une profonde rêverie ; il lui obéit sans trop savoir ce qu'il faisait, et ils arrivèrent tous deux au bas des degrés par lesquels on montait à l'église, les parents étant restés groupés sous le portail et surveillant avec inquiétude tous les mouvements du colonel et de l'étranger, qui, à l'ombre d'un grand if placé à l'un des bouts du cimetière, paraissaient avoir une conversation animée.

Le colonel, après l'avoir conduit en silence dans cet endroit écarté, se tourna tout à coup vers lui, et lui dit d'une voix entrecoupée : – vous êtes le Maître de Ravenswood.

Il ne reçut aucune réponse.

– Je n'en puis douter, s'écria-t-il avec fureur : je parle au meurtrier de ma sœur.

– Vous ne m'avez que trop bien nommé, répondit Edgar d'une voix sourde et tremblante.

– Si vous vous repentez de ce que vous avez fait, dit le colonel, puisse votre repentir vous servir devant Dieu ! mais il ne vous servira point avec moi. Voici la mesure de mon épée, ajouta-t-il en lui donnant un morceau de papier. N'oubliez pas que je vous attends demain à la pointe du jour sur les bords de la mer, sur les sables à l'est de Wolfhope.

Le Maître de Ravenswood tenait en main le papier qu'il venait de recevoir, et paraissait irrésolu. – Ne poussez pas au dernier terme du désespoir, s'écria-t-il enfin, un malheureux qui en est déjà accablé ; jouissez d'une vie que je n'ai nulle envie de vous arracher, et laissez-moi chercher ailleurs la mort que je désire.

– Non ! s'écria le colonel : c'est de ma main que vous la recevrez, ou vous achèverez la ruine de ma famille en me perçant le cœur. Si vous refusez d'accepter le cartel honorable que je vous offre, je vous suivrai partout, en tous lieux je vous couvrirai d'affronts et d'insultes, jusqu'à ce que le nom de Ravenswood devienne l'emblème du déshonneur,

comme il est déjà celui de la perfidie.

– Il ne sera jamais ni l'un ni l'autre, dit vivement Ravenswood. Si je suis le dernier qui le portera, je dois à mes ancêtres de ne pas souffrir qu'il s'éteigne avec ignominie. J'accepte votre défi, l'heure et le lieu du rendez-vous. Nous nous y verrons seuls, je présume ?

– Seuls, reprit le colonel Ashton ; et seul celui qui survivra doit en revenir.

– Alors Dieu fasse grâce à l'âme de celui qui succombera ! dit Ravenswood.

– Eh bien soit ! répondit le colonel. Je puis encore par charité former ce vœu pour l'homme que je hais le plus au monde et avec le plus de motifs. Maintenant séparons-nous, car on viendrait nous interrompre. Les sables à l'est de Wolfhope, – au lever du soleil, – avec nos épées pour seules armes.

– Il suffit, je ne me ferai pas attendre.

Le colonel rejoignit ses parents, Ravenswood alla prendre son cheval qu'il avait attaché à un arbre près du cimetière, et chacun se retira de son côté.

Le colonel retourna au château de son père avec ses parents ; mais dans la journée il imagina un prétexte pour les quitter, et, ayant ôté son uniforme pour prendre un habit de voyage, il alla passer la nuit dans la petite auberge de Wolfhope, dont nous avons déjà parlé, afin de se trouver plus près du lieu qu'il avait fixé pour le rendez-vous du lendemain.

On ne sait ce que fit le Maître de Ravenswood pendant le reste de cette malheureuse journée. Il n'arriva que fort tard dans la nuit à Wolfcrag, et fut obligé d'éveiller son fidèle serviteur Caleb Balderston, qui ne l'attendait plus. Le vieillard avait déjà entendu parler, mais d'une manière confuse et peu exacte, de la mort tragique de miss Ashton et des événements mystérieux qui s'étaient passés au château, et il mourait d'inquiétude en songeant à l'effet qu'ils pouvaient produire sur l'esprit de son maître.

La conduite de Ravenswood n'était pas faite pour calmer ses craintes ; quand le vieux sommelier lui proposa de prendre quelques rafraîchissements, il ne lui fit d'abord aucune réponse, et un instant après il lui demanda tout à coup, d'un ton brusque, du vin, dont, contre son usage, il but plusieurs grands verres. Voyant qu'Edgar ne voulait rien manger, Caleb le supplia affectueusement de lui permettre de le conduire dans sa chambre. Ce ne fut qu'après s'être fait répéter trois ou quatre fois cette prière que son maître lui témoigna par un signe de tête qu'il y consentait ; mais quand Balderston l'eut conduit

dans un appartement qui avait été meublé depuis peu, et où il avait couché les nuits précédentes, il s'arrêta à la porte.

– Non, dit-il en fronçant le sourcil, point ici ; conduisez-moi dans la chambre où mon père mourut, dans la chambre où *elle* coucha la nuit qu'*elle* passa au château.

– Qui ? monsieur, dit Caleb, trop effrayé de l'état où il voyait son maître pour conserver sa présence d'esprit.

– *Elle,* Lucie Ashton, vous dis-je : voulez-vous me tuer, vieillard, en me forçant à prononcer son nom ?

Caleb aurait bien voulu lui faire quelques observations sur l'état de délabrement où se trouvait la chambre dans laquelle il recevait l'ordre de le conduire, mais l'impatience et l'irritation qu'il vit dans tous les traits de son maître le déterminèrent à une obéissance passive. Il le précéda la lampe à la main, la plaça d'une main tremblante sur la table de la chambre déserte, et il s'approchait du lit pour voir s'il n'y manquait rien, quand l'ordre de se retirer lui fut intimé d'un ton qui n'admettait ni délai ni réplique.

Le vieillard, rentré dans sa chambre, ne songea pas à prendre de repos, mais se mit en prières. De temps en temps il allait à la porte de celle de son maître pour s'assurer s'il dormait, mais le bruit que faisaient ses bottes sur le plancher de l'appartement, dans lequel il marchait à grands pas, et les gémissements profonds qu'il poussait à chaque instant lui apprirent chaque fois qu'il était en proie au plus violent désespoir. Le vieillard crut que le jour, qu'il lui tardait de voir naître, n'arriverait jamais : mais les heures, dont le cours est toujours le même, quoiqu'elles paraissent plus rapides ou plus lentes suivant la situation d'esprit de ceux qui les comptent, ramenèrent enfin l'aurore, qui répandit une rouge lueur sur la surface de l'océan qui bordait l'horizon. On était au commencement de novembre, et le temps était beau pour la saison ; mais il faisait un vent d'est très violent qui poussait les vagues avec force sur le sable, et qui les faisait avancer beaucoup plus loin que de coutume.

Dès la point du jour, Caleb retourna à la porte de la chambre de son maître, et à travers la fente il le vit mesurer la longueur de deux ou trois épées. En ayant choisi une : – Elle est plus courte, dit-il à demi-voix ; mais n'importe : laissons-lui cet avantage, il en a déjà plus d'un autre.

Caleb, d'après ces préparatifs, ne vit que trop bien ce que son maître méditait, et il savait parfaitement que toute intervention à ce sujet serait tout à fait inutile. Il n'eut que le temps de se retirer précipitamment pour ne pas être surpris, quand il vit Edgar s'avancer tout à coup vers la porte : Ravenswood l'ouvrit, descendit à l'écurie, et

son fidèle domestique ne tarda pas à l'y suivre. Son air pâle et fatigué et le désordre de ses cheveux et de ses vêtements étaient des preuves suffisantes qu'il avait passé toute la nuit sans prendre de repos. Il s'occupait à seller son cheval, et Caleb, d'une voix tremblante, l'ayant prié de lui en laisser le soin, il lui annonça par un signe qu'il n'avait pas besoin de ses services. Il conduisit alors son cheval dans la cour et se préparait à y monter, quand la crainte qu'avait le vieillard de déplaire à son maître cédant à la force de l'attachement qu'il lui avait voué et qui semblait le seul lien qui l'attachât à la vie, il se précipita tout à coup à ses pieds, et embrassa ses genoux. – Mon cher maître, s'écria-t-il, monsieur Edgar, tuez-moi si vous le voulez, mais ne sortez pas à présent. Je connais votre projet, ne l'exécutez point. Le marquis d'Athol a fait dire hier qu'il viendrait vous voir aujourd'hui. Attendez-le, mon cher maître, écoutez ce qu'il peut avoir à vous dire.

– Vous n'avez plus de maître, Caleb, dit Ravenswood. Pourquoi vous attacher à un édifice qui s'écroule ?

– Je n'ai plus de maître ! répéta Caleb ; j'en aurai un tant qu'il existera un Ravenswood. Je suis votre serviteur, j'ai été celui de votre père, celui de votre aïeul, je suis né dans la famille, j'ai vécu pour elle, et je mourrai pour elle. Ne sortez pas, monsieur Edgar, et tout finira heureusement.

– Heureusement ! dit Ravenswood, pauvre vieillard ! Ah ! il n'est plus de bonheur pour moi désormais dans la vie, et ma dernière heure sera la plus heureuse.

Il dit, et s'arrachant des bras du vieux sommelier, il monta sur son cheval et le mit au galop ; mais soudain, se retournant, il jeta au devant de Caleb une bourse pleine d'or.

– Caleb, dit-il avec un affreux sourire, je vous fais mon héritier ; et, tournant bride, il descendit la colline.

L'or tomba par terre, et le vieillard courut pour voir par où s'en allait son maître. Edgar prit à gauche un petit sentier dégradé qui conduisait du côté de la mer jusqu'à une espèce de crique où dans les anciens temps les barques du château étaient amarrées.

Caleb monta en toute hâte sur le rempart de l'est, qui commandait toute la vue des sables jusqu'au village de Wolfhope : il vit son maître s'éloignant, toujours dans la même direction, de toute la vitesse de son cheval, et il se souvint de la prophétie qui menaçait le dernier des Ravenswood de périr dans le flux du Kelpie, au nord de Wolfhope, entre la tour et les sables mouvants. Il le vit atteindre cet endroit fatal, et là il cessa de l'apercevoir.

Le colonel Ashton, altéré de vengeance, était déjà au rendez-vous, se promenant à grands pas et cherchant des yeux son antagoniste : le

soleil était levé et montrait son large disque au-dessus de la mer, de sorte que le colonel put facilement reconnaître le cavalier qui accourait vers lui avec une ardeur égale à la sienne. Tout à coup le cheval et celui qui le montait devinrent invisibles, comme s'ils s'étaient évanouis dans les airs.

Il passa la main sur ses yeux, comme s'il avait vu une apparition ; et il s'avançait vers cet endroit lorsqu'il rencontra Caleb Balderston, qui arrivait de l'autre côté. On ne put découvrir aucune trace du cheval ni du cavalier ; il paraît que les vents et la haute marée, la veille, avaient étendu les limites des sables mouvants, et que le malheureux Edgar, dans sa précipitation, avait suivi la route la plus droite et la plus dangereuse. Le seul indice de son sort fut une plume noire qui surmontait son chapeau, et que la marée, qui commençait à revenir, jeta aux pieds de Caleb. Le vieillard la, ramassa, la fit sécher, et la plaça sur son cœur.

On donna l'alarme aux habitants de Wolfhope, qui accoururent tous, les uns du côté de la terre, les autres par mer dans des barques ; mais tous leurs soins, tous leurs efforts, toutes leurs recherches furent inutiles. Les profondeurs des sables mouvants ne lâchent jamais leur proie.

Notre histoire approche de sa conclusion. Le marquis d'Athol arriva quelques heures après ce funeste événement. Il venait dans l'intention d'emmener avec lui son jeune parent, pour chercher à le distraire des idées sombres qu'il jugeait bien que la mort de Lucie Ashton avait fait naître dans son esprit ; mais il n'arriva que pour déplorer sa perte. Après avoir fait faire de nouvelles recherches, qui furent aussi infructueuses que les premières, il repartit pour Édimbourg, où le tumulte des affaires politiques bannit bientôt de son esprit le souvenir des malheurs qui venaient d'arriver.

Il n'en fut pas de même de Caleb Balderston. Si les calculs de l'intérêt avaient été capables de le consoler, il allait se trouver dans sa vieillesse, grâce a la libéralité de son maître, beaucoup plus heureux qu'il ne l'avait jamais été : mais la vie avait perdu pour lui tous ses attraits. Toutes ses idées, toutes ses sensations d'orgueil et de crainte, de plaisir et de peine avaient une liaison intime avec la famille qui venait de s'éteindre. Il cessa de porter la tête haute, il oubliait ses occupations et ses habitudes, son seul plaisir était d'errer de chambre en chambre dans la tour de Wolfcrag, et de se rappeler les différentes scènes dont elles avaient été témoins pendant la vie de ses anciens maîtres. Il dormait sans prendre de repos, mangeait sans recouvrer ses forces, et, avec une fidélité que montre quelquefois la gent canine, mais dont on trouve peu d'exemples dans la race humaine, il languit quelque temps, et mourut avant l'expiration d'une année après les

malheureux événements que nous venons de rapporter.

La famille Ashton ne survécut pas longtemps à celle de Ravenswood. Sir William ne mourut qu'après son fils aîné, qui fut tué en duel en Flandre, et Henry, qui succéda à son titre et à ses biens, mourut sans s'être marié. Lady Ashton poussa sa carrière jusqu'à une extrême vieillesse, et survécut seule à tous les infortunés dont elle avait fait le malheur par son caractère implacable. Peut-être éprouva-t-elle quelques remords intérieurs ; peut-être essaya-t-elle en secret de se réconcilier avec le ciel qu'elle avait si grièvement offensé ; mais il est certain qu'elle ne montra jamais le moindre symptôme de repentir à ceux qui l'entouraient. Elle afficha toujours à l'extérieur le même caractère fier, hautain et intraitable dont elle avait fait preuve avant ces événements déplorables. Un superbe monument en marbre rappelle son nom et ses titres, et ses victimes n'ont reçu les honneurs ni d'un tombeau ni d'une épitaphe.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2007

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Coolmicro et Fred.

1 On peut remarquer ici combien l'auteur se complaît dans le caractère fictif de Jedediah Cleishbotham. Il semble ici défier toute la pénétration du lecteur, et se faire un plaisir de ses doutes et de ses perquisitions. – Éd.

2 Allusion à une expression de Bottom dans *le Songe d'une nuit d'été.* – Ed.

3 En plein vent. – Tr.

4 Le Courrier du matin. – Tr.

5 Comédie de Sheridan. – Éd.

6 Voyez l'histoire comique d'Abou Hassan, le dormeur éveillé des *Mille et une nuits.* – Ed.

7 Titre donné au fils aîné d'un baron ou vicomte. – Ed.

8 Sir George Lockart, président de la cour de session, fut tué d'un coup de pistolet dans High-Street à Édimbourg, par John Chiesley, en 1689. C'était un acte de vengeance auquel cet homme fut porté par l'idée qu'il avait souffert une injustice par un décret arbitral rendu par le président, pour assigner une pension alimentaire d'environ 93 livres au profit de sa femme et de ses enfants. On dit qu'il avait d'abord formé le projet de tuer ce juge tandis qu'il assistait au service divin, mais qu'il en fut détourné par respect pour la sainteté du lieu : lorsqu'on sortit de l'église, il suivit sa victime jusqu'au bout d'un enclos situé dans Lawn-Market, où demeurait le président, et le tua à l'instant où il allait rentrer chez lui, en présence d'un grand nombre de spectateurs. L'assassin n'essaya point de s'échapper, et se glorifia de son crime en s'écriant : – J'ai appris au président à rendre la justice. Il lui avait sans doute donné une leçon, comme le dit Jack Cade en pareille occasion. Le meurtrier, après avoir subi la torture en vertu d'un acte spécial du parlement, fut mis en jugement devant le lord prévôt d'Édimbourg, et condamné à être traîné sur une claie jusque sur la place des exécutions, à y avoir le poing coupé, et à être ensuite pendu, ayant le pistolet avec lequel il avait tué le président suspendu au cou. Cette sentence reçut son exécution le 3 avril 1689, et cet événement fut longtemps cité comme un exemple frappant de ce que les livres de jurisprudence appellent *perfervidum genium Scotorum.* – Ed.

9 James Grahame de Claverhouse était vêtu de vert le jour de la bataille de Killie-Krankie, où il fut vainqueur, mais où il fut tué. – Ed.

10 On paie avec sa personne quand on ne peut payer avec sa bourse. – Tr.

11 Après la conversation un peu vulgaire de ces *lords*, conversation naturelle et *vraie,* il est permis de faire observer au lecteur français que les juges de la haute cour d'Écosse sont tirés du corps de ces avocats qui, comme le Pleydoll de *Gay Mannering,* conservaient des habitudes plus que bourgeoises hors de leurs fonctions. Ce sont ces lords par courtoisie qu'on appelle familièrement *paperlords*, lords de papier. (Lords par la pancarte qui les crée juges.) – Éd.

12 Le quaigh était une coupe formée de petites douves de bois reliées ensemble comme celles d'un tonneau : on s'en servait pour boire le vin et les liqueurs. Il y en avait de différentes grandeurs. Le bois en était quelquefois

précieux, et garni de divers ornements d'argent. – Ed.

13 Tragédie de Nathaniel Lee et de Dryden. – Éd.

14 Expression de Macpherson. – Éd.

15 Douze sous français. – Éd.

16 Peu de cervelle. – Éd.

17 Ce sont là plutôt des *onomatopées* que des mots à traduire : en avant, Talbot en avant, Téviot ! allons, mes garçons ! Talbot et Tréviot sont des noms de chiens. – Éd.

18 *Chant de mort,* expression de vénerie. – Ed.

19 Édimbourg. – Ed.

20 La baie du loup. *Hope* signifie *espérance* en anglais ; mais ce mot veut dire *baie* en écossais ; étymologie aussi ingénieuse que poétique. – Ed.

21 L'auteur fait allusion au blacken-mail ou tribut forcé payé par les voisins des Highslands à quelque cateran ou à quelque chef, par composition. – Ed.

22 Deux sous d'Écosse. – Éd.

23 *Bruin,* nom propre de l'ours dans le langage familier. – Ed.

24 L'Écossais qui ne sera ni riche ni puissant, et qui de plus manquera de prudence, ne pourra résister à ses ennemis, et son rôle ici-bas ne sera pas de longue durée. – Tr.

25 Dans le sens déjà *signalé* de fidélité au gouvernement. – Ed.

26 *As you like it,* Shakespeare. – Ed.

27 Bonnets avec des bandes de chaque côté. – Éd.

28 Ruban des vierges écossaises. – Éd.

29 *Raven* en anglais signifie corbeau. – Ed.

30 On sait que cette dame est particulièrement admirée de Walter Scott, qui déjà dans *Marmion* a vanté les accords qu'elle a su tirer de la harpe de Shakespeare. – Ed.

31 Phrase gaélique : *Interrompez le boire par une histoire,* ce qui équivaut à l'adage anglais : – Bons compagnons ne prêchent pas sur leurs liqueurs. (En français, *Ne prêchez pas sur la vendange.)* – Ed.

32 C'est-à-dire cet orgueilleux, ce *Don Bouffi.* – Éd.

33 To *jilt,* duper, tromper un amant. – Ed.

34 Catherine. – Éd.

35 *To change a leg.* Croiser les jambes avec, etc. – Ed.

36 Satan. – Éd.

37 *Car-cakes,* gâteaux aux amandes ; *sweet-scones,* petits biscuits de farine de froment ou d'orge ; *cookies, coques* ou petits biscuits ; *peitticoat-tails,* queues de jupons, autres espèces de pâtisseries, etc. – Éd.

38 C'est-à-dire faisait souvenir d'en boire. – Éd.

39 *Porter la branche de saule,* est une phrase proverbiale en Angleterre. Elle s'applique principalement aux vieilles filles qui n'ont pu trouver de maris, et aux jeunes gens qui ont été trompés dans leurs amours. – Ed.

40 Shakespeare, *La Tempête.* – Ed.

41 Lieu des environs d'Édimbourg, où les duels avaient souvent lieu. – Ed.

42 Les deux faits qui forment le dénouement de cette histoire sont arrivés en Écosse, au commencement du dix-septième siècle. – Ed.

43 8 sous de France environ. – Éd.